

DANE RUDHYAR

VERS UNE
CONSCIENCE
PLANÉTAIRE



ÉDITIONS DU ROCHER

Du même auteur
chez le même éditeur

Les Aspects astrologiques

L'Astrologie de la transformation

Le Cycle de la lunaison

Les Maisons astrologiques

Perspectives spirituelles pour un nouvel âge

Le Rythme de la totalité

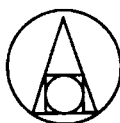
Le Rythme du zodiaque

Triptyque astrologique

Dane RUDHYAR

VERS UNE CONSCIENCE PLANÉTAIRE

Traduit de l'américain par Jean-Pierre Laügt



Collection Gnose

ÉDITIONS DU ROCHER
Jean-Paul Bertrand

Titre original : *The Planetarization of consciousness*

ISBN 2 268 02196 3

PRÉFACE A LA TROISIEME ÉDITION

Cet ouvrage fut écrit voici sept ans à une époque où, enfin, plusieurs de mes anciens livres étaient réédités, gagnant un plus vaste public, et où semblait se présenter la possibilité de diffuser plus largement les idées qui m'occupaient depuis quelque cinquante ans. Ces idées avaient été formulées de manière restreinte dans quelques livres, en particulier dans The Astrology of Personality (1936), qui sortait alors à New York pour la première fois en livre de poche, chez Doubleday. La vague d'intérêt que connaissent à présent l'astrologie et les diverses formes d'occultisme et de philosophie ésotérique déferlait, engloutissant la jeunesse rebelle des tumultueuses années soixante et son idéalisme confus, mais ébranlant également nombre d'esprits adultes, les détachant des moles de conformisme auxquels ils étaient amarrés, et les tirant ainsi de la morne attente de quelque improbable aventure.

L'état d'attente, accompagné d'une bonne dose d'ennui assaisonné d'un sentiment de futilité, peut être une porte ouverte sur maintes et maintes visites étranges. Il arrive que des anges pénètrent dans cette pièce brumeuse qu'est la conscience, mais il peut s'agir de démons travestis, ou de simples passants, curieux et malveillants, en quête d'un bon repas ou d'amusement ; car il semble que le monde de l'esprit soit un

refuge cosmopolite fourmillant de concepts, d'images et de symboles dont la nature et l'origine réelles ne sont jamais très claires. Le discernement ne va pas souvent de pair avec l'attente. Sur quel fondement l'esprit tendu par un sentiment d'expectative peut-il alors exercer son discernement ? Quel est le critère de validité, et existe-t-il des vérités absolues révélées dans quelque « philosophie pérenniale » indiscutable ?

Dans ma jeunesse, j'ai longtemps eu l'impression d'avoir trouvé une telle « vérité ». Mais des expériences assez amères avaient jeté une ombre sur certaines des voies par lesquelles cette vérité se faisait jour dans notre mentalité occidentale. Vers la quarantaine, j'avais été contraint de remettre inlassablement en question ce que mon esprit avait absorbé, et de me demander où j'en étais réellement. C'est toujours un procédé estimable lorsqu'on s'y lance avec un intense désir d'apprendre et un sentiment d'urgence, accompagnés de la volonté de s'engager quel que soit le résultat de cette quête.

Heureusement, j'avais pris conscience à Paris, dès l'âge de seize ans, et de manière profonde bien qu'imprécise, de certains des éléments fondamentaux à toute expérience humaine, et, en même temps, j'éprouvais le sentiment étrange de la nature problématique de ce que tout le monde semblait considérer comme allant de soi en disant « je », « moi ». A partir de 1911, j'avais également acquis la conviction indiscutable de la dégradation imminente de notre civilisation occidentale, et en mon for intérieur, voué mon existence à la tentative de créer les fondements d'une nouvelle société et d'un mode de vie transformé. Ce fut à l'origine de ma venue aux Etats-Unis en 1916, et d'un « Nouveau Monde » tant espéré.

A New York je découvris la philosophie orientale et l'univers vaste et mystérieux de l'Occultisme, surtout sous la forme que H.P. Blavatsky, Steiner et des étudiants du Gnosticisme et de l'Alchimie ont donné à ce terme. Par la suite, en Californie, je découvris le

langage fascinant de l'astrologie — langage qui semble avoir perdu contact avec l'expérience humaine essentielle de l'ordre et de la signification cosmiques tels que les révèle le ciel nocturne. La déception m'accabla lorsque je vis comment ces domaines de l'esprit mystérieux et, par essence, non-occidentaux, étaient utilisés par des personnalités incapables d'atteindre de plus profondes réalités sinon d'une façon égocentrique, étroitement empirique, chargée de superstition, et typiquement « américaine », qui dépendait encore de la vieille mentalité européenne pour sa subsistance et son autorité.

Des années d'étude de psychologie abyssale et un nombre varié de relations interpersonnelles, dont certaines dans le cadre de consultations astropsychologiques, exercèrent à diverses reprises un effet cathartique ; et lorsque mes premiers livres purent enfin être réédités et atteindre une plus large audience, j'ai jugé nécessaire d'essayer de formuler aussi clairement que possible les concepts les plus essentiels et les expériences sur lesquelles se fondaient mon mode de vie et ma conception idéale d'une civilisation nouvelle. J'avais ressenti le besoin d'une telle formulation après 1940, et écrit plusieurs ouvrages, dont un seulement fut publié *.

The Planetarization of Consciousness fut en fait commencé en 1962 alors que je donnais des conférences en Europe ; mais cela s'avéra être un faux départ. Sous sa forme présente, il fut écrit à Idylwild, en Californie, sous des pins majestueux, durant l'été 1969. Il avait pour propos d'énoncer en une formule plutôt condensée le type de réflexion que j'avais élaboré au long de plusieurs décennies — représentant non une conclusion finale, mais le premier d'une série

* Modern Man's Conflicts: The Creative Challenge of a Global Society (Philosophical Library, New York, 1948). Longtemps épuisé, cet ouvrage comporte des sections un peu dépassées ; d'autres ont été utilisées dans certaines de mes œuvres plus récentes.

de volumes dans lesquels j'espérais affirmer ma position quant à un certain nombre de problèmes cruciaux, qui tous sont en rapport avec toute tentative holistique visant à présenter les principes fondamentaux de manière à exercer un discernement intellectuel, psychologique et spirituel. Des principes de ce type sont indispensables si l'on veut formuler et mettre en pratique une échelle de valeur, quelle qu'elle soit. On ne la construit pas non plus sur la vénération apeurée d'une Tradition passée sanctifiée, quelque merveilleuse qu'on fasse paraître cette Tradition en l'assimilant à un refuge et à une promesse de sécurité intérieure. On doit oser aller au-devant de l'avenir, avec un esprit créateur — un esprit ouvert et translucide, pourtant raisonnablement formé, telle une lentille à travers laquelle la lumière et la puissance de la prochaine phase de l'évolution humaine pourront se concentrer, devenant ainsi efficaces.

Les questions que ce livre soulève, et auxquelles il s'efforce de trouver une réponse, s'étendent sur plusieurs champs d'investigation, du domaine métaphysique et épistémologique au domaine psychologique, éthique et artistique. Tous les chapitres devraient, en un sens, se développer en un volume entier ; et une masse considérable de notes et fragments, pour l'heure inorganisés, traitant de ces sujets pourraient tôt ou tard se trouver incorporés en un volume ou plus. Dans l'état présent, les répétitions étaient inévitables, du fait qu'il fallait aborder de manière nouvelle certains principes essentiels couverts par un chapitre particulier ; mais j'aime à croire qu'elles ont été réduites au minimum.

A l'inverse des ouvrages traitant habituellement de philosophie, de psychologie ou de recherche scientifique, ce volume ne contient pratiquement aucune référence précise à d'autres œuvres et auteurs. Au cours de ces six dernières années j'ai lu un grand nombre de livres et j'ai de toute évidence été influencé par maints d'entre eux en formulant ma pensée. Certaines de ces

influences seront apparentes et effectivement mentionnées. Mais je me suis consacré à trop de domaines d'activité, et ma vie a été si « nomadique », qu'il m'a été impossible de tenir en ordre des dossiers de références que je pourrais utiliser au stade actuel.

En outre, le propos de cet ouvrage n'est pas d'être un livre scientifique dans lequel je montrerais combien j'ai appris de mes confrères et où se situe tel ou tel de mes concepts par rapport à ce que tel ou tel auteur a pensé et écrit. C'est un livre dans lequel j'exprime ce qui est je crois une intuition vive et profonde de ce que l'existence pourrait représenter pour cette génération — et celle à venir — d'hommes désireux de se consacrer à la tâche de construire une nouvelle humanité. La conception holistique du monde que je présente ici a pour but de stimuler une pensée plus noble, des sentiments plus profonds, plus inclusifs, et de jouer le rôle d'« agent » du Pouvoir qui structure l'évolution humaine — quelle que soit la manière dont on veuille imaginer ce Pouvoir. Elle a pour but d'intégrer certains des concepts, des attitudes existentielles et des prises de conscience spirituelles les plus fondamentaux des mondes asiatique et occidental.

Toute ma vie j'ai défendu, fermement ancré dans mon esprit, le principe de synthèse. A vingt ans j'ai tenté de me lancer dans l'un de mes nombreux projets avortés, qui avait pour devise les mots : Synthèse-Solidarité-Service. Ces termes ont une signification très proche des trois niveaux fondamentaux de l'activité humaine — mental, émotionnel, actif. Je reste fidèle, plusieurs décennies plus tard, à cette devise. Nous sommes au seuil d'un Age de Synthèse ; mais à moins que les êtres humains soient prêts à transcender l'individualisme égocentrique que notre société glorifie tant, et apprennent à sentir et à vivre selon le sens le plus pur de la solidarité, le genre de synthèse dont l'humanité sera peut-être témoin pourrait bien être oppressive et d'un totalitarisme abrutissant.

Je ne peux qu'espérer que ce livre suscitera chez un

certain nombre d'esprits ouverts et sensibles le désir et la volonté de repôlariser leur conscience, leur pensée, et en fait leurs affections et leurs allégeances, afin qu'ils puissent se joindre aux individus créateurs qui, consciemment ou pas, œuvrent librement, opiniâtrement, intensément, avec amour — et certes avec humour aussi — pour la naissance d'un nouveau mode de vie et d'une nouvelle humanité.

*Avril 1976
Palo Alto, Californie*

PREMIÈRE PARTIE :

LE MODE PSYCHOLOGIQUE

CHAPITRE PREMIER

SEMEZ, ET VOUS RÉCOLTEREZ

La philosophie est une interrogation sur la nature fondamentale de l'existence de l'homme et la signification de l'expérience qu'il acquiert. Son propos semble évident : permettre aux hommes, collectivement et individuellement, de développer leurs potentialités innées avec le plus de chances de réussite et de bonheur total, et de se transformer en accédant à des niveaux toujours plus élevés d'épanouissement.

Mais le déploiement optimum du potentiel naturel des hommes d'une époque et d'un lieu ne correspond pas nécessairement à celui des hommes d'un autre temps ou d'une autre société. Le philosophe digne de ce nom ne saurait envisager l'homme — l'individu ou l'espèce — en faisant abstraction du milieu dans lequel il vit. Négliger cette appartenace, c'est commettre le péché philosophique grave de l'individualisme extrême et jongler avec une représentation abstraite au lieu de sonder la réalité existentielle.

Certains faits élémentaires de l'existence demeurent relativement constants dans la mesure où l'on situe l'homme dans le contexte des activités complexes de la biosphère terrestre : les faits primordiaux par lesquels s'exprime « l'humanité partagée » de l'homme

demeurent, tandis que change la façon de les aborder. Chaque culture pose un regard qui lui est propre sur l'existence, lui donne un sens nouveau et en tire des conséquences diverses.

Dans les universités américaines d'aujourd'hui, la philosophie est devenue ce qu'elle est sous la pression de la classe dominante et de la mentalité officielle d'une société qui s'est donné pour idéal le technologue, l'homme qui cherche par-dessus tout à mesurer phénomènes et événements par rapport aux objectifs quantitatifs et statistiques qu'il s'est fixé, et procède à grand renfort de machines, de tests normalisés et d'interventions psycho-chimiques sur les processus naturels. C'est là le type humain que la majorité des gens, en Amérique et ailleurs, tiennent pour être le produit le plus original et le plus précieux de notre civilisation.

Ce qui caractérise cette attitude d'ensemble vis-à-vis de l'existence humaine et du monde où vit l'homme c'est l'attention, nouvelle dans l'histoire, que l'on porte à l'individu. Individu dont on exalte le narcissisme et l'aptitude à faire régner sa loi autour de lui, en même temps réduit quand on en vient à son existence sociale à l'état d'unité numérique se prêtant aux statistiques et à l'analyse quantitative. Nous vivons une période d'*individualisme* croissant, mais aussi bien de *dépersonnalisation*. Chacun s'efforce d'agir selon ses convictions propres, d'organiser sa vie à sa manière à lui, d'exprimer son originalité ; et pourtant opinions et genres de vie sont modelés par des pressions socio-économiques toujours plus contraignantes. Les comportements répondent à des normes fournies par le groupe, et l'on peut imaginer que tôt ou tard ces normes s'imposent universellement au nom de « la science », de « l'efficacité », pour le plus grand bonheur du plus gros de la population. De la population, plutôt que des individus. Les résultats quantitatifs, le volume de produits vendus quels que soient le bien-être ou le bonheur des producteurs comptent beaucoup plus en fait que les valeurs qualitatives et que ce qui peut contribuer

au plein développement de l'individu en tant que personne totale, microcosme de la Totalité universelle dans laquelle vit, agit l'homme, et où il manifeste son être.

Dans une société où l'emportent la quantité, les grandeurs exactes, les valeurs statistiques et la mécanisation qu'entraîne la recherche de la productivité maximale, la philosophie tend inévitablement à satisfaire le besoin de formules précises que l'on pourra traiter par l'informatique, et introduire dans les divers mécanismes de la vie sociale. Le modèle dominant de l'homme est l'animal pensant qui s'efforce de sur-rationaliser et de désanimaliser sa nature. Mais il ne s'agit plus de la Raison de type supérieur dont se préoccupait la philosophie de la Grèce classique : le terme désigne maintenant l'outil intellectuel de la technocratie. La société suivra-t-elle les voies de développement qu'ont tracé pour elle les futurologues, prospectivistes et structuralistes qui font fureur aujourd'hui ? On perçoit d'ores et déjà, chez les jeunes surtout, une certaine répulsion devant cette perspective. Il est assurément possible que se répète, à plus ou moins brève échéance, le processus qui, il y a deux mille ans, faisait naître une insatisfaction profonde des ratiocinations des sophistes et rendait possible l'éclosion du christianisme. La notion romaine de loi et d'ordre conjuguée au rationalisme grec allait s'effondrer sous la poussée de classes défavorisées, de l'aventurisme militaire, et du sentiment de vacuité et de futilité que partageaient de nombreux individus de la classe au pouvoir. Une foi irrationnelle et l'exaltation intérieure du sacrifice de soi dans le martyre l'emportaient sur les anciens idéaux de la tradition gréco-romaine — *Credo quia absurdum* : Je crois parce que c'est absurde.

La société actuelle présente déjà bien des exemples de rejet collectif. Ce rejet peut prendre des tours fort regrettables, même si l'on comprend qu'il s'agit d'une fuite psychique à laquelle pousse le sentiment de la futilité et l'aliénation de vivre selon des schémas rigi-

des, à la recherche du profit et de la productivité maximum. Mais on rencontre aussi des tentatives précieuses et prometteuses d'édification d'une philosophie nouvelle et globale de l'existence : les existentialismes, fortement marqués par le désespoir et les traumatismes des deux guerres mondiales ; d'autres tentatives de réorientation et de transformation de notre mentalité occidentale moderne ont cherché la régénération et une nouvelle naissance spirituelle dans les concepts métaphysiques antiques et les idéaux de vie de l'Inde, de la Chine ou du Japon.

On peut noter deux courants distincts dans ce retour vers l'Asie. L'un conduit à adopter une attitude mystique ou quasi-mystique vis-à-vis du monde et de l'homme, et à privilégier les valeurs affectives et la dévotion ; l'autre se traduit par un effort plus mental, à la découverte des facteurs « structurels » qui opèrent au cœur même de l'existence, celle de l'homme, de l'individu, ou du cosmos.

Au seuil d'une ère nouvelle

Le sentiment qu'une « Ere nouvelle » est imminente s'est depuis quelque temps répandu dans le monde entier. Les cercles officiels et l'académisme contemporain du monde occidental ne sont d'ailleurs pas hostiles à l'idée qu'une ère va s'ouvrir avec l'accession à la maturité de l'intelligence humaine, au terme d'un processus qui aurait commencé avec l'humanisme européen du *xv^e siècle* — voici près de cinq cents ans. Il est bien sûr des pessimistes pour promettre la guerre nucléaire totale qui effacerait toute trace d'humanité sur le globe. Les optimistes, quant à eux, entrent dans le courant de la prospective, cette nouvelle science dont Gaston Berger fut l'un des principaux promoteurs, et cherchent à extrapoler dans l'avenir ce qui est à l'œuvre aujourd'hui, fidèles en cela à la mentalité scientifique contemporaine. Ils étudient donc les tendances

actuelles, pour discerner où elles mèneront, ou à quoi elles permettent d'arriver, sans compter avec aucune *mutation* radicale de la conscience ou des comportements fondamentaux de l'homme. Ce n'est pas véritablement une vision philosophique nouvelle de l'existence qu'ils cherchent à acquérir, ils se contentent de tracer la courbe des *modifications* graduelles de ce qui existe aujourd'hui.

C'est en un sens l'attitude de fond du « libéral », en politique et dans tous les domaines de l'organisation de la vie collective, qui cherche la continuité sociale et institutionnelle en redoutant toute transformation trop soudaine ou radicale des valeurs fondamentales de l'humanité. Il croit encore au Progrès, auquel le XIX^e siècle vouait un culte. Mais l'idée de progrès continu de la barbarie à quelque civilisation mondiale idéale a perdu beaucoup de sa crédibilité depuis les guerres mondiales et la révolution électronique. C'est la tragédie du libéralisme, et des idéalistes qui en ont fait un credo rationnel et démocratique.

A l'opposé de la représentation scientifique et libérale d'une ère nouvelle, divers groupes et mouvements comptent, en général de façon très affective, sur un bouleversement radical et soudain pour déclencher une métamorphose surnaturelle relativement rapide de de l'humanité. Il y ceux qui appellent de tous leurs vœux les « extra-terrestres » qui nous mettront à l'abri de la terreur nucléaire et nous transformeront individuellement et collectivement sans effort ni douleur. Il y a aussi ceux qui travaillent diligemment — par la méditation, la prière, la collecte de fonds et la constitution de groupes — à devenir les disciples et les serviteurs du Christ qui revient, d'un nouvel Avatar, ou d'une Entité cosmique transformatrice qui s'apprête à « faire toutes choses nouvelles ».

Il devrait apparaître avec évidence aux esprits sains, non sclérosés, que nous vivons effectivement une période de transition intense et, semble-t-il, inexorable — une « phase critique » entre deux états de l'exis-

tence humaine, ou du moins de l'organisation sociale. Ces deux états pourraient être aussi distincts l'un de l'autre que le sont les états solide et liquide de la matière : il s'agit bien moins d'un simple changement *quantitatif* de taille ou de portée des institutions sociales que de la modification de la *qualité* des rapports interpersonnels et de groupe sous-entendue dans l'élargissement du milieu et du champ de communication de l'homme, du particularisme local de la province ou du pays à ce qui est mondial et planétaire.

Le paysan de l'Europe médiévale qui, sous la pression de l'organisation nouvelle du pays, est devenu citoyen de quelque métropole moderne, a fait l'expérience du changement de la nature de ses rapports aux autres hommes et aux facteurs de tous ordres qui caractérisent son nouveau milieu. Nous continuons aujourd'hui d'être témoins chez une foule de gens des déchirures psychologiques, mentales et spirituelles qui accompagnent cette transplantation biologique, psychique et sociale. Passer d'une identité culturelle nationale à une participation globale, générique à une société planétaire représente un saut non moins radical. Pour peu que l'on regarde, on voit déjà combien profonds seront les effets du phénomène ; mais hélas, il est si souvent plus facile de se couvrir les yeux quand le changement qui se profile fait peur, et dérange les esprits confortablement installés dans le *statu quo* : la perspective effraie, et l'individu se laisse ronger avec délices par les frustrations du moi et le vide spirituel ; car on peut s'accrocher désespérément aux souffrances et aux drames familiers pour la simple raison qu'on les connaît bien, et qu'ils sont bien à soi.

Ce qu'il faut voir, c'est qu'il ne peut y avoir de changement quantitatif de la portée et de l'inclusivité des relations interpersonnelles, et de la nature de la participation des individus à la société à laquelle ils appartiennent de fait, sans transformation qualitative correspondante du champ fondamental de conscience de

ces mêmes individus, de leur tempérament et de leur manière de réagir à ce dont ils font personnellement l'expérience. Peut-être ressentons-nous très vaguement cette nécessité, mais nous ne sommes pas entièrement convaincus, moins encore peut-être que l'adolescente ne croit vraiment que pour réussir dans sa vie de femme, il lui faudra passer par un changement profond de conscience et découvrir les attitudes affectives nouvelles requises par la vie qui l'attend. Nous voulons le changement, nous voulons élargir l'horizon de nos relations avec les hommes et de nos expériences, tout en restant convaincus que nous pouvons rester nous-mêmes. Nous exigeons de préserver ce que l'on appelle notre identité, notre caractère, c'est-à-dire en fait notre moi, notre ego, notre propre caste intérieure dominante, cette « différence » institutionnalisée qui nous permet de ne pas nous prendre pour notre prochain.

C'est donc là le problème crucial que doivent affronter les générations d'aujourd'hui. Les plus âgés ne veulent, et par tempérament ne peuvent changer à moins d'être soumis à une désintégration complète de leur passé ; et encore ! Combien des vieux aristocrates en exil, russes ou autres, sont réellement parvenus à se transformer, à se rendre compte que la tragédie les avait affranchis d'une société qui, si elle avait certains charmes, n'en était pas moins périmée ? Quant à la jeune génération, elle « aimerait bien » changer, faire une expérience nouvelle de la vie ; mais comment s'y prendre, sans modèle sous la main, sans personnages exemplaires dont suivre les pas, sans connaissance suffisante, sans intuition assez claire de ce dont il s'agit vraiment ? Ainsi, sauf exceptions remarquables il est vrai que l'on souhaiterait voir faire école, les jeunes gens pataugent souvent dans l'incertitude. Désespérés, déracinés, ils se livrent parfois à des sursauts de violence, à des gestes vides qui leur prouvent à eux-mêmes qu'ils sont encore bien vivants et capables d'enthousiasme au milieu de la sclérose sociale dont se meurt une civilisation — ou du moins pour manifester

leur survie dans une masse chaotique de schémas collectifs et individuels obsolètes.

La semence de nos lendemains

Quelle est donc la solution ? Une philosophie nouvelle, dont puisse dériver un sentiment nouveau des relations entre les personnes, à l'échelle du monde, qui conduise à une éthique et une société nouvelles. Une société où le principe de gestion globale des ressources de tous ordres pour un usage total et cohérent annule et remplace la politique du plus fort — à tous les niveaux, y compris et surtout dans la famille, car c'est bien souvent là que l'enfant fait connaissance avec ce type de pouvoir, et apprend en victime innocente le bon usage de l'égoïsme.

Cette « nouvelle philosophie » aura du mal à se glisser dans la définition de ce que nos universités appellent de ce nom, et il lui faudra assurément des philosophes d'un type nouveau. Notre nouveau philosophe devra pouvoir *intégrer* toutes les semences que l'humanité a moissonnées depuis ses origines — et non point se contenter des résultats de cinq siècles d'individualisme et de science à l'occidentale. Il lui faudra aussi pouvoir remettre vigoureusement en question les valeurs périmées de notre culture, et de toutes les cultures que l'humanité a produites jusqu'ici. Enfin il devra — et ce sera sa fonction primordiale — *évoquer* de nouvelles Images d'ordre, de corrélation intégrale, d'épanouissement personnel, et de la façon la plus générale, des idéaux de plénitude humaine reliant tous les niveaux accessibles à la conscience du citoyen du monde de demain.

Rares sont les individus dont on peut espérer qu'ils s'acquittent efficacement et avec vitalité de ces trois fonctions, mais c'est néanmoins ce que l'on peut souhaiter du grand philosophe : qu'il incorpore tout cela dans une œuvre de synthèse, stimulante et évocatrice.

Il n'est pas indispensable qu'il soit « homme d'action » au sens superficiel de l'expression pour avoir le sentiment d'être un « agent » dans le grand mouvement de l'évolution humaine, qui crée la nouveauté, ou du moins en sème le grain tout en jetant à ce qui est ancien le défi de renouveler ses symboles, ses comportements et sa sensibilité, ou de lâcher prise pour laisser l'esprit humain souffler librement. Certains philosophes ont été des destructeurs autant et parfois plus que des créateurs, par exemple Nietzsche ; pourtant, et aussi partiale que fût sa vision, il a fait œuvre de précurseur.

Depuis deux cents ans, quelques grands esprits cherchent à récolter le fruit des traditions anciennes et la semence de sagesse engrangée dans les mythes — non seulement pour en nourrir leur pensée et leur vie spirituelle, mais aussi pour puiser dans cette substance vivante l'énergie nécessaire à de nouveaux départs idéologiques, et le dynamisme de visions nouvelles. Ils ont cherché à retourner aux sources des traditions dévoyées, alourdis de matérialisme, pour renouer le contact avec la substance essentielle d'une réalité que des siècles de compromission et de vulgarisation culturelle avaient rendue méconnaissable. Depuis 1870, on ne compte plus les tentatives de découvrir le sens universel des contes populaires de tous les continents, de souligner les similitudes des Textes sacrés des grandes religions, de plonger vers les racines de la nature humaine. De grands penseurs indiens se sont tournés vers les origines de leur culture — par-delà la phase médiévale de dévotion intense qui est une étape obligée de toutes les cultures du monde, par-delà même le rationalisme du VI^e siècle avant J.-C. et des quelques siècles suivants — pour redécouvrir ce que nos historiens modernes s'obstinent à appeler la mentalité primitive, mais qui pourrait bien avoir aussi été une période de grande spiritualité s'exprimant dans ses formes extérieures au travers de mythes et de rituels traduisant les Mystères. L'œuvre magnifique de Sri

Aurobindo, le grand philosophe visionnaire, le poète yogi de l'Inde, a la force d'une révélation, et éclaire d'une lumière nouvelle les antiques Védas : elle est probablement le meilleur exemple du mouvement que nous évoquons. L'Europe a produit des penseurs et des chercheurs qui ont fourni des travaux remarquables sur les traditions de l'Asie, ou le sens de textes anciens, ou encore sur les quelques groupes ou Fraternités qui subsistent aujourd'hui. Sir Woodruff pour le tantrisme, Richard Wilhelm pour le Yi King et d'autres traités « ésotériques » chinois, Evans-Wentz pour les textes tibétains, G.R.S. Mead pour le gnosticisme, C.G. Jung (et d'autres auteurs contemporains) pour l'alchimie, ne sont que les plus connus de tous ceux qui ont entrepris de rouvrir les puits oubliés et trop souvent profanés de la sagesse.

Tous ces travaux sur le passé ne sont pourtant que travaux d'approche. « Le passé n'est que prélude », a pu dire F.D. Roosevelt. Au seuil d'une ère nouvelle, l'œuvre essentielle consiste à *féconder l'inconscient collectif de l'humanité au moyen d'Images neuves illustrant le caractère mondial qui sera, selon toute probabilité, celui de la société à venir*. Cette société n'est pas forcément pour demain, et quelques-uns au moins des espoirs utopiques que nourrissent certains groupes inquiets ou frustrés d'illuminés ou de dévots pourraient ne pas se réaliser à l'échelle de la planète avant plusieurs siècles, sinon plusieurs millénaires ; mais le vrai philosophe doit pouvoir, même modestement, évoquer des visions de l'avenir — être porteur d'une vision, être prophète donc.

Chez certains indiens Pueblos du Nouveau-Mexique, à Taos notamment, chaque garçon, après avoir accompli les rites initiatiques de la puberté, doit partir seul dans la montagne pour y jeûner et méditer pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'il ait reçu une vision. Cette vision est censée être la clé de sa vie profonde. Un sorcier de Taos disait à C.G. Jung : « Mais que pourrait donc faire un homme s'il n'avait eu sa

vision ? » Dans bien des cultures, l'initié reçoit un nouveau nom, un mantram peut-être ; il s'agit aussi d'une clé sacrée à sa vie véritable, qui indique la tonalité de la voie vraie, riche de sens parce que symbolique, qui conduit à l'existence individuelle. « Christ » est le Nom Sacré de notre civilisation occidentale, comme « Bouddha » fut et demeure l'archétype spirituel qui marque une grande partie de l'Asie ; mais combien ces Noms ont été profanés ou banalisés au cours des siècles !

Oswald Spengler a éloquemment parlé des Symboles premiers qui sont l'âme même de toute culture, mais sa vision était étrangement limitée et tournée vers le passé. Il n'a pas su voir comment, dans le processus même de désintégration culturelle qu'il identifiait à la « civilisation » au sens négatif du terme, se forment des « semences » qui deviendront le temps venu le fondement d'une nouvelle culture. Je propose quant à moi depuis près de cinquante ans maintenant le concept et l'idéal de l'*homme semence* ; Arnold Toynbee l'a aussi découvert presque en même temps bien que par un cheminement différent ; mais étrangement il manifeste quelque timidité ou passéisme, lorsqu'il s'agit d'évoquer une vision de la civilisation future que son analyse structurelle de l'histoire donne pourtant pour imminente.

De nouvelles « Images de l'homme » nous ont été proposées depuis quelques dizaines d'années par des philosophes et des artistes qui cherchaient à figurer ce que pourrait être le type de l'homme nouveau. « L'Homme gnostique » de Sri Aurobindo compte probablement parmi les premières et les plus riches de ces nouvelles Images. Son maître ouvrage, *la Vie divine*, se termine par une évocation superbe de ce que pourrait être l'Homme spiritualisé, en communion avec les énergies créatrices et transcendantes de l'univers, et de la société qu'il pourrait édifier. Teilhard de Chardin a lui aussi eu sa vision de l'homme à venir, *homo progressivus*. Charles Morris a décrit dans *The*

Paths of Life son Homme de Maîtrise, à l'époque où j'esquissais le profil de l'Homme plénier (dans *The Age of Plenitude* et *Modern Man's Conflicts: The Creative Challenge of a Global Society*, 1945). Oliver Reiser, Lancelot L. Whyte et quelques autres ont eux aussi cherché à dessiner de nouveaux types idéaux d'homme qui sont bien davantage que de simples extrapolations des tendances actuelles.

Les auteurs de science-fiction ne font guère autre chose que démontrer combien exsangues et stériles peuvent être les projections dans l'avenir de notre humanité actuelle : il leur est bien difficile d'échapper à la représentation du Technocrate, tel qu'il est apparu entre les deux guerres mondiales. Tout l'édifice repose sur l'image qu'une certaine littérature a popularisée, qui part elle-même de l'hypothèse que l'avenir appartient à la science, à la technologie qui en découle, et à la méthode intellectuelle. Mais l'hypothèse est-elle fondée et l'enchaînement inéluctable ? Faut-il postuler que la voie sur laquelle s'est engagée la mentalité scientifique et rationnelle occidentale voici quatre ou cinq siècles est à long terme (ou même provisoirement) la meilleure pour assurer le développement optimum du potentiel inhérent à l'Homme ? Et si notre humanisme d'Européens, notre empirisme baconien, notre cartésianisme — qui sont apparus tout d'abord en réaction contre le dogmatisme médiéval — n'étaient pas dans leur nature même justes et sains, quels que soient les résultats qu'ils nous ont permis d'obtenir ? A quoi mènent ces résultats ? Ne serait-ce pas à une société qui repose sur une pulsion auto-destructrice gravée à même son fondement, ce qui semble d'ailleurs se vérifier dans notre société technologique actuelle ?

Nous n'en débattons pas ici, ni ne chercherons à découvrir quel autre tour aurait pu prendre la civilisation occidentale voici quatre siècles, ou comment l'homme aurait pu entreprendre sa quête du savoir dans une tout autre direction ; mais une remarque de bon sens n'est peut-être pas inutile.

Notre technologie se fonde sur la destruction d'entités matérielles, qui permet de libérer de l'énergie. On brûle le bois, le charbon, le pétrole ; on provoque la fission de l'atome. Il se produit une sorte de « feu », et un dégagement de chaleur. Le résultat semble-t-il inévitable de ces techniques de libération d'énergie est la production de quantités considérables de déchets, tous plus ou moins toxiques. L'atmosphère, l'eau (le cycle de l'eau est la condition première de la vie sur la planète), le sol et tous les organismes sont empoisonnés par cette technologie, la contamination risquant de s'amplifier en progression géométrique dans un avenir proche. Nous connaissons tous le fait, mais préférons faire comme si de rien n'était. Si les motivations sociales et personnelles de l'humanité actuelle ne se modifient pas radicalement, il pourrait devenir impossible de résoudre le problème avant qu'il ne soit trop tard : il plonge ses racines non seulement dans notre cupidité et notre désir de puissance, mais aussi dans la façon intellectuelle particulière dont nous résolvons le problème de la libération d'énergie.

Mais sommes-nous dans l'*obligation* de détruire de la matière pour en dégager l'énergie ? Les lois de la thermodynamique sont avérées ; mais faut-il que ce soit au prix de la destruction des valeurs authentiquement humaines et au péril de l'esprit ? Au temps où l'homme sillonnait les mers à la voile, il utilisait une énergie immédiatement disponible, offerte à l'ingéniosité de l'homme, qui sait s'adapter aux conditions du milieu, et en accroître le rendement pour satisfaire ses propres besoins. L'agriculture et l'élevage utilisent l'énergie vitale, le principe de multiplication de la semence ; plus les conditions ambiantes sont favorables, plus le principe de reproduction est efficace. La Nature travaille donc avec l'homme, dans une collaboration véritable et créatrice. Les énergies naturelles nous environnent : il suffit de découvrir la manière de les utiliser pleinement, ou optimalement.

Qu'est-ce qui nous permet de prétendre que nous ne

sommes pas baignés d'énergies planétaires, solaires et cosmiques parfaitement utilisables, au même titre que le vent pour le marin ? Nous en connaissons d'ailleurs très bien quelques-unes qui nous entourent, nous pénètrent, nous imprègnent, même si nous n'utilisons guère leur immense potentiel : gravitation, magnétisme terrestre sont des forces diffuses, de faible intensité ; mais ne pourrait-on les concentrer, comme on concentre la lumière avec une simple lentille ? On exploite l'énergie solaire pour chauffer l'eau et pour alimenter en électricité les appareils que les satellites emportent en orbite. Il est possible de construire des accumulateurs alimentés par les vents solaires et le rayonnement cosmique ; on peut apprendre à domestiquer ce que l'on nomme les neutrinos ; et il existe probablement bien des sources d'énergie encore inconnues. Peut-être un jour constaterons-nous que nos grandes expériences scientifiques ont été conçues de telle manière que nous avons une idée très partielle de la nature véritable de ces énergies que nous n'utilisons pas — une idée tellement fausse qu'il semble très compliqué, voire même tout à fait irrationnel de chercher à s'en servir, surtout de façon saine et constructive. Mais pour nous en rendre compte, il faudrait secouer l'inertie prodigieuse qu'ont accumulée chez nous les succès mêmes de notre technologie actuelle.

Tout cela permet de penser que la mentalité occidentale s'est développée dans une direction qui pourrait bien aboutir à quelque catastrophe dans un avenir relativement proche, à moins que n'intervienne un changement fondamental dans les mentalités, une sorte de conversion. Je suis suffisamment optimiste pour croire ce changement possible. Mais comment peut-il survenir sinon à l'issue d'une crise radicale — tellurique, sociale ou religieuse —, cela est bien difficile à imaginer. Quoi qu'il en soit, ce qui pourra naître d'une telle crise à la fois humaine et planétaire dépendra dans une large mesure de ce qui l'aura précédée, c'est-à-dire des « idées-semence » d'avant la crise. Si le grain

ne tombe en terre à la fin de l'été ou au début de l'automne, nulle végétation nouvelle ne vient verdifier le printemps après la mort froide de l'hiver. C'est la fonction du véritable philosophe que de produire ces idées qui sont les graines de l'avenir ; c'est aussi celle de l'artiste véritablement créateur. Car au fond ces deux personnages ne font qu'un, quand bien même ils s'expriment de façon différente.

Le véritable enjeu

Si la mentalité occidentale, sa science et sa technologie font fausse route, comment retrouver le droit chemin ?

Faux et juste, bien et mal, c'est par provocation que j'évoque cette image. Que le lecteur ne s'y trompe pas, je cherche uniquement à préciser un point essentiel. Ces termes sont impropres. L'évolution de la pensée occidentale depuis quelques siècles, et peut-être depuis Héraclite et Pythagore, ne saurait être tenue pour « mauvaise », pas plus que l'antithèse qui s'oppose à la thèse dans le processus dialectique n'est « fausse ». Mais on peut néanmoins redouter des conséquences destructrices si le pouvoir agissant de la synthèse n'intervient pas à sa juste place.

Or nombreux sont les penseurs qui saisissent mal la nature de la synthèse dialectique. Pour qu'il y ait synthèse, il faut qu'il y ait « descente » ou focalisation d'un principe d'action « supérieur », ou plus inclusif, sur le processus envisagé. Si l'on peut parler de niveaux, il faut qu'un élément appartenant à un niveau supérieur intervienne dans la situation conflictuelle qui oppose l'antithèse aux formes obsolètes qui proviennent de la thèse originale. Faute de quoi l'énergie révolutionnaire de l'antithèse dégénère en une alliance contre nature avec ces formes périmées, qui en tirent un semblant de vie nouvelle.

Le nazisme est l'illustration tragique de ce type de phénomène, la doctrine hitlérienne n'étant au fond que le culte purement tribal du sang, de la culture populaire et du territoire. L'état tribal de la société peut se concevoir comme la « thèse » dans le processus de développement de l'homme en tant qu'être capable de s'affranchir des schémas contraignants de la biosphère ; à l'état latent, elle contenait dès l'origine la libération ultérieure de l'esprit humain. Lorsque les impératifs biologiques propres à l'état tribal, qui survivent, s'associent pour un motif quelconque au développement antithétique du mental individualiste, intellectuel et analytique, c'est-à-dire aux méthodes « scientifiques » contemporaines — vivisection ou manipulations génétiques — les résultats risquent assurément d'être monstrueux.

Ce dont le monde moderne hypnotisé par la science a besoin, c'est d'une intervention d'un règne plus élevé, pour qu'une synthèse s'opère de façon constructive et apporte ce que l'on pourrait appeler une transfiguration des valeurs humaines. Mais il est inutile d'attacher un sens mystique aux termes « intervention » et « règne » ainsi qu'à la notion de supériorité, bien qu'ils soient presque inmanquablement empreints d'affects religieux, et s'accompagnent du sentiment élémentaire de frustration personnelle. Ce qui est supérieur est tout simplement plus vaste, plus inclusif. Dans sa tribu, l'homme vivait à l'abri d'une vallée étroite, arrosée par un ruisseau ou une source. Du faite de la montagne, comme dans la vision intellectuelle, le regard parcourt un vaste panorama, et il s'agit alors de se lancer à la conquête de l'étendue terrestre, d'échanger les produits nés sous des climats différents, de communiquer avec les habitants d'autres régions, qui parlent d'autres langues et observent des coutumes différentes. La société occidentale a relevé ce défi en explorant le monde, en développant le commerce intercontinental, et — comment pouvait-il en être autrement à ce stade d'évolution de l'humanité —

en assujettissant les autres races par le colonialisme et l'esclavage.

Aujourd'hui la conscience du monde ne culmine plus sur la montagne : elle a pris son envol, et s'éloigne vers des orbites lointaines. Une synthèse plus totalisante, d'un niveau plus élevé, semble possible, qui intéresse l'être et l'existence planétaires de l'humanité. Mais les périples spatiaux et la conquête de la Lune (dont l'orbite pourrait bien marquer la limite de l'être total de la Terre) obligent à leur tour à faire un choix crucial : ou bien la vieille conscience tribale de l'homme continue d'agir avec des moyens nouveaux, et préside à une réorganisation monstrueuse et technocratique de la planète — et on ne voit guère comment celle-ci échapperait à une destruction quasi totale ; ou bien l'homme, en tant qu'individu, voit ses caractères se transformer radicalement — et c'est bien plus que ce à quoi peuvent prétendre nos technologues et leurs ordinateurs : il faut pour cela qu'agisse une force spirituelle nouvelle, qui provoque cette transformation. Celle-ci débouche sur des relations interpersonnelles d'un type nouveau, et une redéfinition des valeurs et de la finalité de l'action.

On peut parler de « descente » d'énergie spirituelle ou cosmique ; de la nécessité de la venue d'une Manifestation divine ou Avatar avant que ne commence une nouvelle phase de l'évolution de l'humanité en même temps qu'un nouveau cycle planétaire ; on peut croire que s'établira un contact fécond avec l'humanité d'une planète plus évoluée que la nôtre. La tâche du philosophe ne consiste pas à opter pour l'une ou l'autre des possibilités, mais à *préparer le terrain pour que puisse naître une conscience d'un type nouveau*, peu importe l'occasion que cette nouvelle conscience saisira pour devenir véritablement et définitivement fonctionnelle.

Le philosophe doit donc commencer par explorer l'aube de la conscience indépendante chez l'être humain, avant que le mental en formation n'ait été conditionné par des interprétations dictées par la culture

dans laquelle il baigne. Il lui faut apprendre à comprendre de façon nouvelle les faits premiers de l'existence, en éliminant autant qu'il est humainement possible les préjugés intellectuels et la subjectivité émotive. Puis interpréter les faits, et rechercher les constantes en généralisant, hardiment s'il le faut, mais humblement toujours — en s'efforçant surtout de définir clairement et simplement les mots qu'il utilise pour exprimer des expériences souvent indicibles et l'imagerie subtile du senti.

On ne peut se passer de mots ; le langage et la langue lient inéluctablement notre conscience à la culture qui a produit les mots, avec leur sens et leur syntaxe, et en a fait des symboles collectifs qui permettent de communiquer la teneur de la pensée ou de donner voix à l'âme. Mais on peut, autant qu'on y parvient, être attentif à ne pas croire sans raison, et à ne pas prendre pour argent comptant les opinions reçues et les jugements « moraux ». Il n'est en outre pas du ressort du véritable philosophe de faire l'apologie de la science contemporaine ou de la tradition européenne, avec ses biais religieux et éthiques.

L'ennui avec les philosophes vient en général de ce qu'ils sont des personnes mûres, qui édifient un système philosophique surtout pour répondre à leurs propres besoins émotifs et intellectuels, et exprimer leur façon à eux de penser en même temps que leurs complexes ; évidemment l'auteur que je suis ne fait pas exception à la règle. Néanmoins il est possible, j'y insiste, de commencer par les débuts de l'expérience humaine d'un point de vue existentiel dégagé d'*a priori* métaphysiques, et d'essayer de retrouver l'expérience du monde que fait le nouveau-né, pour reconstruire une représentation complexe à partir de perceptions et de sentiments élémentaires. Les attitudes et les croyances des « primitifs » sont aussi des indications précieuses, à condition de ne pas interposer nos réactions d'esprits « civilisés » et de ne pas évacuer d'une explication hâtive ce qui est étranger à nos schémas intellectuels

concernant le mental, l'âme, le soi et l'expérience des éléments subliminaux.

Il faut aborder la vie de manière neuve, sans dogmatisme, avec souplesse, en toute liberté vis-à-vis des cadres traditionnels de la pensée et de la perception dans lesquels nous avons été endoctrinés, pour pouvoir ouvrir un terrain vierge où naîtra peu à peu une compréhension nouvelle, à la fois originale et cohérente, de ce qu'est l'existence humaine, et une appréciation créatrice de son sens et de son orientation. Pour pouvoir adopter cette démarche, le philosophe doit avoir fait l'expérience du dépouillement intérieur et de ce que les bouddhistes appellent le Vide (*sunya* en sanscrit). L'individu doit se défaire de sa « vieille mentalité » conditionnée par la culture et la langue qui ont directement ou indirectement présidé à sa formation, avant que de voir apparaître à l'intérieur de lui-même la conscience naissante du Nouvel Homme. C'est là la *metanoia*, la transformation de l'esprit (*nous*). Mais l'apparition d'une nouvelle philosophie de l'existence fait appel à autre chose qu'au mental ; il est tout aussi indispensable que les émotions et l'imagination se repolarisent et trouvent une nouvelle dynamique.

La philosophie n'est pas seulement affaire de concepts, si l'on désigne par là le résultat d'un processus cogitatif exclusivement intellectuel et rationnel. La psychanalyse et ses dérivés sont absolument formels sur ce point : il est pratiquement impossible de dissocier le concept de son substrat émotionnel. La sémantique générale a montré quelle est la charge émotive des mots. Pour saisir leur sens et leur force il nous faut chercher à percevoir les images qu'ils suscitent dans la psyché tout entière de qui parle et de qui entend et réagit aux paroles. C'est la raison pour laquelle le philosophe, à l'aube d'une civilisation nouvelle, et plus encore d'une ère nouvelle de la planète, doit impérativement faire le vide dans son entendement, se dépouiller de son émotivité, et débarrasser sa psyché des concepts anciens, des valeurs périmées

et des vieilles images ; c'est-à-dire se défaire de la structure de l'égo qui gouverne sa vie personnelle, car cette structure est étroitement conditionnée par les traditions et les images transmises par la famille, la classe, le voisinage, l'université, et le milieu culturel où il a mûri.

Nombreuses sont les personnes qui, familières de traditions mystiques diverses, s'égarent elles-mêmes en se persuadant d'être devenues, après quelque expérience d'annihilation de soi, en apparence du moins, une sorte de « nuit mystique de l'âme », des êtres renouvelés, ou d'être passées par une nouvelle naissance. Il est fort possible qu'elles soient « nées à nouveau » sur un plan très personnel, mais en restant toutefois très étroitement liées, beaucoup plus qu'il ne leur plairait de l'admettre, aux images, aux sentiments, aux concepts d'autrefois, propres à la culture dans laquelle s'est modelée leur pensée. On peut se demander si Descartes, s'efforçant de vider son esprit de tout ce qui, n'étant pas essentiel, pouvait être éliminé, en ressentit véritablement une transformation de sa pensée. Peut-être aurait-il aussi bien pu conclure « *je ressens, donc je suis* », n'eût-il été le fruit d'une culture qui tenait l'intellect et les processus rationnels pour les aspects les plus essentiels de l'humaine condition. L'image du penseur est au centre de la culture occidentale. Elle a d'ailleurs fait sa grandeur en même temps qu'elle en fixait les bornes : en mettant officiellement en vedette la pensée, la raison et l'éthique dualiste du choix à deux éléments, l'Occidental s'est vu contraint d'accorder un sens et une valeur sinon négatifs, du moins de second ordre au sentiment et aux processus irrationnels en général.

Pour que se produise à l'échelle mondiale une mutation fondamentale de la conscience, il faut que se transforment les attitudes les plus profondément enracinées de la pensée et du sentiment. Le pouvoir imaginal de l'homme dans son être intégral — sa capacité à voir et concevoir l'existence différemment dans une

structure de référence radicalement renouvelée (et pas seulement *intellectuelle*), à « sentir » cette existence avec une sensibilité vierge — doit acquérir un caractère nouveau et beaucoup plus consciemment créateur.

Il y a beaucoup à apprendre de la philosophie éminemment pragmatique de l'Inde ancienne — pragmatisme qui peut nous paraître transcendantal, mais qui est au fond hautement existentiel, à un niveau de réalité plus élevé. Mais il est aussi possible de trop en demander à l'Inde, à la Chine ou au Japon. Leurs philosophies antiques exercent une influence libératrice essentielle ; ce qui n'empêche pas qu'une fois affranchis de notre civilisation d'origine, nous n'ayons guère franchi que le premier pas. L'expérience cathartique peut nous laisser, au sortir, en train de flotter dans une sorte de vide *subjectif*, ou fascinés par quelque grand (ou moins grand) personnage dont nous risquons d'exagérer le rôle historique et spirituel dans une orgie de dévotion aveugle et immature.

Mais on attend bien autre chose de ceux qui aspirent à devenir les « personnes semence » de l'Ere nouvelle. Ces hommes, pères de notre lendemain global et planétaire, devront avoir dépassé l'expérience cathartique de la transformation de l'ego — être entrés dans un domaine créateur : ils devront agir sur la réalité *objective* ; s'ils sont avant tout philosophes leur action devra s'exercer au niveau des symboles et des images fondamentaux, donc être créatrice d'« idées semences » dynamiques et vivantes. Elle devra être puissante et efficace, sans quoi la culture mondiale du siècle prochain manquera d'une base solide sur laquelle s'édifier. C'est le propre de toute culture que de ne pouvoir croître que sur des idées, des images et des symboles transmis par les moissonneurs de la culture précédente au cours de sa dernière période. Même lorsque la rupture est violente et radicale après un effondrement brutal, la culture nouvelle — comme celle de l'« ère des ténèbres » qui suivit la chute de l'Empire romain — se développe au départ en s'in-

corporant la semence qui a mûri et les symboles empruntés au passé.

Combien d'idées germinatrices et fécondes ont été semées depuis un siècle ! Je ne puis que souhaiter que celles qui seront diffusées par ce livre aient le pouvoir de nourrir la croissance des hommes et des femmes de l'Ere nouvelle de façon harmonieuse, belle, sereine ; qu'elles tombent dans une terre riche, ameublie et fumée par les tragédies passées et comprises, une terre bénie. J'espère avec foi qu'elles participeront constructivement à la grande mutation qui commence et n'intéressera peut-être pas l'humanité seulement mais la biosphère tout entière ; et qu'elles contribueront, efficacement même si leur rôle est modeste, au déploiement d'une conscience planétaire dans l'esprit fécond d'hommes et de femmes consacrés et rayonnants.

CHAPITRE II

L'EXPÉRIENCE PREMIÈRE DE L'HOMME : L'EXISTENCE ET LE TEMPS

La vision philosophique du monde qui est au cœur même de ce livre est *holiste* ; c'est-à-dire qu'elle naît de la conscience que l'existence est un processus qui agit universellement dans des *ensembles* en mouvement et en activité constante. La physique moderne nous révèle que le moindre morceau de matière apparemment solide et inerte est en réalité un monde de molécules, d'atomes, de particules en orbite, se mouvant à des vitesses surprenantes. L'astronomie entrevoit l'existence de milliards d'étoiles et de galaxies se mouvant en orbite, se mouvant elles aussi à des vitesses énormes. Mais qu'il s'agisse d'atomes, de molécules, d'êtres vivants, de planètes ou de galaxies, on a toujours affaire à des ensembles existentiels qui possèdent chacun une structure complexe et se comportent comme des entités actives. Ces ensembles constituent des champs, qui rayonnent ou libèrent des énergies diverses. Ils sont mutuellement en relation, et interagissent.

Tous ces ensembles, dans la mesure où ils nous sont perceptibles, ont un commencement et une fin. Ils constituent également des champs limités d'activité.

Les énergies qui les composent sont intégrées par une sorte de « force de cohésion » ou énergie holiste ; ils opèrent dans le temps et dans l'espace, ou en d'autres termes ils ont une existence finie, ainsi qu'une « forme » spatiale propre. Ils ont également un cycle d'existence — que ce cycle dure un millionième de nos secondes, ou des milliards de nos années. On peut classer ces ensembles en macrocosmes ou en microcosmes — c'est-à-dire en champs d'activités interconnectées grands ou petits, galaxies d'un côté, atomes de l'autre.

Le fait que l'existence nous soit intelligible sous forme d'ensembles d'activités interconnectées limitées dans le temps et dans l'espace ne signifie pourtant pas que, au sens le plus général, l'Existence ait un commencement et une fin. Il n'est aucune raison de croire que l'univers soit un phénomène unique, ayant commencé à un moment donné et devant se terminer une fois atteint quelque état définitif. On peut, par contre, et c'est mon cas personnellement, postuler une infinité de cycles existentiels et une potentialité infinie de champs spatiaux qui posent des limites aux ensembles existentiels. Mais si les cycles temporels et les champs spatiaux sont finis par nature, on se sent poussé par un souci métaphysique et peut-être psychologique à imaginer « au-delà » de ces cycles et de ces champs un état ou une condition qui transcende l'existence. Les philosophes évoquent souvent cette condition en l'appelant « non existence » parce que les images et les concepts existentiels qui pourraient la décrire font défaut ; on peut pourtant imaginer comme inhérente à cet état la capacité de « produire » des champs spatiaux et des cycles temporels servant à tout jamais à définir de nouveaux ensembles universels.

Le *Brahman* de l'Inde évoque à la fois l'état d'existence et l'état de non-existence. Il comporte non seulement la potentialité, mais aussi la réalisation, au travers de processus cycliques opérant à l'intérieur de champs cosmiques finis, d'une variété infinie de modes et de formes d'existence ; je m'efforcerai dans les cha-

pitres qui suivent de tracer en termes plus contemporains une représentation proche de la « réalité » suprême.

Quoi qu'il en soit, ce livre n'a pas pour objet d'exposer dans le détail une métaphysique rigoureusement construite. Mon intention se borne à présenter les seuls aspects ou éléments d'une vision intégrante du monde, indispensable pour fournir un fondement intelligible et suffisant à une compréhension créatrice, tournée vers l'avenir, des problèmes fondamentaux qui se posent aujourd'hui à l'humanité.

On ne peut convenablement aborder ces problèmes si l'on se contente d'extrapoler les tendances technologiques actuelles vers l'avenir. Leur solution ne peut survenir qu'avec un changement fondamental de la conscience humaine. Pour ce faire, il faut disposer d'un cadre de référence où inscrire l'activité planétaire nouvelle du genre humain, c'est-à-dire d'une philosophie holiste. Faute de quoi, la société mondiale de demain risque fort de trahir, en s'édifiant, les idéaux les plus nobles de l'homme.

Que l'on ne se méprenne pas sur les termes *philosophique*, *existence* ou *holisme*. Je ne les utilise pas dans l'esprit intellectualiste qui l'emporte aujourd'hui dans la plupart des cercles pensants d'Amérique. J'ai déjà précisé que la philosophie est une recherche sur le caractère fondamental et les conséquences de l'existence humaine. Quant au mot « existence », je l'utilise ici sans me sentir lié à aucune des écoles de pensées ni aux passions qu'évoque ou que suscite l'Existentialisme. En fait l'existence n'est autre qu'un état de transformation et d'ajustement dynamique constants dans lequel les activités de divers types sont interconnectées et intégrées de manière plus ou moins permanente à l'intérieur d'un champ structuré par une certaine force de cohésion qui agit entre des limites plus ou moins précises, dans l'espace et dans le temps. Cette force structurante opère à plusieurs niveaux, et en diverses manières. Son action est holiste (du grec *olos*,

qui signifie « entier »). Sans elle les ensembles existentiels ne seraient pas, seul « serait » un chaos indéfinissable de mouvements aléatoires.

L'expérience humaine établit un fait essentiel : si l'état d'existence met en œuvre des changements et des ajustements constants en fonction du milieu quel qu'il soit, il révèle en même temps des manifestations irrécusables d'ordre. La perception du changement et le fait de se rendre compte de ce changement même est étroitement imprégné de facteurs structurants évoquant irrésistiblement une intention et un ordre d'ensemble sont les deux données essentielles de l'existence humaine. L'homme, lorsqu'il cherche à comprendre la nature fondamentale de l'existence et à orienter sa conscience vers la possibilité d'accroître son bien-être, doit tenir compte de ces deux aspects indissociables de l'existence : le changement et l'ordre. Tout change, et les événements se succèdent dans un ordre parfois déroutant qui peut évoquer le pur hasard et l'absurdité ; on peut aussi découvrir que sous le jeu superficiel d'événements imprévisibles et de transformations internes un principe d'ordre — une énergie holiste, structurante — est à l'œuvre. A mesure que son aptitude à percevoir ce principe d'ordre sous ses manifestations diverses se développe, l'homme acquiert la capacité de faire usage des connaissances ainsi obtenues et de les transmettre de génération en génération de manière à maîtriser l'environnement de l'espèce et à s'assurer une existence plus sûre et plus enrichissante.

Ce que nous affirmons ici n'est pas le fruit de la seule spéculation intellectuelle ; il ne s'agit pas non plus d'une quelconque interprétation des doctrines religieuses de l'Orient ou de l'Occident. Il ne s'agit de rien de plus que des conclusions simples et directes que l'on peut tirer des faits élémentaires de l'expérience humaine. Nos thèses découlent d'une observation existentielle ou phénoménologique directe de ce que chaque nouveau-né ressent dès sa naissance, c'est-à-dire

dès qu'il a quitté l'enveloppe protectrice de la matrice et que sa conscience de l'existence commence à se développer et à prendre une forme particulière. Il est nécessaire aujourd'hui de suivre cette démarche directe, strictement existentielle, car nous nous trouvons à un moment crucial de l'évolution de l'homme, et sommes au défi de revenir sur notre compréhension du monde pour repenser, soigneusement et avec toute notre créativité, tout ce que nous avons tenu pour acquis au cours de l'ère chrétienne, qui touche aujourd'hui à sa fin. Il nous faut donc repartir de zéro, interroger les tout premiers instants de chacun des cycles existentiels, et nous efforcer de saisir ce qu'il y a de plus élémentaire dans l'expérience humaine. Bref, il faut regarder l'existence avec le regard du nouveau-né.

Deux expériences : le changement et la périodicité

Lorsqu'il commence à prendre conscience de l'existence, le nouveau-né humain reçoit passivement une séquence continue d'impacts qu'il ressent à travers ses sens, et qu'il subit comme des pressions venant modifier la perception qu'il peut avoir de ses processus organiques intérieurs et de ses besoins : sensations et émotions *viennent et passent* ; rien ne semble pareil à rien. Chocs, sensations, sentiments de douleur et de bien-être s'enchaînent. L'ébauche de conscience perceptive est diffuse dans un système nerveux et un cerveau qui se contentent d'enregistrer et de réagir selon des réflexes primordiaux. Il existe une *sensitivité* comme dans tous les organismes vivants, y compris probablement les formes les plus rudimentaires d'existence. Mais ce que l'on appelle conscience au sens proprement humain — ce que Teilhard de Chardin appelle la « conscience réflexive » — n'apparaîtra que peu à peu, même si c'est avec une rapidité étonnante compte tenu de la complexité du processus. Dans cette acception du mot « conscience », chacun des cycles d'existence

individuelle commence dans un état d'inconscience au moins relative. Il est néanmoins évident que chacun des cycles distincts d'existence est lié au passé, que ce soit de manière individuelle au sens « karmique » ou par l'hérédité. Les cycles passés ont doté le nouvel « existant » de certaines tendances, qui opèrent comme des facteurs structurants innés dans le nouvel organisme.

Le fait premier de l'existence est la présence d'un champ organique d'activités. L'organisme en tant qu'ensemble réagit aux sensations et aux besoins internes des diverses fonctions ; mais au départ, ces réactions ne sont pas renvoyées à une structure relativement permanente ou centre de conscience. Le nouveau-né ne s'appréhende pas lui-même comme ayant une existence distincte du monde environnant. Il ne distingue pas le dedans du dehors. Son système nerveux ne fait qu'enregistrer les événements qui se succèdent comme une série d'états, de mouvements et de réactions organiques. Si chaque nouveau-né réagit de manière différente, c'est tout simplement parce que chaque organisme humain est différent de tous les autres, tant par sa substance que par la structure de son champ.

Puis vient un moment où quelque chose dans l'organisme s'aperçoit que certains chocs, certaines impressions ou certains sentiments qui le font vibrer et réagir, il les a *déjà ressentis*. Les réactions qui succèdent à ces sentiments-sensations, il les reconnaît pour les avoir déjà exprimés. Cette conscience du « déjà senti » et du « déjà réagi ainsi » est probablement vague au début ; mais elle se précise rapidement. Très bientôt semble-t-il, le système nerveux de l'organisme débutant enregistre le fait de la *répétition*.

Le sentiment de répétition est le fondement même de la conscience organique. Il transforme peu à peu la conscience passive d'une séquence constamment modifiée de sensations et de sentiments qui se suivent les uns les autres sans rapport remarquable en la cons-

science de *schémas reconnaissables*. Certaines séquences d'actions et de réactions prennent une existence distincte, une forme reconnaissable, et un sens caractérisé au niveau des besoins organiques. A mesure que les séquences jour-nuit, lumière-obscurité, faim-satiété, humidité désagréable-confort sec sont perçues dans leur répétabilité — à mesure que le cerveau de l'enfant enregistre que l'expression d'une tension douloureuse sous forme de cris est régulièrement suivie de gestes et de bruits de réconfort de la part de la mère, un sentiment primitif d'*ordre* apparaît dans le chaos originel de la suite jusque-là incohérente d'événements.

Si la répétition est assurée, la prévision devient possible. La conscience la plus primitive de la répétition des événements quotidiens se change peu à peu en attente précise de ce que l'on a su prévoir. La *prévisibilité* et l'ordre que l'on constate comme étant le propre de la nature constituent donc le deuxième élément qui s'impose à l'expérience humaine. Il y a changement constant ; mais il y a aussi ordre, régularité, périodicité et rythme de l'existence. Ces deux éléments de l'expérience existentielle sont fondamentaux. Tout ce qui est humain s'appuie sur ces deux piliers ; le principal problème pour l'individu, comme pour la société, consiste à déterminer les valeurs respectives de ces deux éléments de l'expérience.

L'une des principales préoccupations de la société des hommes, qu'elle soit antique ou moderne, consiste à élargir, par un effort collectif incessant, le champ dans lequel les faits existentiels se présentent à l'esprit sous forme d'éléments ordonnés et prévisibles d'expérience, et ce faisant à réduire autant que possible le domaine dans lequel le hasard, l'imprévu, l'irrationnel et le traumatique surviennent. Cet effort collectif est à la base de tout ce que nous appelons culture, religion, science, civilisation. Là où le sens de l'ordre est satisfait, là où le principe de prévisibilité prend la forme cohérente et sûre de loi naturelle et de formule esthétique ou scientifique, règne la sécurité. Ce senti-

ment de sécurité est aussi nécessaire dans la sphère psychologique que dans la vie physique et sociale de l'homme. Celui-ci éprouve le besoin central d'avoir le sentiment d'agir dans un milieu qui lui offre des preuves aussi constantes que possible d'un ordre fondamental et fiable. Il a aussi besoin de se sentir sûr de ses propres réactions et de ses réponses aux changements intérieurs qui peu à peu le transforment, le développent ou le vieillissent. Le sens du moi, comme nous le verrons bientôt, est une manifestation du sentiment de cet ordre intérieur qui régit les réactions et les conflits de l'existence individuelle.

Pris dans un sens idéal et universel, ce sentiment d'ordre n'est autre que ce que l'on appelle la Raison. Mais chacun peut aussi avoir « ses raisons », c'est-à-dire son ordre intellectuel et psychique propre. Lorsque cet ordre intérieur est menacé, apparaît le sentiment d'insécurité. L'insécurité peut devenir une sorte de cancer qui transforme les forces vitales de l'organisme en énergie destructrice ; elle peut aussi donner lieu à des fantaisies et des illusions qui tentent d'établir un ordre fictif que l'on substitue au désordre d'un psychisme dévié ou frustré par les situations, les événements imprévisibles ou les réactions inconscientes, inattendues et traumatiques.

Ce besoin d'ordre peut aussi devenir tyrannique. C'est lui qui donne à l'intellect et aux formes rigides de pensées rationnelles un pouvoir qui peut détruire la capacité à sentir directement et à faire spontanément, librement, l'expérience du flux vivifiant des événements, des sentiments et des relations qui sont la substance première de l'expérience humaine. Le besoin exagéré d'ordre extérieur que satisfont la culture et la tradition collectives, et d'un ordre intérieur qui se manifeste par des exclusions, des refus et des peurs dans le moi devenu rigide et fier de ses propres structures peut user, détruire ou faire obstruction aux relations interpersonnelles susceptibles de transformer l'ordre établi. L'existence figée dans un ordre traditionnel qui ne

laisse place à aucune possibilité de changement radical devient une parodie, car l'existence est fondamentalement mouvement, flux, spontanéité et créativité.

Avant tout, l'existence est relation. Rien ni personne qui existe n'est né isolément. On naît dans un vaste champ d'activités qui demandent la participation du nouveau venu. La conscience se forme par l'exercice de la capacité à entrer en relation avec autrui — et en particulier avec des compagnons dont les rythmes individuels peuvent s'unir au sien propre, et ainsi en renforcer, en élargir et en affiner la cadence. Seules les relations peuvent effectivement transformer le schéma de l'existence individuelle. Or entrer en relation ne consiste pas seulement à réagir à quelque chose ou à quelqu'un qui vous touche ; c'est véritablement, pour l'individu authentiquement conscient, aller au-devant d'autrui, le rencontrer. La conscience s'affirme et s'enrichit par la grâce mystérieuse qui émane des « rencontres » totales et spontanées. Ce genre de rencontre devient extrêmement difficile, voire impossible, lorsque ceux qui se rencontrent ont appris, par conditionnement, à se fier uniquement à une forme étroite et rigide d'ordre, imposée par la société qui est la leur.

L'être humain a donc besoin de ressentir profondément *en lui-même* un état d'ordre et de sécurité qui lui permet de faire face, consciemment et animé par une force positive, au déroulement incessant des événements et à ses diverses rencontres avec d'autres êtres vivants. Faute de ce sentiment profond et de cette connaissance de l'ordre que les événements révèlent à l'esprit qui les considère objectivement, l'individu s'expose à la confusion, au traumatisme et à l'affolement. D'autre part, si ce sens de l'ordre et de la structure gouverne son existence de manière trop rigide et exerce un contrôle jaloux sur ses attitudes devant tout ce qu'il rencontre dans son domaine d'activités, le champ de son expérience se rétrécit inévitablement ; il perd son dynamisme et s'ankylose dans le formalisme et l'égocentrisme stériles. Semblable situation conduit

facilement à une attitude ambivalente envers tout ce qui provient du désir d'ordre dans toutes les sphères d'existence, et notamment dans les activités sociales ou culturelles. Ainsi l'un des principaux problèmes auxquels doivent faire face l'homme et la société consiste à fixer le degré d'ordre et la structuration optimale des comportements pour le développement harmonieux de l'être humain. En outre, c'est non pas la « quantité », mais la « qualité » de l'ordre et de la sécurité qui doit primer ; il faut donc juger si l'ordre est véritablement constructif et fécond dans sa nature profonde.

Hélas, l'idée d'ordre et de sécurité a été maniée par des centaines de philosophes et de théologiens de manière telle que, aussi idéalistes qu'aient été les auteurs, il en résulte une appréciation inexacte des réalités existentielles. Elle a donné lieu à des interprétations qui ont souvent détruit ou perverti le sentiment profond de l'intégrité de l'existence. Bien trop souvent les guides officiels de la société et du culte ont vu dans la dynamique du changement et dans le principe d'ordre structurel des contraires absolus et irréconciliables. Non contents de cela, ils ont fait de l'ordre un principe extérieur à l'existence, et qui la précède même ; avec les résultats tragiques, tant sociaux que psychologiques, que l'on sait.

Assurément, l'homme fait l'expérience de l'existence sous deux aspects ; mais le principe de changement perpétuel et le principe d'ordre cosmique ne sont pas opposés l'un à l'autre. Ils s'interpénètrent en tout lieu et à chaque instant. L'ordre est inhérent aux changements existentiels. Il faut se garder de se représenter, comme beaucoup de penseurs religieux l'ont fait, un monde d'ordre (rationnel) absolument distinct du monde de l'existence qui se trouve dans un état de changement perpétuel (un monde de passions et de souffrances). *L'existence est une*. Elle est rythme et mélodie ensemble pour qui est capable de l'accepter dans sa totalité. Le rythme définit le type d'ordre du

mouvement existentiel ; la mélodie est la substance du flux des événements, des sentiments et des images intérieures. Ce flux se meut dans un état perpétuel d'improvisation, et pourtant il développe les thèmes fondamentaux qui encadrent l'apparition de possibilités existentielles sans pour autant brimer la nature et la qualité des relations se tissant entre toutes les formes qui naissent dans l'abondant et merveilleux « fleuve de la vie ». L'ordre n'est pas superposé à l'existence par quelque puissance extérieure ; c'est le rythme même du processus de l'existence. Ce rythme, principe cosmique, est ce que nous appelons le temps.

Le temps existentiel

D'un point de vue existentiel ou phénoménologique, le temps n'est autre que l'idée abstraite correspondant à la constatation du changement perpétuel. Le changement se caractérise par des modifications successives du contenu de l'expérience et du sentiment de l'existence. Tout être humain — et de manière probablement beaucoup plus imprécise, tout ensemble organisé d'activités — a une « perception du temps », pour la simple raison que ses perceptions organiques et les impressions qui l'assaillent changent constamment. Ce changement peut être ressenti comme plus ou moins rapide, et parfois peut sembler cesser lorsque l'attention de l'organisme (et plus tard du Moi conscient) s'attache un instant à ce qui se produit au moment même ; néanmoins le fait essentiel de l'expérience humaine reste l'impression d'une suite continue de sentiments-sensations se fondant les uns dans les autres. L'existence est un continuum de modifications du contenu du « champ d'existence » ; et la notion première de temps apparaît avec la découverte de ce fait.

Cette découverte est d'abord purement passive. La conscience naissante des primitifs et des jeunes enfants flotte, pourrait-on dire, au fil du courant de l'exis-

tence. La vie passe, comme les rives ; mais à ce stade de la conscience, l'homme ne se sent pas distinct du mouvement. Il s'identifie à lui. Il y réagit en tant qu'organe ou en tant qu'organisme, mais si l'on peut dire de façon passive. L'expérience première du changement n'est pas le sentiment d'une succession d'« événements » distincts et identifiables, mais bien l'impression d'un flux continu. L'existence s'écoule non seulement autour du nouveau-né, mais aussi à *travers* lui.

Comme au départ le temps ne se distingue pas de l'expérience du changement, on peut dire que la notion la plus primitive du temps se confond avec l'expérience d'un « passage » continu. Dans cette expérience, on peut parfaitement se passer d'une perception différenciée de « moments » successifs, la différenciation intervenant au deuxième stade du développement de la perception du temps. Celui-ci commence à poindre dans la conscience naissante lorsque l'organisme infantile tente de s'accrocher à une sensation particulièrement agréable et s'efforce de la conserver ; ou bien lorsqu'il a été tellement secoué par une sensation pénible que la conscience conserve un sentiment durable de l'événement. Mais d'une manière ou d'une autre, l'émotion agréable ou désagréable prend un relief particulier et se distingue du reste, et le sentiment du temps commence à se cristalliser autour du souvenir. L'« événement » marquant a eu lieu, a-t-on le sentiment, à un « moment » particulier.

Le moment présent, c'est *maintenant* ; on notera la parenté avec le verbe *maintenir* — faire durer et conserver en l'état. La notion du maintenant (*en ce moment*, le tout de suite viendra plus tard) provient du fait que le nourrisson cherche à faire durer, ou si c'est impossible, à se souvenir de ce qui s'est produit à un moment donné. Lorsqu'il fournit ce genre d'effort, la passivité du bébé devant l'existence et le temps commence à se transformer ; il cesse de s'identifier (inconsciemment) au processus même de la vie organique et du changement continu de son état existentiel. Il a

donc créé une « tension vers » l'événement qui lui a procuré une sensation particulière ou un état de bien-être organique — état gratifiant ou ayant éveillé un sentiment instinctif du danger. Il a donc commencé à apprendre à concentrer et à fixer son attention.

Le phénomène psychologique de l'attention est en fait le fondement même de ce qui, existentiellement parlant, devient ensuite l'aspect propre à l'individu de la conscience. Lorsque l'organisme humain fixe son attention sur une phase particulière du « passage » continu du flot de sensations et de sentiments, ce qui passait est tout à coup bel et bien passé. De plus, quand la conscience naissante se rend compte que certaines sensations-émotions ne sont pas nouvelles et que l'organisme a réagi de la même manière à une expérience répétée, la catégorie d'expérience concernée prend un caractère spécifique, c'est-à-dire qu'elle se met à appartenir au « passé ». Inévitablement, l'expérience de la répétition et de l'accumulation des événements dans le passé conduit à l'apparition du sentiment symétrique de l'« avenir », fondé sur l'attente du retour d'un changement agréable ou désagréable de l'état organique. Ce qui s'est « déjà » produit plusieurs fois peut se produire « encore ». On attend donc le nouvel événement dans le « futur ». Ce n'est que lorsque l'attention cesse de s'identifier au « passage » et se dirige tour à tour vers le passé ou l'avenir que l'identification du « moment présent » — le maintenant — commence à se produire dans la conscience déjà quelque peu objectivée du très jeune enfant.

Le développement de la notion de temps et la transformation du sentiment du « passage » en conscience de la séquence passé-présent-futur ne sont pas toujours bien compris. C'est pourtant là un point essentiel si on veut se faire une idée juste des nombreuses théories qui ont été avancées sur la nature du temps, et notamment sur l'accentuation du « présent immédiat » — avec l'appel à « vivre dans le présent », et la notion de « Présent éternel ». A mon avis, la confusion pro-

vient pour l'essentiel d'une incapacité à comprendre la véritable nature du sentiment le plus élémentaire du temps — c'est-à-dire un sentiment de passage.

Vivre dans une conscience du passage, d'un transit qui ne distingue pas entre passé, présent et futur, *ne signifie pas* vivre « dans le présent ». Le très jeune enfant ne vit pas dans le présent. Sa conscience flotte au fil d'une mouvance, ballottée entre des sensations changeantes du panorama qui défile et une succession intérieure d'états organiques. Ce n'est qu'à mesure que la conscience du Moi et le développement de la pensée religieuse et intellectuelle figent l'expérience première de l'existence et du temps en catégories bien définies — passé, présent, futur — que la notion de temps peut s'objectiver de manière stricte et se définir en catégories nettes puis se mesurer par des moyens collectifs comme les cloches de l'église médiévale, et ensuite seulement individuellement, avec l'horloge du salon ou le bracelet-montre. Rapidement, toutes sortes de problèmes vont se poser en fonction de ce que l'on appelle le temps : « arriver à temps », « ne pas avoir le temps », « le temps, c'est de l'argent », « être de son temps », et autres expressions ou lieux communs du même ordre. La notion subtile du Présent est issue du refus de se soucier du passé et bâtir inconsciemment des projets pour l'avenir. Se sentant borné par le temps, et effrayé par ce qui semble être en ce qui concerne le corps et la vie personnelle la fin du temps, l'homme commence à rêver d'un état d'existence dans lequel le temps n'impose plus ses limites à son activité — c'est-à-dire à un état d'immortalité. Les philosophes traduisent ce rêve en un concept d'intemporalité de l'Etre pourvu d'une conscience qui transcende tout changement existentiel. Pour une telle conscience, toute forme d'existence s'intègre ou s'harmonise en un éternel Présent.

Or envisager un éternel Présent oblige à postuler une condition absolument statique de l'Etre au-delà de tout changement. Ce postulat d'un état transcendant d'Etre omniconscient et statique s'oppose à l'état dyna-

mique, en mouvance constante, de l'existence universelle qui croise ses fils sur la trame du temps ; pourtant ces deux états sont considérés par la plupart des penseurs religieux comme s'excluant l'un l'autre ; ils se réconcilient dans la « Réalité ». On dit aussi que l'homme, lorsqu'il atteint un état idéal de perfection, peut faire l'expérience consciente de cet état intemporel transcendant tout en continuant de fonctionner, en tant qu'organisme physique, dans une situation existentielle de changements incessants et en restant soumis aux rythmes inéluctables du temps.

Mais il est un aspect du temps qui n'a pas été reconnu, probablement parce qu'il n'a pas été compris de la grande majorité des penseurs du monde occidental. Il s'agit d'une conception cyclique du temps, laquelle, si elle avait été acceptée par la société chrétienne européenne, aurait rendu impossible l'apparition d'un des traits les plus indésirables, voire tragiques, de notre civilisation occidentale. Le concept de cycles universels était de toute évidence familier en Inde ou en Chine. Les premiers chefs de la chrétienté ont nié, notamment lors du Concile de Constantinople, la validité de ce concept qui permet pourtant d'édifier une vision intégrale du monde. Ce refus, lié à une volonté pressante de présenter le Christ comme le « seul et unique » Fils de Dieu et de considérer la vie et la personnalité humaines comme la « seule et unique » manifestation existentielle d'une Ame transcendante créée par Dieu, a entraîné des effets extraordinairement profonds et durables, qui atteignent aujourd'hui un degré critique.

Le temps holiste et le temps dimensionnel

Lorsque l'on parle de cycle à la plupart des intellectuels occidentaux, on découvre rapidement que ce terme évoque pour eux l'étude empirique de phénomènes

naturels ou sociaux — par exemple, l'aspect cyclique de la multiplication de certaines espèces animales, l'aspect cyclique de la productivité en économie, le cycle de hausse et de baisse de la Bourse — ou bien il ne peut s'agir que de la notion nietzschéenne de « L'éternel retour ». La notion de cycle que je propose ici est tout à fait différente, et se rapporte à ce que j'appelle la notion « cyclo-cosmique » de l'existence, laquelle peut s'appliquer à tout ensemble existentiel d'activités.

Le postulat d'une telle vision holiste du monde est le suivant : l'existence se manifeste à tous les niveaux dans des ensembles, c'est-à-dire de champs organisés d'activités interdépendantes animées par des énergies de divers types. Ces champs possèdent des limites plus ou moins clairement marquées dans l'espace. Ils commencent par une libération limitée d'énergie et par un échantillonnage définissable (quelle que soit sa complexité) de potentialités. Ce potentiel se réalise avec plus ou moins de succès pendant la durée de fonctionnement effectif de ces champs ; cette activité prend fin après avoir produit des résultats spécifiques, les uns positifs, les autres négatifs. Cela revient à dire que les ensembles existentiels ont une existence de durée limitée, pendant laquelle est à l'œuvre le processus de réalisation ou de manifestation du potentiel libéré au commencement de l'existence de l'ensemble envisagé.

Ce processus se compose d'une série de phases — série qui possède une structure définie. Le processus se comporte dans le temps comme un ensemble, et constitue donc un *ensemble temporel*, c'est-à-dire un cycle ; il s'agit en outre à l'intérieur des limites d'un *champ spatial*. Ce que je nomme cycle est donc un ensemble temporel ; ce que je nomme champ est un ensemble spatial. Tout ensemble existentiel doit donc s'envisager comme *cyclo-cosme*, petit ou grand par rapport à la grosseur de l'homme ou à sa place dans l'échelle de taille et de durée de notre univers. Macrocosme et microcosme, galaxie ou atome, on a toujours affaire à des ensembles existentiels qui se caractérisent

fondamentalement par leur qualité d'ensemble, c'est-à-dire étendue, durée et structure, ou forme.

Le temps et l'espace, ainsi définis, sont les facteurs fondamentaux de l'existence ; on peut les considérer à ce titre comme des principes universels. Le *temps* renvoie au fait qu'une impulsion créatrice donnée introduit dans l'existence un *quantum* précis d'énergie nécessaire pour réaliser un groupe donné de potentialités ; et que par nature le processus existentiel de réalisation de ces potentialités doit se terminer lorsque l'énergie est épuisée. Mais cet aspect temporel entraîne aussi le fait que pendant toute la durée de l'existence de l'ensemble agit une force structurelle qui possède une inertie, c'est-à-dire qui garantit que le processus s'exerce et se déroule en tant qu'ensemble, une phase après l'autre, en direction d'une fin-oméga inhérente au commencement-alpha ; cela malgré l'action d'un facteur opposé qui tend à altérer la pureté structurelle du processus.

Cet autre facteur, c'est l'*espace*. Alors que le *temps* est par nature un principe unitaire qui règle dans ses grands traits le processus d'existence qui a commencé dans l'« unité » sous forme d'une impulsion créatrice originelle unique, l'espace représente premièrement le principe de relation. Il fait qu'aucun ensemble existentiel n'existe isolément, mais entretient une relation constante avec d'autres ensembles ; cette relation crée le mouvement et l'étendue dans l'espace. Non seulement les énergies des champs spatiaux sont interconnectées, leurs combinaisons génèrent un excédent d'énergie que le champ ne peut absorber ni contenir, et qui donc, en principe au moins, rayonne vers un milieu ambiant où se pressent d'autres ensembles. Chaque ensemble est relié, directement ou indirectement, à tous les autres ensembles du « voisinage » ; ce voisinage n'est pas uniquement spatial, il est aussi temporel, et abrite les ensembles du passé plus ou moins récent et de l'avenir plus ou moins lointain, l'espace et le temps étant reliés mais non point au sens

où la physique moderne parle d'un espace-temps. Leur relation s'apparente à celle du Yin et du Yang dans le symbole chinois du Tai Chi.

Le temps, conçu de manière holiste comme principe universel, est un élément objectif de l'existence. C'est un facteur cyclique, non pas au sens où une série d'événements temporels peuvent se répéter sériellement dans une suite d'ensembles — ensembles galactiques ou personnes individuelles — mais au sens où le processus d'existence passe par une série de phases, série qui définit la structure temporelle du processus de développement de l'ensemble entre son commencement et sa fin. Le temps définit *non pas les événements existentiels eux-mêmes mais la structure du processus dont ces événements constituent le contenu*. Il représente, en termes religieux, la Volonté du Créateur — volonté que l'on peut se représenter utilement comme une force d'inertie, c'est-à-dire de résistance aux événements susceptibles de modifier dans sa *nature fondamentale* le cours du processus existentiel, même si le détail existentiel en reste inchangé, et d'altérer ses résultats finals, l'aboutissement du potentiel de la semence.

On retrouve ici le contraste entre l'expérience du changement et l'expérience de l'ordre, ou de la structure. L'expérience du changement est toujours fondée sur le facteur relationnel. Lorsque le jeune enfant ressent une douleur parce qu'il a faim, la sensation organique de faim qu'il éprouve est liée à un changement métabolique et chimique de la relation entre les diverses cellules et organes de son corps ; s'il tombe de son berceau et se cogne la tête, il y a changement de la relation spatiale entre son corps et les objets environnants. Le temps par contre est lié au processus intérieur de développement de la conscience d'être un ensemble existentiel, un organisme, et plus tard une personne, un individu. Ce processus a son rythme propre — une cadence particulière de développement — et ce pourrait être une erreur que de l'accélérer en admi-

nistrant précocement à l'enfant une dose trop massive de relations extérieures qui donnent lieu à des problèmes avec lesquels l'organisme, en tant qu'ensemble, n'est pas prêt à se mesurer avec succès.

Le temps est aussi le rythme selon lequel se déploie le milieu planétaire tout entier, dans lequel est immergé l'homme comme l'embryon dans le ventre de la mère. Sous cet angle, le temps apparaît comme la succession des jours et des nuits, des saisons, dans une alternance dont la cadence marque la mesure naturelle de la croissance de l'homme, puis de sa désintégration. Le temps s'exprime aussi dans la force structurante qu'exerce avec ses énergies le système solaire sur notre planète, la Terre, et en particulier sur la biosphère dans laquelle l'homme vit, se déplace, et fait l'expérience d'être.

Tout ensemble fait partie d'un ensemble plus grand, et contient des ensembles plus petits sur les activités desquels il exerce un contrôle structurel et rythmique.

Cette notion est essentielle dans la philosophie holiste de l'existence que nous exposons ici. Elle exprime une donnée indiscutable de l'expérience humaine — et non pas une théorie. Le corps humain est un ensemble qui contient des milliards de cellules lesquelles, à leur tour, contiennent des myriades d'atomes dans lesquels des particules subatomiques ou des ondes d'énergie tourbillonnent à des vitesses fantastiques. En même temps l'organisme humain est contenu dans le champ planétaire de la Terre, au sein duquel, comme nous le verrons plus loin, l'humanité en tant qu'ensemble exerce une fonction quasi organique précise. A son tour, la Terre est un ensemble d'activités organisées et interdépendantes à l'intérieur du plus grand ensemble que constitue le système solaire, qui n'est qu'un parmi les milliards de champs stellaires d'organisation de la galaxie.

Peut-on continuer l'inventaire des mégagalaxies et des univers finis ? N'y a-t-il pas de limites à la relation entre petits ensembles et ensembles plus grands ? Nous

ne débattons pas ici de cette question métaphysique et nous contenterons d'observer qu'il ne semble pas y avoir de bonne raison de poser une limite quelque part, à une taille donnée de l'ensemble ; le fait que la taille du corps humain semble se trouver exactement à mi-chemin entre l'unité existentielle la plus petite et la plus grande que nous connaissions paraît indiquer que notre représentation de l'échelle des tailles des ensembles existentiels est strictement anthropocentrique. Quoi qu'il en soit, le fait demeure que nous participons à l'activité d'ensembles plus grands que nous, de même que des ensembles plus petits participent aux activités de l'organisme humain dans sa totalité — participation qui se manifeste familièrement par le bien-être ou la maladie.

Le temps scientifique : la mesure du mouvement et du déplacement

La philosophie bergsonienne (voir *l'Evolution créatrice*) distingue nettement ce que le philosophe a appelé *la durée* et le temps tel qu'il intervient dans les équations de la physique moderne ou de la science en général. La « durée » se rapporte au continuum d'événements traversés et ressentis par les organismes vivants et par la conscience qui les caractérise. Ce continuum a une direction définie et un mouvement irréversible. Le concept bergsonien de durée est donc très proche de l'expérience que fait du temps l'ensemble existentiel qui constate un « passage », avant donc que le concept de moments séparés — ou pourrait-on dire d'unités de temps — ne domine dans la conscience intellectualisée de l'être humain.

Dès que l'on envisage des unités de temps et des moments possédant des propriétés distinctes identifiables par la mémoire, le facteur de discontinuité fait irruption dans la conscience ; or la discontinuité permet de mesurer. On constate qu'un certain nombre

d'unités de temps se succèdent entre le commencement et la fin d'un processus existentiel. Le processus acquiert donc une longueur mesurable — une longueur temporelle — et le « temps dimensionnel » se substitue à la « durée » bergsonienne — tout au moins dans des cas particuliers dont le nombre va sans cesse croissant.

Quelles sont les conséquences du concept de mesure ? Avant tout une transformation de la perception première et subjective (relevant de l'organisme) du changement en une notion objective d'*objets en mouvement*. Le concept de mouvement fait intervenir le temps — un temps fondé sur la succession d'états identifiables dont le centre de conscience est suffisamment détaché pour pouvoir les observer et en mesurer les déplacements et la vitesse. Tout ce qui se prête à l'observation objective et à la mesure est « dimensionnel ». Les objets ont des dimensions spatiales — longueur, largeur, hauteur. Lorsqu'on les voit bouger, leurs mouvements possèdent également une dimension d'un type particulier, qui est le temps dimensionnel. La science contemporaine en fait une quatrième dimension.

Le temps scientifique est le facteur fondamental de toutes les opérations se rapportant à la mesure du déplacement des objets dans l'espace. Comme toute mesure exige l'existence d'un mesureur, on est obligé de conclure que les résultats fournis par toute mesure, quelle qu'elle soit, sont liés au sujet qui effectue la mesure. Donc les valeurs qui relèvent du domaine du temps dimensionnel n'ont d'existence que si on les envisage en fonction d'un cadre de référence, c'est-à-dire en relation avec l'observateur, qui est un mesureur potentiel. C'est sur cela que se fonde la théorie de la relativité du mouvement formulée par Einstein, et c'est pour cette raison que toute mesure scientifique exige que l'on définisse un espace-temps de référence.

A l'origine, il semblait évident que dans le temps dimensionnel tout mouvement puisse s'effectuer « en arrière » comme « en avant » dans la dimension tem-

porelle ; en d'autres termes, passé et futur semblent interchangeables, comme la droite et la gauche, l'est et l'ouest, le haut et le bas. C'est ainsi que les « voyages dans le temps » ont prospéré dans l'imagination des auteurs de science-fiction. Mais des observations et des expériences récentes prêtent à penser que le mouvement dans le temps dimensionnel n'est pas réversible, et que les processus biologiques au moins, sinon d'autres, se déroulent dans une direction impérative, et ne peuvent être inversés.

La représentation qui découle de l'idée d'un temps purement dimensionnel est assurément maladroite et trompeuse, outre qu'elle contredit l'expérience intime et le bon sens de l'homme. Le continuum espace-temps à quatre dimensions n'est pas, et ne saurait être un « continuum » authentique, car la continuité échappe à la mesure. On ne peut mesurer que le discontinu, et l'acte de mesurer, que ce soit avec un mètre ou avec un chronomètre, est une opération intellectuelle. Or l'homme et la conscience humaine débordent largement l'intellect, ses catégories exclusives et son tour irrévocablement quantitatif d'arpenteur.

Il ne s'agit pourtant pas de minimiser le rôle extrêmement important que joue l'intellect (et l'ego qui lui est étroitement associé) à un certain stade de l'évolution de la conscience. L'acte de mesurer est indispensable étant donné les contingences pratiques de la société moderne et les exigences du développement et de l'accomplissement de la conscience du moi. Mais le moi n'est pas l'homme tout entier, nous y reviendrons en détail dans les chapitres suivants, et la pensée intellectuelle n'est qu'une des formes particulières que prend la conscience à un stade particulier de l'évolution humaine. Nous nous trouvons aujourd'hui devant la possibilité — que dis-je, la nécessité — de *permettre* à un nouveau type de pensée de se développer en nous ; et il faut pour cela découvrir un cadre de référence nouveau à notre capacité à effectuer des mesures objectives. Ce cadre de référence, qui n'est

pas précisément nouveau mais qu'il s'agit d'apprendre à concevoir de façon relativement neuve, c'est le cycle — l'éon — et la notion véritable d'« éternité » à laquelle accède l'homme lorsqu'il parvient à un certain stade de l'évolution de la conscience.

Eternité et intemporalité

L'un des événements les plus regrettables dans l'histoire de la pensée humaine pourrait bien avoir été la fausse interprétation qu'ont fait les premiers penseurs chrétiens de la notion que nous exprimons aujourd'hui par le terme *éternité*. La signification du terme s'est immanquablement altérée devant l'insistance des Pères de l'Eglise à affirmer le caractère essentiellement unique de l'incarnation de Dieu en Jésus, l'homme Christ. Cet événement ayant été doté d'un caractère absolu, et la personne humaine en tant qu'individu s'étant également vu attribuer ce caractère unique et absolu, la perception pré-chrétienne de l'existence comme processus cyclique devenait inacceptable. Selon la tradition chrétienne, il n'existe qu'un Dieu, qu'un univers, qu'une histoire, qu'un Dieu fait homme et qu'une unique ascension ardue de l'homme de son état de péché vers la gloire de la félicité céleste — pour les mystiques, de l'union avec Dieu ; ou bien une chute totalement négative dans un enfer absolu, sans retour possible. Les écoles gnostiques des premiers siècles de l'ère chrétienne ont tenté de réinterpréter le concept de la cyclicité de toute existence en termes plus ou moins chrétiens ; elles évoquaient constamment l'Eon, c'est-à-dire l'état divin d'unité des cycles cosmiques d'existence, état dans lequel la totalité intégrante du cycle se condense, si l'on peut dire, en une conscience divine — un Etre cosmique. Mais les vues des gnostiques furent condamnées, et leurs communautés disparurent ou furent détruites, même si certaines de leurs traditions et de leurs croyances devaient

subsister dans les divers mouvements hérétiques qui se sont manifestés pendant l'ère chrétienne, et réapparaître sous diverses formes depuis cent ans.

Pour la pensée officielle des cultures européennes et américaines, l'éternité s'oppose au temps, et apparaît comme un état « intemporel ». L'idée d'un « éternel présent » a inspiré les rêves, les aspirations et les arguments philosophiques de bien des personnes inclinant vers le mysticisme, surtout depuis quelques années. Le sens que l'on donne au terme « éternité » dénote bien sûr une aspiration parfaitement légitime de l'homme à transcender son assujettissement à des circonstances précises qu'il ressent souvent comme insupportables; mais cette interprétation est négative, comme les concepts qui pullulent aujourd'hui dans l'esprit d'une foule d'individus tournés vers l'avenir et agités par la rébellion intérieure. Ces concepts naissent d'événements qui *ne sont pas* ce qu'ils semblent être, et fonctionnent de manière radicalement différente du comportement habituel de notre environnement connu, physique ou intellectuel; on comprend bien qu'ils éveillent dès lors des réactions affectives tout à fait extraordinaires.

La majorité des personnes qui se trouvent confrontées à ces événements « paranormaux » ou à ces expériences intérieures subjectives se sentent très mal à l'aise. Leur réaction exprime la peur, ou bien un sentiment exacerbé de supériorité, qui leur fait évacuer purement et simplement ce qui ne trouve pas sa place dans leur cadre de référence ordinaire et quotidien ou dans leurs catégories intellectuelles. Il est pourtant en l'homme une aspiration fondamentale et irrépressible à être davantage qu'il n'est ou ne sait être. Il a le sentiment profond de son infériorité devant les puissantes énergies de la biosphère et du cosmos. Ce sentiment le pousse, et bien souvent le contraint à croire en la réalité d'un état et d'un Etre transcendant qui possède pour caractères essentiels tous les pouvoirs et toutes les qualités que l'homme semble incapable de

manifeste. Parce que la conscience de l'homme opère dans un domaine de grandeurs finies et se sent en permanence frustrée dans ses aspirations et dans sa volonté d'accomplissement et de maîtrise par cette « condition humaine » que les existentialistes ont dépeint comme un état fondamentalement sombre, tragique, désespéré et absurde, la conscience humaine cherche pathétiquement à croire en une « Réalité » qui *ne soit pas* l'une quelconque de ces choses que l'homme ne possède pas, méprise ou craint.

Ainsi, parce que notre être conscient déborde de problèmes et doit bien souvent affronter des situations intérieures, des impulsions à extérioriser, des humeurs et des envies qui semblent étrangères à la conscience et au désir dans leur normalité, la notion d'« Inconscient » est apparue et a acquis une prééminence extrême ; et, parce que la vie moderne ne semble jamais nous « laisser le temps » de réaliser ce que nous souhaiterions, l'idée d'une Réalité (ou d'un état de conscience) « intemporelle » en est venue à fasciner les pensées. Dieu, ou la Réalité, se voit accorder tous les attributs dont l'homme est privé, mais qu'il voudrait tant posséder.

On se détourne aujourd'hui massivement des croyances traditionnelles du passé euro-américain, et les recherches se tournent vers ce qui *n'est pas* ce que nos ancêtres croyaient être la réalité, la vérité, la sagesse, comme si sévissait une épidémie. Mais les grands mystiques, les visionnaires, les maîtres à penser « inspirés » de toutes les époques de l'histoire ont toujours été fascinés par cette recherche ; ils « éprouvaient » des expériences tellement inhabituelles et surnormales — on parle aujourd'hui d'expériences « sommitales » de façon quelque peu banalisée — qu'ils étaient incapables d'en formuler la teneur et donc de la communiquer par des mots à autrui. Les poètes utilisaient des symboles pour suggérer la nature de ces expériences ; mais lorsque les symboles manquaient, il fallait bien reconnaître tout simplement que ce dont ils

avaient fait l'expérience n'était en rien semblable à ce que l'on connaissait habituellement, ou que l'on pouvait connaître par le canal normal des sens ou dans un état normal de conscience. C'est la raison pour laquelle les traités de mystique et de métaphysique débordent de locutions négatives — et semblent exprimer une négation souvent totale et absolue de tous les faits existentiels : non-existence, intemporalité, aspatialité, Vide, etc.

Au quatrième chapitre de *l'Evolution créatrice*, Bergson fait une étude fascinante de l'idée de *néant*. Il s'efforce d'exprimer au moyen d'arguments logiques le fait qu'il est impossible de concevoir réellement le « néant ». La négation de toute existence indique en fait que la pensée, ne parvenant pas à nommer toutes les formes possibles d'existence qu'elle soupçonne, cache sa défaite sous un terme générique pratique. Le terme « non-existence » ne signifie donc pas qu'il semble exprimer — c'est-à-dire la négation absolue de l'existence sous toutes les formes ou dans tous les états possibles. Il signifie tout simplement qu'il est un état de réalité qui transcende toute idée humaine imaginable d'ordre et de réalité.

Les grands philosophes hindous — Sri Aurobindo par exemple, dont l'œuvre et l'influence spirituelle sont reconnues dans le monde entier — savaient bien que Brahman ne signifie pas la non-existence, mais plutôt un état inconcevable qui englobe non-existence et existence, au même titre que le Yin et le Yang sont les deux pôles du Tao, qui les comprend et les dépasse. De même certains de nos esprits philosophiques les plus libres, et parmi eux beaucoup de grands scientifiques, commencent à se rendre compte que l'ordre et le hasard (le nécessaire et l'aléatoire) sont les deux aspects du fait totalisant qu'est l'existence ; de même la négentropie et l'entropie.

Cela signifie donc que le temps et l'intemporalité ne sont pas davantage des contraires que dans le bouddhisme philosophique le *samsara* et le *nirvana* ne sont

des opposés absolus. L'intemporel n'est pas un état dans lequel le temps n'existe pas, c'est un état où l'on fait l'expérience d'un *temps d'un autre ordre*. Le nirvana n'est pas réellement la négation de l'existence et du changement, c'est un état dans lequel existence et changement ont un caractère et une signification différents. Etant dans le samsara, on peut faire l'expérience du nirvana. Il ne s'agit que de deux aspects de l'existence.

L'expérience « intemporelle » survient dans une conscience qui débouche *hors* du temps existentiel, et qui *retournera* dans le siècle. L'expérience « éclaire » l'existence humaine conditionnée par le temps de la même façon que, pour employer un symbole, le levain éclaire la substance du pain. Les trous du pain *ne sont pas* du pain ; ils sont néanmoins dans le pain, et contribuent à la nature et à la qualité du pain. C'est en ce sens que Jésus comparait ses disciples et dans un sens plus large de Royaume des Cieux, au levain. C'est en ce sens que tous les véritables mystiques sont des « trous » dans le pain qu'est l'humanité. L'expérience mystique est en état de « fermentation » ; c'est dans ce même esprit que les soufis ont célébré le vin et l'ivresse qu'il procure dans des poèmes admirables, et que le Livre de la Genèse évoque les « vignes » de Noé, lesquelles dans la symbolique mystique représentent les écoles d'initiation au Mystère — les mystères se rapportant à l'état édénique primordial de l'humanité, l'Age d'Or où l'Homme et Dieu ne faisaient qu'un.

L'état et le sentiment d'unité spontanée et enfantine symbolisent les débuts de l'existence. Dans cet état primordial, la totalité de l'organisme qui ressent s'identifie au flux continu de l'existence. Le temps apparaît comme « passage ». L'existence, dans l'état que nous appelons la « vie », s'écoule dans et au travers de ce qui existe. Il n'y a pas de séparation. L'écoulement n'est pas segmenté en unités de temps, donc en moments ; mais il n'y a pas non plus ce que l'on appelle couramment, du moins dans le monde occidental, conscience.

Emporté sur le fleuve de la vie, le nouveau-né n'a pas conscience qu'il y a lui-même et le fleuve. Il se contente d'être — harmonique palpitante dans la grande mélodie de l'existence humaine.

Mais le nouveau-né grandit ; sa pensée de plus en plus adulte, modelée par la culture et le milieu dans lesquels il se trouve, apprend à établir des distinctions qu'il exprime comme sa *relation* à d'autres entités vivantes, voire à des objets, et à se rendre compte qu'il a besoin de structures d'ordre pour maîtriser le jeu des relations interpersonnelles ou sociales. Il se trouve conditionné par ce principe d'ordre, et donc par cette structure que nous appelons le temps ; il ne tarde pas à avoir l'impression de « ne pas avoir le temps ». Il pourra donc rêver d'une existence intemporelle. Si par contre il a été conditionné par sa culture et par la philosophie de la vie qu'il a adoptée à ne pas s'abandonner à cette « échappatoire » — échapper au temps pour se réfugier dans l'intemporel — il peut au contraire s'efforcer vigoureusement de *remplir et d'accomplir* le temps.

L'idée de l'accomplissement du temps signifie et exige qu'on le conçoive comme un phénomène cyclique — que l'on comprenne le temps et l'existence humaine dans une perspective holiste : cela signifie comprendre que le temps existentiel commence et finit, comme tous les autres phénomènes de l'existence qui ont un commencement et une fin — qu'il s'agisse de la vie ou de l'activité d'un atome, d'un homme ou d'une galaxie. Cela signifie que la nature même du temps est cyclique. Comme nous l'avons déjà vu, il existe des ensembles temporels (cycles) au même titre que des champs spatiaux au sein desquels des milliers d'énergies interagissent dans des limites précises. Toute existence est un cyclocosme ; et le but de l'existence de chaque cyclocosme est d'accomplir le temps à l'état omega, de même que l'espace doit être rempli et accompli par le développement plein, sain et (idéalement) « sacré » de toutes les relations et forces inté-

rieures susceptibles d'agir dans le champ d'existence de l'individu.

Dans cet état d'accomplissement, la conscience de l'homme appréhende le temps mais d'une façon nouvelle, comme l'*éternité* au sens véritable du mot. La *conscience existentielle* atteint à l'état de *conscience éonique* ; ce qui ne signifie pas l'inconscience mais au contraire un état de conscience capable d'embrasser dans son ensemble le cycle tout entier de l'existence de l'individu dont il émane. Dans cet état de conscience éonique, le « je » conscient s'est libéré des pressions contraignantes du milieu immédiat, de la famille, de la racine et de la culture qui ont façonné le moi.

En quelque sorte l'homme se trouve alors identifié au flux cyclique de l'existence ; mais cette identification n'est plus inconsciente. Il ne s'agit d'ailleurs pas vraiment d'une identification ; c'est plutôt un état de *résonance*, d'accomplissement dans une réponse vibratoire totale et parfaitement conformée à la *tonalité fondamentale* qui porte l'organisme individuel tout entier — le champ individuel d'existence — de sa naissance à sa mort, de l'alpha à l'omega du cycle existentiel.

C'est donc cela que de vivre dans un état d'éternité — non pas s'échapper dans l'intemporel, mais s'accomplir dans la totalité du cycle de l'Être, dans l'Eon. Ce n'est pas se contenter de vivre d'instant en instant, toutes portes ouvertes aux influences changeantes et en se tenant disponible pour des relations toujours renouvelées, mais plutôt vivre chaque instant consciemment, avec ouverture, comme une phase particulière du processus de l'existence, en étant aussi imprégné que possible de la fonction, de la signification et de la finalité de la phase que l'on traverse *dans l'économie du cycle tout entier*.

Cette façon de vivre exige une transformation fondamentale du cadre de référence existentiel, et une approche radicalement différente du temps et de l'existence. La conscience individuelle doit s'ancrer dans la totalité du cycle existentiel dont on participe ou que l'on res-

sent en tant qu'ensemble continu. Cela représente un grand élargissement de la conscience ; mais cet élargissement est celui d'une conscience *structurée* alors que « l'expansion de conscience » que beaucoup recherchent aujourd'hui ressemble plutôt à une perte de soi-même dans une expérience subjective, extatique et *informe* d'unité avec tout. Il ne fait nul doute que ce genre de sentiment soit merveilleux à éprouver, mais c'est une expérience dont il faut inévitablement revenir pour rentrer dans un monde quotidien de différenciation, de catégories et de conflits.

Ce retour, par ses modalités et sa qualité, laisse souvent beaucoup à désirer ; tandis que la personne qui grandit, simplement et sans spectacle, pour entrer de plain-pied dans sa propre « éternité » n'a pas besoin de revenir puisqu'elle n'est pas partie. Elle est toujours présente. Elle a les pieds sur la terre de l'expérience quotidienne, tandis que sa tête embrasse et accepte, avec la sérénité du Sage, la totalité de son existence, de l'alpha à l'omega ; sa volonté est accordée au rythme constant et fondamental du Soi intérieur.

Nous examinerons maintenant en quoi consiste le Soi, cette force fondamentale qui sous-tend le champ tout entier de l'existence, et quelle est sa relation avec le moi.

CHAPITRE III

L'EXPÉRIENCE DU « JE » : LE SOI ET LE MOI

L'injonction socratique « Connais-toi toi-même » est le thème de variations infinies en notre époque de recherche confuse de sens nouveaux, de nouvelles valeurs et surtout d'un fondement ancré dans l'expérience sur lequel bâtir ce nouveau système. Cette quête commence avec la question familière « Qui suis-je ? » et c'est bien d'une quête d'identité qu'il s'agit. Les mots et les questions peuvent être trompeurs si l'on ne prend pas la précaution de les examiner soigneusement ; il ne faut pas oublier que la formulation d'une question conditionne, sinon détermine, le type de réponse qui sera apporté. Les chercheurs scientifiques eux-mêmes savent bien, ou devraient savoir que la façon de concevoir une expérience définit étroitement le type de résultat que l'on peut en attendre.

« Qui suis-je ? » Ainsi formulée, la question sous-entend la réponse que l'on attend plus ou moins consciemment ; le pronom *qui*, dont l'usage est propre aux personnes, indique déjà que la réponse traitera du fait que le questionneur est une « personne », c'est-à-dire une entité, un ensemble existentiel. La question ne porte donc pas sur *ce à quoi* le « Je » se rapporte, sous-entend et signifie, mais bien sur *quelle sorte de*

personne je suis. De même dans la quête de son identité, le sujet est surtout préoccupé de ce qu'il représente en qualité de personne individuelle, et de ce que sont et représentent sa place, sa fonction et ses caractéristiques véritables dans le milieu social où il vit.

La raison d'une telle quête tient au fait que le sujet perçoit intensément, avec acuité, que l'image qu'il se fait de sa propre personnalité a en fait été imposée à sa propre conscience par ses parents, sa culture, l'école et toutes sortes de pressions sociales. Le sentiment de ces pressions entraîne une insatisfaction profonde, voire une vive rébellion contre la société technologique et concurrentielle de plus en plus complexe qui les exerce, et qui semble ne se préoccuper de rien d'autre que de la productivité et de l'accumulation de marchandises. Le jeune d'aujourd'hui cherche tragiquement et confusément à découvrir une image de soi qui satisfasse son sentiment le plus profond d'être en vie, et ses aspirations les plus vives. Lorsque je parle de soi, le mot « soi » ne correspond pas à ce que nous nous proposons d'examiner comme étant le Soi ; il s'agit simplement de ce qu'est l'être humain en tant que personne individuelle ; la confusion serait regrettable, car l'usage banal du mot masque la véritable nature du problème central lorsqu'il s'agit de déterminer la signification profonde du « JE ». Que suis-JE — ou qu'est en réalité « Je » ?

Pour la plupart des gens, il est vrai, le sentiment profond du « je suis » est la première et la plus élémentaire de toutes les évidences ; mais la proposition est-elle aussi évidente et indiscutable qu'on veut bien le croire ? Deux facteurs interviennent dans cette proposition subjective : « Je » et « suis ». Le « suis » exprime un fait d'évidence car sans existence il n'y aurait pas affirmation, ni activité quelle qu'elle soit ; en précisant cela, je ne restreins pas le sens du mot existence à ce que l'on considère habituellement comme l'existence physique, mais je parle de tout type concevable d'activité organisée manifestant un quel-

conque degré de permanence. Mais si le « suis » évoque de toute évidence une forme organisée quelconque d'activité complexe, le « Je » est un élément ambigu. Bien sûr grammaticalement parlant, le « suis » suppose un « je » ; et même si l'on disait « est » au lieu de « suis », l'élément objectif « est » suppose une entité subjective qui soit consciente de l'existence et au premier chef de sa propre existence individuelle. Il y a donc ce qui dit « Je suis » ; mais la question est la suivante : de quoi l'entité qui use du mot « Je » est-elle consciente ? De quoi parle-t-elle lorsqu'elle dit « Je » ? Quelle sorte d'entité est-elle ? Il nous faut tâcher de répondre à ces questions de manière convaincante, car ce sont là les vraies questions — que l'on songe bien rarement à se poser.

Les connaissances s'acquièrent habituellement par le canal des sens et par l'intellect qui établit des corrélatons, organise et généralise les données immédiates, échafaudant à partir de ces informations des concepts abstraits qui s'expriment ensuite au moyen de symboles et d'images de divers types — les mots étant bien sûr les symboles les plus fréquemment utilisés. C'est sur ce type de connaissances que s'édifie la science. Mais il existe aussi une autre façon de connaître, qui ressemble à ce que l'on nomme communément l'introspection, et dans laquelle l'attention et la sensibilité de l'organisme humain se tournent *vers l'intérieur*, semble-t-il, dans un effort d'observation, d'élucidation et d'évaluation des processus complexes qui dans leur totalité constituent ce que nous appelons notre existence, et que nous divisons communément entre le « corps » et la « psyché ». Il existe aussi, comme nous le verrons dans un chapitre ultérieur, un autre type de connaissance qui d'une certaine manière inclut les deux types précédents, mais qu'il serait prématuré d'examiner ici.

Les deux démarches cognitives « objective » et « subjective » peuvent s'utiliser et se combiner valablement. En utilisant chacune des deux voies, nous constaterons

bientôt que l'emploi du mot « Je » est d'une ambiguïté fondamentale ; car ce petit mot, innocent et essentiel à la fois, recouvre potentiellement au moins deux facteurs distincts dans l'être humain considéré comme ensemble complet ou champ d'existence — le moi et le Soi. C'est parce que l'on confond ces deux facteurs, que l'on croit qu'ils ne font qu'un, ou parce que l'on en donne une définition inexacte, que la psychologie qui a cours dans la société occidentale se trouve aujourd'hui dans l'état chaotique que l'on connaît. Tant que la confusion durera, le tissu tout entier de notre société et de la mentalité collective officielle résistera à toutes les tentatives authentiquement constructives et spirituelles d'édification d'une civilisation de l'Ere nouvelle, ou en pervertira les effets.

La méthode objective et historique

Le premier problème à résoudre, lorsque l'on utilise la méthode objective, consiste à déterminer si le « sentiment du Je » est bien une expérience première, une « donnée immédiate » au sens philosophique, ou le résultat d'un processus qui se développe à partir de la naissance et en fonction de l'environnement du nouveau-né. S'il ne s'agit pas d'une expérience sensible inhérente à l'organisme du nouveau-né, comment apparaît-elle, et quelle est la finalité de son développement ?

Il est impossible de savoir avec certitude ce que ressent le nouveau-né ; mais une méthode « objective » nous permet de rechercher les manifestations de cette expérience sensible du Je. Pour autant que je sache, il n'existe pas de tels signes, et moins encore de preuves ; du moins le sentiment ne se manifeste dans aucune réaction ou mode de comportement qui tende à montrer que le nouveau-né est définitivement *conscient* d'être « Je », c'est-à-dire d'être une unité distincte dotée de caractères individuels plus ou moins permanents.

Il peut par contre avoir en qualité d'organisme le sentiment subconscient d'autre chose. C'est sur cette « autre chose » que nous allons nous pencher.

Au cours des premiers mois de son existence, le nouveau-né grandit entouré de ses parents, de ses frères et sœurs, de sa nourrice peut-être, qui manifestent des attitudes différentes devant le fait qu'il existe, lui, organisme humain qui vient de naître. On le nourrit, on lui parle, on joue avec lui, on l'interpelle par un certain nom — peut-être l'appelle-t-on bébé, ou bien Paul, ou bien Jeanne. Tous ces grands *pensent* au nouveau-né comme à un bébé, une petite personne ; et ils guettent les signes de réaction particulière au biberon, au change, au sommeil, processus dont le petit organisme fait l'expérience. Assurément, c'est l'*organisme* qui fait l'expérience de ces états et de bien d'autres processus biologiques ; mais il s'agit de bien autre chose que d'avoir conscience d'être un « Je » distinct.

Le très jeune organisme — que ses parents appellent Paul ou Jeanne par préférence personnelle (ou selon les vœux des grands-parents, ou encore conformément à une tradition sociale et religieuse) — commence probablement très tôt à distinguer entre les sensations organiques *intérieures* (faim, mouillé, froid) et les impressions sensorielles ou les chocss *extérieurs* ; tout aussi probablement, cette différence est au début très imprécise. A mesure qu'il se rend compte du fait que certains changements du senti sont répétitifs, s'étant déjà produit et survenant à nouveau par la suite, il doit aussi se rendre compte que ces changements déclenchent d'autres événements qui constituent des réactions à ce qui a précédé, réactions qui se répètent elles aussi. Mais il faut bien du temps pour qu'une distinction claire s'établisse entre les événements intérieurs et extérieurs — entre la tétée que donne la mère pour satisfaire la faim et le sentiment de détresse qu'elle provoque, et le corps affamé qui réagit avec contentement aux repas.

Bientôt l'enfant commence à parler ; c'est-à-dire qu'il

imite et répond à des sons vocaux qu'il entend et qu'il associe à d'autres sensations de chaleur, de forme, de couleur et probablement d'« amour » (qu'importe la façon dont il ressent cet amour). Peu à peu, lorsqu'il souhaite exprimer ses besoins et son sentiment, il apprend à lire le nom qu'il a entendu utiliser à son endroit. Il dit : « Paul veut » ou « bébé veut ». Le « Je veux » ne vient que plus tard ; et lorsqu'il commence à dire « Je », c'est très certainement parce qu'il a entendu les grands qui l'entourent dire « Je » à maintes occasions, et le sens du mot prend progressivement forme dans sa conscience naissante.

Nous examinerons plus précisément ce qu'est la conscience dans les chapitres suivants, mais il faut convenir dès maintenant de deux choses : si au sens philosophique et théorique on peut reconnaître avec Teilhard de Chardin, comme avec les philosophes hindous, que tout ensemble existentiel possède un certain degré de conscience (au sens le plus universel du terme), ce que l'on peut appeler conscience au niveau biologique strict est davantage une sorte de sentiment ou d'intuition diffuse et de *sentience*, à laquelle s'ajoute la capacité d'exprimer quelques émotions élémentaires, donc bien autre chose que ce que Teilhard appelle la « conscience réfléchie ». La conscience réfléchie est une conscience centrée et définie (ou définissable) en fonction d'un cadre de référence particulier. C'est une conscience perceptive qui se retourne sur elle-même, après avoir rebondi sur une sorte de miroir, ou qui revient au centre après avoir touché les frontières. Ce type de conscience qui n'est *peut-être* accessible qu'à l'homme implique une reconnaissance des frontières, c'est-à-dire le savoir que l'organisme qui réagit à des stimuli extérieurs est un ensemble distinct des autres ensembles, et que chacun de ceux-ci possède en quelque sorte un *champ d'activité* relativement séparé, isolable — « Mon » champ.

L'enfant commence à se rendre compte de ce fait ; et à mesure qu'il s'en aperçoit, des sentiments jumeaux

apparaissent dans le processus structurant qui se déroule dans son cerveau, et peut-être aussi dans certains autres centres nerveux : « ceci est à moi » et « donc je suis ». Ce « Je » qui « possède » certaine caractéristique, enchaînement reconnaissable de réactions et qualité particulière de sentiment qui lui semble différente de la qualité de sentiment des « existants humains » voisins (d'après la façon dont ils agissent, parlent et manifestent leurs sentiments) — ce « Je » est la première manifestation de ce que j'appelle le moi, ou ego.

Le verbe posséder n'exprime pas ici, du moins pas tout de suite, la possession physique ; ou alors ce n'est que dans la mesure où la conscience naissante de l'enfant ne différencie pas très clairement entre son propre organisme et les jouets et objets (ou même les personnes, comme sa mère) qu'il appréhende comme étant « à moi ». « Ma » mère, « mon » père, font partie de « moi » ; c'est ainsi que l'enfant sent et pense à la fois. Bientôt l'adjectif « mon » voit son usage se diversifier ; et avec lui le sentiment du « Je » — le je-ego qui possède tout ce qu'il peut faire entrer dans son champ d'activité, comme étant le « sien propre ».

L'étude du sentiment de l'ego et des phases de son développement fait intervenir une foule de données intéressantes. Nous nous contenterons de dire ici que le sentiment de l'ego joue un rôle fonctionnel dans le développement de la conscience ; c'est un fait premier dans ce déploiement, mais *non pas* une donnée immédiate de l'existence de l'organisme. Il faut distinguer très soigneusement entre ce qui se rapporte au fait d'exister en qualité d'ensemble organique, et ce qui appartient au domaine de la conscience humaine.

La conscience apparaît dans le champ holiste d'activité de l'organisme humain une fois que les opérations qui le caractérisent se sont stabilisées, structurées et conformées en *pensée*, mais elles représentent un niveau distinct d'activité, et cette nouvelle instance peut acquérir une indépendance indiscutable vis-à-vis

du champ organique. Le mental est un champ organisé d'activité consciente qui opère selon des principes fonctionnels qui lui sont propres ; mais ces principes sont inévitablement, *au départ*, de nature socio-culturelle. Société et culture constituent une sorte de matrice indispensable au développement précoce du mental, tout comme l'utérus est indispensable (du moins si on laisse faire la nature !) au développement de l'embryon en l'organisme viable qu'est le bébé.

L'ego est ce qui structure le fonctionnement du mental et, par l'intermédiaire de celui-ci à son niveau le plus instinctif, les réactions affectives *conscientes* de la personne. (Il existe évidemment aussi des réactions affectives organiques et compulsives : réactions instinctives, peurs ou phobies inconscientes, complexes résultant de la frustration de pulsions organiques, etc.). La formation et le développement de l'ego sont conditionnés, et bien souvent entièrement déterminés par la famille et les pressions sociales, l'école, les comportements mimétiques souvent renforcés par un sentiment de dépendance vis-à-vis de personnages exemplaires — parents, amis, etc. — et un sentiment d'infériorité sociale et personnelle. Aussi peut-on dire de l'ego qu'il est un « édifice social ». Il reste lié à des facteurs *locaux* liés à la race, au climat, à la culture, et le restera tant que l'humanité ne sera pas parvenue à un fonctionnement planétaire. Il est fort probable que même alors, les différences ethniques et géographiques continueront de marquer de leur empreinte l'ego et la pensée de l'enfant *jusqu'à ce que*, parvenu à l'âge adulte, l'individu soit devenu capable de sortir délibérément (et probablement sous l'effet de certaines influences déterminantes) de cette matrice socio-culturelle, et de naître (ou de renaître) à la vie *véritablement individuelle* — en tant que « libre individu ». Cette liberté est alors liberté de prêter allégeance nouvelle à ce qu'il a choisi (en théorie) en toute conscience — c'est-à-dire à ce qu'il veut être en qualité d'individu.

Le plus souvent, lorsqu'on parle aujourd'hui du soi

ou de soi — moi-même, vous-même, ou « la transformation de soi » (c'est le titre d'un livre du Dr Fingarette) — il s'agit de l'individu dont la conscience est structurée, c'est-à-dire définie et limitée par l'ego. Lorsqu'on dit « j'étais hors de moi », on essaie d'exprimer le fait que l'agissant désigné par le « je » était réellement étranger au champ conscient sur lequel règne normalement l'ego, ayant rejeté dans les abîmes du subconscient (ou de l'inconscient personnel selon la définition de C.G. Jung) les sentiments, les pensées et les motivations indésirables dans le champ de conscience régi par l'ego. Le « je » de l'homme normal prend la parole au nom de l'ego, ou du moi.

Ce que j'appelle le soi est quelque chose d'entièrement différent, bien que sans la présence du soi qui vibre dans la totalité du champ d'activité qui fait l'ensemble de la personne il ne pourrait y avoir d'ego, tout simplement parce qu'il n'y aurait pas d'organisme vivant. Le soi est le centre de *pouvoir* de l'organisme ; l'ego est une structure de *conscience* qui tire son existence du pouvoir intégrant du soi. Mais l'ego n'est pas le soi. Le soi est un fait qui relève de l'organisme ; l'ego est le produit du développement de la conscience sous la pression de facteurs extérieurs, mais dans les limites des possibilités individuelles de répondre aux sollicitations de la vie et de la société, aptitude définie par le rythme propre et les caractéristiques individuelles du soi. Parler du soi et de l'ego, c'est traiter de deux niveaux distincts d'activité d'intégration.

On verra peut-être plus clairement ce que ces deux niveaux représentent si l'on aborde la question de façon plus « subjective ».

La quête intérieure

L'introspection est un processus ardu aussi bien qu'ambigu. La voie est semée d'embûches, et il faut s'y tenir constamment aux aguets de crainte d'y errer sans

avancer ou de s'y perdre, en se laissant séduire par tout ce qui a été indélébilement inscrit dans notre conscience par l'enfance et l'éducation, et qui semble pour cette raison aller de soi. Il devrait pourtant être évident que s'il est possible de parvenir à une connaissance directe de ce qui est à la racine même de sa propre existence, il faut rejeter tout ce qui n'est autre qu'activité superficielle et ne procède pas du « je » essentiel, dont on cherche à sonder la nature. Mais la superficie de ce « je » essentiel porte au contraire les images que famille et culture y ont en général gravées.

En Inde, et depuis quelques années dans un monde occidental de plus en plus influencé par les philosophies et les techniques de développement spirituel de l'Asie, la quête intérieure du soi (l'*Atman*) commence par le refus de ce que la pensée considère normalement comme objets dignes d'attention. *Neti ! Neti...* pas cela, pas cela. Telle qu'on l'enseigne aujourd'hui, la technique consiste pour l'aspirant à chercher à dissoudre ou à répudier l'identification à son corps. On lui apprend à dire : « je ne suis pas ce corps et ses désirs » ; puis « je ne suis pas mes sentiments ni mes émotions — ni mes désirs, mes craintes, mes réactions d'amour, de haine ou de ressentiment — je ne suis pas non plus mon aspiration à la beauté, au partage, au réconfort, à la paix, à la rédemption ». Enfin la conscience focalisée, fixée tout entière sur le plus profond de ses processus et des activités intérieures, cherchera à se dégager de son identification aux formes d'esprit, aux habitudes de pensée, aux ambitions du penseur, jusqu'à ce que la quiétude et le silence intérieurs envahissent le sujet, état dans lequel tout ce qui a « une origine et un nom » (en sanscrit, *Rupa* et *Nama*) se soit évanoui. Ce qui reste alors est réputé être le « Je » pur et non contingent — l'identité suprême qui transcende les formes sous lesquelles elle se manifeste à travers le corps, les émotions et l'activité mentale.

Il me semble pourtant y avoir dans cette démarche

— qui est un processus de rejet et de mise à nu — quelque chose de fort discutable parce qu'illogique et sémantiquement trompeur. *Qu'est-ce* qui se débarrasse des attributs non essentiels de la conscience et réduit au silence les voix des sens et des sentiments, *qu'est-ce* qui immobilise les pensées errantes ? *Qu'est-ce* qui leur dit non, sinon le facteur même que le méditant prétend découvrir à l'issue de sa quête ? Ce facteur n'est-il pas le « Je » même qui a présidé au début du processus ?

On a affirmé que c'est ce « je » qui cherche tout au long à se dégager de ce qui n'est pas sa nature essentielle. Alors la fin du processus révèle tout simplement, dans toute sa pureté, non seulement ce qui était présent dès le début, mais aussi ce qui a désiré ou voulu que l'opération s'accomplisse. La conclusion révèle donc qu'une conscience abstraite, un sentiment ou une « intimation » de l'existence demeurent après que tout ce qui se rapporte au *contenu* de la conscience a été éliminé ; mais s'il n'y avait pas eu au départ un organisme vivant, avec toutes ses activités biopsychiques et son fonctionnement mental (façonné et épanoui dans une langue, une culture et un milieu social précis), comment le processus d'attraction et de rejet aurait-il pu prendre naissance ?

L'expérience à laquelle aboutit le processus de conscience résiduelle du « Je » au bout de l'exercice *Neti ! Neti !* ne nous apprend rien sur la façon dont le corps et la pensée accèdent initialement à l'existence, ni sur la façon dont l'organisme total maintient son identité structurelle au travers de changements incessants. Elle ne révèle rien du fait premier de l'existence, de la racine de l'être. Même s'il est vrai que le « Je » existe dès que l'enfant atteint un degré de maturité suffisant dans une culture suffisamment développée et que ce « je », au sein de l'organisme humain, peut se dégager des contenus accumulés dans la conscience quotidienne, cela ne signifie en rien que le sentiment du « je » est une donnée immédiate et fondamentale.

Nous l'avons déjà vu, l'enfant qui proclame à tue-tête ses désirs ne commencera pas par dire « je veux », mais « bébé veut », ou « Pierre veut ». De même le primitif de Nouvelle-Guinée n'a probablement pas le même sentiment du « je » que le Français ou le Britannique contemporains. Au cours d'une conférence consacrée au « mythe du Soi », le docteur Fingarette, de l'université de Santa Barbara, Californie, prétendait, sur la foi d'une analyse de textes grecs primitifs, que les Grecs de l'époque d'Homère n'avaient pas une notion de soi vraiment comparable à la nôtre, et que dans la Chine antique certaines notions se fondaient essentiellement sur les relations sociales. Assurément on peut douter que lorsque les Philosophes de la Forêt, dans l'antiquité indienne, énonçaient le concept d'*Atman* et son identité au *Brahman* universel, la signification de l'*Atman* tel qu'ils le concevaient ait été exactement équivalente à ce que les psychologues modernes de l'école jungienne ou transpersonnelle expriment en parlant du Soi majuscule. Il ne faut pas oublier que le mot *Atman* évoquait à l'origine le souffle et que le travail du yogi qui cherche à détacher sa conscience des perceptions du corps et des concepts imagés de la pensée est toujours précédé par des exercices de maîtrise ou d'harmonisation du rythme de la respiration.

Tout cela signifie que la prise de conscience réputée essentielle du « Je » comme soi distinct est depuis toujours et reste pour l'homme une prise de conscience évolutive. Il ne s'agit pas d'un *fait d'existence a priori* indiscutable. Il doit exister à l'arrière-plan, ou à la racine, quelque autre fait plus fondamental encore qu'il faut découvrir, au prix d'une quête intérieure incessante et honnête.

Admettons que je sois parvenu à me mettre totalement au repos et à faire taire mes pensées vagabondes, mes sensations physiques et mes sentiments intérieurs. On peut dire que j'atteins alors à un état de conscience sans contenu. On dit aussi que dans cet état, la conscience existe à l'état pur, focalisée en tant que « Je »,

c'est-à-dire que je suis devenu le « Je » qui percevait et pensait, le « sujet » de toutes les émotions sensibles, le soi transcendant qui se manifeste au travers du corps, des émotions, de la pensée, sans être pour autant affecté par leur état constamment changeant — sans conditionnement, libre, comme l'est intemporellement « Je » et comme il l'a toujours été avant « d'avoir » un corps et un mental.

Mais cette hypothèse n'inverse-t-elle pas les rôles ? Représentons-nous, par analogie, le processus par lequel on extrait l'essence des pétales de rose, ou tout autre processus de distillation, qui permet d'isoler la substance essentielle d'un organisme vivant complexe. Ce processus d'extraction (ou d'abstraction) élimine ce qui semble être des éléments superficiels pour ne garder que le produit recherché — la quintessence. Mais le parfum est-il le fondement de l'existence de la rose ? N'est-il pas au contraire un élément que l'on extrait des manifestations les plus superficielles de l'organisme total et vivant de la rose, qui va de la racine à la fleur ? De même l'état auquel on parvient à l'issue du processus de dépouillement de tout ce que l'on peut ressentir comme manifestation extérieure de l'existence est un état de conscience qui peut fort bien être « la quintessence de la conscience » ; mais cet état n'est pas nécessairement représentatif de ce sans quoi il n'y aurait pas de conscience, tout simplement parce qu'il n'y aurait pas d'organisme vivant, ni d'être humain dans le cas qui nous intéresse.

Au bout du processus introspectif *Neti ! Neti !* tel qu'il est pratiqué dans la société moderne, on peut fort bien avoir atteint un état de conscience sans contenu ; mais même si cette conscience est entièrement « retirée » du corps, des sentiments et de la pensée, les activités fondamentales du corps (voire peut-être d'un champ d'activité plus ample qui entoure le corps) *continuent néanmoins d'opérer*. Si la conscience, s'étant abstraite, fait l'expérience d'une contemplation pure et indifférenciée du « Je », c'est parce que ce « Je »

existe réellement dans la conscience. Mais il est d'autres éléments de l'existence qui n'entrent pas dans cette contemplation du « Je », parce qu'ils n'appartiennent pas au champ de la conscience. Ainsi le « Je » dont on fait l'expérience n'inclut pas tout ce qui est inconscient. Il s'agit uniquement d'une forme sublimée de l'ego.

C'est l'ego qui, parce qu'il y était poussé par des pressions existentielles, situations de crise, souffrances, anxiété, ou peut-être à l'inspiration d'un « maître spirituel » ou d'un psychothérapeute, a entrepris cette quête intérieure. Il a donc été poussé à se lancer à la recherche d'un fondement solide, primordial, inaliénable de sa *propre* existence. Au bout de cette quête, le « je »-ego peut trouver le calme, à l'écart des conflits et des traumatismes de la conscience quotidienne de son existence dans le monde. Il peut découvrir une image de lui-même en tant qu'unité de conscience pure, sans attachement, sans trouble, sans affect. C'est parce que ce « je »-ego a répudié et vaincu par l'exercice de sa volonté ce qui distordait, troublait ou pervertissait sa vision des innombrables facettes de l'existence (et en particulier ses réactions et ses réponses aux relations interpersonnelles) qu'il peut parvenir à une quintessence pure et « libre ». Mais ce type de conscience ne prend pas en compte la totalité de l'existence. Le simple fait de l'existence n'est pas perçu, et on ne cherche pas à le percevoir aussi longtemps que le « je » qui a entrepris le processus d'introspection et d'abstraction garde la situation en main, même pendant la phase où il cherche à se détacher de tout ce à quoi il était lié. Le roi peut jeter aux orties tous les emblèmes de sa royauté, et toutes ses possessions, sans pour autant cesser de *se savoir* « roi de droit divin » ! L'abdication intérieure du roi est-elle réellement possible ? Peut-il accepter un nouvel état d'existence dans lequel sa situation prend un sens nouveau, parce qu'il ne s'identifie plus au pouvoir quasi absolu qui était le sien, mais le remplace par un idéal de service sans privilège par-

ticulier — en se mettant au service de tout ce qui existe dans son royaume ?

Le problème fondamental qui se pose ici ne consiste pas à vider la conscience normale de l'ego de son contenu émotif et mental, mais de transformer et de dissoudre le *contenant lui-même*, c'est-à-dire la conscience sous sa forme mentale, telle que structurée par l'ego. Ce qui doit donner la première impulsion à la quête *n'est pas* la volonté ou le désir d'atteindre à l'état purifié du « Je », mais la disposition à « détendre la crampe du conscient » pour reprendre l'expression imagée de Jung — une disposition gratuite et *sans attente*, notamment sans espoir de rester conscient, du moins pas au sens où l'ego savait être conscient jusque-là. La véritable quête intérieure doit commencer non seulement par l'acceptation de renoncer aux contenus de la conscience normale et quotidienne de l'ego, mais aussi par une attitude de non-attachement envers la forme et la matière du récipient qu'il s'agit de vider.

Cette quête est une aventure, et ne doit pas ressembler aux expéditions sur la Lune dont chaque geste a été minutieusement convenu, préparé et répété, pendant lesquelles les astronautes sont suspendus aux directives maternelles venues de la Terre et acheminées par le cordon ombilical intangible des communications radio ; expéditions d'ailleurs motivées par des intérêts nationaux, militaires et commerciaux, bien plus que par une authentique curiosité scientifique. La quête qui nous préoccupe doit véritablement être une aventure, et l'explorateur, ayant renoncé à tout ce qui le rattache à son point de départ, doit être prêt à brûler son navire lorsqu'il touche au rivage inconnu ; sans quoi il n'y a pas aventure vraie, mais seulement exploit technique, où le voyageur, technicien averti, n'a rien d'un héros.

Essayons donc de nous représenter ce que cette quête intérieure peut signifier, et à quoi elle risque de conduire si on l'entreprend dans un esprit d'abandon *total* — du récipient et de son contenu.

Je suis l'aventurier. Je ferme les yeux. J'essaie de calmer et d'immobiliser les vagues qui agitent la surface de mes impressions sensorielles, le ressac émotif et les courants de pensées qui se meuvent dans ma conscience. Puis j'essaie de *lâcher prise* entièrement, d'oublier que « Je » existe, que l'existence même existe. Tout est vide. Et pourtant... un cœur bat, des poumons se gonflent et se vident, des mouvements ténus se font sentir. Tout ce que l'on sent maintenant baigne dans une grande paix — dans le silence d'un océan calme que ne parcourt aucun vent. Dans ce silence, qui se fait plus profond, le sentiment d'une activité tranquille, rythmique, semble faire signe. Il vaudrait peut-être mieux dire une tonalité silencieuse, une vibration d'une hauteur précise, bien qu'elle semble contenir une myriade d'harmoniques. Quel est ce son, si pur, si simple Il est ; il continue d'être, absolument présent, irrévocable ! Il semble habiter de *part en part* la grande paix que je pressens ; mais y a-t-il un « Je » pour pressentir ? Tout ce dont je suis conscient est implicite dans cet être-présent, dans ce fait incontestable — ce son, cette paix, cette saveur de nulle part et de rien qui se répand partout. Et pourtant tout cela a un centre. Mouvements rythmiques imperturbables ; mais si tranquilles, si purs ! C'est peut-être ce que les hommes appellent « l'existence ». L'existence *de qui* ?

Dès que la question se faufile dans la conscience, quelque chose change. L'expérience sensible n'est plus la même. Elle se rétrécit, un peu gauche, penaude, un rien honteuse. Le « je » conscient s'est emparé du sentiment et en a fait une donnée de la conscience ; il devient alors quasiment impossible d'éviter toute comparaison avec d'autres expériences, d'y plaquer des mots — *de mentaliser* par l'intermédiaire de la langue et des concepts traditionnels légués par ma culture (ou avec la voix de ma révolte contre ces concepts et ma recherche d'une culture plus satisfaisante).

C'est bien entendu ce qui se produit en moi à mesure que j'écris. Pourtant loin à l'arrière-plan de l'ef-

fort inévitablement insatisfaisant que je fournis pour tirer l'expérience vers la conscience et la rendre dicible, il demeure un sentiment résiduel (comme une vision sans image) d'un « événement » qui n'appartenait ni à « moi » en tant que « je »-ego, ni à ce que je pourrais appeler de façon précise et communicable (donc rationnelle) de la conscience. Il n'appartenait pas à ce champ-là de conscience parce que, bien qu'il y ait eu un sentiment sensible de cette vibration, de cette sonorité omniprésente, il ne s'agissait de rien que « je » puisse contenir dans la grille de ma conscience. Aucune pensée n'intervenait dans cette connaissance sensible, aucune émotion, ni aucun désir de la retenir, *elle était là*, tout simplement présente. Mais il y avait dans cet « être-là » une finalité — quelque chose « d'absolu » (bien que je n'aime pas ce mot). Il y avait de la force, et en même temps de la simplicité, de la pureté, de la quiétude ; et lorsque la conscience et la pensée se sont remises en marche, l'impression imprimée dans ma mémoire ressemblait à ce qu'il faudrait appeler une expérience « transcendante » par rapport aux événements plus familiers.

Pourtant ce qui est arrivé *n'était pas* transcendant, car cela semblait remplir l'espace même — l'espace de mon existence, dois-je ajouter pour être conséquent. C'était — c'est l'impression que j'eus *après*, pas pendant — le fondement de cette totalité existentielle à partir de laquelle, ou dans laquelle, prennent forme les sensations, les sentiments, les pensées avant de parvenir à l'état de contenu de ma conscience. Je dis « ma » conscience parce que ces sensations, ces sentiments, ces pensées ont un caractère plus ou moins spécifique ; ils se combinent de manière telle qu'ils réagissent et répondent aux sollicitations de la vie quotidienne d'une façon particulière. *Cette façon particulière, c'est moi-même.* C'est la Loi de ma conscience.

Cette conscience est, si l'on veut, gouvernée par une force — c'est d'ailleurs le sens originel du mot ego. Cette force dirigeante est semblable au pouvoir exécutif

d'un système politique. Le « Je » exécutif trône à l'Élysée de la conscience ; il peut être puissant, ou impuissant ; mais il n'est pas l'ensemble de la nation. L'électorat — les personnes qui votent — ne sont pas non plus l'ensemble de la nation. Car l'ensemble de la nation n'est pas seulement la somme des personnes qui vivent dans le pays ; en font partie le sol et ses ressources, le climat et l'atmosphère, les lacs et les rivières, les ports, les montagnes, les arbres et les bêtes du territoire. *Tout cela* fait partie de la totalité existentielle de la nation. Et il reste beaucoup de choses à ajouter au répertoire : la pensée collective des gens, les idéaux et les pulsions qui intègrent tous les facteurs existentiels en une entité nationale qui occupe une certaine place dans le grand champ mental, planétaire, de la conscience et du jeu des activités internationales. De cette multitude d'activités intégrées en un grand ensemble existentiel, beaucoup d'éléments font surface dans la conscience de l'humanité pour produire l'image consciente d'une nation possédant des caractéristiques propres, manifestant une tendance identifiable dans le déploiement de l'histoire, une vie politique propre ayant son centre dans le gouvernement ; mais bien des choses restent aussi inconscientes, qu'il s'agisse d'histoire mondiale ou d'événements quotidiens — quelle est, *réellement et totalement*, la véritable « nation » ?

De même quel est réellement et totalement cet individu qui se connaît lui-même consciemment, et que l'on connaît officiellement sous un nom propre — qui manifeste un tempérament et un caractère particuliers — qui mange et dort, ressent et pense, souffre et jouit, aime, est aimé ou rejeté — qui est plein de conflits, de problèmes, de soucis, d'anxiétés, et sur lequel règne un « Je » exécutif ? Ce « Je » exécutif est-il d'ailleurs le véritable maître ? Ou bien la personne est-elle dominée par des traditions, des peurs tenaces (des complexes), et des groupes de pressions (les pulsions instinctives, les désirs émotifs et les ambitions mentales) ? Comment puis-je soumettre ce dont je ne suis pas

conscient à ce « Je » exécutif ? Aurais-je la prétention d'affirmer comme Louis XIV à Versailles que l'Etat c'est moi ? L'existence se limite-t-elle à la conscience ?

Il y a trois siècles et demi, Descartes s'efforçait courageusement de révoquer en doute toute opinion, toute doctrine et tout préjugé hérités de sa culture et de son milieu. En remettant en cause la validité de tout ce qu'il savait, il cherchait à découvrir l'unique chose qui lui apparaîtrait certaine et indiscutable. Il en arriva à une conclusion qu'il exprima par la phrase fameuse « Je pense donc je suis ». Mais ce jeune homme de vingt-trois ans était moins à la recherche du fondement de son *existence* qu'il ne recherchait le fondement de sa *conscience*. Il nous dit avoir eu trois visions ou rêves accompagnés par la foudre et le tonnerre (peut-être est-ce là une réminiscence biblique ?) et assurément ce qui se produisit en lui avait une forte valeur affective, outre l'illumination intellectuelle. Ce fut une « expérience immédiate et irréfragable ». Mais sa conscience en interpréta le résultat comme l'idée la plus claire et la plus distincte qu'il pût avoir. Il s'agissait d'une *idée*, extraite ou abstraite de toutes ses expériences mentales antérieures, qu'il ne pouvait formuler que dans le langage de son milieu culturel et génétique. La conscience se développe lorsque la perception d'un ordre structurel se manifeste au sein de la totalité des activités d'un ensemble existentiel, dans les réactions et les réponses de cet ensemble aux défis posés par la vie quotidienne. Ce sentiment d'un ordre structurel trace des limites plus ou moins permanentes et strictes à toutes les sensations et sentiments que projette le système nerveux de l'organisme humain sur l'écran de la conscience, si l'on peut recourir à cette image. Ce champ, son centre, et le sentiment de maîtrise structurelle qui s'y dessine peu à peu, constituent l'ego. Il s'agit du « je » que chacun évoque en mentionnant ses sentiments, ses désirs, ses pensées, ses buts, etc.

Normalement, le « Je » est aussi affairé dans ses

contacts avec le monde extérieur que le président des Etats-Unis est affairé — et sans nul doute inquiet — à la Maison Blanche. Mais si on supprime cet affairement, si l'on oublie les contacts, les tensions et les problèmes, le « Je » peut se détendre dans une quiétude paisible. Peut-être devient-il même capable de transcender toutes les responsabilités et les tensions ; peut-être peut-il prier un Dieu également transcendant. Dans cet état d'ouverture, le président, en la Maison Blanche de la conscience, peut-il rêver ou imaginer une « Amérique » selon ses vœux, la vie palpitante et multiple de l'ensemble de la nation ? Il peut envisager son propre rôle comme celui d'un agent central, au travers duquel la vie de cet ensemble national qu'il contemple cherche à accéder à la conscience — en lui et par lui — pour l'appeler peut-être à prendre une décision sur quelque affaire grave. S'il se contente de dire « Je suis l'Amérique », pauvre pays ! Tandis que s'il écoute tranquillement, patiemment, ouvert et aux aguets, en oubliant sa situation de décideur et son prestige, pour prendre le pouls de cette Amérique avec tout ce que sa totalité existentielle comporte, il peut alors « savoir » par-delà toute forme consciente de connaissance la réalité existentielle de ce qu'il a été appelé à représenter au niveau de la conscience de l'humanité.

Le président à la Maison Blanche n'est pas l'ensemble existentiel qu'est « l'Amérique » à la fois morceau de continent et somme d'événements. Le « je »-ego de l'homme ou de la femme n'est pas l'être humain tout entier, mais uniquement la structure caractéristique et le centre de gravité de la conscience de la personne. L'être humain est un ensemble existentiel, un système organisé d'activités. *L'activité est le fondement de l'existence*, mais tout phénomène d'existence implique la présence d'ensembles d'existence ; il y a non seulement de l'activité, il y a aussi des systèmes structurés et intégrés d'activités interconnectées et interdépendantes. Ce qui est premier dans l'existence, c'est qu'elle caractérise des « ensembles d'activités ». A l'intérieur

et au travers de chaque ensemble agit un Principe de Totalité. J'appellerai ce Principe l'UN. On pourrait aussi l'appeler le SOI ; non pas un Soi personnel, sur-personnel ou cosmique, mais un principe et en même temps une force d'intégration.

Le jeu de la puissance et de la conscience

Le fait organique fondamental dans l'existence de l'homme est que des milliards d'activités cellulaires et de rythmes périodiques constituent un ensemble ; et que cet ensemble a son origine dans une cellule — ou plus précisément dans la combinaison de deux cellules (mâle et femelle) en une seule. L'unité est à l'origine de tous les cyclocosmes. Toute existence commence dans l'unité par l'activation d'un rythme unitaire spécifique d'existence — une vibration ou une note précise. Ce rythme est l'expression d'une puissance intégrante que j'appellerai le SOI. Toute forme d'existence intégrale possédant des caractéristiques individuelles susceptibles de se maintenir tout au long d'un cycle de vie complet fait preuve d'*ipséité*, c'est-à-dire manifeste la présence d'un Soi. Dans les règnes inférieurs de la vie, la capacité à entretenir de façon autonome cette existence intégrale, le rythme et la « note » spécifiques qui l'expriment sont caractérisés non pas au niveau du sujet pris isolément, végétal ou animal, mais au niveau de l'espèce tout entière à laquelle appartient l'organisme vivant considéré. On peut donc parler d'*ipséité* générique.

Lorsque l'homme apparaît dans le processus évolutif, à cette *ipséité* générique — qui constitue son « humanité » — s'ajoute le *potentiel* d'une *ipséité* individualisée. Le SOI agit donc en l'homme à deux niveaux d'existence : au niveau strictement biologique en tant que rythme fondamental de l'organisme corporel, et au niveau de l'individu en tant qu'individualité au moins latente de la personne. Cette individualité peut ne pas se manifester effectivement au cours des années

que dure la vie de la personne, car il ne s'agit d'abord que d'un potentiel. Divers facteurs peuvent concourir ou faire obstacle au processus de réalisation de ce potentiel, le facteur le plus évident à cet égard étant l'influence combinée de la famille, de la collectivité, de la culture, de la religion et des événements nationaux. La maladie physique peut également faire obstacle au processus ; mais elle peut aussi le stimuler puissamment à compenser une insuffisance biologique.

Les niveaux génériques et individuels d'ipséité sont étroitement liés, mais à chacun correspond un type particulier de conscience. Une conscience sensitive, organique et diffuse se rapportant aux fonctions corporelles et à ce qu'il advient d'elles au cours de la vie de la personne participe des deux niveaux. Ce type de conscience intervient directement dans le rythme du soi élémentaire, c'est-à-dire dans tout ce qui se rapporte premièrement à l'humanité commune des hommes, et deuxièmement aux particularités génétiques qui font que chaque corps humain diffère en quelque manière de tous les autres corps. Ainsi tous les hommes ont en commun une même « note fondamentale », qui est différente de la note qui caractérise chacune des autres espèces d'organismes vivants ; mais chaque homme a aussi sa note *individuelle*, quelque peu différente de celle d'autrui, et qui représente pourrait-on dire une modification ou une modulation particulière de la note fondamentale unique de l'humanité.

La personne normale de l'époque actuelle n'a pas conscience de ces notes qui sont l'expression du principe et de la puissance du SOI. Elle n'a pas conscience de l'énergie profonde qui rayonne ses vibrations dans son organisme tout entier et en assure la pérennité. Elle n'en n'est pas plus consciente que la personne jeune, qui a toujours fait preuve d'une vitalité exubérante et n'a jamais vraiment été malade, n'est consciente de ce qu'est la « santé ». Cette énergie lui semble aller de soi, elle ne reconnaît à la rigueur qu'une cer-

taine énergie vitale. De même l'individu ne ressent pas la présence de ce soi à la racine de son être total comme quelque chose de défini ou de définissable, car non seulement elle ne lui apparaît pas à lui en termes intelligibles, mais elle a en outre été enfouie sous les multiples images et conventions qu'ont gravées en lui la famille, l'école et la société en général ; la note du soi est devenue inaudible, imperceptible dans sa qualité d'énergie directrice et intégrante. Le soi *est* tout simplement ; il agit par sa seule présence. Ses vibrations portent et entretiennent par leur énergie intégrante — tranquillement, régulièrement, sans aucune modification de hauteur ou de nature — le jeu ample et complexe de toutes les activités qui s'exercent dans le champ d'existence que nous appelons la personne. C'est le soi qui est la force structurante, et non pas la conscience.

Pourtant la finalité essentielle du processus de développement de chaque être humain est l'édification d'une conscience réfléchie qui, parvenue à maturité, sera non seulement capable de percevoir l'existence du soi à l'intérieur de l'organisme total, mais saura faire accéder tout ce qui relève de l'énergie intégrante du soi à l'état conscient. Ce que nous appelons l'ego est, dans la perspective de cette consommation suprême, l'outil qui permet à la conscience existentielle de prendre forme et de se structurer efficacement à travers le mental. Cet appareil mental devient ensuite le réceptacle indispensable des contenus de plus en plus complexes, mais aussi de plus en plus fondamentaux (et à terme tournés vers le « Soi ») de la conscience véritablement individualisée. Le processus de formation de l'ego — l'egogenèse — est donc une étape absolument indispensable pour le plein développement du potentiel de l'homme ; mais l'ego n'est qu'un moyen, et *non pas* une fin en soi.

L'homme a besoin d'une pensée ouverte, inclusive et solide pour parvenir pleinement à la conscience individualisée. Il a besoin d'un *cadre de référence* stable et

efficace pour créer ce que l'on appelle des valeurs, c'est-à-dire pour exercer sa capacité à découvrir des relations signifiantes entre tous les facteurs qui participent, positivement ou négativement, à son existence. Il a besoin d'une pensée formée, à la fois ferme et souple pour sortir de l'asservissement passif aux influences du milieu immédiat et déboucher sur l'activité délibérée, responsable et créatrice dans la meilleure hypothèse — activité qui lui permet d'élargir son milieu et lui ouvre la possibilité d'acquérir une conscience toujours plus vaste des structures universelles d'ordre. L'ego est le *moyen* de traduire en actes le potentiel humain, l'ipséité individuelle, *qui accède ainsi à une existence entièrement consciente et autonome, libre de choisir sa propre forme d'allégeance à un ensemble qui la dépasse.*

On pourrait donner une image approximative du rôle de l'ego en le représentant comme l'échafaudage qu'il est indispensable d'édifier pour construire la flèche de la cathédrale. Cet échafaudage, s'il est indispensable pour transporter aisément, rapidement et donc efficacement les matériaux de construction, faciliter le travail des maçons, etc., sera démonté dès que l'on aura posé la clé de voûte, et ses éléments serviront à d'autres travaux. Mais hélas combien de gens prennent l'échafaudage, son dessin et la sécurité qu'il offre tellement à cœur qu'ils finissent par ne plus voir que lui, en oubliant le temple qui se construit lentement à l'ombre de cette structure provisoire !

L'analogie est loin d'être parfaite, et l'édification de l'homme beaucoup plus complexe. Mais que l'on comprenne bien que l'ego n'est qu'un moyen au service d'une fin, un étape provisoire du développement intégral de la conscience qui s'épanouira dans un esprit grand ouvert à l'énergie et à la lumière du soi. C'est dans cet esprit que le mariage symbolique de la puissance et de la conscience peut s'accomplir. La combinaison permanente, le libre jeu de l'énergie et de la conscience est l'apothéose de tous les cycles d'existence consciente.

CHAPITRE IV

IPSEITÉ ET RELATION

Nul existant ne naît seul. Il éclôt après avoir pris forme à l'intérieur de quelque chose qui existe déjà dans un milieu particulier, et naît au milieu de nombreux ensembles existants qui, directement ou indirectement, réagissent à son apparition au monde. Ce fait primordial de l'existence signifie qu'au moment même où une entité quelconque se forme et prend place dans un espace, elle se trouve inévitablement en relation — potentielle si elle n'est pas encore réelle — avec d'autres entités. En qualité d'ensemble existentiel, l'existant tire son énergie et sa permanence du soi ; c'est parce que l'énergie intégratrice de l'UN (ou du SOI) agit en lui et à travers lui qu'il est une unité d'existence. Mais cette ipséité originelle, pour croître et réaliser son potentiel d'existence, doit compter avec les multiples relations dans lesquelles elle entre, et qui pourront aider ou contrecarrer son développement.

Il est donc facile de distinguer les deux facteurs fondamentaux qui sont à l'œuvre dans le processus d'existence : l'un d'eux a trait à l'ipséité de l'existant, l'autre au fait inévitable que celui-ci est en relation avec d'autres sois. Ipséité et relation sont donc comme les deux foyers de l'ellipse. La courbe de l'existence se trace en fonction de l'interaction de ces deux facteurs

qui sont deux centres d'attraction exerçant un effet gravitationnel absolument fondamental. Ces deux forces semblent souvent s'exercer dans des directions opposées ; mais toutes deux sont nécessaires pour le plein déploiement de l'existence.

Nous reviendrons un peu plus loin sur cette interaction ; mais il faut d'abord se pencher sur un autre fait fondamental : l'existence de deux types de relations, que j'appellerai *matricielles et associatives*.

Avant que l'enfant ne naisse, c'est-à-dire devienne un organisme relativement indépendant capable de fonctionner dans la biosphère terrestre et de devenir une personne consciente, son organisme passe par le processus prénatal de la croissance embryonnaire. Ce processus repose sur l'assimilation de substances chimiques qui transitent au travers des membranes de la matrice maternelle. Ce processus d'assimilation représente une activité spécifique de relation entre l'embryon en croissance et le corps de la mère à l'intérieur duquel se produit la croissance. Nous qualifierons cette relation de matricielle pour la distinguer d'une autre catégorie de relations qui interviendront après la naissance. Dans la relation matricielle, le corps de la mère est le facteur positif et actif, tandis que l'embryon représente le pôle passif et réceptif.

Normalement la relation se déroule sans problème, inconsciemment et instinctivement, étant intégralement placée sous le contrôle des forces formatrices de l'espèce humaine, et du code génétique spécifique qui détermine les caractéristiques les plus individuelles de l'organisme à naître. A mesure que cette relation matricielle avance vers son accomplissement naturel et programmé — à condition évidemment qu'aucune agression destructrice n'ait bouleversé la relation, ce qui après la fécondation n'était que potentiel, « semence » d'existence, se réalise pour donner un organisme humain capable de mener une existence relativement autonome après avoir quitté l'utérus et commencé à respirer. Dès sa première inspiration, le nouveau-né

acquiert une indépendance relative comme organisme biologique. Il a besoin d'aliments — en principe le lait de sa mère ; mais le lait, ou des aliments de substitution, peuvent lui être fournis par quelqu'un d'autre ou venir d'un animal. Le bébé devient un « existant » qui acquiert peu à peu un degré croissant d'autonomie. Au fil du temps, il se trouve *confronté* à d'autres existants, et non plus enveloppé comme au stade prénatal. Il doit établir avec eux (êtres humains, animaux, etc.) un type nouveau de relations — qui seront associatives. Ce qui caractérise ces relations associatives, c'est qu'elles font par définition appel à un certain degré au moins de réciprocité ; c'est-à-dire qu'elles conduisent à un jeu plus ou moins conscient d'actions, de réactions, suivies d'autres actions et d'autres réactions entre les participants à la relation. Elles constituent également une sorte de défi pour le nouveau-né ; les défis augmenteront d'ailleurs d'intensité, d'acuité, de portée et de complexité à mesure que le bébé devient enfant, puis adolescent, puis enfin adulte.

Mais le fait que l'enfant se trouve confronté à la nécessité d'établir des relations associatives avec d'autres existants ne veut pas dire que les relations matricielles ont pris fin. Elles ont tout simplement changé de forme, et se sont transférées au niveau de la psyché — de la pensée et des sentiments. Après sa naissance, l'enfant reste enveloppé dans une sorte de matrice, mais il s'agit désormais d'une matrice psychique faite du corps social, culturel et religieux de traditions collectives qui ont structuré et imprègnent totalement sa famille, et son milieu scolaire. Si donc certaines rencontres avec d'autres personnes, et avec le vivant en général, prennent la forme de relations associatives, il continue de se relier à certaines personnes de façon matricielle, parce que c'est *au travers d'elles* que l'énergie du milieu socio-culturel ambiant se manifeste de la façon la mieux focalisée ; ces personnes « alimentent » sa conscience en croissance en « nourritures » psychiques et mentales.

La mère est la plus importante de ces personnes, car non seulement elle prend soin des besoins physiologiques du bébé — continuant de façon plus complexe et plus diversifiée à exercer le rôle qu'avait joué son corps pendant la gestation — car après la naissance elle continue d'envelopper son enfant de la chaleur psychique de son amour. L'ensemble de la famille est au départ fort semblable à une matrice psychique où grandit le bébé. Le père n'est pas un personnage banal, car il nourrit lui aussi indirectement l'enfant en gagnant (d'habitude) le pouvoir social — c'est-à-dire l'argent — qui procurera la nourriture et permettra de satisfaire les besoins élémentaires. Ainsi la mère fixe sur le nouveau-né toute la capacité d'amour et de soins qui caractérise les matrices biologiques, et que l'on constate chez toutes les femelles qui ont donné naissance à une progéniture, tandis que le père dirige sur l'enfant l'image de la puissance mâle qui rapporte de la nourriture par l'exercice de sa force, de son adresse et de sa ruse, et, chez les humains, de son intelligence.

La relation que l'enfant établit avec sa mère et son père est donc de type matriciel. Mais cette relation contient pourtant une ambiguïté fondamentale, car les parents ne seront pas seulement des pourvoyeurs qui veillent aux besoins biologiques de l'enfant et aux tout débuts de son développement psychique ; ils sont aussi de personnes, des individus. Dans le premier de leurs rôles, ils sont exemplaires, ce que certains psychologues appellent des figures archétypiques, c'est-à-dire qu'ils n'apparaissent pas au très jeune enfant comme des individus communs, mais représentent des aspects essentiels du processus vital qui agit à son endroit. Ils exercent une fonction directe dans la formation de l'être humain génétique.

Mais tôt ou tard, le mental et l'ego de l'enfant, en se développant, percevront la présence de la personnalité humaine sous le masque de ces figures archétypiques. Une fois le caractère archétypique des parents évanoui, ou tout au moins devenu transparent, l'enfant peut

établir une relation associative avec eux. Mais ce passage d'un type de relation à l'autre est souvent perturbateur pour l'enfant, et parfois traumatique.

La différence entre la relation matricielle et la relation associative tient au fait que la première agit surtout comme facteur inconscient et compulsif, tandis que la seconde se rapporte à l'activité consciente de l'ego qui s'édifie peu à peu. Toute influence du milieu qui modèle le développement de la personnalité enfantine d'une manière analogue à celle dont le corps de la mère a nourri l'embryon dans la matrice possède, dans une certaine mesure au moins, un caractère inconscient et compulsif. L'enfant *absorbe* inconsciemment les sentiments de groupe et les images mentales collectives. Ceux-ci nourrissent sa conscience. Quelque chose en lui peut déjà vouloir réagir négativement et par la rébellion à ces apports, tout comme le lait de sa mère peut parfois empoisonner l'organisme du bébé. Mais le jeune enfant n'a pas conscience de ce qui, en lui, induit irrémédiablement cette réaction négative ; ce peut être une réaction de tout l'organisme, enracinée dans la nature vibratoire de son « soi ». Dans la plupart des cas l'enfant rejette ces réactions du champ de sa conscience, dont la croissance est encore peu assurée. C'est ainsi que se forment peu à peu les complexes — qui proviennent probablement toujours d'une réaction négative initiale à la relation matricielle.

L'enfant se nourrit véritablement du contenu de ces relations matricielles, qui peuvent donc vicier le processus de formation de l'ego. Il ne s'agit pas seulement d'*imitation*, bien que les enfants cherchent effectivement à imiter les grands et ceux de leurs aînés qui leur font tout particulièrement impression. L'enfant *absorbe* inconsciemment la substance — psychique et mentale — de sa famille, de son milieu social, culturel et plus tard scolaire. La relation qu'établit l'enfant avec son maître est elle aussi de nature archétypique et matricielle. Cette relation peut aussi devenir ambi-

gué lorsque des facteurs émotifs ou sexuels, encore primitifs et inconscients, interviennent dans la relation. D'autre part, les relations associatives et matricielles agissent constamment les unes sur les autres pendant la formation de l'ego. Les réponses conscientes aux relations associatives interagissent avec les réactions inconscientes (ou à demi conscientes) aux matériaux psychologiques et mentaux qui se transmettent, par une sorte d'osmose psychique, de la matrice socio-culturelle de la collectivité et de la tradition au psychisme ou à la vie intérieure du jeune. Ces matériaux psychiques de nature collective font parfois obstacle aux réponses conscientes de l'ego qui mûrit, et il peut alors apparaître une tendance à la rébellion, ou bien l'ego baissera les armes, vaincu.

L'édification de l'ego, qui structure et intègre les contenus variés du champ de la conscience, est un phénomène essentiel ; d'autant plus essentiel que sera grande la diversité d'intensité des images et des expériences qui stimulent les sens et la capacité à répondre affectivement aux rencontres avec les personnes, ou même avec des organismes vivants autres que l'homme, comme les animaux ou les plantes et, en général, la nature. Les relations matricielles doivent non seulement alimenter, elles doivent aussi trier et filtrer ce à quoi l'enfant est exposé pendant son développement. L'un des plus graves problèmes en ce qui concerne les enfants d'aujourd'hui vient de ce que, dans notre société technologique, ils se trouvent confrontés à une surabondance d'impressions, d'images, et à des relations très diverses, à des types hétérogènes d'hommes ; le jeune organisme et sa conscience naissante peuvent souffrir de cette confusion. Le problème est d'autant plus crucial que les parents — et la plupart des maîtres à l'école — perdent rapidement leur caractère archétypique.

Les relations matricielles qui s'exercent au niveau psychosocial sont nécessaires, car l'enfant a besoin d'une sorte de serre, d'un milieu contrôlé pour que sa

conscience se développe harmonieusement, à l'abri d'une trop grande abondance d'images l'obligeant à trop de rétablissements. Le champ de conscience doit avoir des limites, faute de quoi la conscience se développera de façon chaotique, sans qu'il soit possible d'attribuer une valeur définie aux impressions et aux contacts qui la bombardent sans cesse. La conscience a besoin d'exemples d'ordre, d'harmonie et de régularité pour apprendre à reconnaître les facteurs structurels. Elle a besoin d'archétypes comme principes d'ordre. Mais il est difficile pour les parents et même pour les professeurs d'être exemplaires d'ordre et de constance, et de jouer les archétypes dans un monde trop humain en pleine crise. On privilégie par contre à l'extrême, et c'est probablement malsain, les relations « personnelles » — spontanéité, non-directivité, individualisme — quel que soit l'âge et les circonstances. Cela même si la société technologique contemporaine semble mener inéluctablement à la dépersonnalisation de l'existence humaine — à moins qu'elle n'en soit la conséquence.

Il est certain que l'« individualité » de l'enfant doit pouvoir s'exprimer ; mais on omet souvent de se poser une question essentielle, parce que l'on confond ego et soi : l'enfant naît-il vraiment « individu » ? L'enfant est *potentiellement* un individu, mais pas encore réellement. Il a son propre rythme d'existence, et la note du soi vibre à l'intérieur et autour de son champ d'existence, faisant résonner tout l'organisme. Mais son organisme est d'abord humain, de façon générique ; il ne constitue pas une *personne individualisée*. La conscience n'existe qu'à l'état latent parce que le réseau infiniment complexe du système nerveux et du cerveau de l'enfant ne fonctionne pas encore en toute efficacité. Il reste des connexions à établir, et la capacité à ressentir des émotions individuelles ne se développera qu'ultérieurement. Comment pourrait-elle pousser droite et saine si l'on immerge immédiatement l'enfant dans un chaos de conflits, de tensions affectives, et de défis permanents ?

La réponse au problème — comment « élever » les enfants de l'état générique de petits d'hommes à l'état individuel où la conscience est formée — consistait autrefois à intégrer le nouveau-né dans une famille et un milieu socio-culturel et religieux (une matrice donc), dotés de structures sécurisantes et stables : codes de comportement, normes collectives et système traditionnel de valeurs. Selon l'idéal hindou antique, la famille et la société étaient strictement organisées sur le modèle de l'ordre même de l'univers. Il en allait de même dans la Chine ancienne et, implicitement au moins, à peu près partout dans le monde. Cet ordre *socio-psychologique* servait de moule au développement précoce de l'enfant, limitant son champ d'expériences mais lui fournissant aussi des bases solides, des représentations majestueuses et des exemples élevés et permanent auxquels mesurer sa croissance.

Or le système avait un inconvénient. Dans la grande majorité des cas, il faisait obstacle à l'apparition de comportements et de pensées véritablement individuels, mais dans la majorité des cas seulement. Des « individus », s'affranchissant des structures archétypiques et traditionnelles, sont apparus. Une *nouvelle naissance* les avait libérés des relations matricielles, et l'énergie de leur véritable « soi » pouvait s'exprimer dans des actes conscients, des actions véritablement autonomes et des pensées créatrices. L'Europe chrétienne et la jeune Amérique mirent davantage l'accent sur la personne, en tant qu'individu, qu'on ne le faisait en Inde. Les matrices socio-culturelles et familiales exerçaient encore un pouvoir très réel, à certains égards plus rigide encore qu'en Asie, pourtant on trouvait davantage de possibilités de se soustraire à l'influence des images et des archétypes collectifs. Mais les hommes (et les quelques femmes) qui parvinrent à rompre avec la puissance des relations matricielles qui avaient dominé leur jeunesse, ou à l'emporter sur elle, devinrent-ils de véritables *soi* individuels — ou seulement des *egos* dont la volonté avait été trempée

par l'effort même qu'ils avaient dû fournir pour s'affranchir ?

Il est toujours difficile de trancher. La rébellion contre la puissance et la rigidité des matrices socio-culturelles et des archétypes familiaux durcit parfois le caractère. Cette force, souvent tenue pour enviable, l'était tout particulièrement dans l'Amérique des pionniers. Le type d'individu que l'on produit ainsi est un compétiteur farouche, agressif, parfois asocial, voire même plus ou moins ouvertement criminel. Mais la situation d'aujourd'hui est bien différente et se caractérise par le fait que la matrice socio-culturelle de la société a éclaté presque partout. Les parents ont pour idéal, en élevant leurs enfants, d'en devenir le plus tôt possible les « copains ». Les enfants prennent une part active aux conflits et aux scènes qui peuvent opposer leurs parents. On leur permet de se comporter exactement comme il leur plaît, peut-être parce que les parents sont trop occupés et trop soucieux de leurs propres problèmes d'ego ou de leur travail pour prendre le temps d'exercer un rôle quelconque de mère maternelle ou de père paternel. Sans image parentale forte, l'enfant grandit dans un climat de permissivité et s'abreuve des images chaotiques que la télévision offre de l'existence humaine. Il est « libre », il est « ouvert » ; mais que faire de cette liberté et de cette ouverture d'esprit sans formation, sans tradition ?

L'enfant a bien sûr un développement précoce ; mais cette précocité ne traduit souvent rien de plus qu'un brouillage du système nerveux et de l'affectivité, qui se trouve souvent confuse devant une surabondance de « nourritures » mentales et émotives inassimilables. L'enfant peut bien avoir grand besoin d'un cadre dans lequel se structurer ; mais comme il ne trouve rien de tel auprès de ses parents ou de ses maîtres — pas plus que dans les exemples de comportement que sa conscience immature rencontre dans le milieu (y compris à la télévision) — il ne reste guère d'autre possibilité que de se construire un ego soit agressif, soit défai-

tiste. L'agressivité est bien souvent un écran qui masque un sentiment profond d'insécurité, des peurs profondément enracinées, un sentiment d'isolement et d'aliénation — bref, une inaptitude fondamentale à établir des rapports associatifs suivis, créateurs, autres que des rencontres fortuites, en un profond désir d'oublier son ego et le monde agité où il se débat.

Pourtant tout repose sur les relations, car si l'individualité est l'un des deux pôles de l'existence, les relations au monde extérieur sont l'autre pôle. Cette dualité est un fait des plus essentiels de l'existence. Ipséité et relation sont tout aussi inséparables et nécessaires à n'importe quelle autre forme d'existence que le temps et l'espace, qui forment le substratum indispensable à toute manifestation d'activité existentielle.

L'*ipséité*, selon la définition que j'ai donnée du terme, est le facteur permanent qui établit le rythme fondamental et l'énergie structurante qui définissent les ensembles existentiels ; tandis que la *relation* est ce facteur de changements incessants qui, comme nous l'avons vu, sont la première des données de l'expérience humaine. Tout changement résulte de la modification d'une relation. Toute transformation de la conscience de l'être humain remonte à une relation qui a déclenché le besoin et le désir de transformation. Dans un cycle d'existence, le soi est le facteur permanent, le rythme immuable et le caractère fondamental du champ d'existence ; mais c'est par la relation que surviennent les changements, qui viennent superposer leurs variations fondamentales. C'est grâce à l'énergie que libèrent les relations associatives que la personne croît et réalise le potentiel inné d'accomplissement conscient de son être. Le cheminement — qui peut aussi se faire à reculons — de tout existant dépend du caractère et de la qualité de ses relations associatives, et de l'énergie qu'elles libèrent.

C'est pourquoi l'individualisme exagéré et trop idéalisé est malsain ; c'est précisément la raison pour laquelle notre société occidentale tombe en pièces.

L'individualisme ne saurait apporter une solution définitive aux problèmes de l'existence humaine. Il ne s'agit que d'un idéal transitoire — une antithèse qui doit précéder une synthèse. Sous la menace d'une catastrophe mondiale imminente — même s'il ne s'agit que d'une possibilité — il faut créer une nouvelle image de l'homme, vers laquelle tendre, et c'est assurément ce qui se passe actuellement. C'est l'image de *l'homme en relation* ; l'homme, devenu individu, recherche librement ses pairs et ses compagnons, et sa conscience s'accorde à la polyphonie harmonieuse d'un groupe d'esprits qui s'est formé autour d'un but commun. Le plus essentiel de ces buts est de participer à la construction d'une nouvelle société qui ne soit plus fondée sur une situation locale et son exclusivisme social, culturel et religieux, mais sur la compréhension totale de l'unité organique de l'humanité et de la Terre.

Vers une nouvelle représentation de l'homme

Une sorte de processus dialectique s'exerce dans l'évolution de la conscience de l'homme et dans sa façon de se comprendre lui-même et de comprendre autrui. Ce qui se modifie, c'est surtout la manière dont son sentiment d'être une personne (ou pour parler comme les psychologues son image de soi) se relie au désir et à la capacité d'établir des relations avec d'autres personnes. En tant que soi, l'Homme *est* ; mais il a besoin d'être en relation constante avec d'autres personnes, et ne saurait d'ailleurs l'éviter. De la même manière qu'il fait l'expérience de lui-même, il fait l'expérience de ses relations, leur attribue une valeur et un sens.

Certaines de ces relations, comme nous l'avons déjà vu, sont des faits premiers de la vie ; il s'agit des relations matricielles. L'Homme naît d'une matrice biologique pour se lancer immédiatement dans l'édification de facultés mentales et émotives qui lui permettront

de fonctionner avec succès dans divers types de matrices. Au stade primitif de l'évolution humaine, la tribu est une matrice extrêmement efficace et contraignante ; de même la terre qui nourrit le groupe d'hommes qui la travaillent. En fait le membre de la tribu ne possède qu'un rudiment d'ipséité individuelle, ou plutôt celle-ci reste potentielle chez lui. L'ipséité est de nature générique et se définit par la race, le territoire, une tradition et un rituel rigides.

L'individualité rudimentaire du primitif est restée longtemps sans se développer, mais notre propos ici n'est pas d'étudier dans le détail les diverses phases du développement historique et culturel de la conscience individuelle de l'homme. Il suffit de rappeler qu'à l'état tribal archaïque, les relations matricielles exercent un pouvoir quasi absolu. L'être humain est à l'état prénatal pour ce qui est du sentiment de son individualité. Le « nous » tribal ne laisse guère de liberté de croissance au « je » individuel. Cette croissance ne peut commencer qu'avec les *relations de type associatif*. Mais celles-ci, pour le membre de la tribu, s'exercent au départ exclusivement à l'intérieur d'un cadre de références matriciel, c'est-à-dire à l'intérieur de l'ensemble des activités tribales.

Les échanges de biens, le mariage hors de la tribu, les guerres de conquête et la prise d'esclaves qui s'incorporent ensuite à la tribu permettent d'établir des relations associatives nouvelles. La tribu devient royaume ; les personnes peuvent établir plus librement des rapports dans les villes, où le commerce, l'ambition et la soif de pouvoir individuel développent la ruse et les aptitudes intellectuelles. Tous ces facteurs nouveaux concourent à séparer l'homme des matrices qui l'enfermaient, et le processus d'individualisation suit son cours.

L'homme, à ce stade, a acquis un ego qui ne correspond plus uniquement à la fonction particulière qui est la sienne dans l'organisme tribal, mais exprime une capacité nouvelle à choisir, pour son compte propre.

C'est armé de cette possibilité de choix — entouré de ses possessions et muni de son statut social dans la ville ou le royaume — que l'homme engage désormais avec autrui des relations de type strictement associatif. Le « nous » originel s'est transformé en un « je » catégorique, et le « notre » en « mon ». Le moi bien souvent ne s'identifie plus à la Nature. Il possède beaucoup plus volontiers une maison ou un champ, qui lui appartiennent. La puissance matricielle de la terre perd de son intensité, bien qu'elle demeure présente dans l'inconscient de façon parfois obsédante, sous forme d'un lien biopsychique instinctif à la terre natale ou la mère patrie encore extrêmement fréquent dans le monde.

La glorification de l'individualisme vient avec la révélation à Moïse du plus grand Nom de Dieu : « Je suis celui qui suis » — qui pour moi signifie en fait : Je suis le fait absolu d'être « JE » — Je sans aucun attribut — simplement « Je » *. Pour l'Occidental, l'individualité est la signature de Dieu en lui. On naît individu de droit divin, monarque en son royaume. Mais la royauté ne tarde pas à devenir solitaire, et le royaume d'être agité par des conflits féodaux incessants. Moïse fut sans doute le premier individualiste pur et dur, qui parlait avec Dieu « face à face, comme l'homme parle à son ami ». Puis commença ce que l'on a présenté comme le dialogue entre Dieu et l'homme, entre le Je personnel et le Tu absolu (voir les écrits de Buber). Assurément l'individu a vitalement besoin de communiquer avec un Tu divin, absolu, et toujours présent, parce qu'il ne peut plus établir de relation, au plus profond de son existence, avec d'autres individus tant il est devenu solitaire, étranger à son prochain.

* Un problème me semble mal résolu : le mot hébreu EHYEH, qui dans les langues européennes a été traduit comme « Je suis », semble signifier en hébreu « Je deviens » ou « Je serai ». Il est étrange que cette question n'ait pas à ma connaissance été relevée par les érudits.

Aujourd'hui le LSD sert à des jeunes gens encore plus aliénés à exorciser leur sentiment de l'ego, et à retrouver l'état édénique d'unanimité perdue — retour au Paradis ; mais hélas ce paradis est artificiel et dangereux, et si l'on trouve un soulagement à y séjourner, cela ne résoud en rien les tensions tragiques de l'existence individuelle.

Si l'identification collective, inconsciente et compulsive des membres de la tribu à l'entité psychique vivante du groupe représente la *thèse* d'un processus dialectique, et si l'individualisme pur, quasi absolu qui représente l'idéal de bien des hommes de notre monde occidental théoriquement démocratique en est l'*anti-thèse*, quelle *synthèse* attendre à l'issue de l'Ere historique des conflits lorsque commencera — peut-être — une Ere nouvelle ?

L'idée de « l'unité dans la diversité » alimente la réflexion de bien des penseurs qui s'efforcent de préparer le terrain pour une Ere nouvelle dont le propre serait assurément d'être une synthèse. Mais l'expression, aussi belle et pleine de promesse soit-elle, mérite une explication, car elle ne tient pas compte de l'élément le plus essentiel de la situation. Il faut bien se pénétrer du fait qu'à moins que les hommes qui pourront y participer n'en franchissent le seuil en tant que « soi » conscients et non pas en tant qu'*egos*, il n'y aura pas d'ère nouvelle. La prise de conscience finale du NOUS qui représente la synthèse achevée ne peut survenir dans des esprits dont la conscience reste structurée par un ego rigide et clos, mais uniquement chez qui a parfaitement compris que la source même de l'existence et la force qui en porte le champ total est le soi, chez qui l'ego est devenu serviteur dévoué du soi — donc de l'humanité totale.

Je m'explique : il faut d'abord prendre soin de bien distinguer la différence de nature entre le soi et l'ego. Nous examinerons bientôt de plus près ce que j'appelle ici le SOI (ou l'UN) comme principe universel. J'ai déjà précisé que j'utilise ce mot, en capitales, pour

désigner la force d'intégration qui est le propre de toute forme d'existence — présente dans tout ensemble, tout système organisé, tout champ d'activité. Le SOI, dans cette vision holiste de l'existence est le principe d'intégrité et d'unité de chaque ensemble ; c'est la force qui intègre les parties en un tout.

Comme nous le verrons au chapitre suivant, cette force d'intégration agit à plusieurs niveaux d'activité existentielle. Nous nous préoccupons ici de deux de ces niveaux, la « vie » d'une part, et d'autre part la « pensée » — en utilisant ce mot dans une acception un peu particulière. L'intégration au niveau de la VIE est de nature *générique*. A ce niveau, on n'a pas uniquement affaire à des organismes vivants, mais aussi à des collectivités d'organismes — où l'on peut distinguer espèces et genres. Le principe d'ipséité n'agit pas au niveau de l'existant particulier, mais à celui de l'espèce tout entière. L'espèce, qui comprend des myriades d'organismes vivants, est structurée par une seule et même force formative et intégrante. Le soi ou individualité appartient à l'espèce et non point à chacun des spécimens particuliers — le blé est blé en tant qu'espèce, et la plante isolée n'est qu'un représentant conforme de l'espèce (il faudrait examiner ailleurs les cas particuliers que représentent les mutants et les animaux domestiques).

Avec le MENTAL, ou plus précisément ce que nous appellerons au chapitre suivant l'*idéité*, nous avons affaire à des processus d'intégration qui sont non seulement très complexes, mais qui n'ont pas encore produit de résultats stables et définitifs — du moins au stade actuel de l'évolution tel qu'on le discerne chez les personnes « normales » qui forment la majorité du genre humain. *La pensée représente la conscience à l'état formé*. C'est l'ego qui donne à la conscience humaine sa forme *particulière*, c'est-à-dire qui l'individualise. Comme nous l'avons déjà vu, l'ego est un facteur ambivalent. D'une part il exprime *inconsciemment* l'identité radicale de l'organisme humain, donc l'exis-

tence d'un soi élémentaire sans lequel il n'y aurait ni organisme, ni conscience propre à l'organisme en question ; d'autre part, il est fortement influencé par les pressions familiales et socio-culturelles qui elles-mêmes sont conditionnées par la race et le milieu géographique. L'ego est en outre profondément influencé par les énergies vitales et les pulsions du corps dans lequel il agit (surtout à travers le cerveau et le système nerveux cérébro-spinal) ; il subit leur influence, mais il les influence en retour par l'exercice de la volonté, et aussi *involontairement* en communiquant ses propres tensions et ses angoisses.

Nous n'avons pu éclaircir suffisamment au chapitre précédent le fait que l'ego est en réalité l'instrument *au travers duquel* le *soi générique* présent à la racine de l'organisme humain se focalise de nouveau à un niveau supérieur, où il devient le *soi individuel*. Cette manière d'exprimer la chose peut prêter à confusion, car il n'y a pas, fondamentalement du moins, *deux* soi. Nous examinons ici le processus par lequel la force d'intégration, le SOI, établit un nouveau centre d'activité sans pour autant cesser de fonctionner au niveau précédent. On peut appeler ce processus l'individualisation — à ne pas confondre avec le processus « d'individuation » défini par Jung, bien que ce dernier soit lié au premier. On peut rapprocher symboliquement ce processus d'individualisation et le phénomène d'ascension de l'énergie des racines de la plante vers le haut pour produire la fleur. La racine continue d'exister quand vient la floraison — et son activité reste fondamentale pour la plante — mais un nouveau centre d'intégration se crée au niveau de la fleur, capable de lancer un nouveau processus de synthèse qui donnera la graine.

On se gardera de prendre l'analogie trop littéralement, car il y a des différences essentielles entre l'homme et la plante ; il ne s'agit que d'un symbole dont les yogis et les occultistes d'autrefois ont souvent usé, sans toujours être bien compris. Le processus de formation

de la graine ou de la semence correspond chez l'homme au processus qui devrait produire, à terme, un « organisme mental » dont le fonctionnement est affranchi des pressions de l'instinct, des pulsions biologiques (y compris la sexualité) et des traditions socioculturelles et autres images collectives.

Le but réel de toutes les techniques occultes, où que ce soit, est de provoquer la naissance de cet organisme mental que l'on peut effectivement comparer à la graine de la plante. La semence est transférable ; une fois détachée de la plante mère elle *peut* devenir, en son temps, le point de départ d'une nouvelle plante. A cet égard elle est devenue d'une certaine manière « immortelle ». L'organisme mental dont il s'agit ici est lui aussi un élément transférable car lorsque le corps se désintègre l'énergie intégrante qui siège à la racine du corps et définit son identité se transfère vers un nouveau centre, le centre de l'ipséité *individuelle* (et non plus *générique*). Cet organisme mental conserve la vibration spécifique, le rythme et le caractère essentiel de l'organisme biologique originel (la personne) dans lequel il a pris forme. Cette originalité demeure donc après la mort du corps et parvient donc à une immortalité au moins relative. Cet organisme mental a reçu diverses appellations, entre autre « corps de diamant », « corps christique » ou encore en Inde *svarupa*, qui signifie « la forme de soi ».

Ce processus de transfert d'un centre biologique d'intégration (le soi générique) à un centre mental ou *idéiste* (le soi individuel) correspond à une repolarisation de la conscience. Dans l'homme biologique et générique, la conscience est liée à la fonction vitale, et à ses buts de conservation et d'expansion du vivant. Dans l'homme véritablement individualisé, la conscience a son centre dans la pensée mais *n'est pas* une pensée qui s'identifie à ses processus intellectuels et subit le règne absolu de l'ego ordinaire que l'on retrouve chez la plupart des hommes. Ce *n'est pas* une pensée dont les contenus restent conditionnés par les vieilles pul-

sions biologiques, ou par une culture locale avec ses structures traditionnelles fixes et son exclusivité.

Symboliquement — et peut-être aussi dans un sens très concret même s'il n'est pas évident — cette pensée nouvelle, libérée des diktats vitaux et des schémas socio-culturels, se centre dans le « cœur » plutôt que dans le cortex. Mais le « cœur » dont il s'agit ici (c'est l'appellation consacrée par maintes traditions occultes) n'est pas nécessairement l'organe physique proprement dit, mais un symbole qui fait la personne. Ce cœur occulte est l'instance qui donne à l'organe physique sa pulsation, son rythme élémentaire, c'est-à-dire sa qualité vibratoire ; il donne à cette pulsation son timbre (au sens musical). Ce cœur subtil a très probablement son siège dans le champ de force électromagnétique (l'aura ?) qui, en termes de dynamique, constitue l'être individuel réel de la personne, au point où l'axe vertical de l'épine dorsale croise la ligne horizontale des bras tendus de part et d'autre du corps. C'est là que dans le symbolisme rosicrucien la Rose divine s'épanouit au centre de la Croix de l'existence.

Ce symbole exprime le fait que le transfert de l'énergie du soi du centre générique situé à la base de l'épine dorsale — le *muladhara chakra* du yoga hindou — au centre individuel situé au niveau du cœur exige dans la plupart des cas une sorte de « crucifixion ». Mais peut-être la crucifixion finale, la crise la plus globale, la crise totale est liée à un processus qui a son siège dans la boîte crânienne — Golgotha signifie « lieu du crâne ». A l'issue de ce nouveau processus, l'homme devient véritablement *surhomme* et atteint à la sainteté, c'est-à-dire à l'intégrité parfaite d'un degré nouveau d'être. A ce niveau, l'individualité elle-même se trouve transcendée, et l'homme se trouve spirituellement en droit de dire non plus « Je », mais « NOUS ».

Les crises que l'on pourrait appeler « crucifixions » sont toujours le résultat de relations d'un type ou d'un autre. Elles sont déclenchées par l'énergie que libèrent les relations — exaltation joyeuse ou tragédies où s'engloutit l'ego.

La relation entre le gouru et ses disciples, classique dans la tradition indienne, est l'une de ces relations transformatrices qui à certains stades est au moins dans quelque mesure crucifiante. Il s'agit en quelque sorte d'une révolution qui renverse le pouvoir autocratique de l'ego et bouleverse radicalement les structures juridiques et institutionnelles de la société (la personnalité consciente) qu'il gouvernait. Dans le monde occidental actuel, le psychanalyste ou le psychiatre remplace de plus en plus le gouru, ou le directeur de conscience des catholiques. Mais l'autorité du véritable gouru s'appuie sur une connaissance spirituelle et cosmique, sinon sur un pouvoir authentique, qui diffère de l'autorité religieuse du prêtre — et fait gravement défaut au psychologue contemporain.

Dans la majorité des cas, la psychologie occidentale cherche tout simplement à réadapter la personne perturbée, devenue antisociale, pour qu'elle puisse à nouveau fonctionner sans heurt et exercer avec plus ou moins de bonheur sa créativité (c'est le terme consacré) dans notre société — qui reste une société d'egos organisés pour le bien-être et le renforcement de l'ego. Le psychologue moderne cherche à soigner les névroses produites par le premier rôle que la culture dominante donne à l'ego, à son agressivité et à l'esprit de compétition — en soulageant les tensions qui se sont accumulées au long d'une série de conflits non résolus. Il aide le patient à affronter plus objectivement ce qu'on appelle aujourd'hui la « réalité » — une réalité toute biologique et sociale. Celui-ci, si la cure est efficace, en sort mieux adapté à la société. Mais cette prétendue adaptation risque en fait d'être la défaite spirituelle de

l'individu, car la situation de crise dans laquelle il se trouvait était peut-être un moyen qu'il se donnait de repolariser radicalement sa conscience au prix de la répudiation des valeurs que lui avaient imposées une société qui mêle de façon ambiguë les louanges à l'individualisme agressif et le culte du conformisme, des sentiers battus et de la productivité à tout prix.

Pour intensifier, voire pour déclencher le processus de repolarisation de l'être, les relations doivent défier l'obstination de la volonté de l'ego, en même temps que la soumission aux traditions intellectuelles de la famille et du milieu culturel. Le gouru hindou est, idéalement au moins, un homme qui a dépassé la conscience de l'ego et s'est affranchi de son affiliation étroite à une caste et à tous les schémas sociaux. C'est un individu asocial dans son milieu et en son temps, mais son allégeance est désormais envers une communauté spirituelle plus élevée, plus globale, une communauté éternelle, ou éonique.

Je nomme ce type de communauté le Plérôme de l'Homme — l'accomplissement en semence de l'évolution de l'humanité sur la Terre, notre planète. Lorsque l'Eglise catholique évoque la Communion des Saints et l'« Eglise triomphante », ou que Teilhard de Chardin décrit l'état Omega de la fin du cycle humain, c'est de cette même communauté spirituelle qu'il s'agit. Les théosophes modernes nomment cet état de synthèse de la conscience la « Loge blanche », mais ils donnent souvent un sens trop réducteur à ce concept ; d'où diverses interprétations erronnées, faute d'une véritable compréhension de ce que représente, d'un point de vue philosophique, l'évolution cyclocosmique dans son ensemble. L'erreur peut aussi venir d'une attitude trop dévotionnelle, ou sensationnelle, devant les faits réputés spirituels.

La principale difficulté, lorsqu'on aborde de tels concepts, ou devant de telles intuitions, provient de ce que la démarche est pervertie d'autant que la conscience de la personne est encore dominée par le pou-

voir double de la tradition sociale, culturelle et religieuse, et par un ego inévitablement conditionné par une culture particulariste et exclusive. Pour s'affranchir de cette double servitude, il faut nouer une relation où l'une au moins des parties est un individu affranchi, ou bien où les égos (deux ou davantage) produisent au contact de l'autre, c'est-à-dire par friction, un phénomène de « combustion spontanée » qui consume parti pris et égoïsme et ouvre la porte à la découverte — dans un élan joyeux ou par des conflits tragiques. Dans la grande majorité des cas, ce « feu » ne s'allume que lorsque la relation met en contact deux *organismes* humains, et non pas seulement deux egos. C'est parce que l'on se rend compte aujourd'hui de la réalité du fait, qu'on le comprenne ou non, que les techniques diverses de repolarisation de soi tiennent pour indispensable le contact physique, le corps à corps, qui se traduit bien entendu souvent par l'union sexuelle ; mais la découverte du corps d'autrui, sans nécessairement passer par la sexualité, est un élément essentiel des diverses thérapies collectives qui se sont multipliées dernièrement en Amérique, et fait aussi partie des fondements du naturisme.

Il faut donc bien distinguer entre la personne dans son individualité régie par l'ego, la société et la culture, et l'organisme humain au sens le plus large et le plus profond, en tant que champ d'existence. J'utilise le mot champ, qui exprime un concept clé de la physique moderne, pour bien montrer que l'individu, pris dans sa totalité, est un champ de force, c'est-à-dire un réseau complexe et structuré d'activités interdépendantes s'exerçant sur plusieurs gammes de fréquences vibratoires. L'individu est donc un ensemble dynamique porté par la note fondamentale du soi — ensemble au sein duquel des sous-ensembles conjuguent leur activité à travers des relations constantes (organes, cellules, et dans le sens d'un mouvement et de changements d'intensité croissante, molécules, atomes, électrons, etc.).

Les relations *internes*, d'ordre cellulaire et organique, libèrent de l'énergie par le biais des processus anaboliques et cataboliques, selon des lois structurelles précises et en fonction du code génétique qui règle le comportement fonctionnel de chaque unité contenue dans le champ, c'est-à-dire dans l'organisme total. A l'intérieur du champ s'exercent des processus tant « psychiques » que « physiques ». Les relations *extérieures*, dans lesquelles deux champs d'existence humains ou davantage interagissent et s'influencent l'un l'autre, sont également structurées mais leurs schémas se sont établis au fil de l'évolution humaine, au travers des cultures et des religions, et ont été codifiées par les lois et les règles sociales et politiques.

Il s'agit aujourd'hui de changer la nature et la qualité de cette force structurante, qui est la force d'inertie de l'organisation collective, sociale, culturelle et religieuse qui règne aussi bien dans la petite tribu que dans les grandes nations, Etats-Unis ou U.R.S.S. Il s'agit de rien de moins qu'une révolution radicale dans l'ordre social, culturel et religieux auquel se conforment aujourd'hui les hommes — révolution radicale en ce sens qu'il faut faire intervenir l'énergie qui est à la racine de l'homme, c'est-à-dire le soi.

Quelques pages en arrière, j'ai évoqué le processus de repolarisation du soi qui fait passer de l'activité, du sentiment et de la conscience génériques à l'être individuel. Cette repolarisation passe par le développement de l'ego, c'est-à-dire de la faculté d'intégrer les résultats de l'expérience individuelle et quotidienne en un ensemble structuré de réponses. Cet ensemble typique constitue ce que l'on appelle le caractère de la personne. Mais *au départ*, l'ego n'est capable de fonctionner que d'après des modèles de structure qui sont imprimés de force sur l'enfant par la famille, l'école et le milieu social. Cet environnement se caractérise hélas par son étroitesse et son traditionalisme plus ou moins strict. Il n'y a pas si longtemps encore les genres de vie étaient impérativement liés au principe

de pénurie, à la lutte pour s'assurer des biens matériels et souvent aussi un « espace vital » — les géopoliticiens d'il y a seulement quelques dizaines d'années l'ont bien montré, en Allemagne entre autres.

L'ordre que l'ego impose ordinairement à la vie intérieure de la personne (c'est-à-dire les valeurs mentales, émotives et les codes de comportement qu'il établit) est donc tel qu'il ne saurait permettre d'atteindre ce pour quoi il a originellement été instauré, c'est-à-dire l'accomplissement de l'être individuel dans un organisme de conscience — un esprit affranchi de pulsions génériques et de réflexes socio-culturels inadéquats. Ces réflexes, ces tendances sont inadéquats et obsolètes parce que fondés sur une relation de type primitif de l'homme à son environnement — relation basée sur la pénurie, l'anxiété, la peur et les conflits incessants. Aussi la mentalité de la plupart des hommes est-elle totalement incapable de saisir les possibilités qui s'offrent à l'humanité au seuil d'une ère nouvelle. Le début de cette ère nouvelle est proche — au siècle prochain je pense (voir à ce sujet mon livre *l'Histoire au rythme du Cosmos*, Editions universitaires, Paris, 1984). Combien d'hommes y sont-ils préparés ? Quel degré de transformation la société aura-t-elle subi — et, question essentielle, *en quel sens* se sera-t-elle transformée ? Aura-t-elle suivi la voie des technocrates, qui règlent déjà aujourd'hui l'existence de la majorité de l'humanité, à l'Est comme à l'Ouest — ou celle qui s'esquisse à Auroville, projet de cité communautaire près de Pondichéry, en Inde ? La voie du pouvoir musclé et de la répression policière — ou la voie de l'amour intégral et de l'harmonie ?

On parle aujourd'hui de démocratie et d'individualisme. Les mots sonnent bien ; mais ils peuvent masquer l'incapacité d'exploiter constructivement les possibilités humaines nouvelles et de réaliser l'opération que l'individualisme était chargé d'exécuter *en qualité de moyen au service d'une fin*. Comme Saint-Exupéry l'écrivait dans *Pilote de guerre* : « L'individu n'est

qu'une route. L'Homme qui l'emprunte compte seul. » Nous l'avons déjà dit, dans l'évolution de la conscience l'individu ne représente qu'une étape, l'antithèse. Cette antithèse est indispensable. L'humanité a eu besoin, et continue en bien des lieux d'avoir besoin de nier la thèse, de dépasser le stade d'unité tribale inconsciente de voir apparaître des individus assoiffés de puissance, fiers de leur solitude, fiers de s'être faits eux-mêmes — de s'être faits par la force de leur révolte contre la pesanteur, l'étroitesse et l'exclusivité de traditions périmées. Mais il faut en finir avec ce stade de l'évolution. L'homme doit donc s'ouvrir tout grand à la phase qui vient — la phase de synthèse, qui doit graduellement et de façon toujours plus concrète, efficace et authentique, voir se *planétariser la conscience*.

A l'ordre *intérieur* qui se manifeste dans le champ d'existence de chacun des hommes doit correspondre une mise en ordre *extérieure* de l'ensemble de l'humanité. Le genre humain doit devenir un organisme planétaire — ou plus exactement un *organe* complexe agissant au sein de l'organisme planétaire qu'est la Terre ; car la Terre est un grand corps dans lequel nous vivons, où nous circulons, où nous sommes, *personnes totales, individus à part entière*.

Pourquoi nous a-t-il été aussi difficile de concevoir la Terre comme un organisme global où l'humanité exerce une fonction spécifique — comme chacun des règnes du vivant, les courants océaniques, les vents et les ceintures de Van Allen ? Tout simplement parce que, surtout depuis l'aube du christianisme, peut-être depuis les cultures helléniques et hébraïques pour l'Occident, et aussi en Asie pour d'autres raisons, l'homme s'efforce d'arracher sa conscience et son sens des valeurs aux réalités biologiques et telluriques de l'existence pour les centrer sur les données de l'intellect raisonnant, ou pour se dissocier, se désengager totalement des valeurs qui étaient essentielles au stade tribal de l'humanité.

Cette phase fut nécessaire, je le répète ; l'antithèse

est un passage obligé, le *Neti ! Neti !* qui s'efforce d'atteindre à l'inconnu, à l'Inconnaissable, à l'Intemporel, à l'Absolu, ou bien au Rationnel, à la Loi première, à la Pensée suprême du Grand Architecte de l'Univers. Aujourd'hui l'homme devrait être prêt à franchir un nouveau pas. Il ne s'agit plus d'éprouver le besoin de nier la validité de la thèse (l'unanimité tribal et ses comportements obligés) ou de l'antithèse (l'individualisme des grands rebelles, des aventuriers qui cherchent l'or, ou des ascètes et des saints qui cherchent Dieu). Il s'agit d'allier ces deux états dans ce qu'ils ont de plus riche et de plus authentique. Le nouveau but évolutif est une communauté planétaire *surtribale*, une communauté d'individus entiers, pleinement conscients, intérieurement libres, où chacun apporte à l'ensemble planétaire la « vérité d'existence » qu'il a conquise lui-même, c'est-à-dire son aptitude à accomplir efficacement *tout ce que sa place et ses fonctions au sein de la communauté terrienne exigent de lui.*

Cet idéal est celui de la « société gnostique » décrite par Sri Aurobindo ; c'est dans cette direction que les plus intuitifs des « hippies » ont essayé de marcher, à tâtons souvent ; certes, on peut sourire avec condescendance et parler d'utopie. Reste que dans l'économie cyclocosmique du monde, ces efforts annoncent un état sursocial de l'existence humaine, vers lequel tend inévitablement l'évolution, qui sera le véritable état *Omega* (débarrassé de l'imagerie catholique dont Teilhard de Chardin l'a revêtu), et symboliquement l'état de semence — le Plérôme.

Comment l'homme peut-il y parvenir ? Selon un processus à la fois individuel et collectif, qui naît de la transformation de l'image que l'individu a de lui-même et de l'Homme en général. Qui vient aussi d'une mutation qualitative des relations que l'on entretient avec autrui, de l'apparition de représentations et d'idéaux nouveaux de ce que peuvent être les relations à l'intérieur d'un petit groupe de personnes pour commencer, puis au sein de la société humaine tout entière — pro-

gramme ardu qui semble souvent irréalisable. Cela ne peut arriver par miracle, ni une fois pour toutes. Il faut semer le grain, et le temps venu, en sa saison, il germera ; alors une nouvelle société apparaîtra.

Le premier pas s'effectue lorsque l'on se rend compte que ce processus est non seulement possible, mais inéluctable. Personne n'a jamais sacrifié le présent au profit de l'avenir sans que ce présent soit devenu totalement obscur et vide, ou sans croire avec une conviction absolue que le sens du processus est inévitable — et qu'il va donc de soi que l'on y participe, tout simplement parce que rien d'autre ne compte vraiment. La première attitude naît du désespoir ; la seconde de la foi. Chacun se justifie, selon les circonstances. La seconde attitude est plus constructive, car elle procède d'une connaissance de ce qui vient, connaissance intuitive par-delà la raison et les arguments. L'appel se fait entendre avec une urgence telle que la réponse de l'individu est inévitable — irrationnelle, certes, mais créatrice de lendemains. Dans certains esprits particulièrement dynamiques et créatifs, cet appel se traduit par une philosophie. A partir de là, la vision nouvelle de ce que sont dans leur nature profonde les valeurs ultimes de l'existence peut s'exprimer dans un genre de vie nouveau, et dans des relations renouvelées.

Il me semble très difficile de décrire ce genre de vie nouveau, de présenter de manière lucide, concrète et efficace les relations nouvelles dont on pressent intuitivement la nature et à la saveur desquelles on aspire, sans se placer d'un point de vue holiste tel que celui que j'expose ici. Car c'est bien d'une philosophie des ensembles que l'on a besoin. Mais on ne peut y adhérer que lorsqu'on a compris que le « Je » est un concept limitatif tant qu'il reste lié à un milieu culturel traditionnel, et aussi longtemps que le sentiment du Je n'est pas intégré, ne s'est pas fait *le serviteur* de l'éthique du NOUS.

Mais il ne suffit pas de dire NOUS, ni de penser au pluriel. Il faut au contraire être très prudent, car l'at-

trait de la forme groupale ancienne se fait vivement sentir en période de crise profonde, de déception et d'échec. Le *nous* inconscient de la communauté tribale, avec son psychisme collectif dominateur et la soumission au rituel et au chef paré d'un *mana* mystérieux, du pouvoir magique qui le caractérise, est un plaisant et paisible refuge pour les voyageurs fatigués et les personnalités perturbées. Le « groupe » attire derrière ses digues les egos rompus par la tempête qui cherchent à parer l'assaut du prochain orage. Mais ce n'est pas ainsi que se forme la semence, ou que naît le Fils de l'Homme. Le Plérôme n'accueille dans son intégrité rayonnante que l'individu fort et entreprenant qui a su remporter des victoires répétées sur l'emprise rétrograde de l'Ere des Ténèbres (*Kali Yuga*). Ces victoires sont les « épreuves » des textes anciens qui décrivent le chemin de l'Initiation — c'est-à-dire le processus qui conduit au Plérôme. Les descriptions en sont bien entendu symboliques, mais les victoires remportées par le candidat à l'initiation sont, elles, très réelles.

Aujourd'hui ce processus prend une forme très différente, surtout pour l'Occidental dont l'ego structure fortement la conscience. La vie elle-même est l'examineur, le dispensateur d'épreuves pour qui a la force de caractère de ne pas se dérober devant les obstacles — comme le font tant de gens, qui se laissent séduire par les échappatoires qu'offre l'informe ou l'archaïque, et savent si bien se justifier en discourant sur les raisons de suivre des chemins de traverse pour éviter d'affronter face à face le grand ennemi, l'ego, et sa baguette magique qui transforme les rapports à autrui en un petit tabouret, si commode pour aller se jucher sur le trône de la glorification de soi, ou aller s'enfoncer dans la couche moelleuse de l'autosatisfaction.

Le vrai chemin est solitaire. Il semble imposer l'isolement à qui le foule ; mais il est facile de se méprendre sur le sens que les sages et les yogis de l'Inde donnaient au mot « isolement » à une époque où la société était imbibée de rituels, et où hommes, femmes et

enfants étaient confinés à des rôles stricts, héréditaires, strictement conformes à un schéma d'existence collective tracé par la main de Dieu. L'isolement signifiait alors la décollectivisation de l'homme, la rupture qui l'obligeait à affronter son soi transcendant — et de nombreuses pratiques de méditation poursuivaient ce même but. Aujourd'hui l'homme est (en un sens au moins) individualisé ; mais il vit dans une société chaotique qui vénère l'égo et où l'individualisme n'est pas ce qu'il devrait être. Comment peut-il se transformer pour trouver sa forme véritable si ce n'est par la magie des relations intégralement vécues, dans le bonheur ou la tragédie ?

La bonne méthode consiste donc à vivre une vie de relations pleines, quelles qu'en soient les conditions et les circonstances, à apprendre à s'ouvrir au contact avec autrui, à ne pas être possessif, à être humble, authentiquement disponible chaque fois et partout où il est besoin, à vaincre la peur, à résister à la tentation des échappatoires faciles, et à dominer la tentation de tirer fierté de son humilité et de sa sagesse. Il s'agit par-dessus tout de ne rien tenir pour acquis, et de s'interroger sur toute prétention à une révélation ou à un privilège particuliers. De continuer d'avoir foi quand on ne peut croire à rien, quand la vérité même semble douteuse — foi en l'inévitable. D'être ouvert, prêt à accepter, prompt à vouloir, préparé à la rencontre avec l'inévitable, quelque forme ou quelque déguisement qu'il prenne, en tenant ferme et sûr sa propre vérité et son sens de la destinée.

Le soi et l'autre sont les deux pôles éternels de l'existence, le *Yang* et le *Yin* du cycle du changement du processus de croissance. Dans la relation, l'homme découvre son être véritable ; et cette découverte lui fait comprendre enfin la signification profonde du principe de relation qui est le secret suprême de l'existence. Le secret se révèle à qui franchit le seuil du Plérôme — se dévoile à la conscience holiste qui embrasse désormais le vaste panorama des cycles existentiels,

de l'alpha à l'omega. Participant du symbolisme de la semence, l'homme voit en lui-même que tout est consommé, et comprend aussi en même temps que tout en lui-même est germination, nouveau commencement. Il participe donc de la conscience de l'Eon. Il devient Eon, plénitude du Temps, Eternité — dans un « instant » de suprême clarté. Il comprend le monde ; et le poids du monde vient peser sur son esprit illuminé, qui est un avec l'Esprit du Tout. Un homme est devenu Homme : « Je » est devenu Nous.

DEUXIÈME PARTIE

LE MODE MÉTAPHYSIQUE

CHAPITRE V

LES FONDEMENTS D'UNE MÉTAPHYSIQUE DE L'INTÉGRITÉ

Nous allons entreprendre de donner une formulation métaphysique aux principes fondamentaux de l'existence, en composant une représentation cohérente et compréhensible de ce que sont les atomes, les hommes et les univers dans une perspective transcendante. Je tiens à préciser qu'en brossant ce tableau, je ne cherche pas à inventer un nouveau modèle théorique et intellectuel de l'univers, mais tout simplement à extraire des données immédiates de l'expérience humaine une signification et des conséquences universelles.

L'expérience la plus précoce et la plus élémentaire oblige l'homme à constater que le changement est incessant et que se produisent des événements qui lui semblent, à tort ou à raison, strictement aléatoires, c'est-à-dire dus au hasard ; mais en même temps il constate qu'à l'intérieur du changement on peut distinguer ordre, périodicité et cycles de manifestation. Nous partirons de cette dualité du changement et de l'ordre pour généraliser et interpréter sa nature et ses effets, et chercherons à parvenir à des conclusions universelles et métaphysiques. En constatant que le mouvement et l'activité sont partout, nous déduisons de cette acti-

tivité qu'elle exprime la libération de ce que nous appelons l'énergie. Nous observons la naissance, la croissance et la décomposition des organismes vivants, et de toutes sortes d'ensembles d'activités. Nous en déduisons qu'agit quelque force d'intégration qui établit, entretient ou transforme les caractéristiques reconnaissables de ces organismes ou de ces systèmes organisés d'activités.

Le véritable philosophe n'est pas un inventeur, mais un interprète. Il cherche à fournir aux hommes une représentation du monde qui donne à l'existence humaine, sous tous ses aspects, un sens, une cohérence, une direction et un but. Il doit donc partir des faits que son auditoire connaît d'expérience ou pourrait connaître mais il ne peut pas, il ne doit pas en rester aux faits ; il ne doit pas non plus se perdre dans l'analyse et la dissection de ces faits, avec l'ambition de s'en rendre maître — c'est là la tâche du scientifique et de l'ingénieur. Il doit au contraire pénétrer au travers des faits comme s'il s'agissait des portes d'une plus grande sagesse. Symboliquement parlant, il doit s'efforcer de « voir » le chêne millénaire à l'intérieur du gland, de contempler les cycles universels dans les instants où la conscience se trouve illuminée, instants où l'être tout entier *entre en résonance* avec le rythme de l'univers dont il participe, le plus souvent hélas inconsciemment. Il doit passer de la contemplation de l'organisme vivant à l'intuition sensible de la « vie » qui l'emplit et qui est partout dans la biosphère terrestre.

S'il sait persévérer dans son vol vers une connaissance toujours plus étendue, il pourra sentir le pouls de l'univers — ce grand souffle qui s'étend puis rentre en lui-même. C'est parce qu'il y a encore des sphères au-delà des sphères qui restent à percevoir ou à appréhender par l'intuition, qu'il doit acquérir une compréhension abstraite permettant de tendre vers l'essence des choses et d'elle-même — au-dedans, au travers, au-delà des ensembles dimensionnels et des processus

d'émergence et de désintégration. Dans cet état de conscience, il peut saisir le sens des principes ultimes qui sont à la fois transcendants et immanents — principes essentiels qui n'apparaissent nulle part sous forme de pure existence, mais dont la présence et la nécessité sont partout accessibles à l'intuition.

Les chapitres qui suivent sont le fruit de la longue quête d'un homme à la recherche de la compréhension et de la sagesse. Ils peuvent au premier abord paraître abstraits et métaphysiques ; mais leur matière est de la plus haute importance pour que la conscience se développe et évolue, et que l'homme survive à la mutation qui bouleverse la société. La représentation du monde qui y est proposée n'est bien évidemment pas radicalement neuve. Bien des notions sont déjà connues, mais je me suis efforcé de les formuler d'une façon nouvelle, proche des problèmes contemporains, et notamment de la protestation de la jeunesse contre la vision du monde quasi périmée qu'offrent les religions traditionnelles et les académismes socio-culturels en place. Il ne faut donc pas voir dans les pages qui suivent un exercice intellectuel ou un envol de l'imagination pour transcender le monde ; on y cherchera plutôt, au fil d'une lecture et d'une méditation soigneuses, les clés qui s'y trouvent peut-être et qui permettront de découvrir un monde nouveau de « réalités » — un monde de grands rythmes et de profonde paix, un monde sans angoisse, sans crainte religieuse, sans culpabilité.

Les principes fondamentaux de l'existence

La science contemporaine représente le monde comme un ensemble de mouvements universels et incessants. Mais s'il comporte une composante aléatoire, ce mouvement n'est pas chaotique ni livré au hasard ; c'est un mouvement ordonné, mouvement qui se manifeste au sein de *champs* plus ou moins nettement défi-

nis et relativement permanents. L'existence est le fait d'ensemble existentiels — ensembles composés de parties et en même temps fonctionnant eux-mêmes en tant que parties d'ensembles plus vastes. Parce qu'un ensemble est composé de parties multiples ou d'éléments agissant en réciprocité et en interdépendance, il existe nécessairement à l'intérieur de l'ensemble une force structurante — ou de façon plus abstraite un Principe d'intégration doué du pouvoir d'intégrer des éléments disparates et de maintenir efficacement la structure qui les caractérise et qui les lie dans leur champ d'activité pendant toute la durée de l'existence de l'ensemble.

J'appelle ce Principe d'intégrité l'UN pour la bonne raison qu'un mot simple, reconnaissable, écrit en capitales, permet d'éviter les résonances mythologiques, religieuses et émotives de la plupart des vocables que l'on pourrait aussi employer. J'utilise aussi le mot SOI, écrit en capitales, pour exprimer la même chose, c'est-à-dire le principe d'intégration et la force qui crée et définit le rythme, la tonalité et l'individualité fondamentaux d'un ensemble, c'est-à-dire son identité relativement permanente au travers de changements constants, à l'intérieur comme à l'extérieur. Lorsque je parle du soi d'une personne donnée ou d'un univers donné, j'évoque l'*aspect unitaire* de la personne tout entière, ou de l'univers tout entier. L'*aspect multiple* de ces ensembles — humains et cosmiques — tient au fait qu'ils sont à leur tour composés de milliards de parties ou de sous-ensembles (cellules ou étoiles) dont l'activité propre est assujettie à celle de l'ensemble dont ils participent.

Tout ensemble a donc pour fondement *un soi* ; ce soi n'est toutefois que l'expression existentielle du Principe d'Intégrité abstrait et métacosmique, le SOI ou l'UN. Ce Principe n'est pas une entité. Il agit partout, en permanence, en quelque lieu ou à quelque moment où et quand il y a ensemble existentiel, quelle qu'en soit la taille. L'existence ne peut se concevoir qu'au travers

d'existants, c'est-à-dire au travers de champs d'activités relativement individualisés, délimités par des frontières plus ou moins précises, et possédant un rythme fondamental qui leur est propre et qui sert de support à des particularités individuelles ou génériques.

Le mouvement qui se manifeste à l'intérieur d'un ensemble doit être compris comme une activité ; c'est ainsi que l'on peut parler de l'atome, de l'homme ou du système solaire comme de *champs d'activités*. Tout existant constitue un champ d'activités ; ces activités sont fonctionnelles (au sens le plus large du terme) parce qu'elles sont interconnectées, interdépendantes, et structurées par une force d'intégration. Nous allons voir que cette force d'intégration agit de deux manières ou à deux niveaux. Aussi loin que l'on puisse aller dans l'abstraction, elle est ce que j'appelle le Principe d'Intégrité, l'UN ; c'est cette même force qui structure, ou donne « forme » (au sens abstrait) au champ existentiel d'activités. Nous allons voir que cette force est l'un des deux aspects fondamentaux de ce qu'il nous faudra bien nous résoudre à appeler, faute de termes mieux appropriés, la conscience et la pensée — mais non point pour désigner ce que l'Occident associe habituellement à ces deux termes ambigus.

L'activité suppose une libération d'énergie ; mais ici encore les mots peuvent être compris de trop de façons différentes, et je dois préciser ce que j'entends. La physique rudimentaire définit habituellement l'énergie comme la capacité d'effectuer un travail. Mais il est difficile à l'esprit de l'homme ordinaire de dissocier cette capacité et l'exécution effective du travail d'une entité quelconque qui exécute. Habituellement on tient pour évident que l'activité suppose l'acteur, et qu'une exécution sous-entend qu'un exécutant agit à l'extérieur de lui-même.

On peut concevoir l'énergie sous deux aspects : potentiel, ou cinétique. Le pianiste qui s'apprête à exécuter un morceau de musique écrite ou une improvisation sur son instrument contient une énergie poten-

tielle qu'il libère en jouant. C'est par assimilation à cet exemple que l'on déduit en général que l'existence correspond à une libération d'énergie potentielle par l'intermédiaire de formes existentielles — cosmiques, biologiques, atomiques, humaines — et qu'il doit donc y avoir un Libérateur, un exécutant surexistentiel, c'est-à-dire Dieu. Ce Dieu, qui est aussi extérieur à l'univers que le pianiste au piano « désire » créer un univers existentiel pour « jouir » de la concrétisation de son pouvoir infini et de sa capacité à s'exprimer au travers d'une multitude de formes. Il est par essence transcendant à l'univers, même si en tant qu'exécutant il est immanent dans l'exécution. Selon le point de vue hindou, Il est l'Unique acteur — l'unique auteur de toutes les activités existentielles. Pour l'héritier de la tradition judéo-chrétienne, ce Dieu a fait l'homme à Son image, et en tant qu'Ame créée par Dieu, l'homme est transcendant à son propre corps. L'homme s'exprime dans la représentation de la vie avec son caractère unique et son « libre » arbitre ; le spectacle qu'il donne est bon ou mauvais, et le conduit en conséquence au Paradis ou en Enfer.

Dans cette image anthropomorphique de l'existence, et de ce qui est au-delà et au-dessus, Dieu est l'Etre Unique et Suprême — que les Védas décrivent comme « L'Un qui n'a pas de second ». Il est l'Unité absolue. Et la difficulté — voire l'impossibilité fondamentale — de toutes les métaphysiques purement monistes consiste à passer de « l'Un qui n'a pas de second » à un monde plein de la multitude des existants individuels — monde où se trouve l'individu qui parle de cet Un qui n'a pas de second. La situation est assurément très embarrassante. S'il y a en Dieu un « désir d'être multiple », comme le soulignent souvent les théologiens, ce désir est alors la semence de la multiplicité. Une unité dans laquelle la multiplicité est latente ne saurait plus être une unité absolue ; or dire du monde de la multiplicité qu'il n'est qu'une illusion relève de la prestidigitation intellectuelle.

Il ne faut donc pas voir dans l'unité un absolu. C'est la raison pour laquelle nous parlons ici d'un état de totalité ou d'intégrité, plutôt que d'unité. Le pianiste qui souhaite exprimer ses émotions ou qui cherche à obtenir des satisfactions, de l'argent ou la célébrité en jouant de la musique est un *ensemble* de pulsions, de pensées, de désirs, d'émotions, d'activités physiques — et non pas une unité. Lorsqu'il exécute un morceau, l'énergie potentielle liée à certaines des composantes de sa personnalité totale devient énergie cinétique, c'est-à-dire énergie libérée. Mais il n'est pas seul au monde, et la libération de cette énergie est motivée par une sorte de besoin, ne serait-ce que la nécessité de se décharger d'un excédent d'énergie en jouant, ou, comme on dit, seulement pour le plaisir.

Lorsque je parle de l'UN, il ne s'agit pas d'un UN, d'un Etre Suprême, mais bien d'un Principe d'Intégrité qui agit sans différenciation d'essence de la même façon dans *tous les ensembles*, qu'il s'agisse d'atomes, d'hommes ou de galaxies. Sans cette activité — peut-être faudrait-il dire cette « présence » catalytique de l'UN, il n'y aurait pas d'existant, pas d'ensemble d'activités, pas de champ limité d'existence, pas de cycle fini de temps — il n'y aurait qu'un écoulement diffus ou une libération explosive d'énergie.

Pourtant cet UN, ce Principe d'Intégrité, n'est pas responsable du fait existentiel du mouvement donc de la libération d'énergie. Il est uniquement responsable du fait que toutes les libérations d'énergie s'effectuent sous forme d'*unités d'énergie*, ou, pour utiliser la terminologie de la science contemporaine, sous forme de quanta d'énergie. Un univers naît de la libération d'un quantum énorme d'énergie. Tout cycle existentiel (ou tout processus d'existence) commence avec une libération unique d'énergie. Mais d'où vient cette énergie cinétique ? La conception théiste veut qu'elle vienne de Dieu, l'Acteur cosmique dont l'Etre infini est omnipotent, et contient une potentialité infinie de libération d'énergie, c'est-à-dire d'activité créatrice.

La représentation cyclocosmique et holiste du monde proposée ici conçoit différemment et de manière plus compréhensible le processus de libération d'énergie. Le concept de Dieu demeure, mais non plus en tant qu'absolu. On peut continuer de considérer Dieu comme la source du flux d'énergie libérée « au commencement » d'un cycle universel d'existence ; mais une source est (au sens strict) l'endroit où l'eau sort du sol et apparaît au regard. L'eau, qui vient de nappes diffuses, de rivières ou de lacs souterrains s'écoule *au travers* de la source. Les sons qu'émet l'homme avec sa voix prennent forme dans le larynx et la bouche ; mais l'énergie et le contenu émotif ou intellectuel des sons ainsi exprimés proviennent de l'ensemble de l'organisme humain.

On se gardera encore une fois d'une interprétation trop littérale des images. Il s'agit seulement ici d'illustrer par un exemple familier le fait que l'énergie qui est libérée dans le champ d'activité d'un cosmos — macrocosme ou microcosme, peu importe — surgit à l'existence dans un acte unique *par l'intermédiaire* d'un UN, mais *provient* de ce que l'on pourrait représenter comme un Océan infini d'énergie potentielle.

Potentiel et réalité

Les mots « potentiel » et « potentialité » jouent un rôle majeur dans la philosophie que je propose. Il faut bien saisir leur relation aux mots « réel » et « réalité » car la quasi totalité de l'édifice repose sur cette relation et sur la compréhension que l'on en a. Si je choisis de parler de potentialité plutôt que de possibilité, c'est parce que ce qui est *possible* peut ou peut ne pas se manifester sous forme de faits existentiels réels, tandis que ce qui est *potentiel* (au sens où j'utilise le mot) se réalisera inévitablement à un moment et en un lieu quelconques de l'espace.

Au sens métaphysique, cette distinction entre le pos-

sible et le potentiel est de la plus haute importance, notamment en ce qui concerne la nature de Dieu ou de la Réalité suprême. Selon la conception théiste, dont la *Bhagavad Gita* est probablement l'expression la plus ancienne, Dieu est par essence transcendant à l'univers qu'Il a créé, dans la mesure où cet univers ne réalise que quelques-unes des possibilités infinies que l'imagination infinie de Dieu pourrait concevoir et que Sa volonté omnipotente pourrait réaliser. Dans la *Gita*, Krishna dit : « Ayant produit cet univers avec une partie de moi-même, j'en reste séparé et intact. » Le concept est anthropomorphique car il déifie ce qui se produit lorsque l'artiste, ayant achevé une œuvre, en un sens s'en retire, mais reste en possession de possibilités immenses de création future. Les créations futures de l'artiste ne sont que des possibilités, car il peut tout aussi bien les réaliser concrètement ou ne pas les réaliser du tout.

Dans ma représentation cyclocosmique du monde, ce qui est potentiel va se réaliser. L'Océan de potentialité infinie non seulement contient à l'état latent tous les modes possibles d'existence — ou pourrions-nous dire toutes les solutions possibles aux problèmes infiniment complexes de l'existence — mais toutes ces possibilités *ont été, sont ou seront réalisées* sous forme d'une infinité d'univers dans une Durée infinie et une Spatialité infinie elle aussi.

Cela signifie qu'il existe une relation fondamentale entre le Potentiel infini et la multiplicité des modes d'existence. Si d'autre part on conçoit Dieu comme « séparé » de l'univers, ne réalisant que *certaines* des possibilités de sa Conscience divine, selon son bon vouloir, alors il n'existe pas de relation essentielle entre ce Dieu transcendant et le règne de l'existence. Il peut « désirer » semblable relation et créer l'univers, mais tout aussi bien il peut ne rien désirer de tel. Si en outre Sa créativité demeure en Lui et n'est qu'un Jeu (*Lila* en sanscrit) de son imagination, ce qui fait véritablement de lui l'Unique Acteur, le monde n'est que *maya*

(que l'on traduit par « illusion »), l'existence n'est assurément qu'un jeu d'ombres, un rêve que la pensée de Dieu projette sur l'écran de sa solitude ; c'est d'ailleurs peut-être ce que le *Vajang*, le jeu d'ombre javanais, est censé suggérer.

Si par contre on se représente le Potentiel Infini comme une matrice infinie dont tous les modes et toutes les formes possibles d'existence doivent sortir pour accéder à la réalité — comme nous allons le voir, cette apparition se produit lorsque la *nécessité* de ces formes se fait sentir au stade terminal d'une des phases du développement cyclique de la conscience — la nature même de la représentation métaphysique du cosmos en est fondamentalement changée. Nous l'avons déjà dit, notre représentation repose sur la relation fondamentale entre le Potentiel Infini et l'existence — celle de nombreux univers et de tous les ensembles cyclocosmiques qu'ils contiennent. Cette relation est un fait absolument fondamental. C'est la relation entre le potentiel et le réel, donc entre le non-encore manifesté et le manifeste, qui comprend aussi le déjà manifesté qui n'est plus manifeste.

Cette relation, si on la conçoit dans une Durée infinie, doit être de nature cyclique, sans quoi il ne saurait être question d'un univers ordonné dont les clés sont le Rythme et l'Harmonie. On peut donc concevoir une alternance périodique d'états de manifestation et de non-manifestation ; c'est l'image que propose l'hindouisme traditionnel lorsqu'il évoque une succession infinie de *manvantaras* (périodes d'existence cosmique et de *pralayas* (périodes de non-existence totale ou de repos divin) — chacune de ces périodes ayant une durée de plusieurs milliards de nos années humaines.

On peut pourtant douter que cette image d'alternance quasi absolue de périodes de manifestation et de non-manifestation soit la représentation la plus subtile qu'ait conçue la mentalité hindoue ; il pourrait ne s'agir que d'une image populaire, ou exotérique, directement inspirée par le phénomène de la respira-

tion — expir et inspir. La philosophie chinoise antique propose une image qui me semble plus convaincante et plus riche : deux Principes cosmiques, le *Yin* et le *Yang* sont en *relation réciproque constante*, l'intensité de l'un croissant tandis que celle de l'autre décroît, et *vice versa*. Si l'on fait correspondre ces deux Principes aux états de non-manifestation et de manifestation (c'est-à-dire à la potentialité et à la réalité) on voit que manifeste et non manifeste sont toujours présents, mais avec un degré d'intensité qui varie selon un cycle. Si tel est le cas, l'image tout entière de l'existence en est changée, et devient plus compréhensible à l'esprit moderne en même temps que plus fructueuse.

Le symbole chinois du Tai Chi représente le *Yin* et le *Yang* inscrits dans un cercle. Leur relation est en tout point dynamique ; elle ne laisse nulle place au repos statique, et se modifie constamment. Mais il y a aussi Ce qui embrasse toutes les phases de la relation éternellement et cycliquement changeante de ses deux Principes. C'est le TAO. Ce TAO est l'Harmonie immuable de la Totalité bipolaire du Réel. Totalité, ou Intégrité, ou Holos : on ne saurait en effet parler de « l'Unité » du TAO car il s'agit de l'harmonie, du jeu polyphonique de deux principes d'existence.

On peut appliquer le concept chinois du TAO et du processus cyclique *Yang* et *Yin* à tout cyclocosme particulier — univers, hommes ou atomes. Il vaut pour le cycle de l'année, le cycle de la vie humaine, le cycle de la vie de l'univers, car tous ces cycles ont un commencement et une fin. Mais je ne me préoccupe pas *uniquement* de l'existence comme processus dynamique qui commence avec la libération d'un quantum d'énergie et un lot particulier de potentialités qui prendront pleinement réalité à l'état *omega*, en fin de cycle. Je veux aussi traiter de la relation entre le fait même de l'existence et tout ce qu'il implique, et la potentialité infinie d'existence — donc cet Océan de potentialité qui pour la pensée ne semble être que « non-existen-

ce ». Cette relation n'est donc pour nous qu'un concept purement métaphysique. Nous allons pourtant voir que ce concept, aussi abstrait qu'il puisse sembler au premier abord, gouverne la démarche la plus élémentaire de l'homme vis-à-vis de ce que l'on nomme la spiritualité.

En effet, si l'existence et la non-existence — le réel et le potentiel — sont en relation constante, maintenant et toujours, alors la manière dont nous abordons l'existence en est radicalement transformée. En termes simples, cela signifie que l'individu — le cyclocosme humain — peut faire l'expérience, toujours et à un moment quelconque, de l'existence et de la non-existence à la fois. La vie n'est pas seulement la traversée des phases successives du cycle existentiel qui le conduit de la naissance à la mort. A chaque instant, et toujours, il est partiellement vivant et partiellement mourant. Il balance incessamment entre l'état de réalité et l'état de potentialité — qui peut être aussi un état de « re-potentialisation ». Chez le nouveau-né, le pôle du potentiel domine, et l'emporte sur le réel. A mesure que l'individu mûrit et agit, il réalise de manière croissante le potentiel de sa naissance, et la potentialité décroît donc en lui. Parvenu à la vieillesse, et surtout s'il a mené une vie très pleine, l'accumulation de ce qu'il a réalisé pèse sur sa conscience ; sa pensée et ses structures affectives perdent leur souplesse, c'est-à-dire que leur potentiel de changement et d'adaptation diminue, et la sclérose ou la sénilité conduisent peu à peu à la mort physique — ou à ce que le physicien pourrait appeler la victoire de l'entropie et le retour à l'indifférenciation chimique.

Mais ce n'est là qu'une des deux faces du tableau. L'organisme humain vieillissant perd sa vigueur — sa capacité à exprimer sa puissance au travers d'activités consommatrices d'énergie. Mais un processus inverse s'instaure, ou tout au moins est susceptible de s'instaurer et de prendre une ampleur considérable. A mesure que s'amenuise la vitalité du corps, la personne qui

vieillit peut acquérir une sagesse rayonnante, et il peut s'instaurer un processus de re-potentialisation en opposition polaire au processus d'usure et de désintégration physiques. « Puissance » et « conscience » forment elles aussi l'une des dualités élémentaires de l'existence ; or la conscience peut transcender l'existence elle-même.

Le mot « conscience » a des acceptions multiples. Il prête notamment à confusion car on l'associe au mot « pensée » ou « esprit » — autres termes ambigus. Il me semble donc essentiel de préciser l'usage que je fais de ces mots dans la perspective d'une philosophie cyclocosmique et holiste.

Conscience, holisme et relation

Tout ensemble existentiel suffisamment intégré pour posséder un rythme propre d'existence qui structure un jeu cohérent d'activités fonctionnelles est conscient ; mais il est autant de niveaux de conscience que de niveaux d'intégration. Ce que l'on appelle habituellement conscience en ce qui concerne l'homme est la « conscience réfléchie » définie par Teilhard de Chardin. C'est une conscience qui fait retour sur elle-même et se trouve à la fois centrée sur et structurée par un ensemble collectif (d'ordre socio-culturel) de schémas de réponse à l'existence, et par l'ego individuel ; les scientifiques parleraient probablement d'information en retour. Mais tout ensemble existentiel possède une certaine conscience, aussi vague ou diffuse soit-elle. Sous sa forme première, au niveau de l'ordre biologique, la conscience est davantage une sorte de sentience ; plus haut sur l'échelle de la complexité, on peut parler de réponses émotives et de sensibilité — des expériences récentes ont établi la sensibilité stupéfiante des plantes, sensibilité qui peut se manifester par des émotions caractérisées en réponse

à la pensée humaine *. Mais il n'y a aucune raison de refuser une sorte de conscience à ce que l'on appelle la matière la plus élémentaire — atomes et molécules.

La conscience est principe d'intégration en acte. C'est l'expression la plus fondamentale de la relation. Dans tout ensemble existentiel, la conscience est l'essence de la relation qui unifie des activités interdépendantes en un système organisé relativement stable. La conscience croît en complexité, en intensité et en qualité au fur et à mesure de l'évolution du système. Plus les structures de relations réciproques et de changements interactifs sont complexes et durables, plus la conscience de l'ensemble est développée.

Les parties constitutives d'un ensemble sont mutuellement reliées et interagissent fonctionnellement, en permanence ; cette interaction complexe produit une conscience interne de nature fondamentalement systémique, ou organique. Ce type de conscience reste chez l'homme contemporain en-deçà du seuil de ce que l'on appelle ordinairement de ce nom, ce qui ne l'empêche pas d'avoir des répercussions sur la formation de l'ego, et même d'y intervenir puissamment. La conscience du moi se forme surtout au contact des relations *externes* — c'est-à-dire des relations avec le milieu, avec les personnes et avec la culture qui entourent l'enfant à partir de la naissance, voire avant. Au chapitre précédent, nous avons distingué les relations matricielles des relations associatives. Chacun de ces types de relation se traduit par un type distinct de conscience ; mais le moi est en général remarquablement habile à tout mélanger et à confondre ces deux

* Il s'agit des expériences effectuées par Cleve Backster, et rapportées par Peter Thompkins et Christofer Bird dans *The Secret Life of Plants*, Avon, New York, 1973. Il apparaît que non seulement les plantes, mais aussi les cellules font écho ou réagissent à ce qui affecte les organismes vivants dans leur voisinage ; ce qui pourrait illustrer que la biosphère tout entière est d'une certaine façon un champ intégré.

modes de conscience ; c'est cette confusion qui donne lieu à des complexes.

Les caractéristiques des relations et de la conscience qui résulte de leur agencement formel dépendent du niveau d'intégration auquel fonctionne l'ensemble conscient. Le principe d'intégration, l'UN, est en lui-même dépourvu de qualités et de caractères particuliers. Il n'est rien d'autre qu'une force omniprésente, à l'efficacité permanente, inhérente à toute libération d'énergie se trouvant à l'origine d'un cycle particulier d'existence. On peut aussi voir dans l'UN la Loi fondamentale de l'existence ; mais les mots, quels qu'ils soient — force, loi, présence catalytique — sont inadéquats. Peut-être la gravitation est-elle l'aspect fondamental de l'UN au niveau de la matière. Au niveau des organismes vivants capables d'entretenir leur métabolisme, de guérir, de se reproduire et de se transformer, l'UN opère comme la Vie. On peut se le représenter comme l'Amour universel dans le domaine de la relation. C'est ce même principe qui *concentre et forme* la conscience en pensée.

Rappelons encore une fois que lorsque nous parlons ici de l'UN, il ne s'agit pas d'un UN, être suprême mystérieux qui agit partout. Il s'agit de quelque chose qui correspond probablement au concept hindou d'*Atman*. Dans une perspective moderne, on pourrait aussi parler de Principe d'Existence, pour autant que l'on conçoive l'existence sous forme d'ensembles existentiels, l'UN étant le principe holiste qui fait l'intégrité de tout ensemble, c'est-à-dire de tout cyclocosme.

On peut donc se représenter la conscience comme l'*Aura de l'ensemble*. Au même titre que l'état d'ensemble signifie qu'il y a relation entre toutes les formes et à tous les niveaux de l'activité existentielle, il signifie aussi qu'il y a conscience. On peut toutefois concevoir un type de conscience qui en un sens transcende l'état d'ensemble unitaire, tout en participant de l'état de relation, cette fois au niveau de la relation entre l'existence et la non-existence — ou plus précisément de la

relation entre l'existence réelle et la *potentialité infinie d'existence*.

Evoker une potentialité infinie transcende d'une certaine manière le niveau auquel l'UN opère à l'intérieur d'un ensemble quelconque, atomes, hommes ou univers. L'infini n'est ni totalité ni ensemble. Le temps, à l'échelle de cycles de durée immensément variée, relève du domaine des ensembles ; de même les champs spatiaux de force entre les limites desquels se déploient les activités propres aux ensembles. Lorsque l'on associe le concept de temps à celui d'infini, on parle de « durée infinie ». De même il faudrait, pour désigner des champs spatiaux infiniment étendus, user du terme de spatialité, ou (dans l'acception la plus abstraite et la plus transcendante du terme) d'ESPACE, comme représentant la potentialité infinie d'apparition de champs finis. Cette potentialité infinie peut se manifester dans la réalité non seulement par des ensembles cosmiques multidimensionnels, mais aussi dans le point mathématique adimensionnel. De même la Durée infinie transcende le concept de longueur mesurable du cycle ; elle est à la fois la potentialité de l'Eon le plus étendu dans le temps, mais aussi le concept le plus mystique de l'instant, du moment intemporel.

Le point essentiel est qu'une relation unit d'une part le Potentiel infini et d'autre part toutes les formes imaginables d'existence. Cette relation est transcendante dans la mesure où l'un de ses pôles, le Potentiel infini, est lui-même transcendant. Il ne s'agit pas d'une relation entre des ensembles existant à un même niveau (relation horizontale), ou entre un ensemble moindre et un ensemble à la fois plus grand et plus complexe dont l'ensemble moindre serait une partie (relation verticale), mais d'une relation entre l'Infini et tous les ensembles finis. On ne saurait dire que l'Infini contient effectivement le fini, pas plus que l'on ne peut prétendre que le Potentiel infini donne naissance à un ensemble fini, un univers — si ce n'est par la vertu de la métaphore. Or lorsque j'ai évoqué l'apparition d'un

ensemble universel hors de l'Océan infini de potentialité, il ne s'agissait que d'une métaphore : le symbole traditionnel du commencement et de la création est l'apparition du point au centre du cercle ; mais *avant* que le point n'apparaisse, il n'y a pas véritablement de cercle — uniquement du « rien ». Il faut pourtant voir dans ce rien la Potentialité infinie de toute chose.

Il faut bien voir que l'existence prend forme *en relation* à ce néant qui est la potentialité de toute chose. Ainsi il est impossible de se représenter « l'apparition » de quoi que ce soit hors du néant ; car le « néant » n'est pas un lieu. Pourtant quelque chose — le germe du cosmos et d'une certaine façon tout début germinal — *commence à exister en relation avec le Potentiel infini...* qui « n'est pas ». Pour essayer de comprendre de manière logique et cohérente quelle est cette relation, il faut s'efforcer de saisir qu'elle agit sur plusieurs modes : elle intervient dans le processus qui conduit du Potentiel infini à l'existence réelle ; elle intervient aussi dans la durée, c'est-à-dire dans les cycles d'existence ; enfin, elle agit dans le processus qui assure la transition entre la fin d'un cycle d'existence et le retour à l'état de Potentiel infini. Pour clore la symétrie de cette relation, il faut aussi l'imaginer sous sa forme la plus transcendante, parce que l'existence *semble* avoir été totalement absorbée dans la non-existence. Pourtant l'existence ne peut pas plus être absorbée dans la non-existence que le pôle *Yang* ne peut être entièrement dominé par la puissance du *Yin* ; et c'est là ce que la cosmogonie hindoue ne parvient pas à exprimer.

Les produits finals d'un cycle universel d'existence « reviennent », au sens figuré au moins, à l'Océan infini de potentialité, mais ne disparaissent pas irrémédiablement en son sein. Ils forment son « contenu » sous deux états antinomiques car, nous allons le voir, tout cycle d'existence se clôt en un état de dualité exacerbé. Cette dualité s'oppose à l'un, cette opposition rendant nécessaire l'apparition d'un univers futur —

c'est-à-dire à la fois un cycle de temps et un champ cosmique d'existence futurs.

Pourquoi donc cet état de dualité à l'issue d'un cycle d'existence ? Parce que — et le fait est communément ressenti de diverses manières — tout ce qui passe de l'état de potentiel à l'état d'existence entraîne des résultats positifs ou négatifs, des succès et des échecs. Tout cycle universel d'existence produit donc (i) un groupe unifié d'existants dans lequel le propos potentiel inhérent à l'Impulsion créatrice initiale (ou Verbe créateur) qui a donné naissance au cycle trouve son accomplissement parfait, et (ii) une masse de déchets, les restes désintégrés des ensembles existentiels et des pensées qui ne sont pas parvenus à réaliser le propos fonctionnel pour l'accomplissement duquel ils avaient été produits *.

En d'autres termes, le problème de l'existence peut toujours se résoudre de deux façons opposées. Le fait même de l'existence d'ensembles — champs finis d'activités possédant une forme donnée — oblige à concevoir un « dedans » et un « dehors », et donc impose de concevoir une relation entre ce dedans et ce dehors, et vice versa. Totalité de l'ensemble, relation, conscience, tous ces termes expriment des notions qui sont ancrées dans le phénomène même de l'existence. Chez l'homme, le refus de la relation (qui est au fond la peur) conduit à un type négatif d'intégrité, c'est-à-dire à l'isolement total de l'individu vis-à-vis de son milieu. La relation de cet individu à l'ensemble plus vaste dont il fait par-

* Il faut envisager une troisième possibilité, qui est celle d'un succès partiel seulement en fin de cycle ; mais nous ne nous y arrêterons pas, pour ne pas compliquer notre propos. Bien entendu le chrétien ne manquera pas d'établir la correspondance entre ces situations et le paradis, l'enfer et le purgatoire. Mais ces représentations religieuses, quelle qu'ait été leur valeur à un moment donné de l'histoire, ne sont dans le meilleur des cas que des représentations symboliques des états d'accomplissement ou de non-accomplissement qui nous occupent ici et qui sont en rapport, comme nous le verrons plus loin, avec les faits bien réels et existentiels du domaine de la vie.

tie devient alors négative ; c'est ce que représente symboliquement le cancer — une cellule ou un groupe de cellules qui prolifèrent dans une relation négative et isolationniste vis-à-vis de l'ensemble de l'organisme.

Le refus d'établir des relations et le refus d'aimer produisent une cristallisation de la conscience en une structure mentale — une forme prise par la conscience — qui agit destructivement sous la loi d'un ego tyrannique. Cet ego a interrompu toute relation avec l'ensemble plus vaste à l'intérieur duquel l'individu était, par sa naissance, censé fonctionner. En se conduisant en prédateur, par un phénomène de vampirisme, l'ego peut survivre pendant un certain temps, et se maintenir plus longtemps au plan de la pensée, mais tôt ou tard il devra se désintégrer et retourner au chaos.

Ce dernier état relève de la potentialité. Le fumier, comme les substances chimiques qui proviennent de la désintégration des feuilles à l'automne, est la nourriture qui assure la croissance de plantes de toute sorte ; mais le fumier est potentialité à l'état inerte, ou si l'on peut dire à l'état d'indifférence totale vis-à-vis de l'existence. Au contraire, la nuée unifiée d'Êtres parfaits qui « retournent » à l'état de potentialité à l'issue d'un cycle planétaire ou cosmique en constitue le facteur positif et vivifiant. Ils sont parvenus à la conscience totalisante — la conscience éonique — pour laquelle *rien* de ce qui a existé au cours du grand cycle durant lequel ils sont parvenus au succès ne peut être étranger ou indifférent. Ils sont devenus, *dans leur ensemble et leur unanimité*, le cycle lui-même, l'Eon ; c'est par cela et pour cela qu'intégrité, relation et conscience agissent en eux comme Compassion absolue.

Derrière cette compassion, à l'intérieur et au travers d'elle, agit l'UN. A ce niveau suprême, il est l'*irrépressibilité de la relation* qui cherche le moyen de réunir dans un *nouvel univers* les Unités qui ont réussi et celles qui, ayant échoué, se sont désintégrées. Les Unités qui ont trouvé le succès doivent découvrir ce

moyen. Par la vertu de l'ensemble unanimiste de consciences qu'elles constituent — un Plérôme — elles peuvent susciter l'Image du nouvel univers qui donnera, si l'on peut dire, une nouvelle chance aux tentatives avortées du cycle ancien de réussir enfin et de participer à la plénitude, à la conscience et à la relation achevée au sein d'ensembles organiques.

Réussite et échec sont deux pôles obligés de l'existence. Toute libération d'une potentialité sous forme d'énergie libre pose un problème, voire un dilemme crucial : cette énergie sera-t-elle utilisée de manière constructive ou destructrice ? Conduira-t-elle les entités qui en usent à l'échec ou au succès ? La réponse dépend de l'aptitude de l'utilisateur à la relation. Lorsqu'il s'agit d'hommes qui ont atteint un état d'individualisation consciente on peut établir une égalité entre l'aptitude à nouer des relations positives avec d'autres hommes et « l'amour » ; mais l'amour désigne ici non seulement une aptitude à établir des relations émotives ou possessives vis-à-vis de quelqu'un d'autre, notamment du sexe opposé, mais à établir avec la personne un rapport qui inclut ce que cet amour apportera à un ensemble plus vaste — quel que soit le type d'ensemble supérieur auquel les personnes qui s'aiment ont *conscience* de participer.

La conscience est ici un facteur crucial, parce qu'au stade véritablement individualisé de l'évolution humaine, l'amour inconscient comme toutes les formes de relations involontaires correspond à un retour négatif et passif à une sorte d'état prénatal. On connaît bien « l'égoïsme à deux », où un homme et une femme sont tellement absorbés l'un par l'autre qu'ils reconstituent en un sens l'état bipolaire que les traditions occultes donnent pour avoir été la forme originelle de l'homme — l'Etre androgyne symbolisé dans la Genèse par Adam *avant* l'apparition d'Eve, donc avant que le principe de dualité ne l'emporte sur l'état primitif d'unité passive tournée sur elle-même. L'amour conscient est un amour qui se voue à une intégration toujours plus

étroite dans des ensembles toujours plus grands, à la recherche d'une qualité de relation qui s'éloigne toujours davantage de l'exclusivité et de l'égoïsme où est enfermé l'amour instinctif — la complémentarité biologique et émotive.

Le développement progressif et expansif de la conscience devient l'unique mouvement essentiel dès que l'homme s'est soustrait à sa dépendance envers les relations matricielles — c'est-à-dire dès que l'humanité dans son ensemble et l'individu sont parvenus à la véritable maturité. C'est un tournant qui se situe en théorie au moins au point médian de la vie — le point de départ de l'aventure mystique que conte Dante dans *la Divine Comédie*. Mais ce point médian de la vie n'est pas forcément un milieu chronologique. Le tournant se présente tout simplement au moment où un type nouveau de relation peut en théorie s'établir entre le potentiel et le réel.

J'ai expliqué, voici quelques paragraphes, que la relation entre le potentiel et le réel s'exprime de plusieurs manières ou dans divers états qu'il faut peut-être rappeler : (i) dans le processus qui mène du Potentiel Infini à l'existence réelle, (ii) pendant le cycle de l'existence, (iii) pendant la transition entre un cycle qui se termine et le « retour » à l'état de potentialité, enfin, (iv) pendant la durée de l'état de potentialité pure, mais *non absolue* qui est en fait un état de non-existence relative. L'homme parvient au « fond » de son cycle d'existence quand l'énergie libérée au début du cycle atteint un point d'équilibre relatif, avant que ne commence la phase de décroissance qui se traduit par une baisse sensible de la vitalité organique. En un sens ce moment du cycle ressemble à l'équinoxe d'automne où le jour et la nuit sont d'égale longueur, et où la graine se forme dans le fruit. La formation de la semence marque le début du processus qui conduit la plante annuelle à sa mort. Il se produit quelque chose dans la plante ; l'espèce, c'est-à-dire la finalité de l'ensemble, se concentre dans la graine. En d'autres ter-

mes, la *potentialité* d'une résurgence de la vie commence à se manifester dans cette graine au moment même où l'énergie concentrée dans la plante mère commence à se dissiper.

La *potentialité* que survienne un cycle futur ne s'exprime pas par une libération d'énergie ou de force, comme cela avait été le cas au début du cycle (lors de la phase I de la relation entre *potentialité* et *réalité*), mais sous la forme d'une *montée de la conscience*. La première moitié du cycle a vu l'énergie s'exprimer de manière très brute dans l'activité ; la seconde moitié voit, dans le règne végétal, la constitution de la semence et sa séparation de la plante qui va mourir ; dans l'espèce humaine — si l'homme est vraiment homme, c'est-à-dire personne individualisée et consciente — on assiste au développement d'une conscience qui gagne peu à peu davantage d'indépendance et agit au travers d'une pensée qui ne se contente plus d'exprimer passivement la mentalité collective d'une culture et d'une tradition sociale et religieuse. L'individu doit au contraire être de plus en plus sensible au rythme fondamental du soi, en être conscient, et y répondre, parvenant ainsi à l'individualité véritable de l'homme (en sanscrit son *dharma* — sa « vérité d'être »).

Au sens où je l'utilise ici, le mot « pensée » n'a rien à voir avec la masse composite d'informations intellectuelles et de formules dont on se sert plus ou moins bien — pour produire des « raisonnements » par un mécanisme cérébral aussi froid qu'un ordinateur. La pensée véritable et authentique est un *organisme de conscience* accordé au rythme propre du soi, capable de s'affranchir toujours plus des pulsions et compulsions biologiques et sociales — tout comme la graine se libère progressivement de la plante et tombe par terre, ou se laisse emporter par le vent d'une destinée nouvelle vers de nouveaux cieux.

C'est la *potentialité* d'une pensée sachant, degré par degré, se faire plus libre, plus indépendante et plus authentique qui s'imprime dans la conscience de l'in-

dividu au milieu théorique de la vie ; la deuxième partie de ce cycle de vie devrait essentiellement se consacrer à traduire cette potentialité en réalité, à faire de la pensée de l'homme individualisé une pensée séminale. Pour ce qui est de l'humanité dans son ensemble, le processus de réalisation doit tendre vers l'objectif ultime de l'unité multiple dans le Plérôme de l'homme — la communion des Parfaits Esprits qui dans leur ensemble unanime représentent l'œuvre achevée du cycle planétaire humain à sa phase omega. Une fois parvenue à cette phase, la finalité de l'existence s'exprime tout entière dans la réalité concrète. L'*omega* a donné réalité à ce que l'*alpha* avait lancé dans l'existence en proférant le Verbe créateur.

Mais il ne s'agit là que de ce qui est « réussite ». Les « échecs » forment une masse de déchets et de productions mentales qui se désintègrent et retournent, en toute inconscience, à l'état de chaos — chaos qui vient en opposition polaire à l'état divin de conscience qu'est le Plérôme. Les feuilles d'automne se décomposent en humus, dans une odeur piquante, après avoir l'espace de quelques jours brillé de tous leurs ors ; leur mort chimique est à l'opposé de l'immortalité des graines. Immortalité toute relative, car il faut que le grain meure pour produire la plante à venir ; mais la graine reste le point de convergence de l'activité créatrice d'une espèce tout entière qui poursuit sa vie terrestre, et donc l'un des « agents » de la vie diverse du Grand Tout qu'est notre planète, la Terre.

De même la « personne semence » en qui se réalise, du moins à quelque degré, le potentiel ultime de la conscience — le Plérôme — parvient aussi à ce que l'on peut concevoir comme l'*immortalité de l'esprit*. Cet esprit, cette pensée devient parfois un organisme indépendant de conscience dont l'identité individuelle résiste à la mort. C'est cette immortalité de la conscience que recherchent toutes les disciplines véritablement occultes ; mais il ne saurait s'agir de la prétendue survie de l'âme que prêchent les groupes spiritua-

listes, de façon guère convaincante étant donné le type de message que transmettent habituellement ce qu'ils disent être les âmes des défunts.

Conclusion

Dans le prochain chapitre, je me propose d'esquisser, aussi brièvement que le permettent les exigences de l'exposé, la structure selon laquelle se déploie un cycle cosmique d'existence. Mais avant de clore ce chapitre qui présente les éléments fondamentaux d'une métaphysique holiste, je voudrais ajouter quelques remarques pour éclaircir certains des concepts fondamentaux déjà exposés et leurs relations mutuelles.

Il est impossible de vraiment comprendre l'existence dans une perspective absolument et résolument moniste, où un Dieu unique serait exclusivement responsable de toute activité se manifestant dans l'existence, étant lui-même l'unique « Réalité » et tout le reste plus ou moins illusoire. On ne peut non plus interpréter valablement l'existence dans une perspective strictement pluraliste caractérisée par une sorte d'individualisme spirituel qui fonctionnerait tant bien que mal au sein d'un univers matériel, où les lois rigides de la Nature régneraient sans que l'on puisse en comprendre raisonnablement l'origine. Partout, de tout temps, même au-delà de la durée des champs spatiaux existentiels, opère le principe de polarité. On peut distinguer, directement ou intuitivement, deux groupes de polarités opposées. Mais à l'intérieur de ces deux groupes un *troisième* facteur est constamment présent, même s'il s'exprime de manières diverses, et à des niveaux différents.

J'ai, dans les pages qui précèdent, désigné cette « présence » comme l'UN. Il nous est impossible d'en donner une définition précise car elle se manifeste de manières très différentes, mais on comprendra qu'il s'agit du principe de Totalité, car la totalité intégrante

est le Fait qui comprend tous les faits et que tous les existants rendent explicite. Ce principe est à l'inverse implicite dans la potentialité d'existence, au-delà de tous les existants finis, au-delà de tout cycle temporel et de tous les champs spatiaux limités.

Il n'est pourtant pas juste de parler d'un aspect trinitaire de la réalité : car l'UN n'appartient pas au règne du nombre — son principe agit au-delà en même temps qu'à l'intérieur de la numération. Il ne s'agit pas du chiffre un, car le principe unitaire agit tout aussi bien dans le chiffre deux et dans tous les nombres. Il est également implicite *dans le concept* d'infinité pour la simple raison qu'il s'agit d'un « concept » formulé par la pensée d'existants qui sont des ensembles existentiels. Il est implicite dans chacun des mots que j'écris, parce que j'existe — parce que « Je » suis grâce à une force d'existence qui est un soi — et qu'être soi est un aspect de l'UN.

Au début de tout cycle d'existence, UN se manifeste à l'intérieur de « l'UN » qui est l'impulsion créatrice de l'existence au cours de ce cycle — Verbe ou Logos créateur. UN se manifeste dans le quantum d'énergie libéré comme un bloc de force qui va se différencier en énergies de divers types nécessaires pour que se déploie le processus d'existence. UN se manifeste dans tous les ensembles existentiels, dans tous les cyclocosmes. Il se manifeste dans l'atome et dans la molécule au niveau de la *matérialité* — dans la cellule et dans l'organisme au niveau *de la vie* — dans la conscience de l'homme au niveau de *l'idéité*. UN se manifeste au niveau de la *divinité* dans le Plérôme des Etres parfaits (la Communion des Saints pour le catholique, la Loge Blanche pour le théosophe). Sous sa forme de Compassion totalisante, il réunit en une relation créatrice l'existence et la non-existence — dans une réalité parfaite qui se double de la possibilité de nouveaux cycles existentiels.

Dire qu'UN est « Dieu », et parler de Dieu en employant le prénom « Il » est philosophiquement dé-

pourvu de sens. Il est fort probable pourtant qu'un mystique comme Maître Eckart a eu une véritable intuition de l'omniprésence d'UN en nommant « Essence divine » la réalité mystique au-delà de Dieu. Le concept hindou de *Parabrahman* peut aussi s'interpréter de la même façon, *Mulaprakriti* correspondant à peu près à ce que j'appelle le Potentiel Infini ; mais il semble que la pensée hindoue ait eu tendance à concevoir le Parabrahman comme transcendantalelement supérieur au Mulaprakriti ou (comme la métaphysique de Sri Aurobindo) à se représenter Brahman sous deux aspects — manifeste et non manifeste. L'esprit humain semble toujours très soucieux de se représenter la Réalité ou l'Essence suprême sous la forme d'un Quelque chose, même si c'est pour sous-entendre que ce Quelque chose est tout aussi bien un rien. L'intuition chinoise du Tao est plus proche de ce que je m'efforce intuitivement de décrire comme UN ; l'Inde offre d'ailleurs aussi le concept du Tat qui, bien qu'on l'identifie souvent au Brahman, devrait plutôt être compris de manière différente, comme un Principe.

Dans le symbole chinois du Tai Chi, les deux figures en forme de virgules que sont le *Yin* et le *Yang* (noir et blanc, non-manifestation et manifestation, nuit et jour, etc.) sont contenues dans un cercle qu'elles remplissent totalement ; on a tendance à considérer que le Tao est représenté par ce cercle. Mais si le Tao est représenté symboliquement par le cercle, il n'est pas ce cercle, et moins encore la circonférence qui enferme et circonscrit le jeu des deux polarités ; ou bien ce n'est le cas que lorsque les polarités Yin et Yang sont envisagées dans leur fonctionnement à l'intérieur d'un ensemble existentiel, quand bien même cet ensemble serait le cosmos tout entier. Le Tao — tout au moins s'il correspond à ce que j'appelle UN — n'inclut pas le Yin et le Yang (entendus comme l'existence et la non-existence). Il est *implicite* à la fois dans l'existence et dans la non-existence. Il est inhérent à leur relation. Il est le rythme de la relation entre la réalité de l'existence et sa poten-

tialité. Il est « présent » partout — dans le cercle du champ d'existence cosmique le plus vaste comme dans le point mathématique sans dimension qui symbolise la spatialité à l'état de non-manifestation. Il est présent partout dans le cycle le plus grand d'existence cosmique que l'on puisse concevoir, et il l'est tout autant dans l'« instant » mystique ou dans l'éclair de conscience éonique dans lequel le temps cyclique apparaît dans une condensation totalisante. Les philosophes bouddhistes appellent cet éclair de conscience éonique le *Sammasambuddhi*, l'instant de lucidité totale qui a immédiatement précédé l'illumination et l'entrée de Gautama-Buddha dans l'état de Nirvana.

Tout ce que je viens de dire à propos de l'UN n'est évidemment que symbolique. Il ne s'agit que des manifestations de l'UN aux niveaux auxquels je suis capable de former une sorte de concept, en le vêtant de mots inévitablement inadéquats. Le « néant » ou le « vide » sont aussi des concepts. Parler de « non-imaginalité » reste aussi une image, comme l'anti-roman des écrivains d'avant-garde reste une forme de roman. Je souhaite néanmoins que ce que j'ai pu évoquer saura éveiller dans quelques esprits la conscience intuitive qui transcende, bien qu'elle ne doive certainement pas l'exclure, l'Image d'un Dieu tout-puissant et miséricordieux qui est un « Il », qui a créé l'univers et l'âme de tous les hommes, et qu'il faut adorer. La *nécessité* d'une telle image de Dieu est une évidence psychologique ; cette image est d'ailleurs profondément enracinée dans l'inconscient collectif de l'humanité. Elle est efficace, au sens où elle a le pouvoir d'éveiller une émotion intense, une foi transformatrice et de faire ce que l'on appelle des miracles. Cette image est *un canal par lequel* l'être humain en détresse peut se relier efficacement selon son besoin à une vaguelette de l'Océan Infini de potentialité. Personne de sensé ne peut souhaiter priver l'humanité de ce canal ; et prétendre que Dieu n'existe pas est tout aussi absurde que prétendre que Dieu est une personne barbue, assise sur un trône,

dont les jugements condamnent des âmes immortelles à la béatitude éternelle du paradis ou aux tortures perpétuelles de l'enfer.

Si l'on croit par contre à l'évolution progressive et à l'expansion de la conscience, il faut aussi croire à la possibilité, qui devient le temps venu nécessité, d'atteindre à des images conceptuelles toujours plus totalisantes d'une « Réalité » dont les potentialités infinies ne pourront jamais être complètement sondées par *aucune* pensée, soit-elle humaine ou divine. C'est l'infinitude des potentialités d'existence et de conscience que je me suis efforcé d'exprimer — la conscience n'étant pas davantage que l'expression d'un état d'appartenance et d'intégrité. La potentialité infinie dépasse la conscience la plus immensément étendue, tout comme la Spatialité dépasse à tout jamais le champ spatial le plus grand, et la Durée infinie est au-delà du plus long des cycles cosmiques. De même, il faut concevoir UN comme le Principe inhérent à tout ce qui est « un », à toutes les unités d'existence, tous les cyclocosmes, tous les hommes, tous les « dieux ». C'est le soi qui est dans tous les soi, la puissance originelle de tous les ensembles existentiels. Si le Mouvement est incessant, l'UN est dans tout ce qui bouge en tant que Rythme fondamental.

Quiconque a un penchant métaphysique ne peut se dispenser de postuler de tels principes fondamentaux. Ces principes ne s'appliquent pas seulement à l'existence, ils caractérisent aussi la plus fondamentale des relations, celle qui unit la potentialité d'existence à la réalité de l'existence. S'il est un « absolu », ce doit être cette relation, car elle exprime l'UN comme étant le fait premier de l'existence, le Mouvement sous forme de rythme, la Durée et la Spatialité. Cette relation, comment l'exprimer par une image plus riche que celle de l'HARMONIE qui embrasse et transcende tout ?

CHAPITRE VI

LE PROCESSUS CYCLIQUE : DE COMMENCEMENT EN COMMENCEMENT

Tout cycle d'existence commence par une libération d'énergie ; un quantum d'énergie indifférenciée prend une forme particulière. Il se pose donc deux questions inéluctables : d'où vient cette énergie ? *Pourquoi* prend-elle la forme d'énergie cinétique capable de produire des résultats existentiels ?

Comme nous l'avons vu au chapitre précédent, tout quantum d'énergie libérée, donc toute unité d'énergie correspond à l'irruption dans le réel d'une quantité finie (terme bien impropre !) de potentialité. Un facteur agissant dans l'Océan infini de potentialité a pu transformer de la potentialité en réalité — ou traduire une puissance en force. Ce facteur, c'est la « conscience » — la forme de conscience qui s'est développée au cours d'un cycle précédent d'existence, pour devenir en fin de cycle une conscience-Plérôme.

Nous avons déjà vu que cette conscience-Plérôme est symboliquement la semence d'un univers — l'aspect omega du processus cyclocosmique qui se manifeste sous la forme de cet univers. Nous avons également vu que les dernières phases du cycle cosmique non seulement produisent ce Plérôme (c'est-à-dire le groupe

unanime d'Etre Parfaits qui ont traduit avec succès dans la réalité le potentiel initial de leur propre cycle cosmique), mais aussi une masse chaotique d'éléments en décomposition qui est le résultat des nombreux échecs qui se sont produits dans l'univers. Ainsi, le cycle se termine dans une dualité qui, si l'on peut se permettre une expression chargée d'affectivité, est intolérable à l'UN et à la Compassion inhérente à la conscience totalisante du Plérôme. Au stade omega du cycle cosmique, les deux pôles d'existence que sont l'unité et la multiplicité sont aussi éloignés l'un de l'autre qu'ils peuvent l'être. Il faut réinstaurer une relation entre eux ; ce qui signifie que les restes désintégrés de l'univers révolu doivent avoir une nouvelle chance de faire l'expérience de la totalité holiste et de se sentir réunis dans une unité organique.

Dans l'abstrait, le Plérôme-Semence représente le pôle de l'unité, car il a atteint à l'unanimité supramentale et divine de la conscience. Toutes les potentialités implicites dans le Logos — L'Unité-au-commencement — sont réalisées ; la « présence » de l'UN est toute-puissante. Mais il faudrait parler d'*unité multiple* ; car dans cette unanimité de la conscience du Plérôme, il reste néanmoins une mémoire résiduelle des chemins séparés que chacun des Etres parfaits qui participent de ce Plérôme ont emprunté pour parvenir à l'Unité. Il s'agit donc d'un état unitaire qui contient la quintessence de la multiplicité des expériences existentielles ; c'est la raison pour laquelle il faudrait parler de multi-unité et du Plérôme uniplurriel.

Le pôle de la multiplicité est représenté par les restes désintégrés et atomisés des échecs du cycle universel. Chacune des entités qui n'est indiscutablement pas parvenue au Plérôme et s'est trouvée laissée pour compte à chacune des phases du processus d'évolution se trouve à la fin réduite à l'état d'unité de matérialité complètement isolée, dans une absence quasi absolue de relation, un état d'indifférence ou d'inertie. C'est cet état que les physiciens conçoivent comme le stade final

de la tendance à l'indifférenciation, c'est-à-dire de l'entropie. Le concept d'entropie devrait s'appliquer à toute activité qui ne parvient à manifester aucune réponse au processus inverse — processus qui produit une expansion graduelle, non seulement de la conscience, mais aussi de la capacité à la relation et à l'intégration (c'est-à-dire l'amour et l'appartenance holiste). Ce processus, que l'on appelle aujourd'hui la « négentropie », est une expression de la puissance de l'UN.

A quelque niveau que ce soit, l'entropie est le résultat d'une absence de réponse de l'existant à l'UN. Elle met en jeu le contraire de l'amour, c'est-à-dire la haine. La haine est au fond le produit de la peur — la peur que l'homme éprouve devant une nouvelle phase du processus d'existence. Cette peur est le seul véritable « péché originel », car chaque refus peureux d'avancer d'un pas sur la voie de l'évolution — les hindous diraient dans la manifestation de son propre *dharma* — génère une force qui agit en direction opposée à ce processus évolutif *.

La peur isole celui qui l'éprouve du courant de force dont dispose l'ensemble existentiel au sein duquel le processus de déploiement de la conscience a commencé d'agir. La petite unité, lorsqu'elle refuse de se relier, et au travers de cette relation de croître en conscience, devient aveugle à la présence de l'UN dans la nouvelle phase (ou au niveau suivant) de sa croissance. Elle se cramponne à sa réponse égocentrique à l'UN, c'est-à-dire à une forme moindre d'intégration. Elle construit autour de sa conscience d'ego une muraille fortifiée à

* Voir mon livre, *le Roc enflammé* (éd. A la Baconnière, Neuchâtel, 1960). Le véritable « péché » d'Adam et Eve fut commis après qu'ils eurent mangé du fruit de l'Arbre de la connaissance du bien et du mal, qui leur avait donné une conscience nouvelle et discriminante de la puissance d'elle qui se manifeste dans toutes les expériences de la vie. Ils avaient franchi un pas évolutif positif, mais prirent peur devant ses conséquences et leurs nouvelles responsabilités. Ils cherchèrent donc à « cacher » le symbole de cette nouvelle puissance. Ayant échoué à l'épreuve, ils devaient affronter les résultats karmiques de leur échec.

l'ombre de laquelle la conscience finira par mourir de suffocation, et les murs par crouler et se désintégrer, retournant à la poussière — poussière d'un échec.

A la fin d'un cycle universel (et dans une moindre mesure, ou de façon purement relative, à la fin de tout cycle existentiel) on constate donc une opposition marquée entre les deux polarités que sont l'unité et la multiplicité. La situation omega se caractérise par conséquent de façon absolument essentielle et irrépressible par la « nécessité » de fournir à nouveau *une formule d'intégration* (un *Logos*, ou Verbe créateur) à partir duquel un nouveau processus de relation entre l'Un et le Multiple puisse commencer. Seul peut répondre à cette nécessité ce qui constitue le pôle positif et dynamique de la situation, c'est-à-dire le Plérôme des Etres parfaits, la semence de l'univers qui prend fin. Le Plérôme « visualise » donc la formule imagée d'un nouvel univers. L'Image ainsi projetée doit être nouvelle, car les conditions d'existence sont différentes dans chaque univers — caractéristiques du pôle du succès, aussi bien que du pôle de l'échec. Le nombre des solutions à l'éternel problème de l'existence est infini, comme l'Océan de potentialité est infini. Durée et Spatialité sont infinies, le Mouvement rythmique incessant, même si dans l'état que l'on désigne comme la non-existence il se poursuit sur un mode différent — un mode presque purement subjectif.

La Cohorte Divine d'Etre Parfaits se comportant comme une Pensée Divine unanime « pénètre » à la fin du cycle universel dans l'Océan Infini de Potentialité — que les traditions anciennes symbolisent souvent comme la Vierge éternelle. Agissant comme une force *fécondante*, cette Pensée Divine introduit dans la Matrice Infinie la réalité de cette nécessité en même temps que l'Image du nouvel univers qu'elle a conçu en vision. Cet acte fécondant éveille dans la Vierge Eternelle le « désir » d'extérioriser une partie du potentiel nécessaire pour donner substance et énergie à l'Image qu'à imprimée en Elle la Pensée-Plérôme. C'est ainsi que le

Logos ou Plan Divin du nouvel univers est « conçu » ; mais il ne s'agit encore que d'une conception *potentielle* et non pas d'un fait réel. Le cycle de l'existence concrète n'a pas encore commencé. Il n'y a encore rien à voir. Mais au sein de l'Océan de potentialité un processus créateur est en marche, contenu dans des limites intangibles par la présence catalytique de l'UN. La Pensée-Plérôme divine est en train « d'imaginer », dans ses grandes lignes de développement, la formule de l'univers à venir ; chacun des aspects de cette formule, chacune des Images ou des Archétypes se voient dotés de la puissance requise pour le saut dans le réel.

C'est le processus qu'évoquent beaucoup de textes occultes anciens lorsqu'ils mentionnent un « Monde Divin » au-dessus et au-delà de notre monde d'existence concrète. Il s'agit du monde Idéal dans lequel ce qui est divinement conçu par l'union d'une Image visualisée et de la potentialité de sa manifestation déploie ses traits idéaux *hors de toute relation* à l'existence substantielle et réelle, sauf en ce sens que la réalité concrète qui apparaîtra dans un champ spatial fini et dans un cycle temporel également fini est une réponse à une nécessité cosmique — ou bien, diraient certains, au karma, c'est-à-dire aux « affaires inachevées » du cycle précédent.

Dans cette phase idéelle de déploiement de l'Image imprimée dans le Potentiel Infini par la Pensée-Plérôme, il est probablement impropre de parler de « mémoire » d'une nécessité cosmique. Le Plérôme s'est absorbé tout entier dans l'Océan de Potentialité. Le passé est oublié ou presque. La Potentialité est suprême — et la nature même du Potentiel, tel que le conçoit le langage humain, est d'être ce qui *deviendra* réel à un moment ultérieur de la Durée infinie. Le Potentiel infini est si l'on veut toujours tourné vers le futur, ou vers ce que notre sentiment de ce qu'est le temps nous permet de saisir comme un futur. Pour la pensée qui est agent formateur, il ne peut s'agir que d'un « futur ».

Toute pensée fascinée par la Potentialité est irrésistiblement tournée vers le futur ; elle fonctionne dans un temps qui n'a pas de passé, qui est surgissement incessant de possibilités nouvelles sans lien avec la nécessité d'un quelconque passé. C'est donc à cet égard une pensée d'enfant, une pensée qui joue avec des possibilités perpétuellement changeantes, perpétuellement renouvelées, sans se soucier de leur relation aux faits de l'existence. Pourtant ces possibilités sont assujetties aux capacités de l'organisme enfantin, et structurées par lui. De même, l'Enfant Divin est contenu dans le cadre de la Pensée de son Père, telle qu'elle s'est projetée dans la matrice de la Mère pour y devenir la structure organique de l'Enfant ; mais l'Enfant ne ressent pas ces limitations qui le marquent. Il continue de jouer avec les possibilités dans un jeu sans fin (en sanscrit, *Lila*). Il joue ainsi aussi longtemps qu'il se trouve dans le Monde Divin, un monde d'imaginaire pur, aussi longtemps que la véritable confrontation avec les relations existentielles réelles n'a pas commencé, ou du moins ne s'est pas encore produite pour de bon dans le concret — aussi longtemps que sa conscience plonge pour l'essentiel dans l'Océan de Potentialité.

Le monde concret de l'existence commence quand une unité d'énergie cosmique se libère et se lance, en tourbillonnant à une vitesse fantastique, dans le champ encore instructuré de l'espace. L'existence concrète commence alors parce que les débris de l'univers révolu, livrés au chaos (la poussière du cyclocosme précédent), sont immédiatement attirés dans la nouvelle spirale d'énergie. Les résidus inconscients et inertes, strictement indifférents à la possibilité même d'une existence renouvelée, sont emportés dans un maëlstrom de mouvement et subissent des impacts fabuleux, qui se répètent pendant un temps incalculable. C'est à ce niveau d'existence que l'UN agit dans la matérialité. La puissance a été émise de l'Océan Infini de Potentialité sous forme d'énergie cosmique. Elle a été émise parce

que la Pensée-Plérôme (la forme divine de la conscience) a fécondé le Potentiel Infini, la Vierge Eternelle. *C'est toujours la conscience qui transforme la puissance en force.*

La Pensée-Plérôme est désormais le Père effectif du nouvel univers ; comme l'indiquent toujours les traditions occultes, ce Père reste « caché » derrière ou par-delà le monde créé. Il n'a pas en fait créé ce monde. Il l'a seulement *é-mané*, c'est-à-dire qu'il a projeté en « pensée » (en sanscrit, *manas*) l'Image qui est l'essence du nouveau processus d'existence tout entier, ou plus précisément la structure du processus, la formule fondamentale (ou encore le schéma génétique, au sens cosmique) qui définit les modalités fondamentales de relation entre les facteurs essentiels du processus existentiel à venir. L'Impulsion originelle qui déclenche le cycle cosmique d'existence a surgit *au travers* de cette structure fondamentale, mais elle *provient* du Potentiel Infini, quelque peu comme la lumière du projecteur de cinéma traverse la pellicule pour aller projeter les images sur l'écran. L'écran cosmique est le nouveau champ spatial dont les limites sont définies par les besoins d'espaces du processus existentiel, espace nécessaire au jeu de relations cosmiques nouvelles — une sorte « d'espace vital » cosmique.

Ce que la tradition chrétienne appelle « Le Verbe qui était au commencement » (le Logos), et ce que le philosophe hindou appelle Ishvara *n'est pas* le Père caché, mais le Fils. C'est le « nouveau Dieu », l'Enfant Divin — qu'il faut distinguer de « l'ancien Dieu », le Plérôme-Semence de l'univers ancien, le Père. Ce Père, au premier chapitre de la Genèse est désigné sous le nom d'ELOHIM, qui est un pluriel. Il s'agit de la Cohorte du Plérôme de l'univers ancien qui est devenu le Père, parce que le « nouveau Dieu », Ishvara, est né. Le FIAT LUX divin (la projection de Lumière) ne correspond pas à la Création effective du cosmos concret mais à la fécondation du Potentiel Infini par la Semence du Plérôme ; le premier chapitre de la Genèse tout entier

traite de la projection des Images archétypiques dans le Sein de la Vierge Eternelle, et se rapporte donc au « Monde divin » évoqué plus haut.

Ce n'est qu'à partir du deuxième chapitre que le livre de la Genèse décrit la formation du monde de l'existence concrète, et cela uniquement en ce qui concerne notre planète et son humanité. Dieu est alors Yahveh Elohim (en hébreu Yod-He-Vau-He). Il n'est que « l'Un des Elohim » et comme nous le verrons, le Maître du règne de la Vie.

Dans les cosmologies plus mystiques et plus complètes le « nouveau Dieu » (le Fils, Ishvara) est l'expression divine de la libération originelle d'énergie qui est la Source du nouveau cycle d'existence cosmique. Il est l'Un. Il est l'AUM du nouveau cosmos, le Soi de l'univers ; mais il ne faut toutefois pas voir en lui l'UN ou le SOI. Il est l'existence à l'état alpha d'unité. Il est l'Energie une qui se différencie en de multiples modes énergétiques, chacun de ces modes étant nécessaire pour énergiser une fonction élémentaire dans l'ensemble universel. Il est le flot unique de Lumière blanche qui se divise en plusieurs Rayons colorés et en un nombre immense de rayons secondaires. Il est la Force du Verbe cosmique projetée comme une image par le Père ELOHIM, le Verbe qui contient un nombre immense, mais fini, de Lettres. Chacune de ces Lettres est en puissance une « Ame » — un aspect particulier du Verbe qui résonne, immuable, tout au long du cycle du Temps.

Au commencement l'Enfant divin est encore baigné de Potentialité. Il rêve sa vie avec une imagination essentiellement subjective, tout rempli de ce que l'Inde appelle Ananda, la joie pure et sans contrainte de l'existence. Il est le Joueur d'une infinité de jeux, mais ces jeux sont pour la plupart imaginaires. Pour cet Enfant divin, l'existence est assurément une comédie, Lila, dans laquelle il tient tous les rôles. C'est surtout à cet état de l'Etre divin que la grande tradition hindoue fait allusion avec Dieu-Ishvara, Dieu sous la for-

me de Krishna enfant en train de jouer avec les *gopis* qui symbolisent les multiples énergies du monde spirituel de l'Âme, chaque âme étant un Raga divin, c'est-à-dire une mélodie sacrée.

C'est là une vision de l'existence pleine de beauté, débordante de joie. Elle représente l'idéal d'existence de l'enfance — stade où la potentialité domine ; on pourrait en un sens considérer ce stade comme le plus « spirituel », car étant si proche du Potentiel Infini, qui est donc symbolisé sous les traits de la Mère divine, il participe de l'infini. Mais la réalité et sa finitude, ou karma, vont bientôt dominer sur la scène du théâtre de l'existence. Et le Jeu innocent et joyeux de l'Enfant se change peu à peu en drame.

Pourquoi ce drame ? Parce que dès que la relation entre les personnalités vivantes et concrètes vient au centre de l'attention des ensembles existentiels en évolution, surviennent inévitablement des conflits. Ces conflits apparaissent quand les énergies vitales commencent à s'exprimer de toute leur force : c'est la crise symbolique de la puberté. Le monde de l'enfant devient celui de l'adolescent.

La vie, au sens strict, représente un niveau particulier d'intégration, et donc un niveau défini de relation et de conscience. L'UN agit au niveau de la Vie, au même titre qu'il agissait précédemment dans le processus cosmogénique en tant que Matérialité.

Ce que l'on appelle « matière » se conçoit rarement au sens le plus élémentaire. Il s'agit de l'état premier de l'existence, état ou condition où la potentialité domine encore. Les occultistes et les scientifiques du siècle dernier parlaient de proto-matière ; aujourd'hui, les physiciens postulent l'existence de particules encore plus élémentaires que les électrons, protons, mésons, neutrinos et autres. On peut d'ailleurs se demander si ce dont il s'agit correspond encore à la notion de « particule » ; car il ne s'agit probablement pas de corps physiques au sens habituel du terme, mais d'un état de la matière qui pourrait correspondre au règne

« sub-quantique ». Quoi qu'il en soit, il s'agit davantage d'une expression de potentialité que de réalité. A ce niveau, la potentialité Yin domine la réalité Yang.

A mesure que ce Yang de réalité croît en force, on parvient au stade des atomes, puis à celui des molécules. On passe du domaine des étoiles où règnent des températures extrêmes au domaine des planètes qui, à mesure qu'elles se refroidissent (encore que ce verbe soit impropre) deviennent le théâtre de l'évolution des formes les plus rudimentaires de la Vie — peut-être ce que l'on appelle aujourd'hui des virus. On considère actuellement que les virus sont des formes intermédiaires entre les cristaux et les macro-molécules qui sont la matière première des cellules vivantes ; mais on peut aussi douter qu'il s'agisse d'un maillon de l'évolution entre l'inanimé et l'animé, entre la Matérialité et la Vie : ces virus pourraient représenter un « retour » de certaines des structures vivantes les plus précoces au stade minéral cristallin — un peu comme ces espèces de mammifères qui, nés sur la terre ferme, sont retournés à la mer.

En d'autres termes, l'évolution connaît des phases régressives. Certaines situations nouvelles semblent trop difficiles ou trop effrayantes aux entités nées au tout début de ces « mutations ». Parfois la mutation est-elle prématurée ; la libération d'une potentialité nouvelle se produit avant que les nouveaux organismes aient acquis la capacité d'exploiter couramment cette possibilité étrangère. On observe alors un pas en arrière — un retour à l'état ancien.

Le fait qu'aujourd'hui on constate ici et là ce genre de pas en arrière dans le processus évolutif est tout à fait significatif : le développement extraordinairement rapide des capacités intellectuelles de l'humanité occidentale est un phénomène si dangereux et si destructeur qu'un « retrait » calculé la ramenant à un état d'existence plus sûre pourrait éventuellement s'imposer. Pourtant battre en retraite n'est pas nécessairement régresser si l'on comprend pleinement à quoi

doit servir le geste. Il est toujours temps pour l'homme de se rendre compte qu'il fait fausse route, ou qu'en s'engageant sur une voie, il a abandonné des valeurs et des idéaux faute desquels il risque de s'égarer s'il continue d'avancer, et s'expose à des risques trop grands. Se retirer alors pour retrouver le point de départ et s'engager sur une nouvelle voie, en ayant bien conscience de *tout* ce dont il faut s'entourer pour que la nouvelle démarche soit véritablement constructive — voilà une attitude parfaitement valable, qui dénote assurément des qualités indispensables. C'est peut-être ce genre de retraite qu'il faudrait que l'humanité effectue si elle veut éviter une catastrophe bien pire que la situation mondiale actuelle — un nouveau « déluge » qui ne serait cette fois pas une destruction par l'« eau », mais une pluie de « feu » atomique ou sub-atomique.

Les auteurs et les tenants contemporains de la théorie moderne de l'évolution ont été et sont, pour des raisons évidentes, si impatients d'abandonner l'idée de « Création spéciale » d'un créateur divin et transcendant, qu'ils en ont oublié la possibilité que l'évolution puisse être autre chose qu'un processus unidirectionnel orienté « vers le haut », et qu'il puisse comporter ce que l'on pourrait appeler des mutations dirigées. Non pas qu'il s'agisse à mon sens de ce que la pensée religieuse définirait dans la théologie traditionnelle comme des interventions divines. Il me semble y avoir plutôt plusieurs *niveaux d'intégration*, et donc plusieurs « modes opératoires » (l'expression est très approximative) du Principe d'Intégrité qu'est l'UN.

Le passage d'un niveau à l'autre n'est pas nécessairement un processus *évolutif* au sens strict, mais plutôt l'effet d'une nouvelle phase d'équilibre entre potentialité et réalité. Quand se franchit une étape nouvelle dans la réalisation d'un type nouveau de potentialité — type de potentialité inhérent au Verbe créateur original — le passage exige la réunion de deux facteurs : (i) la disposition des phénomènes évolutifs qui se sont

manifestés jusqu'à cette phase du processus existentiel à accepter le nouveau phénomène, et (ii) une nouvelle libération d'énergie — c'est-à-dire un acte décisif qui transforme la puissance en force. Cet acte, qui est aussi mouvement, est un facteur « involutif ».

La source de cette action est en un sens le Père caché, les ELOHIM. Mais ce Père n'est pas caché dans quelque ciel transcendant. Il est caché *au-dedans*. La Potentialité n'est pas « à l'extérieur » ou « au-dessus » de la réalité. Elle est, à l'intérieur du *déjà réalisé*, ce qui *demande à être réalisé*. Dans une mutation fondamentale — c'est-à-dire dans le processus de passage d'un niveau d'intégration au suivant — *le futur agit sur le présent*. Le futur intervient lorsque le présent est prêt à accepter la mutation ; c'est-à-dire quand le présent éprouve profondément *la nécessité* de l'intervention du futur pour pouvoir devenir lui-même le nouveau présent.

Comme nous venons de le voir, il se peut que le présent ne soit pas tout à fait prêt ; le changement est alors quelque peu prématuré ; il faut s'attendre à des problèmes, car il y a « risque calculé ». L'Initiateur, dans les processus occultes, peut avoir à courir le risque que l'Initié ne soit pas complètement en mesure de s'adapter au nouveau type de vie et de conscience qui résulte de l'initiation. Il faut pourtant courir ce risque, si l'abstention laisse la porte ouverte à une force destructrice qui viendrait occuper le vide laissé par quelque crise existentielle profonde, ou bien s'il faut attendre trop longtemps pour que se présente une nouvelle possibilité dont l'apparition est liée au rythme du processus évolutif de l'humanité dans son ensemble.

Mais revenons-en au passage du niveau d'intégration que nous appelons la Matérialité à celui de la Vie. Une énergie immense est emprisonnée dans la matière par ce que la science contemporaine nomme « l'énergie de liaison » qui s'exerce dans les structures atomiques. C'est cette énergie de liaison qui impose des frontières aux atomes. L'atome est un ensemble

d'activités. Dans cet ensemble, agit le Principe d'intégrité, l'UN ; il y agit au niveau de la Matérialité.

Au niveau de la Vie, l'UN agit de manière nouvelle, *non seulement* en assurant l'intégrité de l'ensemble, mais en donnant à cet ensemble la capacité de *se reproduire*. Cette capacité s'exerce d'abord par la division cellulaire, que l'on appelle la mitose : l'un devient deux, le deux devient quatre, etc. — processus se déroulant en progression géométrique. Puis (je passe sur les autres processus de reproduction par souci de concision) s'instaure la reproduction sexuée et la possibilité de combinaisons génétiques nouvelles s'accroît extraordinairement ; la diversification qui en résulte permet l'établissement de relations toujours plus complexes entre les organismes vivants.

Dans le symbolisme biblique, Yahveh Elohim, qui apparaît au début du deuxième chapitre de la Genèse, est le Maître du règne de la Vie. L'« Ame » dont il anime la structure matérielle qu'est Adam (formée à la ressemblance de l'Archétype divin évoqué au chapitre premier de la Genèse) est « L'Ame vivante », *Nephesh Hayyah*.

Je ne reviendrai pas sur l'ensemble de l'histoire biblique, que j'ai étudiée et interprétée pas à pas dans mon livre *le Roc enflammé : le renouvellement des grandes images de la tradition chrétienne*. Il suffit de rappeler que la Bible, correctement comprise, retrace dans une narration symbolique le développement évolutif tout entier de l'humanité à travers sa relation à un pouvoir divin qui guide son cheminement et offre à l'homme des possibilités de croître toujours nouvelles, sur une voie toujours plus individuelle. Les Alliances successives entre Dieu et l'homme sont simplement l'expression symbolique du progrès de la relation qui unit la Potentialité archétypique, que l'on peut appeler l'Homme, et la réalité multiple des êtres humains qui sont aptes à atteindre graduellement à des états « supérieurs » de conscience.

Toute l'histoire de Moïse et de son contact avec un

Dieu qui déclare être « Celui qui suis » traduit probablement l'apparition d'un type nouveau de conscience en l'homme — la conscience individuelle.

Tant qu'il mène une vie tribale, l'homme n'est pas véritablement conscient et n'agit pas, sauf de manière superficiellement personnelle, en tant qu'« individu ». C'est la tribu qui est la véritable unité d'existence ; son pouvoir et ses diktats s'exercent et opèrent au niveau subconscient du psychisme, qui ne se distingue guère du niveau auquel agissent les instincts animaux. La Vie y règne en maître, de façon compulsive et essentiellement inconsciente. Et certes, la vie est un dieu jaloux et autocrate, qui châtie sans faiblesse les hommes et les groupes qui désobéissent à ses directives. Les tabous tribaux sont l'équivalent dans la société humaine des instincts animaux ; ils ne souffrent pas la désobéissance. Si l'homme soustrait sa conscience au pouvoir autocratique de l'organisme tribal et désobéit aux tabous, il peut, dans les premiers temps, être assuré de la mort ou de l'exil (ce qui au plan psychologique revient pratiquement au même pour l'intéressé, car l'exil le retranche de la terre, de la culture et des rituels où il puisait sa force).

Enfin, vient le moment où l'homme parvient à s'affranchir de la matrice tribale. Il apparaît comme individu. La potentialité agit désormais en lui comme *l'âme individuelle*. Il faut voir là un grand tournant dans l'évolution, et pour bien comprendre ce qu'il signifie, il faut examiner de plus près le concept d'« Ame » et le sens à donner à ce mot ambigu mais de toute évidence irremplaçable.

Le double mouvement cosmique

Nous avons déjà vu que le Verbe Créateur proféré au stade alpha du cycle est une formule immensément complexe qui représente, sous l'angle métaphysique, la solution virtuelle du problème cosmique de l'existence

d'un nouvel univers — problème hérité du vieil univers. Le Plérôme-semente issu de ce vieil univers a visualisé et émané le Principe fondamental de cette « solution », dans la Matrice de la Vierge éternelle — le Potentiel infini. Le résultat, au commencement du nouvel univers, en est une libération extraordinaire d'énergie au départ indifférenciée qui tourbillonne dans le champ spatial nouvellement ouvert ; mais ce quantum cosmique d'énergie passe *au travers* d'une sorte de « film » — le Verbe créateur — qui imprime à cette énergie la structure, le plan ou l'archétype de l'essence de ce que doit être le résultat final du processus cosmique d'existence tout entier.

Cet Archétype cosmique ne représente que la *virtualité* du développement. Il s'agit, pourrait-on dire, d'un facteur dans un Monde divin de formes, mais pas d'un fait existentiel. Il n'est pas « réel » (le mot vient du latin *res*, chose). Voir autre chose dans cette structure serait confondre virtualité et réalité, confusion d'ailleurs fréquente dans les doctrines occultes ou religieuses. Les plans de l'architecte sont bien sûr réels, mais ils ne sont pas la chose concrète, l'édifice réel. Il faut donc réserver l'usage du mot réel pour parler de l'édifice si l'on veut éviter toute confusion sémantique.

L'Archétype cosmique représente une virtualité structurelle de phénomènes du monde existentiel où l'énergie libérée « au commencement » agit sur les restes chaotiques de l'univers passé. La virtualité *n'est pas* conscience. Les plans ne sont pas de la conscience ; mais l'architecte qui les a dressés est conscient. Ce grand Architecte de l'Univers, comme l'appellent les Francs-Maçons, est l'ELOHIM biblique, qui est aussi rappelons-le le Plérôme-semente de l'univers ancien.

Il est le Père caché, car une fois engagé le nouveau processus de Genèse du monde, la responsabilité de la gestion en revient à divers agents cosmiques.

Au niveau de la Matérialité, les gnostiques évoquent un Démonurge et des Cosmocrates, les constructeurs du

fondement matériel du cosmos. Ces Constructeurs représentent le premier stade de la relation entre la virtualité structurelle du cosmos, le Logos, et les faits fondamentaux et réels de l'existence. La structure énergisée agit sur la substance inerte, et forme des proto-atomes et des atomes de types différents.

Arrêtons-nous sur ces atomes. Ils sont le produit, semble-t-il, de mouvements tourbillonnaires fantastiquement puissants et rapides. Ces tourbillons d'énergie cosmique définissent les caractéristiques des champs spatiaux au sein desquels galaxies et systèmes solaires se forment peu à peu. Il faut postuler que ces tourbillons sont à l'origine de l'univers, et d'une certaine manière à l'origine de tout cyclocosme. Ces types élémentaires de mouvement sont le résultat de la différenciation première de l'Energie libérée dans le surgissement créateur originel par lequel l'univers a débuté dans l'existence. Or il s'agit non seulement d'une différenciation de la nature de l'énergie agissante, mais aussi de la « forme » par laquelle agit l'énergie.

Quand le peintre classique s'apprête à dessiner un portrait, il commence par mettre en place à grands traits la charpente du visage. Il peut parfois (s'il observe les règles de la « symétrie dynamique » sur lesquelles se fondait l'art de la Grèce antique) diviser l'espace offert par le papier ou la toile en un agencement géométrique qui correspond à la structure cachée du visage et du dessin.

L'image illustre assez bien le processus cosmique que décrivent les traditions ésotériques anciennes et la pensée logique, sinon cosmologique. En d'autres termes, le processus cosmique met en jeu trois éléments : des *schémas structurels* fondamentaux qui se complexifient et se différencient progressivement ; des *rythmes d'énergie opérante* qui eux aussi se différencient à mesure qu'ils agissent au travers des schémas structurels de plus en plus diversifiés ; et la « *poussière universelle* », au départ inerte et indifférenciée, qui est ce qui reste de l'univers révolu — matière pre-

mière de l'existence qui peu à peu s'intègre en atomes de types différents sous l'effet des tourbillons d'énergie cosmique.

Une fois cela bien compris, il devrait être clair que le processus cosmique d'existence agit selon deux sens opposés et symétriques qui participent en même temps d'un processus unique de complexification et de différenciation graduelle. Si l'on observe les agencements structuraux les plus primitifs, on constate qu'ils sont une organisation simple dans l'espace et produisent des formes primaires, comme par exemple la spirale des galaxies et autres corps stellaires ; l'énergie cosmique qui s'exprime au travers ou en fonction de ces configurations est elle aussi très sommairement différenciée en quelques types élémentaires. Ces formes cosmiques se contractent à mesure que la différenciation et la complexification se poursuivent ; les énergies cosmiques se spécialisent et, à mesure qu'elles progressent, les formes et l'énergie occupent *moins d'espace*.

Si d'autre part on observe le processus de cosmogénèse du point de vue du proto-atome ou de l'atome, on constate un phénomène d'agglomération et d'intégration d'unités simples en ensembles existentiels toujours plus complexes qui couvrent toujours plus d'espace. C'est ce processus que Ian Smuts a dénommé *Holisme* dans son livre *Holism and Evolution* (Mac Milan, New York, 1926) : il s'agit d'un processus d'intégration d'ensembles de taille réduite en des ensembles plus vastes.

Pour distinguer clairement ces deux mouvements qui, néanmoins, expriment un seul et même processus d'existence, nous parlerons d'*involution de la forme et de l'énergie et d'évolution des ensembles matériels*. Ces deux mouvements sont symétriques et interdépendants ; mais le premier est l'agent positif, le second correspond à ce sur quoi l'action s'exerce *.

* Les alchimistes médiévaux distinguaient *natura naturans* (la Nature active) de *natura naturata* (les matériaux naturels)

Il ne faut pas concevoir ces deux mouvements séparément, ou comme deux règnes distincts de l'existence. L'existence est en fait un règne unique, au sein duquel il faut simplement distinguer deux mouvements fondamentaux. On peut symboliquement se représenter une progression « descendante » et « ascendante ». Les formes descendent dans la matière ; les ensembles existentiels montent, ou évoluent en passant par des stades successifs de raffinement et en s'intégrant de façon toujours plus subtile. Les formes définissent des champs à l'intérieur desquels atomes, molécules, cellules, puis organismes vivants et personnalités sont intégrés par des énergies toujours plus différenciées ; c'est à cette intégration que préside l'UN. Or ces formes ne sont pas le produit de contacts de hasard entre les atomes ; c'est en effet ici que notre philosophie d'intégrité agissante s'oppose fondamentalement à l'attitude qui continue de l'emporter chez les scientifiques modernes, sauf exceptions — qui d'ailleurs semblent se faire de plus en plus nombreuses et éloquentes.

Dire que ces formes sont préexistantes ne serait qu'une demi-vérité ; car *aussi bien* les formes que les matériaux chaotiques en cours d'intégration existaient « avant » le commencement du cycle actuel d'existence. Forme et matière étaient latentes dans l'Océan Infini de Virtualité — les formes à l'état de potentiel dans la pensée-Plérôme qui les visualisait dans leur nature fondamentale (mais non pas dans leur détail existentiel) ; et les restes des échecs du passé à l'état de chaos (le chaos étant lui aussi virtualité négative, ou passive).

Autrement dit, les formes structurelles cosmiques et les éléments matériels qui donnent substance concrète aux formes sont les deux aspects polaires du

soumis à l'action), dans un sens plus étroit. Les philosophes hindous distinguent le niveau causal (*karana sharira*) et le niveau existentiel, celui des réalités matérielles où agissent les énergies « astrales ».

processus unique et total de l'existence. Il me semble possible d'établir des correspondances précises entre la forme de la galaxie et la matière première, quelle qu'elle soit, qui se trouva emportée voici des milliards d'années dans l'immense tourbillon galactique ; de même qu'il y a des correspondances entre champs stellaires et atomes, entre champs planétaires et molécules et cellules isolées. Ce jeu de correspondances permet de constater qu'il existe un « champ vital » qui correspond à la réalité structurelle de la biosphère, non seulement celle de notre planète, la Terre, mais celle de toute planète porteuse de vie.

C'est dans ce champ vital que fonctionnent tous les organismes vivants — qui obéissent aux directives d'ensemble régissant les divers types d'intégration que l'on définit comme la Vie. Lorsque le champ vital planétaire se différencie en espèces et en genres, dont chacun représente un type de structure génétiquement fonctionnel dans laquelle les énergies de la Vie agissent et interagissent au travers d'une multitude d'organismes. A ce stade du processus, le genre humain (l'espèce humaine — aujourd'hui *homo sapiens*) doit aussi se concevoir comme une forme structurelle à laquelle certains types d'énergie différenciée s'associent ; c'est pour cette raison que l'unité du genre humain est un fait planétaire qui définit *une virtualité particulière de conscience planétaire*.

Cette structure élémentaire et unique qu'est le genre humain se différencie en plusieurs races, chacune de celle-ci étant probablement étroitement liée, à l'origine du moins, à un continent donné. Il résulte du rapport entre les conditions géologiques et climatiques propres à un continent ou à une région localisée de ce continent que chacune des races répond aux sollicitations de la vie de façon caractéristique, et secrète peu à peu une culture spécifique, et des institutions propres.

Jusque-là, une forme donnée définissait et structurait un champ d'existence au sein duquel une multitude

d'entités matérielles fonctionnait de façon à peu près identique, indifféremment des conditions existentielles superficielles. Tous les arbres d'une même essence, tous les tigres de même race présentent des caractéristiques essentiellement semblables. *L'espèce est l'unité de forme de l'existence et de la conscience* : forme commune à beaucoup d'organismes particuliers. De même, il ne faut pas voir dans les hommes de la tribu archaïque de véritables individus, mais plutôt des échantillons particuliers d'un type racial et culturel commun. Il en va ainsi jusqu'à ce que le processus d'individualisation commence à agir au plus profond de l'être humain. Alors se produit quelque chose d'extraordinaire : *une relation d'un à un s'établit entre une forme structurelle et un organisme humain.*

Le champ de l'Âme et la personne

Le moment est venu de se rendre compte que ce que nous avons appelé jusqu'ici « formes structurelles » sont en fait des Ames. Les champs structurés par ces formes sont en fait les champs de l'Âme. Le Verbe créateur qui correspond à la structure fondamentale ou au plan du processus cosmique de déploiement de la virtualité en réalité est en fait l'Âme universelle, l'*Anima mundi*. Il est donc, associé à la décharge originelle d'Energie cosmique (point essentiel qu'il faut toujours avoir présent à l'esprit), Dieu, le Logos c'est-à-dire le « nouveau Dieu », le Fils, héritier du karma (les affaires inachevées) légué par l'Univers révolu. Il est l'Un, l'aspect unitaire du cycle universel tout entier — son état alpha. C'est en lui qu'agit la présence de l'UN. Il est un Tout ; mais aussi divin que soit ce Tout, il n'est point le Principe de Totalité qu'est l'UN.

L'Âme universelle se différencie en champ cosmique d'Ames — galactiques, solaires, planétaires. A l'intérieur du champ planétaire, chacune des espèces vivantes a son propre champ d'Âme. De même, chaque

tribu a un champ d'Ame plus étroit ; projetant sur cette Ame le sentiment profond de totalité et d'intégration que ressent la communauté tout entière, l'homme tribal adore cette présence dont il projette l'image sous la forme du Dieu de la tribu, ou du Grand Ancêtre mi-divin, mi-humain. Puis vient le temps où l'individu parvient à s'extraire de la matrice tribale. Ce qui jusqu'alors n'était en lui que virtualité d'Ame individuelle devient réalité — une réalité brumeuse et lointaine pendant encore une période plus ou moins longue.

J'ai déjà évoqué « l'Ame vivante » de l'homme que mentionne le chapitre II de la Genèse : il s'agit d'une Ame qui reste asservie aux lois de la Vie et aux injonctions de Yahveh, le Dieu de la sphère vitale. Dans cette âme vivante, le potentiel d'individualisation existe déjà — parce que Yahveh est l'un des Elohim. Ce potentiel commence à frémir en l'homme lorsque le Serpent, symbole du temps et de l'accomplissement éonique potentiel, apparaît comme troisième élément s'ajoutant à la dualité du couple Adam-Eve. Mais les deux prennent peur, et s'ensuit une tragédie. Lorsque les Fils de Dieu, les *Ben Elohim*, « épousent les filles des hommes » (voir Genèse, VI, 2) le processus d'individualisation encore virtuel franchit une nouvelle étape, plus décisive cette fois ; mais il ne s'agit encore que de l'apparition d'un état d'individualisation potentielle du genre humain.

Ces Fils de Dieu correspondent à ce que la mythologie grecque présente sous les traits de Prométhée, qui fait don à l'homme du *feu de la soi-conscience*. L'ésotérisme indien présente cet événement évolutif par la venue sur Terre des Kumaras, qui (symboliquement ou littéralement) proviennent de Vénus. Cette venue produit elle aussi une tragédie : d'après les traditions anciennes, elle est à l'origine de la scission entre magie blanche et magie noire, qui entraînera plus tard le Déluge. Le récit peut aussi évoquer un événement géologique, la division d'un grand continent (qui aurait

regroupé la plus grande partie des terres émergées, mais probablement pas toutes) en deux segments — s'éloignant l'un de l'autre, de part et d'autre de la dorsale incurvée qui parcourt du nord au sud le milieu de l'océan Atlantique.

L'histoire de Moïse, ou ce qu'elle représente, conte avec ambiguïté la formation proprement dite de l'« Ame individuelle ». Une relation d'un à un s'établit entre un champ d'Ame ainsi structuré et différencié qu'il peut, en principe au moins, s'associer étroitement à une personne particulière, et un organisme humain. Mais notons bien que si cette potentialité est devenue tout à fait réalisable, les premiers résultats pratiques sont pour l'essentiel négatifs, car ils se traduisent par de l'égoïsme. Survient une période de conflit entre des egos « fiers et raides d'échine ». La cupidité, qui jusqu'alors s'exprimait sous forme de propension à acquérir et à posséder au niveau biopsychique et à l'échelle de la tribu, s'est désormais exacerbée et intellectualisée dans les ambitions personnelles d'egos virulents. Le désir et la colère se font de plus en plus mentaux et individuels, la concurrence remplace la collaboration et le partage tribal. On verra plus tard apparaître des technologies au service de la cupidité — et se dessiner la situation tragique qui est celle de l'humanité aujourd'hui.

Lorsque je parle de l'individualisation comme d'un « événement », je ne songe à aucune révolution existentielle particulière. Mais on peut adopter la date qui marque le début de l'ère *Kali Yuga* de la tradition hindoue, 3102 avant J.-C., comme le début du processus d'individualisation à l'échelle planétaire ; rappelons ici que Kali est aussi la Mère divine et que si Kali Yuga est « l'âge du fer » ou l'ère des ténèbres, c'est aussi la longue période de gestation d'une nouvelle humanité. Cette même date marque la fin de la grande guerre, plus ou moins mythique, qui aurait abouti à la destruction totale de la caste des guerriers, sous l'impulsion de Krishna, la Manifestation divine, dont les enseigne-

ments sont transcrits dans la *Bhagavad Gita*. A l'issue de la célèbre bataille de Kurukshetra, l'ère de la Philosophie allait commencer en Inde sous la domination de la caste des Brahmanes.

La *Bhagavad Gita* est probablement la source ou la première manifestation de ce que l'on appelle aujourd'hui le théisme ; c'est à partir de ses enseignements que le mouvement Bhakti s'est ensuite développé, tandis qu'en parallèle, l'Occident connaissait la dévotion chrétienne intense de la période post-gréco-latine. On voit dans la vie du Christ l'expression symbolique — le fait d'être symbolique *ne signifie pas* que Jésus ne fut pas un personnage réel et investi par le Christ — de la phase finale du processus d'intégration de l'Ame et de l'organisme humain. La relation d'un à un entre le champ de l'âme et le corps mentalisé de l'homme, qui au départ (et il en est toujours ainsi pour l'immense majorité des personnes) était lointaine, diffuse et floue, devint dans la personne de Jésus totalement focalisée et efficace. Tandis que chez la plupart des hommes d'aujourd'hui l'Ame ne fait que « projeter une ombre » sur la personnalité — l'intégration relevant encore du « virtuel », en Jésus l'Ame (la Nature divine) et le corps mentalisé (la Nature humaine) s'interpénétrèrent et s'unirent complètement. Le résultat de ce « Mariage divin » — c'est-à-dire la réalisation totale et parfaite du virtuel — est la formation de « l'Ame divine » et de sa conscience-Plérôme.

J'ai noté dans mon livre *le Roc enflammé* que ce Mariage divin s'est célébré lors de la Transfiguration de Jésus en présence de ses trois disciples les plus proches, Pierre, Jean et Jacques ; le récit qu'en font les Evangiles est chargé d'un symbolisme révélateur (voir le chapitre IX du titre ci-dessus, intitulé « L'amour-Christ : l'alliance avec l'individu »). J'ai aussi montré que la vie tout entière de Jésus incarne et mythifie à la fois « l'événement-Christ ». Jésus, comme Krishna en Inde, est un Avatar ; mais encore faut-il bien saisir le sens de ce terme. Il exprime la nature du processus

par lequel l'un des aspects immensément nombreux du Verbe divin originel proféré au début du cycle (tout au moins du cycle planétaire de la Terre) précipite dans la biosphère, s'y condense par un acte créateur précis qui est le point de départ d'une nouvelle phase du cycle évolutif.

Chacun des grands Avatars signale le début d'une phase du cycle de l'évolution de toute la planète et de l'humanité. Dans la mythologie hindoue, les premiers Avatars sont représentés sous des formes animales, puis comme des entités mi-humaines, mi-animales, enfin sous la forme d'un homme, Rama, puis d'un homme divin, Krishna ; cette séquence illustre ainsi l'évolution de la biosphère vers la noosphère. Mais il est aussi des Avatars moindres, marquant des cycles plus petits liés à l'évolution de races spécifiques. Une fois la relation complète d'un à un totalement établie entre une âme et une personne, la personne devient l'avatar de l'Ame qui est la source même de son identité. L'accession individuelle à l'état d'avatar s'accomplit dans le Mariage divin.

Jésus ne fut pas seulement un Avatar par le fait de l'union de son Ame et de sa personnalité, mais bien plus à l'échelle de l'évolution de l'ensemble de l'humanité. Il fut donc un « Avatar planétaire » de même que Krishna et, de façon légèrement différente, Gautama le Bouddha. Les baha'ïs d'aujourd'hui croient que Baha'u'llah, le prophète persan qui fit connaître sa mission et son statut en 1863 à Bagdad, fut lui aussi un grand Avatar planétaire, qui par sa présence et ses actes a ouvert une nouvelle phase à l'évolution de l'humanité — et certains événements historiques semblent valider cette affirmation.

Ces questions sont compliquées par le fait qu'il existe des cycles à l'intérieur des cycles, et que l'on peut distinguer plusieurs niveaux dans le commencement de chaque grand cycle. Lorsqu'un nouvel Archétype survient dans le réel — c'est-à-dire chaque fois qu'une relation nouvelle et plus intégrante s'établit

entre le virtuel et le réel par la focalisation de la force universelle d'intégration qu'est l'UN sur un plan nouveau — la réalisation ne se produit pas immédiatement. Il ne serait d'ailleurs pas logique qu'il en soit ainsi, car le nouvel acte créateur rencontre une résistance toujours accrue, à mesure qu'il pénètre plus profond dans les matériaux du passé, c'est-à-dire à mesure qu'il faut neutraliser et transmuter des « dépôts karmiques » de plus en plus primaires.

Il faut donc concevoir un « cycle d'Avatars » plutôt qu'un événement avatarique unique. C'est ce que j'explique dans mon livre *Birth patterns for a new humanity* où j'indique que les XVIII^e, XIX^e, XX^e et XXI^e siècles représentent un de ces cycles avatariques qui marquent la transition entre deux Eres. De même, ce que je nomme l'« événement Christ » ne se réduit probablement pas à la vie de Jésus, mais comporte une phase préliminaire (probablement pendant le siècle précédent) et peut-être une phase consécutive. On peut aussi, dans une perspective plus large, considérer que la période tout entière qui va de l'époque du Bouddha (environ 600 avant J.-C.) à la naissance de l'islam (l'Hégire, en 622 après J.-C.) représente une période de transition dans l'évolution de l'humanité.

Il s'agit maintenant, à mon sens, de parvenir à mettre en œuvre et à concrétiser dans des structures interpersonnelles et socio-politiques nouvelles le type de relation humaine qui fut projeté en tant qu'Image idéale (c'est-à-dire en tant que simple virtualité) pendant les douze siècles qui se sont étendus entre 600 avant J.-C. et 600 après J.-C. Dans cette optique, le nouveau départ donné par les apparitions successives du Bouddha, du Christ et de Mahomet (ce dernier n'étant que le précurseur d'une Révélation plus grande, que pourrait vraisemblablement représenter Baha'u'llah) équivaut à une mutation de toute l'humanité à plusieurs niveaux, qui a commencé par produire des résultats somme toute négatifs en ce qui concerne l'ensemble du genre humain. On peut voir là un parallélisme avec

ce qui s'est produit dans l'arc involutif descendant du cycle planétaire lorsque jadis « les fils de Dieu » (Ben Elohim) vinrent (« descendirent ») épouser les « filles des hommes ».

Pendant la première période du cycle qu'elle ouvre, l'impulsion évolutive nouvelle se manifeste : 1) dans quelques « mutants » en qui l'Archétype nouvellement émané s'est incarné avec succès ; 2) dans quelques personnes qui réagissent par une focalisation négative à la libération créatrice de virtualité et deviennent des expressions objectives du « mal ». Il ne peut en être autrement, car comme nous l'avons déjà vu, toute libération d'un potentiel entraîne inévitablement une réponse bipolaire que l'on pourrait représenter par les vecteurs de sens opposé de l'acceptation et du refus, ou de ce que nous avons appelé plus haut le « succès » et « l'échec » au sens le plus profond, cosmique et spirituel de ces mots ; 3) à travers les réactions incertaines, mal centrées et profondément mitigées de la masse de l'humanité, où dans un premier temps l'aspect négatif l'emporte plus ou moins nettement. Cela se traduit sur les plans social, religieux et culturel par le fait que les faux départs sont quasiment de règle ; les bonnes intentions et les idéaux élevés sont rapidement pervertis ou déviés par la pression inévitable des circonstances — le karma du passé — et par la confusion mentale et affective qui naît de la peur de lâcher prise et de s'écarter des coutumes et des allégeances connues, aussi pénibles soient-elles parfois — peur aiguillonnée par les forces « du mal » qui s'exercent au niveau de l'énergie psychique.

En période de crise collective, l'opposition entre les divers types de réponses aux virtualités nouvelles devient aiguë et on parle volontiers du combat que se livrent les « forces de Lumière » et les « forces des Ténèbres ». A la fin de chaque cycle, la division entre le règne symbolique de la « semence » immortelle et les « feuilles » promises à la désintégration après une brève gloire automnale se précise irrévocablement.

L'imagerie religieuse évoque la séparation du bon grain de l'ivraie. De toute évidence, cette division s'applique à la collectivité humaine où l'on constate la présence de deux groupes statistiques. Chaque individu doit pourtant être considéré comme libre de son choix. Mais ici intervient le problème de la nature du libre arbitre, que nous examinerons plus en détail dans les chapitres suivants.

Nous venons de le voir, la tradition hindoue considère que l'ensemble de l'humanité vit aujourd'hui dans l'ère de Kali Yuga. Les quatre grandes Eres (Yugas) sont celles de l'évolution planétaire, et non point de l'évolution d'une race particulière, dont le sous-cycle peut se mouvoir dans une direction opposée à celle de l'ère planétaire. Kali symbolisant aussi la Mère, Kali Yuga représente en fait le processus de gestation d'une nouvelle humanité dans le sein de la Terre-Mère — une Terre dont la grossesse semble certes houleuse !

Le processus d'individualisation qui a vraisemblablement commencé au début de Kali Yuga n'est que l'une des phases de l'évolution humaine. Cette phase a commencé par produire des résultats négatifs avec l'égoïsme. L'égo, qui continue d'être entravé par les pulsions contraignantes de la biosphère (« mange ou sois mangé ») représente dans son aspect négatif l'ombre du soi authentique, soi qui, comme nous nous apprêtons à le voir plus en détail, est une expression de l'aspect-Puissance de l'Ame. Néanmoins, l'égo peut aussi être un reflet positif du soi, et sa vocation ultime est de devenir le serviteur consacré de l'Ame.

C'est donc ce processus de transmutation qui s'opère pendant Kali Yuga. L'individu achevé quitte le corps de la Terre-Mère, la biosphère, pour « pénétrer » dans la forme embryonnaire de l'humanité future en train de se constituer dans la noosphère. Ce faisant, l'Ame individuelle devient l'âme divine. Chacun des battements du cœur de la Terre-Mère voit symboliquement une âme individuelle devenir âme divine sur la Montagne de sa transfiguration. Chacune de ces personnes

est « initiée », dans un sens tout à fait réel ; elle entre sur le Chemin pour se joindre à la compagnie divine des Etres parfaits qui forment le champ de l'Âme de la Terre, le Plérôme en préparation.

L'ensemble de l'humanité se transforme ainsi peu à peu ; non pas l'humanité seulement, mais la planète tout entière. La progression ne se fait pas en ligne droite, comme le XIX^e siècle a naïvement cherché à s'en persuader. L'évolution se meut selon une spirale par le jeu de polarités contraires. Toute lumière crée une ombre. Quiconque recherche la lumière doit accepter de rencontrer sa propre ombre ; et c'est hélas une chose insupportable pour la majorité des hommes d'aujourd'hui. De même une race tout entière et l'ensemble d'une civilisation projettent des ombres collectives. La pensée scientifique elle aussi à son ombre ; et elle risque d'acculer l'humanité à la catastrophe — catharsis violente qui pourrait la guérir de sa schizophrénie profonde, ou rendre nécessaire une véritable renaissance, après la crise totale, à partir d'un groupe relativement peu nombreux de « personnes semence ».

Pourtant en temps utile viendra l'omega du cycle de l'Homme et de la Terre. Ce pourrait ne pas être la déflagration brûlante dont Teilhard de Chardin semble avoir eu la vision, mais quelque chose qui ressemble à l'Image de l'individu et de la société gnostiques que Sri Aurobindo évoque dans les derniers chapitres de son grand livre *la Vie divine* (trad. franç., éd. Albin Michel, Paris, 1955-1959), rédigé bien avant les œuvres de Teilhard. Cette consommation n'aura très certainement pas pour théâtre une Terre « physique » au sens où nous entendons l'adjectif aujourd'hui. Comme H.P. Blavatsky l'indiquait dans *la Doctrine secrète* voici bientôt un siècle, l'humanité sera devenue « une humanité de Christs et de Bouddhas ». Ce que les théosophes appellent la Loge blanche sera devenu l'humanité totale d'une Terre transsubstantiée. Le Plérôme-Semence sera prêt à retourner à l'Océan infini de Virtualité.

Tout se terminera peut-être dans une Nova cosmique, dans un immense éclaboussement de Lumière — qui sait ? Mais il y aura aussi des déchets, les restes de nos échecs, les fleurs et les coques pourrissantes du mal qui retourneront aussi à l'état de virtualité pure, s'immobilisant dans la passivité et la pure négation. Puis un nouveau cycle commencera, quand la compassion de la cohorte du Plérôme aura renouvelé son union fécondante avec la Vierge éternelle — quand cette Conscience suprême aura ému son infinie Puissance et qu'une Force renouvelée naîtra selon la Forme idéale dont la conscience aura émané la vision.

CHAPITRE VII

AME, PENSÉE ET RÉINCARNATION

L'esquisse que nous venons de tracer ne fait intervenir que les facteurs les plus essentiels, car nous avons dû omettre encore beaucoup de choses pour ne pas surcharger la présentation. La difficulté vient du fait que la définition de chacun des termes dépend à son tour du sens que l'on donne aux mots dont on se sert. La représentation globale de l'existence est comme une grande polyphonie de concepts, où chacune des lignes mélodiques ne prend son véritable sens que dans la relation toujours mouvante et dynamique qui l'unit à toutes les autres mélodies. On peut aussi imaginer une tapisserie qui révélerait des formes abstraites et un jeu frémissant de couleurs changeant selon l'angle de vision et la qualité de la lumière qui éclaire l'ouvrage. Nous y reviendrons dans un autre chapitre. Il ne s'agit pas de rechercher quelque « Vérité » analytique et pleinement objective, mais bien plutôt de développer la capacité à « voir » la réalité sous ses aspects à la fois multiples et interdépendants, pour devenir le témoin conscient du processus immense et rythmé du déploiement de la virtualité en réalité, qui est ce mouvement que nous connaissons comme l'existence.

Cette aptitude à la vision est une qualité majeure.

Elle est le fondement même de notre manière quotidienne d'aborder les relations interpersonnelles et la vie en général. Elle est liée non seulement à la qualité de notre conscience et au pouvoir d'assimilation et d'organisation de notre pensée, mais aussi et avant tout aux données et aux images dont peuvent disposer nos facultés d'imagination et d'intuition. La personne moyenne, dans quelque culture et sous l'influence de quelque organisation religieuse qu'elle se trouve, ne se voit introduite par son éducation qu'à une gamme relativement étroite de concepts. Ces concepts sont conditionnés par des pressions socio-psychologiques définies, et se fondent sur des modalités bien codifiées de pensée, de sentiment et d'observations sensorielles. Même la science moderne, du moins sous ses aspects à la fois classiques et vulgarisés, s'appuie sur des partis pris et des postulats étroitement codifiés. La première de ces hypothèses indémontrables est probablement celle qui veut que les lois et les constantes « universelles », qui s'appliquent effectivement dans un espace-temps limité, soient véritablement universelles, immuables et vraies. La science est aussi limitée par le fait qu'elle dépend exclusivement de la méthode empirique dite « scientifique » qui ne retient ou n'accepte des observations que si un expérimentateur compétent quelconque peut reproduire l'expérience et obtenir les mêmes résultats à n'importe quel moment.

M'écartant de cette attitude qui ne considère comme valable que ce que l'on parvient à figer, j'ai privilégié le concept d'une infinité de virtualités et de changements à l'intérieur d'un processus de transformation cyclique qui, au cours de ses multiples phases, réagit à des besoins toujours nouveaux par des changements marqués de rythme. Cette dernière attitude se caractérise donc par l'ouverture au changement. Il est vrai que dans l'image du monde que je propose, il est un facteur élémentaire qui garde sa permanence durant toute la durée d'un cyclocosme d'existence. Il s'agit du Verbe créateur, qui s'imprime sur la libération origi-

nelle de virtualité en début de cycle et préside à la réalisation du virtuel de l'état premier à l'état dernier du processus cyclique. Mais si ce Verbe créateur est une « constante », ce n'est point au sens de la physique moderne : sa constance est une constance d'objectifs plutôt qu'une constance de méthodes — et la distinction n'est pas mince.

Ce dont la Pensée-Plérôme du vieil univers a chargé sa « vision » et qu'elle a imprimé dans la Vierge éternelle (la virtualité infinie) sera réalisé à l'état oméga du nouvel univers ; mais (1) l'ampleur de cette réalisation n'est pas à mon sens déterminée ; c'est-à-dire que le groupe d'Êtres parfaits qui représentera cette réalisation oméga pourra être très petit ou très nombreux selon le succès obtenu par le plan cyclocosmique tout entier ; (2) les méthodes utilisées au cours du processus cyclique peuvent se modifier considérablement dans le temps. En d'autres termes, même si le caractère fondamental des résultats recherchés est fixé d'avance au moment où le processus s'entame au niveau de l'existence réelle et concrète, les méthodes et les conditions qui vont intervenir ne sont pas nécessairement fixées.

Il ne peut en être autrement si virtualité et réalité sont effectivement deux principes polaires qui, comme le Yin et le Yang de la philosophie chinoise, sont constamment présents en proportion toujours variables dans un état quelconque de l'existence ou de ce que l'on appelle la non-existence. On pourrait d'ailleurs voir là le Fait métaphysique fondamental. Ces deux polarités, virtuel et réel, sont « contenues » (expression très gauche) dans ce que je désigne comme l'UN, le Principe d'Intégrité ; cette « contention » est symbolisée dans le signe chinois Tai Chi par le cercle à l'intérieur duquel les deux formes, Yang et Yin, blanc et noir, interagissent, croissant et décroissant en rapport l'une avec l'autre.

En pratique, cela signifie que la virtualité de changement n'est jamais absente à quelque moment que ce

soit. Nous ne vivons pas dans un univers de loi et d'ordre exclusifs. Notre univers est aussi un univers dans lequel le fait dominant (la capacité d'une Image-Logos divinement créée à atteindre à la réalisation parfaite à la fin du cycle universel) *n'exclut pas* la possibilité de variations importantes des méthodes mises en œuvre dans le temps pour parvenir à ce résultat. Ces variations peuvent être rendues nécessaires par le fait que l'existence est relation, et que les relations possibles entre la multitude d'existants sont tellement nombreuses, même si elles ne sont pas infinies, que les résultats ne sont pas fixés par un déterminisme linéaire — le destin. Ils restent d'ailleurs au moins en partie imprévisibles en dehors du fait qu'à la fin du cycle, à l'état omega, ce qui était au commencement virtualité se trouvera réalisé dans un groupe d'Êtres parachevés. La certitude concerne donc un résultat qualitatif — il y aura un Plérôme d'Êtres parfaits à l'état omega — mais non pas son aspect quantitatif — le nombre exact des Êtres qui auront atteint la perfection ou la pleine réalisation de la virtualité exprimée par le Logos.

Il faut bien saisir les conséquences logiques de ce fait : dans l'ordre des deux facteurs existence que nous avons examinés dans la première partie du livre, l'ipséité (l'être soi) correspond à la polarité d'immuableté et de permanence dans le développement cyclique, tandis que la relation (l'être en relation) correspond à la possibilité quasi infinie de changement. La relation introduit donc le facteur d'imprévisibilité dans ce qui, selon le seul principe d'ipséité, conduirait à un résultat absolument prévisible. L'ipséité est déterministe ; la relation, par sa nature aléatoire, introduit l'indétermination qui conduit à ce que l'on appelle couramment la liberté. Je suis ce que je suis par la vertu de mon identité ; la note fondamentale de mon champ d'existence reste identique de ma naissance à ma mort — et en un sens au moins au-delà de la mort du corps physique. Voilà l'aspect unitaire de mon existence. Mais la

conscience de l'ensemble de l'organisme de personnalité qui agit à partir de cette ipséité individuelle est constamment affectée par la multiplicité des relations auxquelles je suis d'une part soumis, et auxquelles d'autre part je participe plus ou moins librement.

Imprévisibilité et prévisibilité sont donc deux caractères qui coexistent pendant toute la durée du processus cyclique d'existence. On peut les traduire dans l'abstrait par le concept de coexistence polaire de l'ordre et du hasard. Nulle existence n'est jamais totalement et rigidement ordonnée ni prédestinée ; le hasard est une réalité omniprésente. Mais le hasard ne saurait être le facteur premier de l'existence comme certains scientifiques inclinent à le croire. Le hasard n'est autre que le résultat de la complexité quasi infinie des interactions entre existants. C'est à cause de cette complexité que beaucoup, sinon la majorité des situations existentielles ne se prêtent pas à la prévision mathématique et quantitative. Certains, reconnaissant que la pensée humaine en est incapable, voudraient que la pensée de Dieu, qui est omnipotent et omniprésent, sache précisément quelle est, quelle a été et quelle sera la position et la disposition de chacun des atomes de l'univers. Cette croyance n'a pas sa place dans l'image que je propose du monde, car elle crée une idée de Dieu qui semble inutile, injustifiée et en fait inacceptable au point où est actuellement parvenue la conscience humaine — à moins qu'il ne s'agisse de la conscience rudimentaire d'hommes très primitifs, vivant dans une passivité mentale quasi complète et émotivement asservis par la puissance écrasante du règne du vivant, et donc dont la conscience ne peut que personnifier et déifier la Vie toute-puissante.

La pensée et ses niveaux de fonctionnement

La pensée exerce dans la relation polaire toujours mouvante entre virtualité et réalité un rôle de premier plan que nous n'avons pas encore examiné comme il le mérite. Nous avons déjà parlé de la pensée comme « conscience formée », mais cette définition n'était que provisoire et manquait de précision. Je m'efforcerai donc de définir les différents aspects de la pensée et de préciser comment elle intervient aux divers niveaux du processus de réalisation des virtualités de l'existence, dont elle est un facteur crucial.

La pensée est la capacité de relier de manière cohérente et formelle les images de l'existence dans la conscience. La mentalité se caractérise donc par la nature des images qu'elle a pour fonction de relier et d'intégrer de manière plus ou moins formelle, en système. A un niveau donné de l'existence il s'agit d'un système de concepts ; il est possible d'envisager une pensée qui fonctionne au niveau de ce qui serait non plus des concepts au sens strict, mais plutôt des « images ».

Dans le domaine des faits, le mot *pensée* désigne normalement un champ plus ou moins organisé d'activités qui dépassent les activités sensibles de ce que l'on appelle le « corps » humain. Les activités réputées « mentales » regroupent toutes sortes de phénomènes de pensée : mémoire et anticipation, généralisation et abstraction des données de la perception, élaboration de concepts ou d'images mentales et formulation d'objectifs par l'intermédiaire de mots ou d'autres symboles.

La pensée est en outre capable de se déplacer sur l'axe du temps ; elle se souvient, et projette ce qu'elle connaît dans le futur. Pensée et temps sont en effet étroitement liés : l'activité mentale est un ensemble de conscience, le champ structuré de la conscience de l'ensemble existentiel, et non seulement de l'être humain. Dès qu'il y a conscience, il y a aussi pour la structurer une sorte de mentalité, et il est assurément

regrettable que la plupart des gens, y compris des milliers de philosophes, conçoivent un type de conscience qui transcende la pensée. La pensée intellectuelle et conceptuelle n'est qu'une modalité du mental. Le « supramental » de Sri Aurobindo continue d'être mental, bien qu'il dépasse, qu'il transcende ce que l'on nomme ordinairement la pensée ; c'est un mental qui « voit » plutôt qu'une pensée qui cogite et débat du pour et du contre dans une perspective dualiste. Mais cela reste de la pensée dans la mesure où le mental intègre les images de la réalité, même s'il s'agit d'une réalité suprasensorielle et supraconceptuelle, et si cette expérience est difficile à exprimer par des mots. Cette mentalité est alors devenue la pensée-Plérôme.

Nombreux sont les psychologues orthodoxes qui s'efforcent de prouver que l'on peut entièrement ramener les phénomènes mentaux aux activités nerveuses, et notamment à l'activité cérébrale du corps physique. Il est évident que ces activités, qui mettent en jeu des phénomènes électriques et chimiques, existent. Mais la question est de savoir s'il ne s'agit pas du résultat final du fonctionnement d'un principe de formation inhérent à la totalité du champ d'existence que représente la personne.

La mentalité agit aussi génériquement dans l'ensemble d'une espèce qui se manifeste au travers d'une myriade d'organismes du même type, et pas seulement dans le système nerveux de ces organismes. Si l'on pouvait démontrer que l'individu conscient reste capable de penser et d'exécuter certaines opérations mentales après la désintégration de son corps physique, l'analyse matérialiste du phénomène de la pensée serait complètement invalidée comme elle l'est déjà, pour cette même raison, dans l'esprit de plusieurs.

Il est d'autre part des philosophes et des scientifiques éminents qui font preuve d'un réductionnisme inverse. Ils se reconnaissent dans le corps d'une projection, une concrétisation ou une interprétation sensorielle de la pensée. Tout est pensée, affirment-ils ;

Dieu aussi est Pensée — la Pensée divine ou cosmique.

La position qui est la mienne résout la dualité entre le corps et l'esprit en faisant intervenir le Principe d'Intégrité, l'UN, qui agit à trois niveaux élémentaires d'existence, c'est-à-dire au niveau de la Matérialité, de la Vie et de l'« Idéité ». Nous avons vu que la conscience est inséparable du caractère d'ensemble ; aussi doit-elle fonctionner à ces trois niveaux. La pensée de même est présente à ces niveaux, mais présente à chacun d'eux des caractéristiques fondamentalement distinctes. Je rappellerai ici encore que par « Pensée », j'entends la capacité propre à tout ensemble existentiel de détenir des images de l'existence dans un champ cohérent, unifié et structuré de conscience.

On ne peut que spéculer sur la forme que prennent au niveau de la matérialité la conscience et la pensée. Pourtant, compte tenu des découvertes récentes de la physique atomique et des travaux scientifiques comme ceux de Robert Tournaire, professeur à l'Université de Paris, et de Robert Linssen, directeur de l'Institut supérieur de philosophie des Sciences à Bruxelles (voir le livre de Linssen, *la Spiritualité de la matière*, et les travaux du philosophe roumain Lupasco et d'autres scientifiques européens) — il ne me semble pas relever du fantastique que d'attribuer une mentalité à l'atome. Partout où il y a conscience, il existe une mentalité et donc une pensée tout au moins rudimentaire. La virtualité de pensée, c'est-à-dire de forme cohérente de conscience, est implicite dans tout champ d'existence ; et c'est la structure de ce champ qui détermine, ou qui tout au moins conditionne les propriétés structurales de la pensée.

Mais qu'est-ce qui détermine la structure des champs d'existence ? Ce sont les aspects multiples du Verbe créateur, qui a été « imaginé » par le Plérôme de l'univers précédent. C'est au travers de ce Verbe que se déversent les forces créatrices originelles, qui en s'écoulant déclenchent le processus de formation du Monde — d'une certaine manière comme la lumière du pro-

jecteur jaillit après avoir franchi le filtre de la pellicule. Ce Verbe créateur contient, symboliquement, une multitude de Lettres. Chacune de ces Lettres est une Image de l'Ame. Et c'est parce que chaque Image est chargée de puissance qu'il serait plus juste de parler de champ animé, ou de champ de l'Ame.

Au départ, l'Image de l'Ame est très générale, et représente la forme des grands mouvements cosmiques, par exemple celle de la nébuleuse spirale ; la puissance qui lui est intimement associée n'est que très peu différenciée et produit d'énormes tourbillons d'énergie qui attirent dans le mouvement la poussière inerte de l'espace cosmique qui commence à sortir de son état de virtualité négative (c'est-à-dire d'indifférence quasi totale à l'existence) et résiste même à l'intégration par pure inertie. Mais on peut dès ce stade imaginer une sorte de conscience cosmique diffuse et unitaire qui représente l'aspect premier de la conscience du Logos créateur. Cette conscience créatrice, sous sa forme focalisée, peut-être désignée comme la Pensée divine. Elle est l'aspect transcendant de la pensée — une pensée au-delà de l'existence, mais qui est pourtant la force structurante du nouveau cycle d'existence.

La pensée agit toujours en sa qualité de force formatrice ; c'est elle qui donne forme à la conscience. On ne conçoit d'ailleurs pas de conscience active et dynamique qui ne soit concentrée par une structure mentale. C'est toujours la conscience qui transforme la puissance en force, mais cette transformation n'est possible que si la conscience se focalise en pensée. C'est d'ailleurs la pensée plutôt que la conscience qui agit. La conscience est inhérente à l'ensemble existentiel du simple fait qu'il s'agit d'un ensemble ; elle est donc intégrité perçue dans sa projection sur le champ de l'existence : la conscience est le résultat d'une information en retour, ce dernier processus étant inhérent à l'existence. Ce n'est donc pas à la conscience qu'il peut être fait obstacle, mais à son aspect actif et opérant

qu'est la pensée. La conscience peut être floue, mal focalisée ; quand c'est le cas, elle ne produit pas d'activité mentale définissable *.

Donc la réponse à la question « Qu'est-ce qui détermine la structure du champ d'existence ? » devrait être : une pensée inhérente à une image de l'Ame qui agit dans le champ de l'Ame. Il faut ici se garder de confondre champ de l'Ame et champ d'existence. Je désigne par l'expression champ d'existence tout simplement le champ d'énergies électromagnétiques (et sans nul doute d'autres types d'énergies encore inconnues) qui imprègnent et entourent l'entité matérielle et l'organisme vivant ; s'il s'agit d'un organisme vivant, on pourra parler de « champ aurique » — même si le mot aura, tel que l'utilisent clairvoyants et pseudo-clairvoyants, se voit doté de significations diverses et confuses.

Le champ de l'Ame d'autre part est le champ des énergies de type spirituel, qui sont les formes énergétiques différenciées de la libération unitaire de force (donc originaires de l'Acte créateur qui a lancé le cycle d'existence). Fondamentalement, tous les types d'énergie ont leur origine dans cette libération créatrice de Puissance ; mais lorsqu'on arrive au niveau de la Vie, une grande partie du flux initial d'énergie se trouve

* La pensée structure tout ce qui est mis à sa disposition par l'expérience, ainsi que de manière générale tous les contenus de la conscience. Mais quand il n'y a rien, ou très peu de choses à structurer, la pensée se retourne sur elle-même et s'efforce d'affiner ses méthodes opératoires ; elle se fait donc logique et épistémologie. Peu importe ce sur quoi elle agit, pourvu que l'opération soit parfaitement effectuée ; l'art moderne, la philosophie intellectualiste et même la chirurgie nous offrent d'excellents exemples à cet égard — les transplantations cardiaques et autres prouesses sont avant tout une excuse qui permet de démontrer et d'améliorer la virtuosité chirurgicale, excuse camouflée sous des motifs humanitaires qui jouent de la soif affective d'existence de l'ego des patients éventuels. L'ego se complait à la virtuosité intellectuelle qui rehausse son prestige ; or dans la société de consommation, qui est une société strictement égocentrique, c'est de prestige que se nourrissent le succès, la célébrité et l'opulence.

pour ainsi dire « emprisonné » dans les atomes du règne de la Matérialité. On pourrait illustrer ce fait par l'exemple de l'énergie électrique qui se trouve emprisonnée dans la batterie de l'automobile. L'énergie cinétique du courant qui charge la batterie devient énergie potentielle dans la batterie. C'est dans ce sens que chaque atome est une batterie chargée prête à être utilisée par des ensembles existentiels déjà formés, aux niveaux Vital et de l'Idéité.

Nous allons maintenant voir comment ce processus de transformation d'énergie cinétique en énergie potentielle opère dans le corps humain en ce qui concerne le type d'énergie propre au règne de la Vie. On retrouve d'ailleurs ce même type de transformation quand le processus d'individualisation de l'être humain entre dans une phase plus concrète, c'est-à-dire lorsqu'une relation d'un à un s'établit, même à tâtons, entre un champ d'Ame et le champ d'existence d'une personne donnée.

Le champ d'Ame et le soi

Je n'ai peut-être pas suffisamment précisé la relation entre le champ d'Ame et le soi de la personne humaine, car je ne pouvais guère commencer par autre chose qu'une allusion à l'existence de trois niveaux de fonctionnement de l'UN, le principe même d'existence. J'ai donc évoqué ces trois niveaux comme la Matérialité, la Vie et l'Idéité, sans m'expliquer sur le sens que je donne à ce dernier terme. Le règne de la Matérialité est essentiellement celui des atomes et des molécules ; le règne de la Vie celui des cellules et des organismes, le corps humain y compris ; le règne de l'Idéité enfin est celui où agit la pensée consciente individuelle et où ces mentalités s'intègrent en groupes — groupes qui parviennent à l'intégration ultime avec les activités unanimes du Plérôme multi-unitaire, la Semence spirituelle d'un vaste cycle existentiel.

J'ai recours au néologisme *Idéité* parce que les mentalités qui fonctionnent à ce niveau agissent au moyen d'*idées* auxquelles l'être humain se relie en qualité d'individu pensant et de penseur individuel — en théorie du moins. Le mot, subdivisé en « Id » et « déité » rappelle en outre le « Je » qui exprime l'identité et la possibilité propre à ce niveau d'existence d'atteindre un jour à un état « divin » de conscience et d'être. Cet état ultime a son commencement et sa racine dans l'établissement d'une relation régulière, de plus en plus présente et efficace entre une Ame et l'organisme biologique de l'homme — relation qui normalement ne peut devenir adhésion totale que par une série de contacts toujours plus rapprochés entre le champ d'Ame et une succession de personnes. C'est là bien sûr le fondement de l'idée de « réincarnation ». Ce terme est certes vague, et a servi à désigner beaucoup de choses ; je vais tâcher d'élucider ce à quoi se rapporte ce processus, et les conséquences qui en découlent.

Il faut tout d'abord essayer à nouveau de définir clairement ce que l'on entend par le « soi ». Dans l'être humain, le soi est la *note fondamentale* (le rythme ou fréquence de base de l'existence) qui émerge et alimente la totalité du champ d'existence de la personne. Cette note résonne dans le champ aurique tout entier. Elle est l'AUM du cycle existentiel. C'est dans cette note qu'opère la présence ou l'action catalytique de l'UN. Elle reste essentiellement inchangée pendant toute la durée du cycle existentiel.

Ce qui complique la situation de l'homme et le caractère du soi en l'homme, c'est le fait que celui-ci — qui a commencé par n'être qu'une simple unité dans la grande entité qu'est le genre humain dans le règne de la Vie — non seulement peut, mais est destiné à « s'individualiser » et, par ce processus, à accéder au niveau de l'Idéité. Cela signifie, nous l'avons déjà vu, que la personne individuelle agit en fait à deux niveaux : au niveau de la Vie et au niveau de l'Idéité. En outre, les opérations qui relèvent de la Vie dépendent

dans une grande mesure, mais pas exclusivement, de l'énergie emprisonnée dans les atomes de la matière. Donc en trois mots l'être humain pleinement individualisé fonctionne en tant que matière, en tant que vie, et en tant que pensée individualisée.

En tant que corps vivant, l'homme est un champ d'existence qui comporte par définition une conscience et une mentalité de type « vital ». Pour être clair, il faudrait désigner cette mentalité vitale du nom de protomentalité, ou pensée organique ; de même, le type de conscience bio-psychique et quasi instinctive que cette protomentalité structure est pour l'homme moderne le subconscient. Dans ce champ d'existence humain vibre un soi. Ce soi est la Note fondamentale de l'organisme humain dans son ensemble ; cet ensemble organique contient de nombreuses harmoniques constituées par les sentiments, les émotions et les diverses activités psychiques. Il contient également la protomentalité que l'homme partage avec les animaux, et même les plantes, comme l'indiquent les expériences récentes déjà mentionnées.

La Vie n'est pas l'Idéité ; il s'agit de deux niveaux distincts, qui le deviennent de plus en plus à mesure que l'évolution progresse vers l'état-Plérôme auquel la Vie cesse probablement d'intervenir, sauf peut-être de façon transformée et réfléchie. Néanmoins la Vie est le fondement, la « racine » de la « plante » humaine. Ce n'est que lorsque la « graine » a atteint une certaine maturité et se détache de la plante qui de ce fait devient « vieille » et commence à se désintégrer lentement que cette racine fondatrice cesse d'être fonctionnelle, son énergie potentielle étant désormais emprisonnée dans la semence. Cela signifie que le soi, qui est la note fondamentale de l'organisme vivant de l'être humain, n'est que le *fondement* des événements ultérieurs qui relèvent du processus d'individualisation. On ne saurait construire un gratte-ciel sans fondations solides ; de même, il ne peut y avoir individualisation de l'homme, ni développement mental individuel au

niveau de l'Idéité sans que la Note fondamentale ne vibre de toute sa régularité dans le champ aurique de l'homme. Quand cette vibration cesse, la mort survient immédiatement.

Nous l'avons déjà dit, cette Note fondamentale du soi a des harmoniques. L'énergie propre de la Note se répand par l'intermédiaire de ces harmoniques ; et la focalisation principale de cette énergie peut se transférer à l'une de ces harmoniques, notamment à la deuxième, dont la fréquence par rapport à la note fondamentale est dans une proportion de 3 à 1. Dans le domaine de l'acoustique et de la musique, cela équivaut à l'intervalle de la deuxième — octave plus quinte. Si la note fondamentale a une fréquence de 100 vibrations par seconde, la première harmonique aura une fréquence de 200 (octave supérieur) et la deuxième harmonique une fréquence de 300 (une quinte au-dessus de l'octave supérieur).

Cette analogie musicale est extrêmement riche, car elle explique avec exactitude je crois le processus qui intervient lorsque l'homme véritablement individualisé et autonome voit l'énergie racinaire de son existence se recentrer au niveau de « l'Ame individuelle » — c'est-à-dire, symboliquement du moins, dans la région du cœur. Le recentrement *ne signifie pas* que la note fondamentale, le soi, cesse de vibrer et d'agir. Cela signifie simplement que l'énergie du soi est désormais centrée au niveau de la deuxième harmonique, c'est-à-dire du centre du cœur dont nous avons déjà parlé au chapitre IV. Le soi est à l'origine centré dans ce que les yogis hindous nomment le Muladhara chakra, situé à la base de l'épine dorsale, c'est-à-dire dans la région pelvienne. C'est dans cette même région (plus en avant dans le corps et un peu en-dessous du nombril) que se trouve la zone que les Japonais appellent Hara. « Mula » signifie racine. L'énergie-racine de la Vie est centrée dans la région pelvienne ; c'est là que la semence de l'homme se développe. La semence physique et vitale descend et s'écoule par les organes

sexuels ; d'autre part, le processus intégral d'individualisation au sens occulte représente une ascension de l'énergie séminale vers le cœur, puis vers la région crânienne où d'après le yoga hindou, la lumière descendante de la conscience divine, Shiva, s'unit à l'énergie ascendante de l'organisme vital pour se concentrer au centre Ajna — centre situé en retrait, entre les deux sourcils.

Selon le Kundalini Yoga hindou, la kundalini qu'il faut faire remonter de la racine au niveau pelvien jusqu'à la région frontale (Ajna chakra) est l'énergie fondamentale de Vie. Le Hatha Yogi travaille sur les énergies de Vie. Il concentre en un fin rayon lumineux les énergies de toutes les cellules du corps et les concentre sur Ajna. Cette intégration étroite des énergies vitales normalement dispersées dans tout l'organisme physique appelle une réponse de l'Ame ; mais c'est l'Ame vitale qui intervient, l'Ame non individualisée. Ce yoga ne produit pas un supra-individu, mais un « pré-individu ». Le type de conscience et d'énergie qui apparaissent sont conscience et énergie vitales — la Vie s'y manifestant sous son aspect cosmique. Les officiants du Tantrisme qui exécutent les rites sexuels font eux aussi l'expérience de la puissance sexuelle, qui est fondamentale dans le règne du vivant, au sens cosmique. Ces expériences sont effectivement de nature spirituelle parce qu'y intervient la virtualité pure et l'immédiateté de la réponse à l'UN, le Principe d'Intégrité ; mais cette spiritualité ne se place pas au niveau de l'Idéité. A ce niveau, l'expérience de la virtualité pure et de l'unité ne se peut atteindre que dans le Plérôme, c'est-à-dire dans la consécration unanime des êtres parfaits à l'UN, consécration qui se manifeste activement en pure Compassion *.

* Il faudrait symboliser la région pelvienne par l'intervalle d'un octave qui sépare, ou plutôt qui relie la note fondamentale et la première harmonique — donc dans une relation de 1 à 2. La région située entre le plexus solaire et le centre du cœur est symbolisée par la quinte (relation de 2 à 3) ; la région

En tant que note fondamentale de l'organisme humain, le soi ne contient que la virtualité d'une individualisation pleine et consciente ; il est une expression de la Vie. L'homme n'est au départ qu'un exemplaire « humain », membre de l'espèce humaine — espèce qui exerce une fonction particulière dans l'organisme planétaire de la Terre. La Terre, au sens où je l'entends, n'étant pas uniquement une masse de matière, mais un champ d'activités qui s'étendent bien au-delà du niveau physique. Au-delà de la sphère physique parce que l'Homme (et sans aucun doute des Êtres supérieurs à l'humanité actuelle) agit dans tout le champ terrestre, et en fait partie intégrante.

Le développement de l'individu pleinement conscient et autonome est virtuel dans le soi ; il ne devient réalité que lorsqu'une relation d'un à un s'instaure entre un organisme humain et une image d'Ame précise et différenciée. Lorsque cela se produit l'UN agit de façon nouvelle, en unissant l'Ame et l'organisme humain. Il agit au niveau de l'Idéité — c'est-à-dire au niveau de ce que l'Inde appelle *karana sharira*, que l'on traduit habituellement par « corps causal », bien que l'utilisation du mot corps prête fort à confusion. Il serait plus exact de parler du « champ causal ».

C'est cette intervention de l'UN à un nouveau niveau qui cause tôt ou tard le recentrement de l'énergie du soi de la région pelvienne à la région du cœur. En même temps que s'effectue ce recentrement (qui correspond à une « modulation » musicale) l'énergie du champ d'Ame différencié peut aussi s'écouler dans le champ d'existence de l'individu, et ce phénomène peut produire des effets quasi miraculeux. Malheureusement, comme nous l'avons vu aux chapitres précé-

qui va du cœur au centre de la gorge, le centre « créateur » où sont formés les mots correspondant à la quarte supérieure (relation de 3 à 4). Au-dessus du centre de la gorge, se trouve le centre Ajna, le cinquième, à un intervalle musical d'une tierce naturelle ; enfin, au-dessus d'Ajna, le sixième centre, le Sahasrara, le lotus aux innombrables pétales, qui est donc à l'octave supérieur du centre du cœur.

dents, le processus d'individualisation commence le plus souvent par une phase négative. L'individualisation de la conscience doit passer une phase de formation de l'ego, et l'ego s'empare de l'énergie nouvelle et l'utilise à ses propres fins. Cette phase égocentrique de culte de sa propre personnalité coupe le contact entre l'organisme humain et l'énergie de l'Ame. Celle-ci n'a plus qu'à attendre que, de crise en catharsis, l'ego s'effondre en comprenant que sa seule fonction consistait à servir « d'échafaudage » pour l'édification d'une conscience véritablement autonome, structurée par une pensée grande ouverte à la possibilité d'un renouveau perpétuel, et donc capable d'entrer en résonance avec l'Ame.

La conscience de l'être humain ne peut dès le départ répondre effectivement à ces vibrations de l'Ame, ou du moins elle ne peut atteindre un état permettant une activité centrée tant que la pensée ne s'est pas elle-même développée pour rendre possible cette activité focalisée de la conscience. Pendant sa première phase, l'édification de la pensée a besoin de l'assujettissement au schéma collectif de la famille, de la culture, de la société. Comme nous l'avons déjà vu, celles-ci sont des « matrices » où se développe la pensée consciente. Tant que ces matrices donnent la vedette à l'égocentrisme et enseignent l'appropriation, l'agressivité et la course au pouvoir financier ou politique, l'enfant et l'adolescent ne peuvent se donner que des mentalités soumises à l'ego — ou bien réagir violemment et confusément devant la domination de l'ego et les méthodes hypocrites de la société où ils se trouvent.

Dans une situation existentielle semblable, la relation d'un à un entre l'Ame et la personnalité ne peut que rester pour l'essentiel inefficace. Un lien s'établit entre l'Ame et le champ d'existence de la personne et l'Ame s'efforce de toucher, au moins quand se présente une occasion critique, la conscience de la personne. Mais tant que l'ego domine, les intimations intérieures

— la « voix de la conscience » et diverses intuitions — sont faciles à repousser ou à mésinterpréter.

Pendant cette phase égocentrique, qui s'étend probablement sur des millénaires d'évolution humaine, l'homme agit dans un état de conflit intérieur et dans une société divisée par les luttes entre classes, groupes et individus ambitieux. Les conflits intérieurs proviennent pour l'essentiel du fait que le champ d'existence de l'homme balance entre deux foyers de force — le centre pelvien et le centre du cœur. Le cercle et son centre unique est devenu une ellipse à deux foyers. On parle du soi inférieur et du soi supérieur. Pourtant le soi reste une instance unique ; ce qui fluctue, c'est le lieu et le caractère de la focalisation de cette force — fluctuation qui se traduit dans l'état de conscience et la concentration de la pensée *.

La responsabilité des difficultés de relation entre l'Ame et l'organisme physique ne revient pas à l'individu seul. La situation, aussi tragique qu'on puisse la trouver, semble être le résultat inévitable du processus évolutif qui, comme nous l'avons déjà vu, agit en deux directions. Il y a d'une part le mouvement involu-

* Pour les mystiques chrétiens, notamment ceux qui se rattachent à la tradition du mont Athos, le centre de la vie unitive et de la méditation est le Cœur, c'est-à-dire le centre de la Rose-Croix dont nous avons déjà parlé. Le centre du soi y est déjà virtuellement établi ; le but que poursuit le méditant consiste à l'y concentrer efficacement et de manière vivante. Ainsi, le mystique peut s'appliquer à visualiser le Christ dans le Cœur et à répéter le grand mantram chrétien qu'est le Kyrie Eleison, le gravant ainsi au centre du Cœur. Pourtant il est une autre méthode chrétienne de spiritualité : l'exercice de la compassion, c'est-à-dire de la véritable « charité » — qui consiste, en menant une vie qui ne se préoccupe plus de faire monter la force vitale, kundalini, mais au contraire d'élever la conscience de son prochain. Cette méthode est l'équivalent occidental, à un niveau propre, du Karma Yoga indien, c'est-à-dire du yoga des œuvres qui s'accomplit pour l'amour de « l'Un », sans accorder la moindre pensée à des résultats venant satisfaire l'ego, sans même rechercher à détruire l'ego ; car penser au résultat ou même au but, au succès ou à l'échec détourne de la consécration à l'Acteur Unique, Dieu-Ishavara.

tif de l'Ame en direction de la différenciation qualitative précise qui permettra à la relation d'un à un avec un organisme humain donné de s'établir ; et d'autre part, le mouvement évolutif opposé à l'intérieur de la biosphère terrestre qui se manifeste par l'apparition d'espèces biologiques plus complexes, plus raffinées, plus clairement conscientes et enfin avec les races humaines et les groupes sociaux qu'elles contiennent qui se font à la fois plus intelligents et plus sensibles. Ces deux mouvements peuvent probablement se trouver partiellement frustrés pendant un temps ; l'obstacle qui crée cette frustration est ce que l'on appelle le « mal ».

Beaucoup de traditions mythologiques parlent de guerres se déroulant dans les cieux. Ces guerres représentent le combat figuré qui se livre entre des facteurs en opposition, au plan de l'involution de l'Ame. Il faut ici faire l'hypothèse d'un antagonisme de forces cosmiques au niveau du système solaire et de la galaxie surtout, car toute libération de potentialité peut et doit par nature entraîner des résultats positifs et des résultats négatifs. Ce principe est fondamental si on aborde l'existence sous l'angle cyclocosmique. En outre, comme l'indique H.P. Blavatsky dans *la Doctrine secrète*, plusieurs traditions cosmogoniques donnent pour origine du mal sur la Terre l'échec de nombreuses Ames à s'incarner dans la forme humaine primitive à une époque où, conformément au plan de développement du cycle planétaire, ce processus était nécessaire. C'est indubitablement là une manière mythologique d'exprimer le fait qu'une certaine forme d'inertie affecte le processus de différenciation progressive de l'Ame.

Cette résistance à la différenciation vient de ce que l'« Ame générique » de l'espèce humaine, dont le fonctionnement est cantonné au niveau de la Vie, et qui couvre de son ombre et tient en son pouvoir l'ensemble de l'humanité, peut résister à sa propre différenciation en âmes capables d'établir une relation d'un à un avec un être humain unique. Cette âme générique,

l'Homme, est en relation avec l'espèce humaine tout entière — ou, pour reprendre les termes bibliques, Yahveh (le maître des forces vitales de la biosphère terrestre), est en relation avec l'humanité prise collectivement ; si l'on envisage Yahveh sous son aspect de « dieu tribal », ce dieu règne d'un pouvoir irrésistible sur la tribu, dont il représente le champ d'Ame. Mais lorsque le processus d'individualisation commence pour de bon, le pouvoir en place se sent menacé par le développement d'images d'âme et de champs d'âme de plus en plus différenciés, donc de plus en plus individualisés.

L'« Image de l'Homme » fondamentale (c'est-à-dire ce que le concept de Manu représente au sens le plus profond dans la mythologie hindoue) se différencie en une multitude de variations sur un thème unique qui est celui de l'Homme. Chacune des Ames est une variation particulière et unique. Le thème fondamental, l'Homme, demeure ; mais une grande partie de sa force se trouve transférée aux variations innombrables de l'âme individuelle — processus qui correspond à la « modulation » de la note fondamentale du soi dans l'organisme humain jusqu'à l'harmonique liée au centre du Cœur.

Le thème qui se reproduisait à l'infini dans chacun des spécimens de l'espèce humaine peut « résister » à sa propre transformation en variations individuelles de l'Ame. C'est cette résistance que l'on retrouve exprimée sous forme de mythes dans l'histoire du conflit entre le dieu Jupiter et Prométhée. En faisant don à tous les hommes du feu du soi individuel, Prométhée différencie le pouvoir unitaire de la déité en une multitude de foyers potentiels, chacun de ces foyers correspondant à un individu. C'est parce qu'en cette époque reculée de l'histoire le don de Prométhée n'était que virtualité de devenir que le héros fut enchaîné à un rocher par Jupiter. Un vautour dévorait son foie, qui ne se reconstituait que pour être dévoré à nouveau — le foie symbolisant ici la capacité de l'homme à assimiler et à mé-

taboliser individuellement les résultats de sa relation à d'autres individus.

En d'autres termes, Jupiter réussit à bloquer le processus lancé par Prométhée, et en Inde par la cohorte des Kumara — mais non point à tout jamais. Prométhée allait être délivré de ses chaînes et de ses tourments par un héros — le Christ. Dans la tétralogie de Wagner, c'est Siegfried qui libère la Walkyrie condamnée au sommeil après avoir été emprisonnée par son père divin Wotan à l'intérieur d'un anneau de feu parce qu'elle avait fait preuve de compassion envers les hommes, enfreignant ainsi la « loi » du père.

Prométhée délivré, la longue marche interrompue et retardée vers l'individualisation reprend, à plus grande échelle. Un nombre croissant d'âmes parvient à se différencier toujours plus par les relations successives qui les lient à une série d'hommes nés dans des sociétés qui expriment de plus en plus, par des institutions plus ouvertes, l'idéal de l'individualisme.

Structures karmiques ou monades

Au point où nous en sommes arrivés, il faut faire intervenir dans notre étude du processus d'individualisation un facteur que je n'ai pas voulu introduire plus tôt pour ne pas compliquer outre mesure le tableau de l'évolution, en me contentant d'y faire allusion dans une note. La mentalité actuelle de l'homme en fait un facteur de premier plan, mais qui n'infirme rien de ce qui a été dit jusqu'ici.

Ce facteur a trait au problème évident et logique, ou faut-il dire « cyclologique » que pose l'idée qu'un vaste cycle d'existence cosmique aboutit à deux états extrêmes et opposés : celui de « succès » total (le Plérôme-semence des êtres qui ont parfaitement réalisé les virtualités émises au début du cycle par le Verbe créateur) et celui « d'échec total » (les restes en désintégration de tout ce qui s'est égaré ou a été abandonné

dans les ornières du chemin évolutif, et qui constituent « l'engrais » d'un nouvel univers). Il semble indispensable d'envisager des stades intermédiaires de réalisation du virtuel entre les deux extrêmes que sont succès et échec.

Cela ne change rien à l'idée que toute libération de potentiel cosmique entraîne inévitablement une issue négative en même temps qu'une issue positive, qu'un cycle cosmique d'existence se termine donc dans une situation duelle de succès et d'échec. Il faut tout simplement se rendre compte que lorsqu'au cours du processus évolutif une relation d'un à un entre une âme et un organisme humain s'est instituée, cet événement particulier doit avoir des conséquences spéciales. L'action ou la présence de l'UN au cœur même de cette relation représente un type nouveau d'intégration. Un champ relationnel s'établit, qui englobe et intègre peu à peu le champ d'âme et le champ d'existence de l'être humain en train de se lier à l'âme qui l'individualise. Ce champ relationnel correspond sans doute à ce que certains systèmes philosophiques hindous nomment *Hiranyagarbha*, que l'occultisme occidental appelle « l'Œuf aurique ». On peut aussi l'appeler le « champ d'idéité » car il représente la manifestation de l'UN au niveau neuf que je nomme personnellement l'Idéité.

Dans l'organisme qui se contente d'être vivant, qu'il soit végétal ou animal, l'UN est également présent, mais sous une forme moindre d'intégration et à un stade moins explicite de manifestation du Principe universel d'existence individuelle. La vie est compulsive et pleine de rudesse dans son fonctionnement, car elle a affaire à des multiples de spécimens conformes à une structure archétypique de base. Aussi n'y a-t-il aucune place pour la liberté individuelle de choix dans ce règne. Par contre, au niveau de l'Idéité, l'individualité est une donnée fondamentale. La présence de l'UN agit au plus haut de sa concentration. Non seulement elle relie l'âme et l'organisme humain en les traitant comme deux facteurs polaires contenus dans le champ de

leur relation d'un à un — peu importe si pendant bien longtemps la conscience humaine ne se représente cette relation que de façon très vague et déformée — mais en outre l'UN est aussi « présent » sous forme d'une virtualité précise d'autonomie pleinement individualisée du soi, c'est-à-dire d'ipséité. L'UN est donc présent et centré dans le Cœur de l'homme.

Dès qu'est atteint le niveau de cette manifestation de l'UN, le facteur décisif devient ce qui se produit à l'intérieur et au travers de ce « champ d'idéité », autrement dit encore le champ d'âme et le champ d'existence humain. Non point dans l'âme seule, non point dans l'individu seul, mais dans leur relation.

Cette relation n'est d'ailleurs plus quelque chose d'entièrement « nouveau » ; elle a derrière elle un héritage karmique. Elle est conditionnée, dès l'instant où elle s'instaure, par le Karma d'une relation qui, par sa place et sa fonction dans l'univers révolu, lui correspond. Il ne peut en être autrement parce que l'univers actuel tout entier est karmiquement lié à l'univers passé. L'univers présent existe pour prendre soin des « affaires inachevées » du précédent. En tant que personne individualisée liée à une âme particulière, vous et moi existons pour prendre soin d'une minuscule partie de l'immense foisonnement d'affaires laissées en suspens par l'univers passé.

Prenons un exemple quelque peu grossier pour illustrer ce point : si à 11 heures, certain « jour » d'un processus évolutif planétaire ou cosmique précédent s'est produit un échec dans les relations entre une âme et un être « humain », à la même heure du « jour » correspondant de l'univers actuel cet échec peut être neutralisé et transmué en succès. Ce qui a donc échoué dans l'univers passé a aujourd'hui une « deuxième chance » de réussir.

On peut interpréter cela en disant que « Je » ai vécu à cette époque dans l'univers passé, et que « Je » dois aujourd'hui assumer ce karma. Si je réussis, je contribuerai ainsi aux succès de l'univers actuel, même si

ce n'est que de façon microscopique. C'est là l'interprétation populaire qui a généralement cours en Inde et parmi nos « ésotéristes » actuels. Mais on peut aussi éliminer l'idée de « je » du phénomène karmique et dire tout simplement qu'une microstructure de karma — un échec dans une relation dans des conditions existentielles données — conduit automatiquement à l'apparition présente d'un être humain précis parvenu au stade de l'individualisation, cette apparition étant nécessaire pour rétablir l'harmonie de l'ensemble universel. Cette seconde interprétation est plus conforme à l'interprétation bouddhiste orthodoxe de la question.

La première interprétation fait intervenir des « monades » qui ont partiellement échoué dans les cycles passés et qui se sont aujourd'hui à nouveau incarnées afin de mieux apprendre leur « leçon ». Ce terme, *monade*, a été popularisé par Leibnitz, philosophe allemand du XVIII^e siècle, et adopté par les théosophes deux siècles plus tard. Une monade est tout simplement une « unité ». C'est un nombre dans la série infinie des nombres entiers. Dans cette série, le numéro 1 est la première monade, dont dérivent toutes les autres, comme les harmoniques dérivent de la note fondamentale. Cette monade n° 1 est bien sûr « l'Un », le dieu unique, le Logos, Ishvara, l'identité suprême du cosmos. C'est ce n° 1 que toutes les religions théistes prient. Le n° 1 de notre univers est « karmiquement lié » au n° 1 de l'univers passé, en vertu du fait que le Verbe créateur original de notre univers a été conditionné par le type global d'échec qui a caractérisé l'univers précédent.

Mais lorsque je parle de l'UN, c'est à un Principe que je pense, et non pas à un être. Je parle de CE qui se manifeste à l'intérieur et au travers de chaque nombre, qu'il s'agisse du n° 1 ou du n° 365 432. L'UN est le Principe d'existence — existence qui est elle-même un ensemble d'activités entretenant de façon incessante des relations avec d'autres ensembles d'activités. Tout ensemble étant parvenu à l'état humain d'individuali-

sation consciente et n'ayant pas réussi à relever pleinement le défi de la relation à d'autres ensembles humains, produit du « Karma » ; c'est-à-dire qu'il agit contre l'UN. Il a répudié la présence de l'UN dans son champ d'existence et dans sa conscience mentale. C'est donc dans cette mesure qu'il représente un « échec » au moins partiel, quels que soient les succès qu'il ait remportés sur d'autres plans d'activité. L'ensemble concerné reçoit donc une nouvelle chance de neutraliser cet échec à l'occasion d'un cycle ultérieur.

La question est de savoir si l'on peut dire que « celui » qui a connu un échec réapparaît effectivement dans le cycle ultérieur sous la même identité ! Lorsque la phase n° 365 432 apparaît dans le nouveau cycle son apparition porte une empreinte karmique (les *skandha* du bouddhisme) de l'échec qui a eu lieu au même point du développement du cycle passé. C'est cet échec qui en un sens « réapparaît », demande confrontation et exige réparation. La confrontation se produit dans le champ d'idéité qui lie une *nouvelle* image d'âme à un *nouvel* organisme humain. Les deux parties étant « nouvelles », le champ d'idéité est lui aussi nouveau. Malgré sa nouveauté, il est conditionné dans sa structure par le karma généré par l'échec qui s'est produit dans le cycle passé. Le champ d'idéité est donc *existentiellement* nouveau, mais *structurellement* conditionné par un événement du cycle passé.

C'est de ce « conditionnement structurel » qu'il s'agit lorsque la personne qui croit à la théorie populaire de la réincarnation affirme qu'une monade ayant partiellement échoué dans une « vie » passée se réincarne, en restant la même monade, dans le cycle actuel. Mais peut-on parler d'une « même monade » ? C'est là toute la question. Affirmer qu'il en est ainsi revient à personnaliser ce qui pourrait aussi bien être un facteur conditionnant impersonnel inclus dans un vaste processus, pour en faire une « entité ». La personnalisation donne une image simplifiée de ce qui se produit ; et de fait, à une époque où l'homme tend à personnali-

ser ou à individualiser toute chose, il semble plus facile de concevoir la réincarnation comme étant celle de la « même monade ». La science contemporaine s'efforce pourtant de débarrasser de leur caractère ordinaire d'entité ce que l'on avait l'habitude de considérer comme des objets dotés d'une identité permanente. Le concept de processus l'emporte de plus en plus sur celui d'entité stable. Le physicien d'avant-garde ne parle plus d'entité *possédant* une forme particulière, mais parle tout simplement de « forme », c'est-à-dire des aspects ou des phases successives d'un processus structuré. Ce qui structure le processus, dans le langage occulte, c'est l'empreinte karmique d'un cycle précédent au cours duquel, au moment correspondant (en phase parallèle ou « synchrone ») un événement est venu modifier l'équilibre succès-échec dudit processus. On rencontre du « bon » karma et du « mauvais » karma. La réussite laisse des traces structurelles au même titre que l'échec.

En d'autres termes on peut traiter de la question en faisant porter l'attention sur l'ensemble du processus cyclique et ses nombreuses phases, ou bien « personnaliser » l'équilibre du succès et de l'échec à un stade quelconque du processus et parler de monade — entité qui est mi-succès mi-échec. Répétons que le succès (ou « le bien ») correspond au fait de permettre à l'UN d'agir en qualité de Principe d'intégration sans craindre cette action, ni lui faire obstacle ; par contre, l'échec (ou « le mal ») est le fait de gêner ou de pervertir le processus d'intégration à l'intérieur duquel l'UN est constamment présent. Au niveau de l'homme, l'UN, Principe d'Intégration, peut s'appeler « l'Amour » — un Amour de nature universelle bien différent de l'Amour affectif et naturellement possessif qui s'exprime dans la relation entre deux ou plusieurs individus essentiellement égocentriques.

J'insiste, dans l'image cyclocosmique du Monde que je présente, sur l'idée de processus et de cycles plutôt que sur la notion d'entité dotée de caractères fixes. Je

souligne le flux continu de l'existence plutôt qu'un quelconque cliché du fleuve auquel on donne une fois pour toute un titre. J'insiste sur la notion de « champ » en cherchant à donner une représentation contemporaine de la réalité — une image dont l'élément essentiel est la relation plutôt que des entités ou des corps, reliés certes les uns aux autres, mais sans jamais perdre complètement ce caractère « d'entité » — qui fait au niveau humain et individualisé des personnes uniques et séparées, et au-delà de la sphère personnelle des monades distinctes. L'occultisme du XIX^e siècle et la théosophie ont fortement poussé à une démarche individualiste, reproduisant même une sorte « d'individualisme sauvage » transposé à des niveaux censément spirituels. Le concept originel des « Frères » des premiers ouvrages théosophiques a ensuite cédé la place à celui des « Maîtres », et de l'Adeptes investi d'un pouvoir blanc ou noir. L'Idéal de la « Loge blanche » a très largement été remplacé par celui d'une hiérarchie de super-individus répondant chacun à un nom personnel et chargés de fonctions leur appartenant en propre.

Ces deux types d'images sont en un sens complémentaires. L'UN se concentre au niveau de l'Idéité dans des individus — des personnes qui, lorsqu'elles sont parfaitement accordées et intégrées à une image d'âme particulière accomplissent de fait des fonctions particulières dans le champ planétaire de l'Humanité. Mais ces images d'âme et ces fonctions particulières font en réalité partie d'un processus global d'existence. Elles sont toutes issues du Verbe unique du commencement, le Logos unique, Ishvara. Au plan de l'activité, elles possèdent chacune leur propre champ d'opération ; mais au plan de la conscience et de la finalité, elles convergent en une Totalité intégrante et intégrale qui est ce que j'appelle le Plérôme — la plénitude de « l'Etre-parfait ». Vue de près elles peuvent avoir l'apparence d'un individu ; mais avec davantage de perspective, dans leur ensemble donc, elles constituent une

sphère de lumière blanche — et c'est ce qu'il faudrait percevoir lorsque l'on songe à la « Loge blanche ». Cette lumière blanche est la relation intime de toutes les couleurs, la relation unitive et unifiée de toutes les Ames illuminées qui la composent.

A un niveau beaucoup plus terre à terre, et pour peu que nous soyons des individus aspirant à entrer dans l'ère nouvelle, nous devrions davantage chercher à concevoir le champ d'idéité au sein duquel le champ d'âme et le champ d'existence humains interagissent de façon progressivement plus consciente, plutôt que de nous représenter une monade individualiste qui passe par des incarnations répétées. La monade est le champ d'idéité conçu sous forme d'entité. C'est un « instantané » d'une brève phase (le temps d'une vie humaine) du développement du champ d'idéité.

La physique atomique décrit la lumière tantôt comme un « phénomène ondulatoire », tantôt comme un flux de « particules » appelées photons ; bien sûr il se trouve encore beaucoup de scientifiques pour imaginer l'atome comme une sorte de système solaire inframicroscopique dont les électrons tournent autour du proton comme les planètes autour du soleil. Mais ce modèle de l'atome, proposé par Bohr, n'est plus valable car il ne rend pas compte des concepts les plus avancés de la physique *. Il est possible que l'image que nous avons du système solaire ne soit pas absolument juste ; elle n'est « vraie » qu'en fonction du mode opératoire de nos perceptions sensorielles et de notre intellect qui organise ces dernières de manière adaptée à notre état de conscience.

* « Sous le nom de particule atomique on désigne une manifestation d'énergie ou une quantité de mouvement localisée dans un très petit espace et susceptible de se déplacer à une vitesse finie. L'électron est une particule uniquement dans la mesure où il peut manifester sa présence en un lieu par son énergie totale. L'onde associée à l'électron n'est pas la vibration physique de quelque chose ; elle n'est qu'un champ de probabilités. » (Louis de Broglie, *Continu et Discontinu*, page 56).

Pour l'astrologie antique, la planète « réelle » n'était pas la masse de matière physique sur laquelle l'homme se posera peut-être un jour, mais l'espace orbital défini par la révolution de cette masse physique autour du soleil ; en d'autres termes, il s'agissait du « champ » de la relation entre cette planète et le soleil. De la même façon, la plupart des gens se représentent le zodiaque comme une séquence circulaire de groupes d'étoiles réels que l'on appelle des constellations, alors qu'il s'agit en fait du champ de la relation annuelle cyclique entre la Terre et le Soleil. Les constellations ne sont que des symboles — symboles de la relation cyclique qui unit la biosphère terrestre à la source solaire des énergies qui dans leur totalité sont ce qu'on appelle la Vie. De même encore, la monade comprise comme une entité fixe et unique est un « mythe » qui exprime par l'intermédiaire d'une image pratique à manier l'action du principe universel d'intégration qu'est l'UN au niveau de la relation d'un à un entre l'Ame et la personne humaine individuelle.

Il s'agit là d'un mythe précieux, d'un symbole puissant, qui au stade particulier d'évolution de la majorité des hommes de notre ère individualiste incite très efficacement à l'intégration individuelle. Mais une ère nouvelle s'ouvrira bientôt — elle est probablement virtuellement commencée depuis l'époque de Gautama, le Bouddha. Cette ère nouvelle exige des images et des symboles nouveaux. La photographie que l'on peut prendre d'une personne en train d'effectuer une série d'opérations est parfaitement suffisante si l'on cherche à analyser à un moment donné les traits de celui qui agit et les divers stades de son travail ; mais l'âge du cinéma est venu, et il faut visionner la vie tout entière de la personne, de sa naissance à sa mort, pour pouvoir connaître la véritable signification « éonique » d'un quelconque événement ou d'une action spécifique de notre sujet. Nous en sommes aujourd'hui à l'aube du développement d'une conscience éonique.

Cette conscience éonique s'applique non seulement

à la totalité du processus de réalisation des virtualités natives dans la vie de l'individu, mais aussi à un processus beaucoup plus vaste qui, ayant commencé au tout début du mouvement évolutif d'individualisation de « l'Homme » conduira à un état généralisé de Mariage Divin — l'état omega de l'évolution de l'Homme sur notre planète, la Terre. Si on envisage une image d'âme précise et sa relation à des organismes humains, le processus d'individualisation commence lorsque le champ d'idéité devient pour la première fois réalité. L'idéité était pourtant potentielle dès l'instant où le processus d'individualisation a commencé pour l'Homme en tant qu'ensemble, c'est-à-dire dès le moment symbolisé par le « don du feu » que fit Prométhée à l'humanité.

Le champ d'idéité commence à devenir réel lorsque l'être humain atteint au cours de son développement le point où il parvient à répondre faiblement, intuitivement mais consciemment pourtant à la présence proche du champ d'Ame. On peut aussi dire que la monade, qui est l'énergie, se manifestant dans le champ d'idéité, parvient à se centrer sur le centre du Cœur. Donc la « modulation » dont nous avons parlé plus haut commence à se faire sentir, transposant le faisceau du soi du centre pelvien au centre du Cœur. Ce n'est qu'alors que l'on peut parler d'un début de « réincarnation », processus qui n'est que l'une des phases du mouvement planétaire ou cosmique beaucoup plus vaste de manifestation dans le réel des virtualités lancées dans l'existence par le Verbe créateur.

Le processus de « réincarnation »

La finalité essentielle de ce processus est d'actualiser et de concrétiser pleinement une image d'âme au-dedans et au travers d'un individu apte à répondre pleinement à la sollicitation, de telle manière que la personne tout entière — c'est-à-dire un champ d'exis-

tence total et ses activités à plusieurs niveaux — soit transfigurée et transsubstantiée. La « transfiguration » concerne la pensée, dans et par laquelle se déverse la lumière du champ d'Idéité ; la « transsubstantiation » se produit dans la substance même de l'organisme matériel.

Mais cette finalité ne se réduit pas à l'un quelconque des aspects de la personne humaine ; lorsqu'il culmine, le processus doit changer tous les facteurs à l'intérieur du champ d'idéité, modifier la personne existentielle, modifier le champ d'âme qui, symboliquement, a « assimilé » la personne existentielle en la rendant relativement immortelle, changer le champ d'idéité en ceci qu'il apporte le « succès » à la monade qui a connu un échec dans un passé lointain — aplanissant ainsi un tout petit obstacle sur le chemin de l'évolution totale de l'Homme vers l'état omega. Cette mutation concerne non seulement l'individu, mais aussi l'humanité tout entière parce que l'individu n'est qu'un minuscule aspect de l'Homme — qu'une infime variation sur le thème planétaire ou cosmique de l'Homme.

Le processus d'individualisation qui s'opère à l'intérieur d'un champ d'idéité ne doit pas être considéré isolément de ce qui arrive à l'humanité dans son ensemble. Le lieu géographique, la période, la culture et la société dans lesquels se déroule le processus sont des facteurs importants que notre mentalité individualiste occidentale a trop souvent tendance, hélas, à ignorer ou à minimiser. Les races et les sociétés réapparaissent cycliquement, et leur périodicité conditionne normalement ce en quoi on peut voir le cycle individuel de réincarnation d'une monade. Mais comme je l'ai déjà dit, il serait préférable de parler de rythme périodique d'activation et de désactivation du champ d'idéité plutôt que de la réapparition d'une monade.

Ce champ d'idéité (ou « Œuf aurique ») est l'espace limité et semble-t-il ovoïde à l'intérieur duquel la relation entre l'âme et la personne doit s'accomplir. Cette relation est active aussi longtemps que vit la personne,

sauf exceptions. Quand l'homme ou la femme meurt, le champ d'idéité devient inactif. Il entre dans un état d'obscuration ou de latence. Lorsqu'un nouvel être humain est conçu ou naît et que l'Ame établit sa relation avec lui, le champ est réactivé. Mais celui qui est mort et celui qui naît *ne sont pas* la même personne. Le champ d'idéité (donc la monade) est le même ; le champ d'âme est également le même — mais c'est un nouvel organisme qui est attiré dans le champ d'idéité, et le milieu social et culturel dans lequel s'effectue la nouvelle naissance est dans la majorité des cas différent de celui dans lequel était née la personne précédente.

C'est donc à une succession de personnes différentes que l'on a affaire, chacune étant complètement nouvelle et représentant le pôle *négatif* toujours renouvelé du champ d'idéité, dont le champ d'âme est le pôle *positif* permanent. Des personnes, avec leur individualité, naissant à des intervalles de temps plus ou moins longs, *se succèdent* l'une à l'autre au pôle négatif de la relation entre l'Ame et la personne. Pendant la période qui s'étend entre la mort de l'une de ces personnes et la naissance de son « successeur », le champ d'idéité reste inactif.

Pendant que ce champ est inactif, la monade (qui ne représentait que la focalisation de l'UN, Principe universel, sur ce champ) est également dans un état de latence relative — état dont les diverses écoles métaphysiques donnent des descriptions souvent contradictoires. Il s'agit bien évidemment d'un état « subjectif ». Dans cet état, ou plus vraisemblablement dans cette série d'états, la monade gravite selon toute probabilité autour du pôle positif du champ d'idéité. Or ce pôle positif est le champ d'âme ; c'est dans ce champ que se trouve réunie la « moisson spirituelle » des expériences de la personne qui est en train de se désintégrer. Cette moisson est un facteur « idéistique » — le grain, donc la semence des activités de la pensée individualisée au cours de la vie personnelle qui vient de se terminer.

Le champ d'idéité est de nature mentale ; mais je n'entends pas ici le mental ou la pensée comme l'intellect qui cogite, dispute, dichotomise, et classifie. C'est une mentalité ou un esprit qui est force de conscience créatrice — pensée qui est « l'étoffe » dont est fait le champ d'idéité, pensée qui résulte du jeu entre le champ d'âme et l'organisme biopsychique de l'homme du vivant de ce dernier.

Nombreux sont les adeptes de la « métaphysique » américaine moderne, théosophes, kabbalistes et autres à enseigner que la pensée de l'individu a deux niveaux d'existence : ils parlent donc d'une « pensée supérieure » et d'une « pensée inférieure ». Cette dernière est très sensible aux énergies et aux pulsions contraignantes qui s'exercent au niveau de la Vie ; c'est aussi à ce niveau d'activité mentale que règne l'ego. La « pensée supérieure » correspond à l'esprit qui s'ouvre à tout ce qui lui vient du champ d'âme. Elle serait donc la pensée véritablement intuitive capable d'entrer en résonance avec les grands rythmes de l'évolution pan-humaine et planétaire. C'est également elle qui peut se pénétrer de « conscience éonique », des intimations et des Images émanant du champ d'âme auquel elle est précisément reliée dans le champ d'idéité. Lorsque se produit le « Mariage divin » — la culmination spirituelle de la relation entre l'âme et la personne — la pensée supérieure parvient à l'état de pensée-Plérôme en se concentrant dans une conscience éonique pleinement développée.

Lorsque se produit le Mariage divin, le champ d'Âme et le champ d'existence humain s'unifient, ne faisant plus qu'un avec le champ d'idéité. L'individu parvient à un état d'*immortalité personnelle*, qui n'a de « personnel » que le fait que la personnalité est alors absorbée dans le champ d'âme tout en conservant son identité structurelle et donc sa forme. Cela n'est possible que parce que cette forme est parvenue à la ressemblance de l'image d'âme. Ce qui n'était autrefois qu'un organisme biopsychique d'énergie vitale est

devenu un « organisme d'énergie mentale » — le Corps de Diamant de la sagesse d'Asie, le « corps du Christ ressuscité ». En lui, la présence de l'UN resplendit dans la conscience parfaite du Plérôme. C'est là le but de l'évolution humaine ; et si l'on donne à l'« Homme » sa signification la plus hautement cosmique, c'est le but de tous les processus évolutifs.

Celui qui croit en la réincarnation ne s'arrête généralement pas au processus complexe que nous venons d'examiner. Sa croyance est l'expression du désir inné dans la plupart des hommes d'échapper au processus semble-t-il inévitable de désintégration qui commence avec la mort. Cette croyance peut également être aiguillonnée par ce que l'on appelle communément le souvenir des vies antérieures ; et depuis quelque temps on a largement recours à diverses méthodes, qui font plus ou moins appel à la suggestion hypnotique, qui prétendent permettre une régression à des vies passées.

Chaque fois ou presque que l'on parle de réincarnation et de vies antérieures, on oublie presque systématiquement de se demander quel est ce « Je » qui aurait vécu avant et qui est censé se souvenir. On considère comme acquis qu'un « je » — une entité spirituelle supraphysique — se réincarne dans une succession de corps. Cette « entité », comme la désigne Edgar Cayce, irait même jusqu'à choisir ses parents et les circonstances de la vie à laquelle elle s'apprête à naître. S'il existe une telle entité, il ne peut s'agir d'après ce que nous venons de voir que de la monade ; mais lorsque la plupart des gens disent « Je », ils n'ont guère conscience que de l'ego qui s'est peu à peu formé au fil des contacts entre l'organisme, qui existe au niveau de la vie, et sa famille et le milieu social et culturel. Ils ne connaissent que cet ego et le nom que lui ont donné leurs parents. L'ego et le nom caractérisent ce que beaucoup de psychologues modernes appellent malheureusement le soi, le moi ou l'identité, alors que le mot devrait désigner la personne dans son ensem-

ble. C'est ce « moi » et toutes ses manies que les hommes d'aujourd'hui voudraient voir se perpétuer. C'est pour partie ce qui les pousse à avoir des enfants ou à réaliser une œuvre qui leur assurera une certaine immortalité sociale ; mais dans la plupart des cas les résultats sont peu probants, et ils aspirent donc à une sorte de permanence plus personnelle. Le spiritualisme moderne qui a fait ses débuts dans les années quarante du siècle dernier leur procure des preuves bien vagues mais suffisamment rassurantes semble-t-il de ce type de permanence de la personnalité après la mort. Mais ces prétendues « preuves » sont-elles vraiment valables et convaincantes ? Et le « souvenir » des vies antérieures qui s'enregistre dans la conscience de la personne aujourd'hui vivante est-il véritablement souvenir personnel sauf dans quelques cas particuliers jouissant d'une publicité induue, notamment lorsqu'il s'agit d'enfants qui se souviennent d'événements de la vie d'un autre enfant mort à un âge très précoce ?

Je ne veux pas dire par là que les événements de vies humaines passées ne puissent s'enregistrer d'une façon ou d'une autre dans la conscience des vivants d'aujourd'hui et resurgir dans des circonstances critiques, notamment dans les états quasi hypnotiques qui balayaient temporairement la pensée de l'égo et ses structures de conscience plus ou moins strictes. Le véritable problème consiste à savoir si l'enregistrement de ces événements, de ces scènes et de ces paysages physiques ou humains du passé est véritablement une « remémoration » par l'entité vivante de ce qui s'est produit dans une existence antérieure de la même entité. Est-ce vraiment la même entité, ou supposons-nous qu'il s'agit de « la même » parce que notre philosophie de la vie, ou notre désir profond et inconscient, *veut* que ce soit la même ?

Le champ d'idéité, l'Œuf aurique, enregistre très probablement les événements et les réponses qui affectent la relation entre le champ d'âme et la personne vivante ; ce sont ces enregistrements dans le champ

d'idéité qui peuvent redevenir actifs et impressionner la conscience d'un nouvel être humain. Le fait que celui-ci soit capable, dans certaines circonstances ou certains états de conscience particuliers, d'être *impressionné* par ces enregistrements *ne signifie pas* que les événements enregistrés lui sont arrivés en propre. Ils peuvent aussi bien être « arrivés » à une personne qui, quelques siècles ou quelques années avant, occupait la place qu'il occupe maintenant dans le champ d'idéité, et qu'il faut donc considérer comme son prédécesseur.

Si la monade est la force d'intégration du champ d'idéité, les événements de la vie qui y sont enregistrés ne sont pas arrivés à la monade ; telle ou telle chose est arrivée à la personne vivante qui représentait un pôle seulement du champ en question. On peut bien sûr rétorquer que la monade « trempait » d'une certaine manière dans les événements ; c'est pourtant la personne vivante qui a dû y faire face, et non pas la monade en tant que telle. J'incline plutôt à penser que ces événements sont enregistrés dans le champ d'idéité parce qu'ils revêtent une importance particulière dans la *relation* entre l'âme et l'être humain, qu'ils se trouvent ranimés ensuite à des moments précis de la vie du *nouvel* individu soit pour l'avertir de quelque chose, soit pour élargir la conscience qu'il a du processus de l'existence. Ces expériences d'un passé ranimé peuvent permettre à la personne de faire le premier pas vers une « conscience éonique » — une conscience qui n'est plus enclose dans les frontières de l'ego et du champ d'existence actuel mais qui peut ressentir ou appréhender intuitivement les marées cycliques du processus d'individualisation.

C'est à propos que j'emploie cette image, car le processus, comme un océan, connaît des périodes d'activation et des périodes de désactivation ou de latence du champ d'idéité. Chaque marée, avançant par vagues, prend un temps la forme d'une monade individuelle — un « Je suis » qui transcende le sentiment de l'ego

et se focalise sur le centre du Cœur de l'existant. En se retirant, la marée dissipe ce sentiment d'individualité en état d'existence ; mais la moisson du cycle existentiel est néanmoins engrangée dans le champ d'âme (ce que les premiers écrits théosophiques appelaient le Buddhi, une sorte de grenier d'âme). Pas seulement engrangée, assimilée aussi. Cette essence distillée aide l'âme au cours des dernières étapes d'individualisation et de focalisation précise. Des facultés s'affinent dans le champ d'âme, et demandent qu'un organisme humain nouveau, de type supérieur, soit attiré dans le champ d'idéité quand vient le moment de réactivation.

L'humanité dans son ensemble, voire la totalité du champ vital de la Terre, s'efforce de devenir capable de répondre à cet « appel » du champ d'âme, afin que la substance vivante elle-même de la planète puisse évoluer et se sensibiliser toujours davantage, dans un effort symétrique et simultané à celui de la « descente » involutive de l'image d'âme laquelle, à mesure qu'elle se rapproche du niveau humain terrestre, se différencie et prend des contours toujours plus précis. Il faut bien distinguer dans l'existence le double mouvement de descente et d'ascension à l'intérieur d'un seul et même processus. Il faut saisir que ce processus qui déploie lentement, en cadence, une harmonie essentielle par-delà les accidents passagers de l'existence tend à développer la conscience éonique ; mais cette conscience n'a nul besoin de personnaliser, d'isoler en entités chacune des phases du processus. Elle se confond peu à peu, fait corps avec le processus, devient une avec l'Eon. Cette conscience existe dans la présence constante de l'UN.

Le champ d'idéité (en un sens donc la monade) attire à lui un organisme humain qui s'apprête à naître et sera capable d'entrer en résonance avec les vibrations du champ d'âme de manière telle que l'étape suivante de la différenciation et de la focalisation de l'image d'âme puisse se dérouler le mieux possible. Il s'agit

bien moins de « choisir » des parents et un milieu particulier, sauf peut-être aux stades les plus avancés du processus d'individualisation, que d'une question de « karma », c'est-à-dire d'avoir affaire à un moment donné et tout d'abord avec l'évolution de l'humanité et d'un groupe racial ou culturel particulier, puis avec une phase donnée du processus d'individualisation d'une âme-image spécifique — une « Lettre » du Verbe créateur. C'est cette phase qui détermine l'état, donc les caractéristiques, du champ d'idéité vers lequel sera attiré le nouvel organisme humain.

Se trouvant attiré dans ce champ, l'organisme humain devient, sans le savoir la plupart du temps, le « successeur » de la personne qui occupait avant elle le pôle négatif de la relation qui opère dans ce champ, c'est-à-dire que le développement du nouvel être humain se trouve structuré tout autant par le fait qu'il se déroule dans un champ d'idéité dont le dynamisme est spécifique, que par les circonstances particulières du milieu familial et social. Mais ce nouvel organisme est avant tout « humain ». Il est une expression des tendances qui ont cours dans le champ vital de l'humanité. Ce n'est que plus tard dans son développement que cet être s'individualise. Bien sûr il est déjà virtuellement individualisé en vertu de son inclusion dans un champ d'idéité ; et plus le champ d'âme est prêt au mariage divin, plus la virtualité d'individualisation est proche de l'individualisation effective.

Le très jeune enfant peut déjà sembler être un individu ; mais l'impression qu'il donne ne fait que révéler l'influence du champ d'idéité qu'il réfléchit alors passivement, en toute « innocence ». Ce reflet peut s'éteindre à l'approche de la puberté et c'est en général ce qui se passe lorsque les énergies vitales affirment vigoureusement leur pouvoir, ou lorsque, dès avant la puberté, l'école et les camarades exercent des pressions psychologiques trop fortes. De même au tout début de l'existence une situation familiale discordante peut inciter l'ego naissant à s'affirmer en tant que

force positive, agressive ou névrotique pour masquer l'émoi que suscite la disparité entre la disposition intérieure (sous l'influence du champ d'idéité) et le milieu familial qui représente l'extérieur.

Le développement de la personne humaine est assurément une affaire complexe. Complexe tout d'abord au niveau auquel le psychologue ordinaire intervient lorsqu'il a affaire à la transition, chez l'enfant, entre l'état de soumission instinctive aux énergies vitales et à un état plus ou moins caractérisé d'individualisation avec le développement de l'ego. Mais bien des choses restent inexplicables si l'on ne fait pas intervenir leur signification profonde dans une autre dimension de l'existence.

On pourrait dire que le règne du vivant est tridimensionnel, tandis que toute société organisée possède quatre dimensions car elle comporte le partage d'expériences, de préoccupations et d'idéaux avec beaucoup de congénères. La vie sociale se caractérise aussi par une capacité à « lier le temps » — pour reprendre une expression de Korzybski (voir *the Manhood of humanity*). Le règne végétal illustre la capacité des plantes à « lier la matière » en transmutant l'énergie solaire en aliments potentiels pour d'autres types de vie ; le règne animal fait preuve d'une capacité à « lier l'espace » en apportant, dans le tableau de l'évolution, la motricité, les migrations, les longs déplacements à la recherche d'eau et de nourriture, l'aventure. L'homme « lie le temps » car il a le pouvoir de transmettre l'expérience qu'il a acquise aux générations futures au moyen de symboles, de mots et de valeurs collectives. C'est là la « quatrième dimension » de l'existence.

Il existe, comme nous l'avons déjà suggéré, une autre façon de « lier » — qui pourrait représenter une cinquième dimension d'activité et de conscience. Il s'agit du pouvoir qu'a le champ d'âme de « lier la personnalité ». L'âme permanente est le rôle positif du champ d'idéité, cependant que plusieurs personnes occupent le pôle négatif. L'Âme « lie » les gerbes de la récolte

spirituelle de ces personnalités au même titre qu'une civilisation ou une culture recueille les connaissances des générations passées dans de grandes bibliothèques et d'épaisses encyclopédies. Le champ de l'âme s'emplit donc peu à peu de la quintessence d'une variété immense d'expériences humaines ; c'est en intégrant et en assimilant le produit des vies individuelles de la biosphère terrestre que le champ d'âme se différencie et s'individualise peu à peu ; c'est-à-dire que l'âme-image qui était dès le début en puissance, mais ne possédait qu'une « qualité » globale — disons une propension générale à l'AMOUR ou à l'INTELLIGENCE, ou à la CRÉATIVITÉ — différencie cette « qualité » jusqu'à ce qu'elle devienne suffisamment précise pour qu'un être humain unique *soit capable* d'y répondre totalement. C'est à ce moment que le Mariage divin devient possible. Philosophiquement parlant, le Mariage divin représente la réalisation totale et parfaite d'une qualité d'âme très précisément caractérisée dans la substance même des matériaux vivants de la Terre intégrés en un champ d'existence humain.

Au début de l'évolution de l'univers, cette qualité d'âme ou image d'âme était inhérente dans le Verbe créateur ou Logos. Elle était symboliquement une Lettre du Verbe qui engendre le cosmos. Mais telle que l'avait conçue « en vision » le Plérôme de l'univers antérieur, cette qualité de l'existence n'était définie qu'à grands traits, dans un sens universel. Il lui fallait donc passer par une longue série d'étapes cosmiques et planétaires pour acquérir un caractère fini et la capacité à concentrer sa nature très précise sur un organisme humain unique et suffisamment sensible pour agir et penser comme individu.

Même à ce stade de sa relation d'un à un avec l'homme individuel, l'Ame ne doit pas être considérée comme « un être ». Elle est plutôt qualité d'être, « idéal » qui sollicite la « réalité » de l'individu à s'accorder à lui. Malheureusement la plupart des religions ont donné au règne des âmes des attributs qui tendraient à

en faire un monde séparé d'« être » fondamentalement distinct du règne du « devenir » — c'est-à-dire celui de l'existence réelle. C'est *nous*, êtres humains, qui donnons à l'âme — à ce que nous personnalisons en tant que dieux — ce caractère « d'être ». Nous personnalisons les qualités d'âme, en leur attribuant des traits presque humains. Il faudrait donc reconnaître qu'un idéal n'est pas un fait « réel » d'existence ; l'idéal n'est que la virtualité d'une multitude d'événements existentiels réels.

Ce potentiel est néanmoins sensible aux efforts humains tendant à lui donner réalité existentielle. La réalité agit sur l'idéal, ou du moins sur la possibilité de substantiation future de cet idéal dans la manifestation parfaite de l'intention créatrice de l'ancien Plérome. C'est la raison pour laquelle la relation entre le champ d'âme et la personne individuelle est dans une certaine mesure à double sens. Les deux pôles interagissent, et leur interaction détermine ce qui se produit dans le champ d'idéité. Dans des cas extrêmes, ce champ a peut-être été complètement anéanti, et il en résulte que l'individu est « sans âme ». Il se désintègre parfois totalement. Mais le karma de cet échec, que l'on peut *interpréter* comme l'échec d'une monade particulière, demeure. Il faudra à nouveau y faire face dans un nouvel univers ; mais il n'est pas nécessaire de croire que ce sera à *la même* monade réveillée de quelque état latent au sein du potentiel infini qu'incombera la rencontre. Cette croyance a très certainement son utilité à un certain stade de l'évolution humaine. Mais les hommes devraient être aujourd'hui de plus en plus nombreux à dépasser ce stade particulier de conscience.

On pourrait utilement, pour clore l'étude de la relation entre l'Âme et la personne humaine, représenter l'âme-image comme une sorte d'« office » — de fonction dont est chargée successivement une série d'individus. Quiconque est chargé de l'Office peut lui ajouter du lustre ou du prestige, ou le discréditer et l'avilir.

L'Office n'a pas d'« existence » sans officiant pour lui donner sa réalité existentielle ; pourtant en un sens « il est là » en tant qu'idéal ou structure mentale, et demeure tel, quelle que soit la personne qui l'occupe et en définit le contenu par son comportement propre.

Prenons par exemple l'Office du président des Etats-Unis — c'est-à-dire la présidence. Une personne après l'autre se porte candidate, est élue et exerce cette fonction. Lorsqu'un citoyen devient président, il s'établit une relation d'un à un entre la présidence et l'individu qui est président. La présidence est un « idéal ». Idéalement, c'est-à-dire ici juridiquement et constitutionnellement, cela signifie que certaines fonctions doivent être accomplies par un homme particulier qui reçoit l'autorité de s'en acquitter. Il peut le faire bien, indifféremment, ou mal. Le pouvoir et le prestige de la présidence en tant qu'Office en seront affectés dans une certaine mesure, mais vraisemblablement pas fondamentalement, et à l'expiration du mandat du président, une autre personne reprendra ces fonctions. En tant que successeur du président précédent, ce nouvel individu peut hériter d'une foule de problèmes non résolus, d'affaires laissées en suspens, donc de karma. Mais peut-être saura-t-il agir brillamment et rendre à la présidence un prestige momentanément terni.

En supposant que l'Ame « s'incarne » dans un corps humain, peut-on dire à partir de l'exemple que nous venons de voir que la présidence s'incarne dans M. Hoover, puis dans M. Roosevelt, puis dans MM. Truman, Eisenhower, etc. ? Cela n'éclairerait en rien la situation, et il serait plus futile encore de prétendre que Hoover s'est réincarné en Roosevelt, Roosevelt en Truman, etc. ; ce mode de réincarnation ne vaut que dans la croyance tibétaine selon laquelle le Dalai Lama se réincarne véritablement dans l'enfant auquel l'Office sera transmis après quelques années de préparation. Chacun des présidents des Etats-Unis est le « successeur » du précédent, et le « prédécesseur » de celui qui lui succédera à la Maison Blanche.

Dans notre exemple, la Maison Blanche représente en un sens le champ d'idéité à l'intérieur duquel l'Office et l'homme à qui sont confiées les fonctions de la charge opèrent. Le président « choisit » son administration ; c'est à partir de ce choix et des décisions prises pour résoudre les crises éventuelles que la relation particulière entre l'Office et le détenteur de l'Office devient un succès ou un échec — ou reste à mi-chemin entre le succès et l'échec, ce qui est le plus souvent le cas dans les circonstances actuelles. L'administration de chacun des présidents successifs doit donc endosser le karma de la précédente.

Peut-on dire alors que la présidence « choisit » un président ? Malgré l'absurdité apparente de la chose, elle semble contenir une vérité subtile. L'Office, à un moment donné de l'histoire, a tendance à exiger un certain type d'officiant. Ce que l'on demande aujourd'hui du président des Etats-Unis est bien différent de ce que l'on en attendait à l'époque du président Jackson. La fonction de directeur général d'une grande entreprise commerciale, comme la General Motors, exige des qualités intellectuelles, sociales et personnelles bien différentes de celles qui sont nécessaires pour diriger une petite entreprise d'intérêt local. C'est dans ce sens que l'Office choisit ou détermine au moins le *type de personne* qui réussira à prendre la place et à s'acquitter de façon satisfaisante des tâches requises, soit directement, soit par l'intermédiaire de son administration et de ses fonctionnaires. On remarque bien souvent combien l'individu change aussitôt que lui est confiée la responsabilité de la présidence — ou de quelque autre fonction qui lui donne un pouvoir social.

Il ne faut bien sûr pas en rester au sens trop littéral de l'exemple, mais il permettra peut-être de comprendre plus clairement ce que j'entends par image d'Ame et champ d'Ame. Les structures de la société et les facteurs de type social qui en découlent illustrent souvent de manière étonnamment juste le type des

relations qui s'exercent au niveau cosmique. Il est possible que ce soit tout simplement parce que nous avons tendance à concevoir les schémas d'organisation cosmique de manière « socio-morphique », de la même façon que l'on conçoit souvent Dieu et l'Âme de façon « anthropomorphique » ; mais si c'est le cas, il faut en déduire que l'homme est parvenu à un état de conscience où il lui faut réorganiser les phénomènes sociaux et culturels selon des principes plus vastes, dans une perspective cosmique.

La notion même de la proximité d'une ère nouvelle exprime cette nécessité, car il semble évident que l'ère nouvelle se caractérisera surtout par la planétarisation de la société humaine, laquelle, pour se réaliser efficacement, exige la planétarisation de la conscience humaine et l'avènement d'un type humain nouveau. L'homme planétaire — l'homme qui réalise pleinement le potentiel inhérent à l'Image archétypique de l'Homme — est l'homme de plénitude dont je parle depuis bien des années et auquel d'autres penseurs progressistes ont donné des noms différents, chacun de ces noms soulignant un aspect idéal particulier de la réalité future.

Confrontés à l'avènement possible de ce type nouveau d'être humain, il faut bien se rendre compte que le concept de champs que nous avons développé dans les pages qui précèdent est extrêmement fécond. Nous avons grand besoin de nous familiariser avec cette notion car plus on parle d'entités individuelles, de monades, et autres individus, plus il est difficile d'intégrer ces entités dans l'ensemble totalisant qu'est l'Humanité, ou la Terre-tout-entière. Nous venons de traverser une période d'individualisme aigu ; il faut que se produise un changement pour que le processus de planétarisation s'effectue harmonieusement, sans verser dans le totalitarisme ou l'anarchie, l'un et l'autre étant la même monnaie, côté pile ou côté face.

Le passage du concept d'entité strictement définie et plus ou moins statique à la notion de champ d'éner-

gie faciliterait beaucoup l'intégration de l'humanité et des connaissances. Il est plus facile de voir dans un champ une zone limitée de fonctionnement comprise à l'intérieur d'un champ plus vaste que de saisir que l'individu ne représente qu'un élément d'une Entité plus grande, sociale ou planétaire. La conscience de l'Homme pénètre dans le règne des forces et des champs de force. C'est le domaine qui était autrefois celui de l'occulte, et que l'on redoutait comme tel. Nous sommes aujourd'hui parvenus à un point de l'évolution où il est possible, sinon inévitable, de « désocculter » l'occulte, en toute relativité au moins.

Il est bien évident que l'étape à franchir est dangereuse. Nous en avons pour preuve symbolique les possibilités ouvertes par la fission et la fusion nucléaires — qui permettent aussi de fabriquer la bombe atomique. Mais le véritable danger est moins dans l'aventure que représente cette nouvelle étape que dans le fait de s'y engager avec pour seul bagage des idées périmées sur le sens de l'existence — existence qui se réduit trop souvent à la vie d'un individu retranché derrière son moi et s'acharnant à se distinguer de ses congénères, tout en continuant d'être motivé par les pulsions contraignantes du champ vital, auxquelles s'ajoutent la peur et le sentiment d'aliénation qui sont le propre de son égocentrisme. Ce dont il est crucialement besoin aujourd'hui, c'est d'une vision nouvelle de ce que l'individualisme (et au niveau social la démocratie) devrait être dans le monde planétaire de demain ; d'une attitude neuve devant la connaissance ; d'un sens renouvelé des valeurs ; d'une éthique nouvelle pour remplacer le puritanisme encore vivace d'hier et la réaction antipuritaine contemporaine qui n'est que sa face négative. L'humanité a besoin de nouveaux symboles, de nouveaux idéaux, d'une nouvelle vision, et d'un nouveau type d'homme pour donner substance et réalité à la vision.

Ce nouvel homme vient. Il commence à apparaître ici et là, partout, sous des apparences inattendues et en

des lieux surprenants. Ce qui n'est pas familier semble toujours étrange, parfois repoussant pour l'esprit sclérosé des défaitistes, de ceux que mine la peur. Il faut avoir foi en demain — et plus encore en après-demain. Avoir foi en l'Homme, et traduire cette foi en actes.

TROISIÈME PARTIE

LE MODE SOCIO-CULTUREL

CHAPITRE VIII

LA CONNAISSANCE PAR L'ACCORD COSMIQUE

Le problème de la connaissance a toujours intrigué les esprits curieux et critiques de toutes les cultures avancées.

Comment l'homme est-il conscient de l'existence — conscient qu'il existe, et conscient de ce qui se passe dans son milieu ? Sur quoi s'appuie la connaissance ? Existe-t-il des modes cognitifs radicalement différents, donc plusieurs modes de connaissance ? Si l'on répond par l'affirmative à cette dernière question, est-il possible que l'humanité soit aujourd'hui en train d'apprendre collectivement à connaître de manière nouvelle ce dont elle *a besoin* pour assurer sa survie, et au-delà assurer le plein développement des potentialités de l'homme — qui ne sont pour l'instant que partiellement réalisées ? Cette démarche cognitive, qui semble nouvelle à qui la découvre, n'est sans doute pas réellement novatrice. Mais les quelques précurseurs (des mutants en quelque sorte) qui, au fil des siècles, ont voulu interpréter et expliquer la nature du processus mental conduisant à un type particulier de connaissance ont dû faire appel à des concepts et des mots lourdement chargés d'affectivité et d'emphase, chargés aussi de parti pris égocentrique ou géocentrique — inadéquats du

simple fait qu'ils émanaient d'une culture et d'une imagerie mentale étroitement liées à un milieu *local*, à la fois aux sens géographique et racial.

Je n'ai pas l'intention d'édifier ici une nouvelle théorie de la connaissance ni d'entamer un débat épistémologique pour démontrer la véracité d'une thèse. Je me propose simplement de poser le problème de la connaissance dans une perspective holiste de l'existence et de la relation de l'homme à l'univers, pour montrer comment on peut reformuler et intégrer des concepts anciens dans une image cyclocosmique du monde qui, à mon sens, répond convenablement aux besoins de l'humanité au seuil d'une nouvelle Ere planétaire.

Connaissance révélée et savoir sensoriel

La distinction entre deux modes essentiellement différents de cognition et donc deux types de connaissances joue un rôle fondamental dans les philosophies de l'Inde ancienne — je prends soin d'insister sur ce pluriel, comme l'a fait Heinrich Zimmer, pour rappeler qu'il y a eu et qu'il demeure des « écoles philosophiques » complètement différentes en Inde, et non pas une philosophie indienne générique comme on le croit trop souvent. D'après les Veda et les systèmes de pensée dérivés de ces textes anciens, l'homme dispose d'un type de connaissance désignée par le mot *shruti*, c'est-à-dire d'une connaissance fondée sur la « révélation », et d'un autre mode cognitif, *smriti*, qui s'applique aux connaissances résultant de l'accumulation progressive d'informations réunies par des générations successives d'hommes — informations dérivant de l'observation sensorielle et généralisées par l'intellect qui construit des hypothèses et échafaude des théories abstraites.

La connaissance du type *smriti* n'est donc pas exclusivement fondée sur le témoignage des sens et les données fournies par des instruments qui prolongent nos capacités sensorielles, elle est aussi conditionnée par

une tradition culturelle, une mentalité collective et une langue particulière. Elle représente toutefois ce que la majorité des gens considère aujourd'hui comme le savoir, c'est-à-dire ce que la science moderne nous permet d'acquérir. Mais on se rend souvent mal compte de tout ce qui intervient dans la connaissance sensorielle et discursive, et de ses partis pris scientifiques ; je m'efforcerai donc d'élucider ce qui est implicite dans ce type de connaissance.

Quant à la connaissance de type *shruti*, on la présente dans la majorité des cas comme une révélation que l'homme reçoit de Dieu, ou d'agents divins ou semi-divins servant de médiateurs entre Dieu et l'homme. Le problème est alors de savoir ce que l'on entend par Dieu ou par ces intermédiaires quasi-divins, et si l'homme qui apparemment a été choisi pour recevoir et transmettre cette révélation présente toutes les garanties nécessaires de précision et d'efficacité. Il faut aussi se demander si le message qu'il a reçu de Source divine peut se formuler avec les mots, les images et les concepts dont disposent les hommes appartenant à une culture et à une société données, à qui s'adresse de toute évidence la révélation.

Nous traiterons séparément de ces deux formes de connaissance, mais il convient de souligner immédiatement le fait que les positivistes et tous ceux qui croient que seule la connaissance constituée en systèmes intellectuels ou rationnels à partir de données sensorielles est la seule valable, refusent le plus souvent d'appeler connaissance ce qui proviendrait censément d'une révélation divine. D'autre part, pour le mystique ou le visionnaire traditionnel, la connaissance sensible est en fait une forme d'ignorance (au sens où les philosophes hindous comme Sri Aurobindo utilisent le terme). Cette forme de savoir a son utilité dans la vie quotidienne, mais d'un point de vue spirituel cette même vie quotidienne est illusion, et les témoignages des sens ne sont dignes d'aucune confiance car ils proviennent et traitent d'un monde d'irréalité (dans

l'optique hindoue) ou d'un monde de ténèbres et de péché (dans l'optique chrétienne) dont l'Ame en l'homme doit se séparer au plus vite — ce divorce étant rendu possible par la connaissance suprasensorielle qu'apporte la révélation divine.

Cela étant, faut-il en conclure que ces deux attitudes diamétralement opposées devant la connaissance traduisent des niveaux de conscience ou des états évolutifs irréconciliables, ou peut-on au contraire y découvrir une compatibilité, voire une complémentarité ?

Nous avons vu au début de ce livre que l'homme prend conscience de l'existence de deux manières différentes : d'une part il fait l'expérience du flux continu d'activités existentielles comme s'il s'agissait d'un enchevêtrement d'événements disjoints qui surviennent et disparaissent autour de lui et à travers lui, laissant dans son organisme, par l'intermédiaire de ses sens, une masse confuse et impénétrable d'impressions et de chocs affectifs. Ballotté par les vagues et les tourbillons d'une vie qui se caractérise surtout par la multitude des relations toujours modifiées entre les entités existantes, il apprend peu à peu à reconnaître, à la fois à *l'intérieur et au-delà* de ce tumulte existentiel, des schémas d'ordre et de périodicité, des processus rythmiques et des répétitions cycliques, donc un *ordre* essentiel.

Ce caractère double de la sensibilité élémentaire de l'homme vis-à-vis de l'existence est à la racine même de ces deux démarches cognitives, cela jusqu'aux niveaux de culture et de pensée les plus complexes. Il y a donc une différence de nature entre la connaissance existentielle et une autre connaissance, de type structurel. La connaissance *existentielle* s'élabore à partir de la perception directe et immédiate des événements qui passent — internes et organiques, ou externes et issus du milieu. La connaissance *structurelle* dérive de la conscience croissante que prend l'homme de l'ordre inhérent à tous les processus d'existence, et de son effort pour comprendre le mode opératoire

de ce principe d'ordre. La situation se complique parce que la démarche existentielle et la démarche structurelle se prêtent à des interprétations différentes, en fonction du tempérament profond de l'homme et des caractéristiques propres de la culture dont il est nourri.

La connaissance existentielle, sous sa forme la plus développée, porte sur les relations mouvantes entre existants et les activités de ces existants dans un milieu particulier et des structures sociales données. Si ces relations paraissent négatives, frustrantes ou oppressantes, et notamment si leur enchaînement et leurs conséquences semblent dénués de sens, profondément chaotiques — absurdes, la connaissance existentielle peut se voir gagnée par un sentiment d'anxiété, de peur et d'échec. Ce pessimisme sera d'autant plus accusé que la croyance en un ordre universel et une finalité divine aura joué un rôle prépondérant dans le passé culturel du groupe et de la personne. D'autre part, la connaissance existentielle, même en l'absence de tout postulat d'un ordre divin ou cosmique de référence, peut se colorer par une acceptation totale de l'existence *en soi* et s'illuminer d'une identification consciente et sereine au flux continu d'événements. L'homme se satisfait alors d'ouvrir sa pensée au rythme de la vie et de l'univers, d'engranger toute l'information que les relations survenant par hasard lui apportent, et peut-être de transfigurer ses perceptions sensorielles et ses sentiments intérieurs en laissant libre cours à son talent poétique et sa capacité à découvrir un sens symbolique dans tout ce qui survient dans son champ d'attention.

La connaissance structurelle peut, elle aussi, prendre des formes différentes et exprimer des attitudes en apparence diverses devant le phénomène de la vie et de la conscience. Traditionnellement, on l'interprète comme révélation divine ; ses contenus ont alors valeur de certitude absolue, car on considère qu'elle a été transmise à des hommes consacrés soit par Dieu, soit par des Maîtres plus ou moins divins ou

surhumains. Dans certaines cultures, la révélation est un événement unique qui s'est produit soit au début de l'évolution humaine sur la Terre, soit avec la venue et l'enseignement de l'« unique Fils de Dieu, le Christ ». Dans ce dernier cas, la révélation est d'ordre spirituel et moral, et s'adresse à l'individu.

La science contemporaine est elle aussi un mode de connaissance structurelle mais d'un ordre totalement différent parce qu'elle se fonde sur les mathématiques et la logique ; mais notre science occidentale, qui s'oblige à s'appuyer *exclusivement* sur des observations empiriques et des procédures strictement intellectuelles conformes à la vieille logique aristotélicienne a donc jusqu'ici limité ses ambitions. Les raisons de cet exclusivisme sont évidentes, historiquement parlant ; notre science moderne est née aux XVI^e et XVII^e siècles dans un mouvement profond de protestation contre le dogmatisme de l'Eglise. L'Eglise instituée ayant donné à sa religion le monopole de la connaissance de l'âme et la haute main sur les valeurs spirituelles ou éthiques, le seul domaine auquel pouvait consacrer ses travaux la communauté naissante des chercheurs scientifiques était le règne des objets matériels et de tout ce qui relève de la connaissance sensible.

Ainsi la connaissance structurelle de type scientifique allait conduire à l'idée que *toute* connaissance fiable doit s'acquérir par la collecte de données empiriques, que l'intellect rationnel organise ensuite en lois naturelles. Par conséquent les esprits curieux de l'époque classique européenne allaient se concentrer sur la matière, et l'intellect se révéler être un outil tout à fait spectaculaire. La technologie moderne se développa rapidement, et transforma le genre de vie de l'humanité. Il est extrêmement douteux que cette transformation soit une réussite sans partage, car elle a abouti à la terreur nucléaire et fait redouter la mécanisation ou l'asservissement économique de l'humanité. Mais on observe d'autre part l'amplification de tendances nouvelles chez les scientifiques et les généralistes les

plus progressistes de notre temps ; il est permis d'espérer qu'au lieu de réduire l'homme à un simple mécanisme physique, la science de demain saura se repolariser et réinterpréter la nature de la matière dans une perspective psychologique et spirituelle (voir Robert Linssen, *la Spiritualité de la matière*, Paris, 1967).

Je souhaite donc développer les deux idées suivantes :

1) Notre démarche vers la connaissance doit s'appuyer pleinement sur les deux facteurs fondamentaux de l'expérience humaine — le facteur structurel et le facteur existentiel.

2) Il faut exploiter pleinement, dans toutes leurs conséquences, ces deux facteurs, c'est-à-dire ne pas en limiter l'usage ou les ressources à un aspect particulier de la nature totale de l'homme, en sachant voir en ce dernier un vaste champ d'existence à plusieurs niveaux plutôt que la créature finie d'un dieu personifié ou d'un milieu géographique, culturel et historique spécifique.

L'idée que toute connaissance valable doit se fonder sur une révélation divine est aussi limitative que celle qui voudrait que la seule véritable connaissance provienne de données sensorielles et d'expérimentations de laboratoire fondées qu'on le veuille ou non sur des postulats indémontrables, comme on l'oublie trop souvent. L'antagonisme ancien entre savoir par révélation et savoir expérimental doit être dépassé, et la question doit être abordée de façon nouvelle : le seul moyen d'y parvenir consiste à affranchir la pensée des partis pris traditionnels pour considérer l'existence dans une perspective cyclocosmique.

Avant d'en venir à l'interprétation cyclocosmique proprement dite de la connaissance, il n'est probablement pas inutile d'examiner rapidement les tentatives récentes qui ont été faites pour valider le concept de connaissance par révélation au sens le plus large.

Si une sorte de Révélation divine était à l'origine du développement de la conscience de l'homme — Révélation apportant à l'humanité les bases d'une connaissance issue d'une source extérieure à la conscience quotidienne du flux des phénomènes existentiels — il devrait être possible de trouver encore aujourd'hui des idées, des images ou des modes de pensée relativement similaires dans la majorité des cultures et des religions. Et assurément l'étude comparée des cultures et des religions anciennes et récentes montre de façon concluante qu'un certain nombre d'idées, de symboles et même de comportements rituels communs sont présents sous une forme ou une autre presque partout sur Terre. On les retrouve dans la Bible et dans les textes sacrés des grandes religions, dans les grands récits mythiques, dans les contes de fées et les légendes populaires de cultures distantes à la fois dans le temps et dans l'espace.

Or, on peut interpréter le fait de façons différentes. L'une des premières interprétations, très en vogue au siècle dernier, voulait que toutes les races aient eu leur origine dans une région géographique donnée qui aurait été le berceau de l'humanité ; là se serait développé un ensemble plus ou moins cohérent d'idées, de symboles et de formules magiques ou religieuses. Ensuite les races humaines se seraient progressivement différenciées à mesure qu'elles évoluaient dans des localités différentes, chacune des races ou des tribus isolément des autres, livrées à l'influence d'un milieu spécifique entraînant une particularisation des traditions et des systèmes de croyances, et l'affirmation de certains caractères biopsychiques.

Ce genre d'interprétation concorde évidemment avec les doctrines bibliques ; elle est aussi conforme à l'idée récurrente qu'une révélation originelle ait été faite à l'homme primitif par de grands Etres venus soit d'une

autre planète, soit d'une sphère d'existence supérieure. On retrouve cette idée sous diverses formes dans toutes les cultures et dans toutes les races, aussi peut-on présumer qu'il s'agit d'un « souvenir collectif » — aussi imprécis soit-il — d'un état très lointain de l'existence humaine, quand des instructeurs divins enseignaient aux hommes les rudiments de l'agriculture et des techniques, du langage et de la morale, de la médecine et des arts.

Mais l'expression « mémoire collective » est peut-être impropre, car elle masque davantage qu'elle n'explique la nature de la connaissance par révélation. Plutôt que d'invoquer une révélation apportée par des Instructeurs surhumains à une époque particulière d'un passé très lointain, qui aurait laissé son empreinte sur les cultures qui se sont succédé depuis, n'est-il pas plus logique, et surtout plus fructueux et stimulant d'envisager qu'un contact soit toujours possible entre une forme supérieure de conscience et la pensée d'hommes d'une sensibilité particulière — dans des circonstances données ? Il est aussi possible que ce contact ait davantage de chance de s'établir à certaines périodes du développement humain plutôt qu'à d'autres.

Carl Gustav Jung a proposé une solution apparemment valable à ce problème, mais il n'a pas su ou voulu s'éloigner suffisamment de son point de départ — une psychologie empirique au niveau de laquelle il entendait somme toute rester. Il attribue donc les idées et les symboles centraux de la plupart des religions et des cultures à un inconscient collectif, et voit en eux ce qu'il appelle des archétypes. Pour lui, ces archétypes sont des « structures psychiques » inhérentes à la conscience collective de l'humanité archaïque, c'est-à-dire d'une humanité non encore individualisée, ouverte au contact direct avec la nature. Il estime que ces structures psychiques sont l'expression directe d'instincts primordiaux de la nature humaine, ces instincts étant eux-mêmes déterminés par les struc-

tures et les fonctions de l'organisme humain dans sa totalité.

Les archétypes jungiens ont souvent trait à la relation de l'homme à la planète et à ses rythmes quotidiens et saisonniers. Ils sont, d'après cet auteur, le résultat psychique final d'une multitude d'expériences humaines répétées pendant des millénaires et incorporées, si l'on peut dire, dans les couches les plus profondes de la psyché. Le psychisme profond reste, aujourd'hui surtout, hors du champ habituel de la conscience parce que celle-ci est la plupart du temps hypnotisée par les préoccupations de la vie sociale quotidienne et reste étroitement encadrée par les directives plus ou moins rigides d'un moi dominant. Ce moi veut rester précisément lui-même. Il se cramponne à ce qui fait sa différence, et refoule ce que les hommes ont en commun, auquel sa fierté n'accorde guère de prix, orientée qu'elle est vers la concurrence et le succès personnel.

Cette situation produit non seulement des tensions souvent dynamiques et stimulantes, elle conduit aussi, lorsque les tensions dépassent un certain seuil, à des névroses aiguës et à divers troubles psychosomatiques. Elle intervient également dans la nature même de la connaissance que recherchent les hommes dans la société concurrentielle d'aujourd'hui, qui transforme ses universités en « multiversités », où l'on se livre à la course au savoir dans des usines à savoir-faire, sous la pression occulte mais omniprésente de l'Etat et du milieu des grandes affaires. On voit néanmoins apparaître depuis quelques années une réaction révélatrice contre l'atomisation du savoir et les objectifs (calqués sur la concurrence technologique) que les directives officielles s'efforcent d'imposer à l'enseignement. Intégration des connaissances (voir à ce sujet le livre d'Oliver Reiser, qui porte précisément le titre *Integration of knowledge*), intégration des disciplines d'enseignement et des domaines de recherche, travaux pluridisciplinaires, sont autant d'idéaux qu'il faut pour-

suivre activement. Mais évidemment il s'agit d'un type d'intégration qui procède pour l'essentiel de domaines distincts de connaissances techniques — donc d'une connaissance de type existentiel fondée sur les données sensorielles et la méthode empirique. C'est donc une intégration *centripète* qui tend à mettre en place, en faisant converger des théories intellectuelles différentes qui semblent parfois antagonistes, un système global de connaissances, à la fois universel et unifié.

La clé est donc la synthèse — la dernière phase dans la dialectique de la connaissance. L'inconscient collectif selon Jung est, sous un angle au moins, une sorte de production synthétique, la moisson condensée et unifiée de l'ensemble de l'expérience passée commune à l'homme. L'effort tendant à montrer que toutes les grandes religions enseignent au fond un même corpus de vérités spirituelles et éthiques (la « philosophie pérenne d'Aldous Huxley) s'exprime aujourd'hui dans l'œcuménisme qui cherche à réduire la diversité des doctrines à une croyance unitaire acceptable par tous, au-delà des différences culturelles et traditionnelles dont se nourrit l'ego exacerbé de chacun. C'est donc un *consensus* consciemment accepté de toute l'humanité que l'on recherche, le passage de l'antithèse à la synthèse. Mais peut-on espérer passer ainsi d'une étape à une autre en négligeant la thèse ? N'est-il pas illogique de rechercher la synthèse de points de vues antithétiques sans y introduire l'essence même de la thèse qui est le point de départ même du processus dialectique d'évolution de la conscience et de la connaissance humaines ?

C'est parce que beaucoup de chercheurs se rendent plus ou moins clairement compte de la nécessité de s'appuyer sur la thèse originelle, c'est-à-dire la réalité première de l'humanité, que l'on rencontre souvent l'idée, et plus encore la pratique du « retour à ». Du retour à quoi ? C'est là que le bât blesse, car l'idée même d'un retour est inacceptable pour beaucoup d'esprits encore activement engagés à défendre leur statut

d'individu ou la place de leur culture au stade de l'anti-thèse. Le « retour aux sources » qui a inspiré certains penseurs européens est toujours un retour à une source *particulière* — état *alpha* du cycle d'une culture donnée, mais non point état originel de l'humanité dans sa totalité.

D'autre part, la conception jungienne de l'inconscient collectif n'est à mon sens pas totalement satisfaisante : non seulement du fait de son imprécision qui en fait un paravent pratique pour se cacher à soi-même tout ce que l'on ne sait pas, mais aussi parce qu'elle n'explique pas ce qui est à la racine de la conscience humaine. L'idée qu'une révélation primordiale est à l'origine des connaissances humaines et donc de l'aptitude à être conscient d'être conscient est une croyance plus logique ; mais c'est une croyance, métaphysique ou religieuse, dont on ne peut prouver la validité ; ne subsiste que l'hypothèse qu'en entreprenant de pratiquer certaines disciplines de développement occulte et spirituel, la conscience du disciple accédera à un savoir sûr et incontestable, que promettent diverses écoles. Malheureusement, ces méthodes sont nombreuses et diverses, et prêtent rarement sinon jamais à des vérifications et contre-vérifications objectives.

L'idée d'une Révélation primordiale est d'autant plus difficile à accepter qu'elle est très souvent présentée sous une forme personnalisée, aussi bien dans les traditions asiatiques qu'occidentales. Il est vrai que les grands événements surviennent par l'intermédiaire de personnes ; mais la personne en est le canal, et non pas l'auteur. La personne *focalise* une situation critique survenant au cours du processus de déploiement du virtuel en réel — c'est-à-dire dans le processus existentiel ; mais ce n'est pas cela qui cause la transformation. La personne est un facteur important au niveau existentiel ; mais elle n'est qu'un agent, un instrument au niveau *structurel* de l'entendement. Une Puissance structurante agit au travers de cet agent qui est donc, d'un point de vue existentiel, une source. Et rappe-

lons-le, la source n'est qu'un point situé à la surface de la terre au travers duquel s'écoule de l'eau, l'apparition de celle-ci en ce point étant liée à des structures géologiques précises. Quelle est cette Puissance structurante ? C'est d'elle qu'il s'agissait quand j'évoquais l'Eon aux chapitres précédents. C'est l'Ensemble intégrant avec lequel nous sommes en relation, nous les hommes qui sommes des ensembles plus petits.

Le fondement cyclocosmique de la connaissance holiste

La proposition fondamentale d'une vision cyclocosmique du monde veut que l'existence soit un processus de transformation d'ensembles qui sont des systèmes organisés d'activités composés d'un nombre plus ou moins grand d'éléments ou de parties, lesquelles sont à leur tour des ensembles composés de parties, etc. Les deux termes — ensemble et parties — sont interdépendants au même titre que la mère et l'enfant. Il ne peut être question d'ensemble sans que ses parties ne soient sous-entendues : et inversement parler d'une partie suppose l'existence d'un ensemble qui la contient. De même on ne peut dire d'une femme qu'elle est mère si elle n'a pas d'enfant, comme l'existence d'un enfant présuppose une mère — du moins dans l'ordre naturel des choses terrestres !

J'ai décrit dans un chapitre précédent deux types essentiels de relations : les relations matricielles et les relations associatives. Mais ici nous avons affaire à une dualité de caractère encore plus général et fondamental. Il existe d'une part des relations qui lient les ensembles fonctionnant à un même niveau d'existence dans le temps et dans l'espace, c'est-à-dire dont la durée de vie et la taille relèvent de la même échelle de grandeur ; il existe d'autre part des relations dont les deux termes sont d'un côté un ensemble relativement petit et de l'autre l'ensemble beaucoup plus grand dont fait partie le sous-ensemble. Il faut donc

distinguer deux types de relation : d'ensemble à ensemble à un même niveau d'existence, et d'ensemble à parties et de parties à ensemble. On peut qualifier ces relations d'*horizontales* et de *verticales*, si l'on veut adopter le vocabulaire à la mode ; mais à mon sens, ces adjectifs ne traduisent pas avec exactitude la nature de ces relations. L'idée de verticalité passe en effet à côté de l'essentiel, c'est-à-dire du fait que dans la relation dite verticale, le facteur réputé supérieur de la relation *contient* en fait l'élément dit inférieur. On retrouve la même confusion lorsqu'on parle du soi supérieur et du soi inférieur — appellations fort malheureuses qui ont recours à un symbolisme archaïque pour désigner un aspect de l'existence de la plus haute importance. La conscience de l'organisme humain n'est pas plus élevée que celle d'aucune des cellules de cet organisme ; elle est tout d'abord *plus globale* ; elle est aussi, autant que l'on puisse l'imaginer, *plus complexe* ; et porte en outre sur une durée plus longue et un champ incomparablement plus vaste d'existence.

La conscience de la cellule vivante du corps humain ne peut avoir qu'un caractère cellulaire. La conscience de l'homme primitif ou la conscience du nouveau-né possède un caractère organique d'un ordre tout autre, par sa grande complexité et son champ d'opération. Le développement de l'homme des origines ou de l'enfant dépasse l'état organique lorsqu'il atteint un stade évolutif ou de croissance qui lui permet de faire l'expérience de relations associatives ou horizontales plus complexes, c'est-à-dire lorsqu'il devient capable de participer de l'ensemble plus vaste qu'est la société — et dans une perspective à la fois terrestre et idéale, de l'humanité. Il établit alors des relations associatives avec ses semblables, qui sont au moins virtuellement ses égaux. Mais il est *en même temps* relié aux ensembles plus vastes que sont la collectivité à laquelle il appartient, sa nation et ses traditions culturelles, et enfin l'humanité dans son ensemble.

Les penseurs contemporains, hypnotisés par l'aspect

physique et sensoriel de ce qu'ils conçoivent comme la « réalité », objecteront à ce qui précède qu'une nation ou l'humanité n'est pas un ensemble existentiel réel ; et l'on se plaît à répéter, sans même se donner la peine d'y penser vraiment, que la société ou l'humanité est avant tout faite d'individus. On prétend donc que le fait premier, sinon le seul fait réel, est l'individu ; seul l'individu peut être conçu comme une entité, tandis que le genre humain reste un concept, une catégorie abstraite. Mais en est-il vraiment ainsi ? Ce point de vue n'est-il pas le simple prolongement de l'idéal romantique qui glorifie l'individu et de l'idée assez absurde de Rousseau qui imagine que les sociétés primitives se fondent sur un « contrat social » ?

En tant qu'organisme strictement physique, il est d'une certaine façon évident que l'individu, le spécimen humain, est l'élément premier de l'existence humaine ; mais peut-on imaginer un homme *seul* sur cette terre ? Ne fait-il pas partie intégrante de l'espèce humaine qui occupe une place et une fonction définies dans la biosphère planétaire, qui n'est elle-même qu'une couche particulière dans le champ global d'activités infiniment complexes, mais étroitement reliées et interdépendantes de la Terre ? L'existence de l'organisme humain est liée à une fourchette très étroite de température, à la présence de nourriture, au comportement des animaux, et à grand nombre de facteurs intervenant dans l'équilibre extrêmement précaire des variables physiques et climatiques qui caractérisent la Terre en tant qu'ensemble. C'est à tout cela qu'il faut réfléchir, et l'esprit moderne ferait mieux d'oublier un Adam né dans la solitude sur une planète conçue tout exprès pour lui et sa descendance — car le récit mythique décrit *l'évolution de la conscience* avec une grande acuité, mais pas autre chose.

La croissance qui transforme l'enfant en homme n'est pas seulement conditionnée par les relations *associatives* qu'il établit avec les jeunes de son âge ou même des personnes plus âgées ; y interviennent avec

une grande efficacité, sinon irrévocablement, des facteurs et des influences qui ne relèvent pas de l'individu, mais de forces collectives qui sont celles de la culture, de la religion et des conditions socio-économiques qui régissent le milieu — et aussi de la langue qu'il doit apprendre à manier pour pouvoir communiquer sa pensée (ou peut-être pour pouvoir penser tout court !), des modes de comportement et de l'affectivité qui l'entourent, et qu'il imite spontanément. La famille, l'école, le service militaire, l'université, l'apprentissage des affaires — tout cela impose à l'enfant qui grandit des relations qui ne sont pas d'égal à égal, mais de contenant à contenu.

L'enfant grandit en tant qu'être social inclus dans la société où l'ensemble national et culturel quelconque où il est né. Sans nul doute, il est *potentiellement* un individu ; mais pas plus. Il est *avant tout* un exemplaire du type d'être humain que sa famille et sa culture imaginent comme un modèle d'existence humaine. *La société existe avant l'individu.* Celui-ci naît dans la société, aussi impuissant au niveau psycho-mental que le serait au niveau biologique un bébé abandonné dans la jungle. Seul l'individualisme outrancier de notre époque peut nous rendre aussi aveugles sur ce point. Ensuite, une fois parvenu à l'âge d'homme et quelles que soient les possibilités d'affirmer sa véritable individualité, l'« adulte » trouve dans la très grande majorité des cas extrêmement inconfortable de ne pas se conformer à ce que la société attend de lui. Il reste donc sous contrôle du pouvoir omniprésent de la société et de ses traditions. On se trouve donc, lorsqu'on étudie l'homme dans sa relation à ce qui contient et enveloppe son existence physique et psycho-mentale, dans une situation ambivalente. L'homme, organisme biologique, est contenu dans le vaste champ planétaire d'existence de la Terre ; la personne, être psycho-mental, est contenue dans un champ d'activités socio-culturelles (de pensées, sentiments et comportements),

et dispose donc d'un territoire plus ou moins étendu : petite collectivité, nation, et à la limite ensemble de l'humanité.

Ce que l'on appelle l'éducation — au sens large — *est le processus selon lequel un homme donné et ses activités mentales, affectives et physiques s'accorde aux besoins et aux aspirations de changement progressif de la société qui est la sienne.*

Voici je crois une définition qui pourrait éclaircir le trouble qui règne actuellement dans le domaine de l'éducation. Ce trouble provient du fait que nous nous trouvons dans une période de l'évolution humaine où un nombre croissant d'hommes et de femmes — jeunes et moins jeunes — ont l'intuition, ou en viennent mentalement à la conclusion que les besoins et les aspirations traditionnelles de leur société, qu'elle soit orientale ou occidentale, répondent de moins en moins bien aux exigences contemporaines, s'ils ne sont pas franchement périmés et souvent ridicules — voire parfois suicidaires.

Comment a-t-on pu en arriver là ? Tout simplement parce que la société des hommes passe aujourd'hui *d'un niveau d'organisation local à un niveau planétaire.* Jusqu'ici, toutes les cultures se sont exclusivement fondées sur un milieu local et ses caractères propres — l'échelle important peu. Le monde méditerranéen de l'Empire romain, aussi universel qu'il ait pu sembler, était très régional par rapport au globe tout entier. En outre, toutes les sociétés vivaient sous un régime de pénurie. Aujourd'hui pour la première fois l'abondance est une possibilité réelle pour chacun des hommes mais SEULEMENT à condition que l'humanité sache s'organiser à l'échelle mondiale — sans pour autant que les groupes ethniques et régionaux renoncent à leur spécificité en devenant une famille étendue de communautés culturelles — un point important à mon sens. Quoi qu'il en soit, dès le moment où l'on élargit la notion de société pour inclure la totalité des hommes, faisant ainsi de l'humanité un ensemble unique,

il doit forcément se produire quelque chose. Le contenant de l'homme au niveau *biologique* (c'est-à-dire notre planète, la Terre) se confond dès lors avec le contenant des hommes au niveau psycho-mental (c'est-à-dire une société planétaire globale). La relation de l'homme à la Terre en qualité d'ensemble planétaire devient dès lors totalisante. L'humanité peut alors se considérer comme un système complexe d'activités au sein du champ total d'existence qu'est la Terre — quelque chose qui pourrait ressembler au système nerveux volontaire (appareil cérébro-spinal et nerveux) d'un organisme planétaire, la Terre. Cela devrait être d'autant plus évident qu'il est désormais possible aux hommes de contempler notre planète depuis l'espace, c'est-à-dire de l'extérieur, donc d'un point de vue objectif — de même que le médecin qui a une vision d'ensemble du corps humain peut en analyser les structures complexes.

Quel rapport avec la nature du savoir ? Un rapport assurément très étroit pour l'homme qui se sent et se pense comme une entité existentielle fonctionnelle dans le vaste corps de la Terre, lieu géométrique de son être. Cet homme peut faire l'expérience vivante de sa relation à l'ensemble planétaire sur un mode suprasocial, authentiquement spirituel.

Au niveau tribal de l'organisation sociale, l'homme était prisonnier de circonstances locales et de besoins étroits. Ses aspirations étaient encadrées par une religion privilégiant des symboles locaux et la puissance de dieux exclusivement liés à la communauté tribale à son passé ancestral et à la terre cultivée par le groupe. Le spirituel était l'expression transcendante du biologique, et passait par l'accord psychique avec les dieux que l'on identifiait à la race, à la terre et à la tradition. C'est par cet accord psychique que l'on acquérait la connaissance. La Puissance divine structurerait le mode de vie de la tribu au travers d'un rituel presque omniprésent, s'adressant au sorcier, à l'homme médecine. La connaissance structurelle qui en résul-

tait provenait de l'accord, de la *syntonisation psychique à la volonté des dieux tribaux*. C'est cette forme de connaissance qui représente la THÈSE dont nous venons de parler.

L'ANTITHÈSE s'est développée en même temps que le sentiment de l'individualité et les préoccupations et revendications de l'ego. Les dieux tribaux, qui correspondaient à des aspirations et des besoins locaux, s'évanouirent — pour réapparaître par exemple dans le monde chrétien sous forme de saints et d'archanges. Le « Dieu unique » répondait désormais aux aspirations et au besoin de dialogue d'egos individuels isolés ayant perdu la capacité d'établir, et plus encore d'entretenir une relation psychique totale avec d'autres egos, et aspirant donc au dialogue avec un Consolateur et un Rédempteur divin. Dans cet état de conscience, qui ne correspondait à rien dans le psychisme profond sinon à une relation particulière de subordination de la créature au Créateur, la pensée humaine se trouvait contrainte de rechercher des signes d'un ordre structural dans le monde sensible. Il fallait pour cela se défaire de l'intuition immédiate d'ordre — si vive dans la mentalité primitive parce qu'indispensable à sa sécurité intérieure — pour la remplacer par la connaissance de la multiplicité des lois de la nature. Tout en cherchant intérieurement à faire l'expérience de l'amour et du réconfort émotionnel et spirituel par la Foi, et au travers des moments de communion avec l'« Autrui divin », l'homme s'efforçait en même temps d'assurer son confort mental et de satisfaire le désir de l'ego par la connaissance des lois physiques ; plus intense était son effort, moins il avait besoin de croire à la présence de Dieu. L'usage des connaissances ainsi acquises pour mettre au point des techniques nouvelles lui permettait de satisfaire son ambition — ambition tragique car divorcée de tout ce qui échappe aux limitations de l'ego.

Mais désormais vient l'heure de la SYNTHÈSE : la réconciliation de l'Homme et de la Terre — l'Homme,

composante du vaste champ d'activité qu'est la planète, au sein duquel opère le Principe d'Intégrité, l'UN, tout comme dans chaque être humain et dans chaque ensemble existentiel — l'Homme et l'Eon — l'Homme en résonance avec les grands rythmes cycliques de l'Eon, l'Homme ayant accédé à une conscience éonique. Une connaissance structurelle d'un type nouveau est désormais possible. En un sens nouveau, moins mystérieux, plus concret, on peut parler de révélation ; car la conscience éonique est comme une révélation permanente.

Il faut assurément tenir cette conscience éonique pour un phénomène entièrement nouveau. Les grands esprits créateurs, les penseurs inspirés tout comme les visionnaires et les prophètes authentiques ont connu des moments de conscience éonique, pendant lesquels leur mentalité individuelle étant entrée en résonance avec la Pensée planétaire de l'ensemble intégrant qu'est l'Eon, ils ont pu *participer* d'une connaissance transcendante, au sens où elle appartient à un ensemble existentiel beaucoup plus inclusif — à la Terre, qui est *un champ d'activités à niveaux multiples*.

Le lecteur peut penser ici que je me contente de substituer un mot à un autre, en appelant Eon ce que l'on appelle d'habitude Dieu. Mais ce serait ne pas saisir l'élément fondamental de la représentation cyclo-cosmique de la réalité. Le mot Eon ne s'applique pas seulement à notre planète ou à un ensemble macro-cosmique quelconque. La personne vivante est un Eon pour la conscience des cellules de son corps. Le système solaire et la galaxie peuvent chacun avoir leur Eon. De même qu'il y a hiérarchie d'ensembles existentiels, il y a hiérarchie d'ensembles de conscience.

L'essentiel ici est de comprendre que la conscience de tout ensemble subalterne peut, dans certaines conditions et lors de certaines phases de son évolution, *entrer en résonance* avec la conscience de l'ensemble supérieur au sein duquel se déroule son existence et qui caractérise son être, et donc avec les vastes acti-

vités dont il participe dans une certaine mesure. Dans ces moments de résonance, l'homme atteint à une conscience éonique qui peut lui sembler transcendante et supra-normale, cette transcendance n'étant rien d'autre que le fait qu'il participe par réfraction de la conscience absolument normale de l'Eon. Une *communication* s'établit donc entre la conscience de l'ensemble supérieur et la conscience de l'ensemble subalterne. L'individu sensible, ouvert et bien accordé se sent inspiré ; il « a une vision », il reçoit une révélation.

Cet état de communication peut apparaître spontanément et à l'improviste dans l'ensemble plus petit lorsque l'attention de l'ensemble supérieur se concentre sur une partie — peut-être vulnérable — dont le rôle est particulièrement important pour le bien-être de l'ensemble supérieur. L'ensemble subalterne devient alors si l'on peut dire l'agent de l'ensemble supérieur, autrement dit à un certain degré (les différents degrés possibles sont évidemment fort nombreux) un avatar de l'Eon.

L'ensemble subalterne (l'homme, l'individu, la personne) peut également parvenir à une étape de son développement où sa conscience, dans son fonctionnement quotidien, devient *holiste*. C'est-à-dire que l'homme peut atteindre naturellement et par son propre effort, à un état de conscience correspondant à la phase de synthèse de l'évolution de la conscience humaine. Il peut donc percevoir toute situation existentielle *dans sa totalité*, avec tous les tenants et aboutissants, donc en avoir une vision holiste et non plus analytique (au plan intellectuel) ou émotive (au plan des réactions organiques incontrôlées ou des réflexes affectifs).

Le problème de la clairvoyance

Cette perception holiste peut se manifester par ce que l'on appelle habituellement la clairvoyance. Devant une situation tendue, qu'il s'agisse de sa propre vie ou

d'un cas que lui soumettent ses amis ou ses clients, le véritable clairvoyant « voit » une sorte d'image ou de scène symbolique qui en quelque sorte lui révèle la nature, le sens et peut-être l'issue de la situation problématique. Il s'agit alors pour le clairvoyant d'interpréter la représentation symbolique ou, si intervient un phénomène de clairauidience, les formules souvent ambiguës qui s'impriment dans ses centres cérébraux comme s'il s'agissait de mots parvenus par la perception auditive normale. Ce sont les difficultés d'interprétation qui rendent les messages des clairvoyants et des oracles de l'ancien temps aussi confus, et parfois trompeurs.

Cette difficulté, la même qu'il s'agisse de clairvoyance moderne ou d'oracles antiques, tient au fait que le phénomène ne relève pas du stade synthétique de la connaissance, mais du mode primitif de connaissance, donc du niveau de la thèse ; c'est-à-dire que la faculté qui entre en jeu est profondément archaïque et symptomatique d'une réceptivité psychique au « passage » du temps. Le phénomène n'est donc pas le fait d'une conscience capable d'appréhender un cycle dans son intégralité, du commencement à la fin, comme peut le faire la conscience éonique. Ce type de conscience n'opère d'ailleurs pleinement et activement qu'au niveau d'un Eon ; l'esprit humain ne peut que réfléchir cette conscience, ou entrer en résonance avec elle. D'autre part, *tout* ensemble subalterne — pour peu qu'il soit suffisamment évolué, ouvert et sensible — devrait être capable de réfléchir ou de résonner à des aspects partiels ou fragmentaires de la conscience de l'ensemble supérieur en ce qui concerne les activités cycliques auxquelles il participe.

Nous avons donc affaire à un problème de communication, ou pour employer des termes à la mode, d'information et de cybernétique. Pour que le transfert des connaissances s'opère de manière fiable, il faut mettre au point des moyens de communication appropriés. La simple aptitude à réfléchir plus ou moins précisément

un aspect transitoire de la conscience de l'ensemble supérieur échappe habituellement à tout contrôle, et l'image risque fort d'être brouillée par les réactions de l'ego du « récepteur ».

Il est important de savoir si la communication entre ensemble supérieur et ensembles subalternes est véritablement *nécessaire*. L'attention de l'ensemble supérieur ne se porte d'habitude sur l'ensemble subalterne que lorsque le besoin s'en fait vraiment sentir, tout comme on fait porter son attention sur une petite partie du corps (un orteil, ou son coude) lorsque cette partie de l'organisme total a besoin « d'aide » à la suite d'un événement générateur de crise (un ongle incarné, une écorchure). L'idée que la Terre en tant que champ total d'activités sur plusieurs niveaux, c'est-à-dire en tant qu'Eon, est capable dans certaines circonstances d'intervenir dans la vie de l'un des organismes qui opèrent à l'intérieur du champ ne devrait pas sembler plus étrange et surprenante que la capacité du corps humain à diriger immédiatement des anticorps vers le doigt entaillé, la plaie étant une brèche par laquelle les microbes peuvent se précipiter pour infecter le corps tout entier.

Cette idée ne peut surprendre que les esprits qui n'ont jamais envisagé, ou refusent la possibilité que la Terre soit un ensemble organisé d'existence, dont chacune des parties est reliée à toutes les autres, et où le particulier puisse nuire au général. Cette idée va à l'encontre du concept profondément imprimé dans la mentalité occidentale que l'homme est une créature absolument spéciale — la seule qui ait été faite à la ressemblance de Dieu, Créateur de tout ce qui est. Quelle vanité ! On peut admettre que seul l'homme dispose de ce que Teilhard de Chardin appelle la « conscience réflexive », et qu'il est donc peut-être le seul parmi tous les organismes vivants de la Terre à pouvoir acquérir une conscience éonique. C'est en ce sens que l'homme est *virtuellement* « semblable à un dieu » dans sa conscience. Mais cela ne signifie pas que la

Terre en tant qu'ensemble, dont l'humanité n'est qu'une petite partie, ne possède pas une conscience de type planétaire — à condition que l'on n'imagine pas que la Terre n'est qu'une masse de substances matérielles. Cette conscience planétaire *inclut* la conscience normale de l'humanité ; mais il n'y a aucune raison de croire qu'elle n'inclut pas aussi *d'autres types* de conscience, y compris éventuellement la conscience de formes d'existence que l'homme ordinaire ne soupçonne pas aujourd'hui.

Le seul obstacle à ce genre d'idée est la dépendance exclusive dans laquelle l'Occidental se complait vis-à-vis de la connaissance fondée sur les données sensorielles et un petit nombre de postulats qui définissent le dogme de sa culture officielle — sans parler de son besoin névrotique de se distinguer d'un univers qu'il ressent comme étranger, et qui lui permet de satisfaire un orgueil remarquable qui n'est au fond qu'un sentiment déguisé d'anxiété et de culpabilité. Le sentiment que cet assujettissement de la connaissance et de la conscience au sensible ne doit pas être exclusif commence à faire son chemin dans l'esprit de quelques scientifiques et de philosophes, et l'intérêt que l'on porte aujourd'hui à la parapsychologie est symptomatique d'une mutation imminente des mentalités — une *metanoia*, pour reprendre le terme des Evangiles, piétrement traduit par l'idée de repentance.

La notion de connaissance statistique, qui joue un rôle capital dans la physique contemporaine, jette aussi une lumière intéressante sur ce que j'appelle la connaissance structurelle, en l'opposant à la connaissance existentielle. Cette connaissance structurelle a pour objet les processus cycliques qui affectent le comportement des ensembles plutôt que le comportement des éléments individuels qui entrent dans leur composition.

La nature structurelle des prophéties et le libre arbitre de l'homme

Lorsqu'un ensemble fait l'expérience de sa propre existence à travers sa relation à d'autres existants à un même niveau d'intégration, cette expérience est d'ordre *existentiel*, tandis que sa relation aux ensembles subalternes qui participent de sa vie interne est d'ordre *structurel* dans la majorité des cas, mais non point toujours.

L'homme est par exemple conscient des organes et des cellules de son corps à l'échelle du rythme global de leurs fonctions, sauf circonstances inhabituelles. On prête attention à sa digestion, à sa pression sanguine et à son rythme cardiaque, à ses désirs sexuels et à sa virilité, mais non point à la manière dont une cellule isolée du foie, du cœur ou des testicules se comporte. Parfois un organe tout entier, comme le pancréas ou la thyroïde n'attire l'attention que lorsque le *fonctionnement global* de tout l'organisme, c'est-à-dire le jeu interdépendant et polyphonique des organes et de leurs fonctions devient dysharmonique. La connaissance que l'homme peut avoir de ce fonctionnement rythmé des systèmes essentiels de son corps est de type structurel : elle porte sur l'équilibre des activités anaboliques et cataboliques du corps ; lorsque les fonctions cataboliques l'emportent — n'oublions pas qu'elles sont néanmoins indispensables à la santé, c'est-à-dire à l'intégrité du corps — un signal de danger se manifeste et attire l'attention du sujet, qui comprend qu'il lui faut « se soigner » d'une manière ou d'une autre.

Toute connaissance portant sur l'équilibre de deux tendances fonctionnelles est d'ordre statistique, et le fait est perçu instinctivement aussi bien que mathématiquement. Un certain nombre « d'unités d'action » agissent dans un sens, et tant dans un autre sens opposé et complémentaire. L'appréciation du processus peut s'exprimer en pourcentage : c'est sur ce mode

cognitif que fonctionnent les ordinateurs utilisant le calcul binaire, qui est celui des sondages politiques ou économiques. Ce type de connaissance n'est valable que si l'on interroge un nombre suffisamment grand d'unités, ou du moins un nombre suffisant d'unités dont la distribution est jugée représentative des divers segments de la population. L'analyse sanguine opère selon le même principe statistique : le comptage des cellules et corpuscules porte sur de très grands nombres, et ne devient significatif que par rapport à des moyennes soigneusement déterminées à l'issue des nombreuses observations effectuées sur un grand nombre d'échantillons.

Il est dit dans la Bible (Zacharie 13, versets 8 et 9) : « ... dans tout le pays, dit l'Eternel, deux parties seront retranchées et périront, mais un tiers y demeurera. Et je conduirai ce tiers au travers du feu, et je l'affinerai comme on affine l'argent, et je l'éprouverai comme on éprouve l'or... »

Quiconque considère qu'il s'agit là d'une authentique révélation faite par Dieu à son Prophète doit comprendre que Dieu ne se préoccupe pas de l'individu, mais de moyennes statistiques, c'est-à-dire de la mise en marche et du déroulement de processus structuraux — un tiers sera sauvé, deux tiers seront détruits. On compte de même à l'automne : les arbres ont produit tant de graines qui contiennent la *potentialité* de survivre à l'hiver et de donner naissance à un cycle nouveau de végétation, et tant de feuilles, qui tomberont et pourriront, servant ainsi de fumier à la végétation survivante. Les feuilles pourrissent, les graines fructifient, et qu'un individu fasse partie du tiers qui sera sauvé et *éprouvé* (avec succès ou non, ne l'oublions pas !) ou des deux tiers qui périront semble ne pas intéresser l'Eternel.

Ce qui intéresse l'Eternel — pour personnaliser un aspect de l'ensemble planétaire ou cosmique qu'est l'Eon — c'est la structure globale du processus qui se joue au niveau des grands nombres. Le physicien ato-

miste fait appel au même type de connaissance lorsqu'il prévoit que tant d'électrons se dirigeront d'un côté, et tant de l'autre. Il ne se préoccupe pas vraiment — pourrait-il le faire ? — de la trajectoire particulière qu'un électron donné choisira d'adopter. La physique contemporaine se lasse d'ailleurs de rechercher la nature propre de la substance ; elle se contente le plus souvent d'étudier la structure de grands groupes d'événements.

Ces événements, ou ces destinées structurelles sont de la plus haute importance pour peu que l'on soit sûr d'en avoir une image juste, car en les généralisant, on obtient une image fondamentale non seulement du processus universel d'existence, mais aussi de ce qu'il faut voir derrière des mots vagues comme « liberté » et « déterminisme ». Si la prophétie biblique porte vraiment sur un fait élémentaire de l'existence et énonce la destinée globale des groupes d'hommes que sont les communautés tribales ou les nations modernes, il faut logiquement en conclure que l'homme est soumis d'une part à déterminisme statistique, mais bénéficie aussi d'une *liberté existentielle*. Au sens collectif, c'est-à-dire en tant que genre humain, le comportement et les choix de l'Homme sont déterminés dans leurs grandes lignes structurelles par le rythme même du processus d'évolution de la planète tout entière. Mais *l'homme particulier* est existentiellement libre de choisir à quoi il appartient, de déterminer librement et sélectivement le type d'allégeance qu'il accepte ou recherche.

Un « Seigneur » planétaire, Maître du système d'activités organisées de la Terre — des hommes, des bêtes et des plantes, des saisons, des vents et des tremblements de terre, etc. — peut établir des relations existentielles avec d'autres seigneurs planétaires, comme le croyaient les Anciens, parce que ces seigneurs fonctionnent au même niveau dans l'échelle des magnitudes cosmiques. Mais la relation qu'un de ces seigneurs peut entretenir avec les ensembles subalternes que

sont de son propre point de vue les hommes — des cellules parmi son champ total d'existence — devrait normalement être de type structurel. Peut-être la règle souffre-t-elle de rares exceptions lorsqu'un homme précis contrôle à lui seul d'immenses possibilités et des événements hors du commun ; on songera par exemple à l'homme qui se trouve être président des Etats-Unis et peut d'une pression du doigt déclencher l'holocauste nucléaire et précipiter vers une issue fatale l'humanité et la biosphère tout entière.

Tout cela a des conséquences extrêmement intéressantes, et offre un véritable défi aux individus ; car s'il semble possible que la conscience individuelle puisse refléter quelque aspect de la conscience du grand ensemble planétaire, le plus vraisemblable serait que ce soit l'aspect structurel de la conscience éonique qui est accessible à l'homme. Son aspect existentiel, qui relève donc des relations d'un Eon à d'autres Eons, semble presque obligatoirement totalement au-delà de l'entendement de l'homme. Si donc il y a des éléments de connaissance existentielle dans les révélations confiées par l'Eon (l'ensemble supérieur) à l'homme sensible et correctement syntonisé (l'ensemble subalterne), il est extrêmement probable que ces éléments aient été ajoutés au contenu véritable et pur de la communication par la conscience et la nature émotive du récepteur humain. Ce qui rendrait compte du peu de fiabilité de tant de ces communications.

Quant à la difficulté de dater précisément les prophéties ambiguës des visionnaires et des oracles, il est évident qu'elle provient de facteurs distincts :

1) Si un « Jour du Seigneur » est égal à 1 000 des années que mesure l'homme au rythme des saisons — sans oublier ce que le symbolisme archaïque appelle « mille » devrait se traduire aujourd'hui par une myriade, c'est-à-dire par l'innombrable — on comprend qu'il soit difficile aux visionnaires ou aux prophètes de convertir les durées d'un système d'unité à un autre.

2) En outre, et beaucoup plus sérieusement, si la

communication porte sur des *faits existentiels* de la vie d'un individu ou d'un groupe relativement petit, ce que perçoit le voyant est dans tous les cas soumis à la loi d'imprévisibilité qui découle du principe de la relation existentielle. En d'autres termes, le clairvoyant peut percevoir symboliquement une *tendance structurale* ou une *possibilité statistique* — il ne peut d'ailleurs guère recevoir directement d'un niveau de conscience éonique autre chose qu'une information de type structurel. Mais ce type de perception ne se rapporte pas réellement à un événement existentiel ou à une série d'événements. Tout ce qui est donnée existentielle provient de la conscience très humaine du destinataire de la communication, et peut se colorer de parti pris personnel, d'espoir ou d'attente.

Si néanmoins une situation authentique de résonance s'établit entre le niveau de conscience éonique et la conscience humaine, parce qu'un certain événement imminent à l'échelle du temps éonique va se produire (ce peut être dans une année, ce peut être dans quelques minutes) l'événement en soi est entièrement prévisible pour la conscience supérieure ; ce qui ne signifie pas qu'il soit *déterminé*. Dans la plupart des cas, on peut avoir un degré élevé de certitude sur ce qui nous arrivera dans quelques minutes ; mais ces quelques minutes peuvent en même temps être un océan de durée pour une particule microscopique. Le prophète peut annoncer un tremblement de terre catastrophique pour dans cinquante ans, ou dans cent ans — et la marge d'incertitude est assurément fâcheuse ! Mais la Terre en tant qu'ensemble, dont la durée de vie se mesure en milliards d'années et pour laquelle nos 70 ou 80 ans d'espérance de vie sont infimes, peut effectivement ressentir le tout premier frisson dans son corps au moment où un petit homme prédit l'événement, comme l'homme peut sentir qu'il va éternuer sans savoir à quelle fraction de seconde se produira le cataclysme.

La relativité de l'expérience du temps en ce qui concerne l'échelle de durée des ensembles dont les dimen-

sions spatiales et la durée d'existence vont du microcosme ou macrocosme devrait toujours être au premier plan lorsqu'on se préoccupe de la nature de la connaissance et que l'on accepte la possibilité qu'une communication s'établisse sous une forme ou une autre entre des ensembles supérieurs et des ensembles subalternes. Refuser cette même possibilité pose d'ailleurs des problèmes encore plus déroutants qui obligent à recourir à des interprétations et des solutions transcendantales ou miraculeuses. Les croyances religieuses, les dogmes, aussi bien que les postulats scientifiques jamais remis en question cherchent à résoudre ces problèmes par des méthodes diverses. Et toutes les complexités se résolvent en une simplicité fondamentale si l'on accepte l'image holiste et cyclocosmique proposée ici. Bien sûr, il s'agit d'une généralisation hardie des données de l'expérience humaine, mais le théisme aussi bien que la théorie de la relativité sont des généralisations hardies. L'essentiel, nous y reviendrons, n'est pas qu'une représentation du monde soit « vraie » au sens absolu, mais qu'elle soit *fructueuse* — c'est-à-dire enrichissante à un moment donné de l'évolution de la conscience de l'homme.

L'humanité a de toute évidence atteint un point de son évolution où il est inévitable que se manifeste une tendance à la synthèse des savoirs, qui va de pair avec le développement rapide d'une mentalité mondiale et d'activités socio-culturelles interconnectées à l'échelle de la planète ; il faut donc arriver à tracer un cadre à cet effort de synthèse. On peut bien sûr envisager d'une part une synthèse de type totalitaire qui éliminerait de plus en plus impitoyablement tout ce qui semble hérésie au scientisme triomphant et aux technocrates, ses fidèles hiérarques. Et la perspective n'est guère réjouissante, même lorsqu'elle se camoufle sous les étiquettes prestigieuses de « démocratie », « liberté de pensée », etc.

On parle aussi d'« unité dans la diversité » ; l'expression est séduisante. Mais comment y parvient-on ? Il

faut qu'un principe intégrant quelconque révèle la manière qui permettra de découvrir dans des attitudes antinomiques et des modes de connaissance variés ce qui en fait l'unité, c'est-à-dire ce qui les constitue en ensembles. Les concepts cyclocosmiques peuvent fournir la structure requise car ils permettent de mettre en place les unes par rapport aux autres toutes les diverses manifestations de la conscience humaine, les formes de pensée, les systèmes sociaux, culturels et religieux, chacun des éléments exerçant une fonction justifiée au cours d'une phase donnée, ou à un niveau particulier du cycle de l'évolution humaine. En outre, les cycles de civilisation ne se déroulant pas simultanément, ni à la même vitesse, ni selon les mêmes rythmes, et compte tenu de l'existence de cycles secondaires et d'une multitude d'autres cycles subalternes contenus dans des cycles plus grands, il est évident que ce qui est éminemment important dans une culture peut éveiller des résonances riches de sens et parfaitement justifiées dans d'autres cultures affrontant des problèmes apparentés, même si c'est à un autre niveau et dans un milieu différent.

Ce qui est *justifié* et *enrichissant* est également *vrai*. Car la connaissance n'est vraie, au sens le plus profond, que lorsqu'elle est enrichissante. La valeur de la connaissance se mesure à la relation entre qui fait acte de connaître et la chose connue. Les savoirs prématurés sont parfois mortels, et souvent source de grande confusion. La prolifération sauvage des savoirs intellectuels et techniques pourrait bien être la ruine momentanée de l'homme. Pourtant la connaissance rationnelle et scientifique, aussi bien dans la Grèce du VI^e siècle avant J.-C. qu'au début de la Renaissance européenne, fut une démarche enrichissante parce qu'elle était à l'époque *nécessaire*. Mais la satisfaction d'un besoin évolutif a souvent tendance à devenir une sorte de péché mignon ; ce qui à l'origine était constructif devient parfois incontrôlable et acquiert une énergie perverse en s'institutionnalisant — de même que les

institutions et bureaucraties acquièrent à la longue une inertie malsaine. Emportements sauvages ou excès d'inertie doivent être neutralisés par des tendances nouvelles complémentaires, et l'affrontement est d'autant plus féroce qu'il est nécessaire.

Reste que la masse la plus inerte des hommes est lente à atteindre de nouveaux niveaux de conscience, et que par conséquent les vieilles « vérités » et les institutions qui les ont cristallisées en dogmes restent longtemps utiles à la pensée de masse. La théorie de la relativité et ses formules célèbres qui allaient inspirer le projet de bombe atomique marquaient un tournant de la destinée dans le cycle de notre civilisation occidentale, qui continue de dominer l'ensemble de l'évolution humaine. La nouvelle physique, avec sa conception quasi mystique du monde qui dissout les objets matériels en ondes d'énergie et de lumière dans un espace-temps multidimensionnel, préfigurée par les travaux d'Einstein, n'a pas encore entraîné de changements profonds dans la mentalité scientifique vulgaire et matérialiste, pas plus qu'elle n'a encore été transposée au niveau psychologique et métaphysique. L'humanité dans sa grande masse, si elle révère la science et ses prolongements technologiques (avec par exemple la conquête de la Lune), continue de gaspiller sa vigueur dans les luttes idéologiques médiévales de la politique et de la religion.

Sentiment du présent et connaissance cyclique

Je voudrais qu'il soit clair que l'application d'une formule de déploiement cyclique ne saurait permettre de faire l'expérience *directe* de la qualité unique d'un processus d'existence particulier, pas plus que l'on ne peut soupçonner Einstein d'avoir éprouvé le *sentiment réel* de ce qu'est l'énergie atomique au moment où il concevait sa formule. Mettre un *ordre intelligible* dans les expériences humaines ne signifie pas faire ces expé-

riences personnellement, en toute réalité. Il faut distinguer deux facteurs dans la conscience de l'homme : l'immédiateté du sentiment ou du choc du réel produit par l'expérience d'une part, et d'autre part la capacité de déchiffrer ce qui apparaît comme un fait existentiel — donc de l'expérience virtuelle — en le mettant en relation avec d'autres expériences et avec les besoins de la personne tout entière, voire ceux d'autres personnes à qui l'on est associé. L'expérience en tant que telle n'est rien d'autre que ce qu'elle est ; elle est subjective, privée, et *en soi* essentiellement incommunicable, même si s'agissant d'une « grande » expérience, il est possible de communiquer une part de sa charge énergétique, de son dynamisme ou de son intensité tragique par transfert de personne à personne.

Mais une expérience ne survient pas pour disparaître irrémédiablement. Elle est objet de mémoire, on l'exprime, pour soi sinon pour autrui ; il faut pour cela employer des mots et des concepts issus d'une culture, d'une tradition, etc., qui donnent éventuellement lieu à un sentiment de conflit ou d'antinomie avec le passé, ainsi que toutes sortes de sous-produits et formations psychologiques secondaires. C'est alors que le concept de cycle prend toute sa valeur, car la pensée de l'individu et ses mécanismes complexes subissent en permanence les pressions de l'égo et des émotions. Ces facteurs adventices ont tendance à détacher l'expérience du processus naturel d'existence et à l'isoler, pour en faire une « chose en soi ».

Au départ, lorsqu'une expérience intérieure révèle une réalité jusque-là inconnue, le doute peut entrer en lice — avec un sentiment de « qu'est-ce que c'était après tout ? ». Bien souvent suit la réaction typique : une volonté d'affirmation surgit violemment et répète : « c'était vrai » (en ce sens qu'il s'agit d'un fait et non d'une illusion). Si alors le sujet se trouve en butte à l'incrédulité d'autrui ou à une opposition d'origine affective et de nature égocentrique, l'affirmation de la « vérité » ressentie peut se faire vindicative — à moins

que l'on ne se soumette au lavage de cerveau que propose l'entourage. Mais la mise en jeu de cette force d'assertion modifie le souvenir de l'expérience. Ce qui s'est produit et les échos éveillés dans la conscience peuvent cesser de représenter une phase seulement du processus existentiel de réalisation du potentiel inné de l'individu ; l'expérience prend une qualité distincte, exclusive et psychiquement enflée, ou bien si la post-réaction a été négative, un processus subtil d'autodestruction peut se mettre à l'œuvre dans le subconscient.

L'application du principe de déploiement cyclique en psychologie et dans l'interprétation de l'expérience individuelle a pour mérite de représenter un effort d'intégration (ou de réintégration) des multiples composants de la personnalité et des éléments d'expérience dans le processus global de l'existence individuelle. Lorsqu'on parle de soi, d'âme, d'ego ou de « complexes », on a malheureusement tendance à séparer, à isoler, et bien souvent à personnifier ; on dit « mon âme », « mon ego », comme s'il s'agissait des biens quantifiables de quelque « Je » mystérieux qu'il n'y a malgré tout pas moyen d'épingler et que l'on ne peut décrire qu'avec beaucoup d'imprécision, en faisant appel à une explication transcendante. Aussi, lorsqu'on évoque quelque événement mémorable, heureux ou malheureux, survenu dans notre vie, celui-ci a tendance à apparaître comme quelque chose en soi, un événement qui serait « arrivé » à « moi », mais qui reste d'une certaine façon distinct, sans lien avec le processus d'existence que la conscience appréhende comme ce « moi ».

La réflexion cyclique ou éoniste permet de découvrir la place qu'occupe cet événement dans la structure d'ensemble du flux rythmique d'existence vis-à-vis de l'instance personnelle particulière qui dit « Je ». Il s'agit donc d'étudier l'événement comme une phase d'un cycle auxiliaire du grand cycle de la personnalité — donc en tant que phase de la croissance de la personnalité plutôt que sous la forme d'un événement iso-

lé. On cherchera aussi à définir et à comprendre la fonction des divers composants de la personnalité au sein de l'ensemble existentiel individualisé qui porte par exemple le nom de Pierre. Ce faisant, on pourra éliminer un certain jargon psychologique — qui reste qu'on le veuille ou non nimbé de connotations religieuses ou occultes — d'un domaine qui reste mystérieux et transcendant. Ces éléments et leurs fonctions prennent une réalité plus existentielle, même si cette réalité ne devient *expérience* que par le jeu de facultés ou de pouvoirs de conscience encore le plus souvent latents, ou tout juste naissants chez la majorité des individus d'aujourd'hui.

La démarche éoniste n'aide pas nécessairement à faire l'expérience sensible et immédiate des facteurs encore mystérieux qui agissent dans l'Etre total de l'homme ; mais si l'on en fait bon usage, elle permet de comprendre les tenants et les aboutissants de l'expérience, sa fonction et son sens *après* qu'elle a eu lieu. Car c'est après l'expérience que la pensée et l'ego s'emparent de l'empreinte laissée dans la conscience et commencent à *interpréter* avec leur vocabulaire propre et avec les Images léguées par la culture et la tradition le changement ou la réalisation nouvelle qui s'est produit. Le désir subtil (ou grossier) de l'ego de s'affirmer et de gagner en prestige intervient bien souvent dans cette interprétation.

En d'autres termes, la pensée éoniste traite de la structure du processus, c'est-à-dire de la forme que prennent les expériences lorsqu'elles apparaissent comme facteurs internes au processus. Le contenu des expériences, le « toucher » de la personnalité ou de l'impersonnalité cosmique, l'exultation du « Je suis » ou le sentiment d'être un avec l'univers restent intacts car cette démarche ne joue pas à leur niveau. Mais d'autre part la pensée éoniste induit assurément beaucoup d'expériences extrêmement valables, car elle prédispose l'esprit à répondre à des sollicitations inhabituelles et à des influences insoupçonnées qu'il n'aurait

pas été capable d'accepter dans une autre disposition. Les expériences provoquées par cette attitude sont souvent très discrètes, très simples, car elles sont exemptes d'affectivité et par nature inclusives, d'une compassion sans emphase. Elles naissent de l'accomplissement de relations sereinement vécues comme des rencontres apportées par la nécessité cyclique.

La voie réputée mystique peut conduire à des expériences fulgurantes d'intensité et de force — qui entraînent parfois une restructuration soudaine de la conscience et une illumination brillante de la pensée. Mais elle pose toujours le problème suivant : « Merveilleux, bien sûr — mais que faire maintenant ? » La confusion psychologique et la tragédie se précipitent souvent dans le sillage de l'expérience exaltée et transformatrice, car une fois la lumière disparue les ténèbres semblent encore plus sombres.

Si une expérience vous bouleverse, que ferez-vous des résultats de l'expérience, de son souvenir ? A moins d'y voir une phase caractérisée et en même temps intégrée du cycle du devenir individuel, à moins de pouvoir situer intelligiblement les éléments de l'expérience et les facteurs internes qui ont été affectés, le risque qu'elle vous déséquilibre gravement est toujours présent, et surtout le danger que l'ego s'en alimente perfidement, ou bien qu'elle se dissolve en une sorte d'ectoplasme psychologique prompt à se couler dans des formes douteuses, fugitives, et sans vérité profonde.

Ce danger est particulièrement aigu aujourd'hui, car les garde-fou collectifs des traditions anciennes cèdent sous la pression de l'expansion massive du champ d'activités de l'homme, qui rend obsolète une grande partie de ce qui constituait le fondement de notre sens de l'ordre. L'homme moderne veut à toute force faire l'expérience directe, existentielle, de tout ce qu'il rencontre ; il veut jouer avec les énergies fabuleuses que son intellect et la mentalité scientifique collective dont il participe ont libérées. Il lui faut donc découvrir ce qui en lui offre un fondement sûr à son existence, à

son expérience individuelle et quotidienne d'une réalité de plus en plus complexe, toujours plus déroutante parce que les schémas anciens et familiers de relation sont réduits en miettes. Son problème est de comprendre quelle instance, quelle autorité en lui peut faire usage, constructivement et en toute sécurité, de la puissance dont il dispose. L'homme doit se rendre compte que l'ego n'est ni un fondement sûr, ni un utilisateur fiable à qui confier une énergie de magnitude planétaire ou cosmique. Il doit découvrir les défis de son existence personnelle, accorder sa conscience et sa capacité de réponse au potentiel de sa nature fondamentale — son soi, et au-delà de ce soi, à l'âme, et au-delà encore, à la vaste Pensée de l'humanité et au champ total d'existence de l'Homme et de la Terre.

L'accord, harmonie faite de tensions et d'attention, est la clé de la connaissance la plus fondamentale. Dans la nuit des temps, l'homme accordait sa conscience aux grands rythmes de la Vie universelle par l'intermédiaire d'une pensée qui épousait passivement et naïvement le jeu cyclique de la vie et des saisons telles qu'elles se révélaient dans le milieu local, ou bien il se coulait dans le rituel rigide d'une tradition psychique et occulte. Plus tard, l'homme s'est efforcé de saisir par l'intellect et la raison les « Lois » de l'univers pour les organiser objectivement, scientifiquement, en un cadre formel. Mais au-delà de cette démarche intellectuelle, quantitative et statistique, en réveillant les capacités oubliées acquises dans une lointaine évolution, l'homme peut maintenant atteindre à un état nouveau, plus véritablement conscient de sa résonance avec ce qui est au cœur du champ d'existence dont il participe.

L'homme peut *connaître*, au-delà de la cogitation et de la gymnastique de la raison ; il peut *voir*, ressentir, répondre au grand jeu planétaire et cosmique des forces et des énergies, et vibrer dans l'Harmonie éternellement mobile de l'existence. Cette harmonie est le paradis perdu — qu'il fallait retrouver en toute conscience,

en toute participation ; non seulement dans le monde de la Nature, de la matière et de la vie, mais dans l'expérience directe de sa Source divine et du Principe de totalité dont la présence illumine tout l'être de l'homme en même temps que la Totalité universelle.

CHAPITRE IX

SYMBOLES ET VALEURS

Dans les chapitres précédents, j'ai insisté sur l'importance fondamentale du concept de cycle, concept qui donne une portée et un sens universels à l'ordre et à la périodicité que l'on découvre au cœur de l'existence dès le moment où on porte sur celle-ci un regard objectif. J'ai défini le temps comme une fonction d'évolution cyclique au travers de laquelle ce qui est virtuel dans la libération d'une impulsion créatrice originelle se différencie et se complexifie graduellement dans un double processus de réalisation des relations latentes. Au début du cycle, la libération d'énergie et de virtualité structurelle sous forme de forces et de formes élémentaires d'existence agit de manière compulsive ; mais au fur et à mesure du processus de différenciation, de spécialisation et d'affinement, la conscience prend des formes de plus en plus définies avec des mentalités de plus en plus complexes et individuellement structurées.

L'individualisation de la conscience se fait sous la direction d'egos individuels qui à leur tour sont façonnés par les structures intellectuelles et culturelles de la société au contact de laquelle ils se différencient eux-mêmes. Comme la plupart du temps l'ego ne parvient

pas à s'affranchir de ses structures matricielles collectives, il est incapable de les évaluer objectivement. L'égo reste donc pour l'essentiel la créature de ces structures, et les considère passivement comme allant de soi. Tant qu'il en est ainsi, et aussi longtemps que l'égo contrôle la totalité ou la quasi totalité des réactions conscientes du sujet — ses modes de pensée, ses réactions spontanées quotidiennes et son comportement habituel — il serait abusif de considérer l'homme comme un individu autonome. Il n'est guère que l'un des nombreux éléments qui, ensemble, forment une collectivité donnée ; cette collectivité, d'échelle locale, régionale ou nationale, est structurée par une culture précise, une religion organisée, une moralité particulière, un certain mode de vie. Ces structures collectives sont profondément liées aux conditions géographiques et biopsychiques du milieu spécifique qui abrite leur lente croissance ; les hommes sont non seulement liés au milieu où ils sont nés et à leur héritage biopsychique, ils sont aussi en général profondément et passionnément attachés à cette matrice. Fiers de leurs racines collectives, ils sont prêts à les défendre âprement contre toute remise en cause.

Toutes les formes de comportement collectif établi et de croyances culturelles et religieuses sont structurées par des groupes de symboles ; mais il existe aussi des symboles qui n'ont de sens que pour l'individu. Les symboles sont présents dans tous les domaines de l'existence humaine. Qu'entend-on au juste par ce mot, dont on use aujourd'hui plus largement et de façon plus ambiguë que jamais dans l'histoire de l'humanité ? Donner une définition directe du symbole n'est pas chose facile, car le mot revient dans des contextes tellement divers qu'il semble obligatoire de préciser le paysage philosophique dans lequel on l'emploie.

Dans l'esprit de la philosophie de l'existence que je propose dans ce livre, un symbole est la réponse que donne une personne, un groupe de personnes, et dans certains cas l'humanité dans son ensemble à un groupe

d'expériences ou de situations qui, aussi diverses qu'elles apparaissent si on les prend séparément, révèlent dans leur ensemble un *besoin existentiel* que l'évolution de la conscience de la personne ou de la collectivité exige d'aborder et de satisfaire. Ce besoin peut n'être que personnel ; les rêves les plus chargés de signification sont des symboles qui répondent à un besoin psychologique de l'individu, et dans la plupart des cas aux besoins de ce seul individu. Mais avant tout, un symbole est une réponse à un besoin collectif ; il apporte, virtuellement au moins, la solution à un problème auquel se trouve confrontée une partie au moins de l'humanité, ou un certain type d'être humain. Cette solution est plus ou moins essentielle au bien-être du groupe ; elle est communicable, et éveille une réaction dans la collectivité, que ce soit dans le domaine de la religion, de la culture, ou des comportements socio-politiques et économiques.

Considérons l'image du Bouddha dans sa posture bien connue de méditation, image reproduite des millions de fois en Asie depuis vingt siècles. Cette image est fondée sur les actions et la *Weltanschauung*, c'est-à-dire l'attitude devant la vie, d'un personnage particulier, Gautama ; mais l'influence immense et durable du personnage ne s'explique, d'un point de vue existentiel, que par le fait que Gautama a focalisé et incarné dans sa personnalité et dans son rayonnement spirituel une réponse essentielle au besoin collectif des peuples de l'Asie. A un certain moment dans l'évolution de ces peuples l'image du Bouddha en méditation vint représenter la solution ultime aux problèmes de l'existence humaine.

De même le crucifix chrétien est le symbole d'une *attitude existentielle* que les peuples du monde occidental ont cru, et croient souvent encore être une réponse fondamentale à la « condition humaine » telle qu'ils la comprenaient et en ressentaient profondément la nature à une certaine époque — c'est-à-dire comme un état temporel et non permanent de crise, dont le

dénouement victorieux ne pouvait survenir que par un sacrifice total grâce auquel, et sans alternative, l'homme pouvait faire l'expérience d'une résurrection transcendante dans « l'au-delà », le règne du pur esprit. Les peuples méditerranéens du début de l'ère chrétienne avaient évidemment besoin d'une telle solution, et la vie de Jésus devint le symbole qui désignait la possibilité de satisfaire ce besoin. La vie de Jésus fut donc transformée en *mythos*. Elle fut imitée et reproduite à l'infini par et pour les membres des églises catholiques et orthodoxes sous la forme abstraite du rituel de la Messe, et dans les divers rites et fêtes de l'année liturgique.

Un symbole est une abstraction au sens où il est une image, ou une séquence d'images et d'actions que l'on extrait, donc que l'on abstrait d'un certain nombre de faits réels qui sont ou ont été des éléments essentiels de la vie de certains hommes. J'emploie ici le mot « image » au sens le plus large. Certains symboles paraissent n'être que des images ou des concepts intellectuels ; ils sont néanmoins constitués d'éléments qui jadis furent abstraits de l'expérience et des attitudes humaines. A l'origine des mots, dans les lettres de l'alphabet et le graphisme des chiffres, on découvre des formes qui jadis exprimaient des activités existentielles et des images. Nous avons oublié ces liaisons archaïques, de même que l'origine onomatopéique des mots élémentaires des langues anciennes a sombré dans l'oubli, tout comme le rapport qui lie le son des voyelles et des consonnes à certaines structures biopsychiques de l'organisme humain ; ce qui n'empêche pas que les correspondances entre ce qui semble aujourd'hui n'être que « signes » purement conventionnels et l'expérience humaine originelle soient non seulement réelles, mais souvent révélatrices.

Il faut considérer tout langage comme un groupement complexe de symboles car, par l'intermédiaire de mots et de structures syntactiques choisies, il répond à un besoin élémentaire de l'humanité, celui de la com-

munication. Les formules algébriques qu'utilisent les mathématiques, la chimie et la physique sont de même des réponses spécifiques au besoin non seulement de communiquer d'une personne et d'une génération à l'autre des formes précises de connaissance, mais plus fondamentalement encore de fonder sur une base solide et sûre le sens de l'ordre qui est inhérent à toute existence, car l'homme a besoin de sentir l'ordre pour rester sain d'esprit. Toutes les cultures humaines sont des moyens de signifier aux hommes qui y émargent qu'ils vivent dans un monde d'ordre, et d'exprimer ce sentiment et cette évidence intellectuelle.

J'ai dit que le symbole est une abstraction au sens où il est une image ou une séquence d'images et d'actions extraites d'un certain nombre de faits réels qui sont ou ont été des éléments essentiels de l'expérience humaine. L'acte d'abstraire pouvant s'interpréter de diverses façons, voyons en quoi les symboles se distinguent des faits.

Un fait est ce qu'il est spécifiquement et exclusivement en tant que fait ; on peut le décrire et l'enregistrer de telle manière qu'en théorie du moins son caractère précis est indubitable. Ce qui revient à dire que quiconque remplit les conditions précises requises pour percevoir ce fait particulier peut l'identifier sur simple description. Lorsque le géomètre trace un cercle sur du papier, il y voit l'extériorisation de la relation entre un point central et le lieu mathématique constitué par une infinité d'autres points qui ensemble forment la circonférence. Lorsqu'on lit la description technique précise de la série d'opérations nécessaires pour la construction d'une machine, ces opérations sont strictement objectives et se prêtent à une répétition identique à l'infini. En un sens, on pourrait dire que les « faits » appartiennent à la catégorie des entités rationnelles : ces entités peuvent se définir précisément dans la mesure où la définition qu'on en donne définit aussi tout ce qu'elles ne sont pas — c'est-à-dire que par définition on *exclut* les entités conceptuelles autres.

Par contre lorsqu'on a affaire à un symbole on se trouve en présence de quelque chose qui va au-delà du rationnel et du factuel, quelque chose qui est *davantage que ce qu'il est* parce que le symbole décrit non seulement ce qu'il semble être rationnellement et objectivement, mais aussi la relation entre un besoin humain spécifique et la possibilité de satisfaire ce besoin. Lorsque dans le rituel magique ancien l'officiant trace un cercle autour de lui de la pointe d'un bâton ou d'une épée, son geste a un caractère symbolique. Le magicien ne pense pas à la formule géométrique et rationnelle qui définit la relation entre le rayon et la circonférence ; il focalise sa force vitale et sa volonté dans un processus psychologique et « magique » d'isolement, de protection psychique et d'intégration. De même, lorsque le catholique ou le bouddhiste contemple le halo doré qui nimbe la tête des saints ou des bouddhas, ce n'est pas le caractère géométrique de ces formes circulaires qui importe, mais l'émotion profonde que suscitent la grandeur et la pureté radieuse de la sainteté que symbolise ce halo. De la même façon encore, lorsque le prêtre célèbre la messe ses gestes ont une qualité et une vertu essentiellement différentes de celles des gestes de l'ouvrier qui assemble les pièces d'un moteur d'automobile. Les gestes du prêtre sont symboliques parce qu'ils éveillent une résonance dans l'être intérieur de tous ceux qui croient en l'efficacité du rituel, et en la valeur pour l'humanité des faits anciens évoqués et perpétués par ces gestes. Son action est symbolique parce qu'elle répond au besoin psychologique qui traduit le caractère dominant de la phase particulière de l'évolution humaine que représente l'ère chrétienne.

On pourrait en dire autant de tout symbole authentiquement religieux, archaïque ou moderne. L'image, le geste, le rituel sacré ou l'objet consacré sont des symboles pour les personnes qui se sentent foncièrement reliées à la culture qui a produit ces symboles et résonnent au rythme fondamental de l'évolution d'un ensem-

ble humain. Le symbole relie les hommes en grand nombre à une phase particulière du processus cyclique de déploiement de l'humanité et de la planète, la Terre. Ainsi, le symbole possède un aspect existentiel — parce qu'il émeut les pensées et les âmes — et un aspect structurel — parce qu'il représente le besoin qu'exprime une phase particulière du cycle évolutif.

En tant que *facteur structurel*, le symbole possède un caractère objectif et prévisible ; il concrétise une valeur qui caractérise une phase particulière et nécessaire du cycle. Il représente une voie particulière par laquelle l'espèce humaine devient consciente d'activités et d'événements dont elle doit faire l'expérience au cours d'une période donnée. Les symboles du Bouddha en méditation et du Christ crucifié, au-delà du fait qu'ils expriment deux modes différents de sensibilité et de prise de conscience du sens fondamental de la relation entre l'homme et sa vie terrestre, sont initiateurs et intensificateurs. Chaque symbole correspond à une période historique spécifique et à un état spécifique aussi de développement dans l'évolution collective de la conscience.

Cette évolution procède selon un rythme cyclique et dialectique ; ses voies sont différentes selon les aires géographiques et les cultures qui leur sont propres.

Pourtant, les symboles ont aussi un aspect strictement *existantiel*, car ils peuvent se rapporter à une variété immense d'expériences et de situations personnelles avec toute la vivacité du senti immédiat. Le symbole suscite une réponse, mais sans la dicter ni l'enfermer dans des limites. Le symbole échappe à la classification parmi les éléments de la pensée rationnelle parce qu'il dépasse ce type de pensée. Il ne peut imposer des comportements ou des réponses affectives strictement définies dans leur forme aux personnes qui sont émues par sa contemplation. Le symbole relève plutôt de la *virtualité* d'une réaction collective ou personnelle à une catégorie de situations présentant une communauté d'essence mais conduisant à divers ni-

veaux possibles de conscience et à des résultats existentiels qui affecteront diversement les divers types d'homme.

Un symbole ne transmet aucune information étroitement spécifique sur les événements auxquels il transmet une impulsion décisive. Il peut déclencher un processus cosmique, une activité sociale ou religieuse, une crise de conscience ou un drame personnel, ou une fonction organique du corps humain. En outre il peut être opérant ou non car son influence transformatrice dépend non seulement du fait qu'il répond à un besoin essentiel dans le développement de la conscience humaine, mais tout autant de la capacité des hommes à réagir et à répondre à ce qu'il porte à leur attention, que cette réaction soit consciente ou pas. Le symbole libère un potentiel de transformation évolutive, de dynamisme émotif et intellectuel, mais rien ne garantit que ce potentiel se réalisera sans des faits existentiels. De même la nature et la qualité de cette réalisation éventuelle n'est pas définie par le symbole, elle est conditionnée par la nature de la réponse individuelle et collective des hommes. La couronne et le sceptre royaux sont symboles d'autorité et de pouvoir social, mais ils ne définissent pas le caractère de tel monarque ou de tel autre qui en usent, ou la loyauté et le respect de leurs sujets. Ces objets symboliques et sacrés expriment la structure des activités qui découlent de la relation.

Interpréter un symbole signifie explorer et préciser le contenu existentiel du contenant structurel qu'il constitue. Physiquement ou intellectuellement, le symbole relie celui qui le contemple à un vaste éventail d'activités ou d'événements possibles de toute évidence susceptibles d'intéresser la personne aussi longtemps qu'elle est physiquement ou affectivement émue par ce qui en émane. Découvrir le sens du symbole, c'est découvrir en quoi la nature du contemplateur a besoin du potentiel d'action ou de la vigueur sémantique que recèle le symbole. Découvrir le sens d'un

grand rêve par exemple, c'est établir un contact existentiel avec la structure des événements qui aideront à réaliser ce qui dans la psyché n'était jusque-là qu'une potentialité inconsciente — mais une potentialité dynamisée par un mouvement profond tendant à l'épanouissement personnel inhérent au soi.

L'expérience de l'apôtre Paul sur le chemin de Damas illustre cette situation. Paul était représentatif d'un grand nombre d'hommes se trouvant alors dans une posture psychologique ambiguë, résultant du conflit entre les valeurs du vieux monde méditerranéen et la nouvelle civilisation universelle qu'autorisait l'Empire romain. Saul (Paul) incarnait cette dualité, étant à la fois Hébreu et citoyen romain. Il aurait pu vivre cette situation à un niveau purement existentiel et attribuer son déchirement à des motifs sociaux ou strictement psychologiques. Mais il comprit le sens profond du symbole christique et n'y vit pas seulement une réponse à son propre besoin, car il n'aurait alors été qu'une personne ébranlée par une « révélation ». Il poussa l'interprétation de son expérience au niveau d'une situation sociale et religieuse qui allait bien au-delà de sa propre personnalité, l'intégrant ainsi dans un vaste processus historique. Il se sentit l'agent d'une transformation potentielle de l'humanité de l'époque. Ce faisant, il donnait au Christ dont il était devenu intensément conscient — un Christ profondément différent de ce qu'avait été le personnage existentiel de Jésus dont les paroles et les actes très simples sont rapportés par les Evangiles — une signification structurale et historique. Il allait donner à la vie de Jésus une dimension dramatique et en faire le symbole d'une crise radicale marquant la transformation de la conscience humaine d'un état à un autre. C'est grâce à lui et aux apôtres qui adhérèrent à sa vision que la vie de Jésus devint un tournant dans l'évolution humaine ; en eux, le symbole était devenu acte et puissance d'action.

Est-il *vrai* que la vie de Jésus ait été un tournant

essentiel dans l'évolution de la conscience humaine ? D'un point de vue existentiel, il est impossible de parler de vérité absolue. On peut néanmoins constater qu'un tournant dans l'histoire se produisit au temps de la vie de Jésus et l'on peut admettre que la puissance d'action que manifestait cette vie, une fois transformée en symbole de valeurs nouvelles, allait donner un caractère fondamentalement neuf à la mentalité collective de vastes segments de l'humanité et, indirectement au moins, à la Pensée humaine tout entière. En ce sens le symbole du Christ — et avant lui le symbole du Bouddha — doivent être compris comme les signes de phases critiques dans le cycle de l'humanité et de la planète, la Terre.

Le pouvoir des symboles est souvent immense. Ils représentent la puissance même du processus de l'évolution humaine. Cette puissance agit à *travers* des hommes qui la condensent et qui en même temps extraient des crises évolutives qu'ils traversent de nouvelles valeurs et des symboles ; ceux-ci, en extériorisant ces valeurs dans des formes frappantes et émouvantes, induisent un processus de transformation. Ces hommes sont l'élite créatrice de l'humanité ; ils sont les porteurs de semences, les grands mutants du genre humain.

Le concept de cycle qui est à la base de notre vision holiste du monde est un symbole, de même que l'équation d'Einstein, $E = MC^2$ et la théorie de la relativité, que tout le monde connaît de nom même sans en sonder le sens. Si je considère que le cycle est aujourd'hui un symbole éminent, c'est parce que j'ai le sentiment profond que la notion de cyclicité de l'existence et du temps contient la réponse fondamentale au besoin philosophique, psychologique, religieux, éthique et social de notre temps. Ce besoin a atteint une très forte intensité du fait des conditions dans lesquelles vit actuellement l'humanité, et à cause des conflits qui surviennent inévitablement au cours du processus d'assimilation, d'organisation et de synthèse d'une multitude de

traditions dans la structure d'une civilisation planétaire totale.

La formule d'Einstein répondait aussi à un besoin historique, même si l'utilisation que font les nations modernes de ce grand symbole qu'est la relation fondamentale entre l'énergie et la masse risque de conduire à la catastrophe. Mais qui sait, peut-être une civilisation doit-elle s'auto-détruire pour qu'un nouveau quantum d'existence potentielle puisse se libérer, et pour qu'apparaisse une nouvelle civilisation. Une société radicalement nouvelle pourrait fort bien domestiquer la radioactivité, et qui peut dire si l'apparition d'un type nouveau d'organisme humain ne dépend pas de la présence dans la biosphère d'une quantité bien supérieure d'éléments radioactifs ? Pourquoi avons-nous toujours tendance à considérer nos connaissances comme définitives, à vouloir que les lois soient éternellement valables, et que nos petites vérités soient absolument vraies ?

Vérité, valeur et symbole

Pour la majorité de l'humanité actuelle, les formules de la physique et des mathématiques avancées expriment des relations structurelles qui représentent, avec une vérité et une fiabilité au-dessus de tout soupçon, des réalités existentielles. Pourtant cette vérité est bien plus apparente et provisoire qu'absolue. Les formules de Newton sont également vraies, mais on sait maintenant qu'elles ne sont valables que jusqu'à un certain point, et dans certaines conditions. On ne sait pas grand-chose de ce que sont la gravitation, ou même l'électricité : nos définitions de la lumière sont bien ambiguës. Même les sciences les plus exactes reposent sur des postulats, dont on ne saurait dire qu'ils sont la vérité absolue.

On peut construire des géométries non-euclidiennes fondées sur le postulat que deux lignes parallèles se

rencontrent. Rien n'oblige à dire qu'une proposition et son contraire ne peuvent être également vrais. Il est possible que notre propre univers ait été structuré pendant de longues périodes par des lois naturelles différentes de celles qui sont observables aujourd'hui. On prétend que la vitesse de la lumière est une constante universelle, que les lois de la thermodynamique et le principe de conservation de l'énergie sont « vraies ». Ne pourrait-on se contenter de constater, comme le faisait Henri Poincaré, qu'elles sont pratiques ? Elles accomplissent une fonction qui nous permet de définir notre sentiment et notre expérience d'ordre existentiel et de périodicité, et nous autorisent à agir avec un certain degré de confiance, notre action présente étant suivie de résultats relativement certains dans un futur relativement proche. Ces lois et ces principes d'ordre structurel ont une *validité*. Nous ignorons s'ils expriment la Vérité.

Le mot « vérité » est d'une ambiguïté à laquelle il convient de ne pas rester aveugle. Dans l'usage quotidien, on peut dire à juste titre qu'il est vrai que le Ghana se trouve en Afrique occidentale, que le soleil, à la fin mars, se couche exactement à l'ouest, et que la Terre est un corps sphéroïdal. De telles assertions portent sur des faits qui font partie de l'expérience humaine courante ; il s'agit de faits tout simplement parce qu'il est possible à quiconque satisfait aux conditions requises d'observation et possède les facultés nécessaires de perception de faire l'expérience de leur caractère factuel. D'autre part, dès qu'il s'agit de sentiments ou d'expériences intérieures que d'autres personnes ne peuvent ressentir ou vivre — du moins pas aussi directement ni précisément que nous parce qu'un facteur essentiellement individuel intervient dans ces événements intérieurs — le qualificatif « vrai » ne peut plus avoir qu'un sens relatif. Il en est de même de la majorité des concepts métaphysiques et du sens que chaque individu accole à ces termes ambigus que sont Dieu, le temps, l'âme, la pensée, etc., car ces mots

sont chargés de connotations affectives et personnelles.

Si j'entends soudain une voix, qui semble provenir de l'autre extrémité de mon cabinet de travail, et que je sache avec certitude que personne ni aucun instrument ne s'y trouvent pour produire les sons que j'entends, et que cette voix me confie un message important, je ne peux pas honnêtement dire que cette expérience est vraie ou réelle au sens ordinaire des mots ; il n'y a personne pour partager mon expérience, et peut-être personne ne pourrait-il la partager. Il reste néanmoins que c'est mon expérience, et que personne n'a le droit de contester le fait. L'expérience peut fort bien avoir une valeur inappréciable pour moi et répondre à un besoin profond qui m'est propre.

Si pourtant, ayant eu cette expérience, je dis à un ami que le message est une « vérité révélée », il y aura confusion sémantique dans son esprit. S'il n'est pas apte à partager mon expérience, ne serait-ce qu'en théorie, elle ne peut être *vraie* pour lui. Elle peut pourtant lui être *très précieuse*. Précieuse donc comme un symbole est riche, c'est-à-dire en tant que réponse à un besoin que mon ami et moi avons en commun. Nous avons le même besoin, mais l'événement qui représente une réponse à ce besoin n'est une expérience que pour moi ; pour mon ami, l'événement est un symbole. Il m'est impossible de communiquer effectivement l'expérience elle-même ; aussitôt que je l'exprime ou l'extériorise d'une manière ou d'une autre à l'intention d'autrui, elle devient un événement simplement intéressant, ou un symbole profondément émouvant.

On ne peut pas dire que ce que l'apôtre Paul relate comme son expérience sur le chemin de Damas soit vrai en tant que fait. Pourtant tous les hommes qui se sentent psychologiquement et moralement proches de l'apôtre et de son état de conscience au moment de cette expérience cathartique peuvent à juste titre considérer sa vision et ses conséquences comme un symbole qui touche profondément leur être intime. On peut en

dire autant que l'expérience de Moïse sur le mont Sinaï, ou du Bouddha lorsqu'il atteignit le Nirvana sous l'arbre bodhi, ou encore de la révélation reçue par le Prophète persan Baha'u'llah alors qu'il était enchaîné à des criminels au fond d'une fosse pestilentielle — révélation de sa mission comme « manifestation divine ». Le rayonnement de ces expériences transfiguratrices a changé la vie et transformé la pensée de millions d'êtres humains ; pourtant, existentiellement parlant, nul ne peut affirmer que ces expériences étaient *vraies*.

Néanmoins le type d'expérience qui se produit au début de périodes historiques importantes correspond réellement à des phases essentielles du processus cyclique de l'évolution de la conscience humaine. En ce qui concerne la *structure* de ce processus, et dans l'esprit capable de percevoir ce processus éonique dans son ensemble, les expériences des grands personnages historiques ont une signification profonde et une grande valeur. Elles sont, de même que les modes cognitifs qu'elles illustrent, d'ordre structurel. Elles « existent » — traduction en langue existentielle du *sub species eternitatis* ! — en tant que fonction de l'ordre cyclique qui préside à l'évolution de la conscience de l'Homme. Ces expériences représentent des aspects successivement réalisés du potentiel originel de l'Homme. Pour l'individu qui « a » ces expériences, elles ont un caractère existentiel irréfutable ; mais je le répète, pour les disciples et les millions de croyants qui y adhèrent, elles sont des symboles. Elles ont une valeur profonde, radicale, structurelle et éonique ; mais elles ne sont pas « vraies » au sens existentiel du mot.

Cette distinction est d'importance capitale. Tout d'abord, pas plus tôt quelqu'un affirme-t-il avoir eu une expérience vraie, l'assertion même éveille inévitablement, du moins dans la mentalité rationnelle et logique de l'Occident, l'affirmation contraire : elle peut être fausse. Un dualisme élémentaire apparaît immédiatement et l'on se retrouve sur le même plan que le moraliste qui établit deux catégories opposées de jugement

— le bien contre le mal. Or la conscience dualiste et le manichéisme éthique jouent un rôle fondamental dans l'évolution, car les hommes sont constamment obligés de choisir entre des possibilités d'action ou d'interprétation intellectuelle d'apparence contradictoire. Certaines personnes ou groupes de personnes suivent une certaine voie, d'autres suivent la voie opposée. Il en résulte habituellement un conflit aigu et inévitable qui peut être aussi bien physique qu'idéologique. Le conflit est inévitable à partir du moment où les personnes qui ont choisi des modes d'action ou des croyances opposés donnent à leur choix un sens *absolu*, c'est-à-dire dès qu'elles affirment que ce qu'elles considèrent comme la « vérité » ou le « bon » chemin est absolument et à tout jamais vrai et bon. Rien n'oblige pourtant l'individu à adopter cette attitude, ou à en rester là pendant toute l'évolution de l'humanité. Cet esprit dualiste est nécessaire pendant de longues périodes de l'évolution, mais vient un temps où il faut s'en défaire pour continuer de croître. On peut dépasser la conscience dualiste en introduisant le facteur temps dans les jugements de type vrai-ou-faux et bon-ou-mauvais, c'est-à-dire en tenant compte du caractère propre de la phase du processus cyclique d'évolution dans laquelle intervient le jugement. Telle phase de l'évolution de la conscience renforce la nécessité d'un certain type de décision, d'une sorte donnée de désir et d'attraction, ou de certaines catégories de concepts intellectuels ; telle autre phase fera naître des besoins qui peuvent parfaitement être opposés aux précédents. Les solutions ou les réponses à des besoins divergents sont vraies et bonnes en fonction des besoins divergents d'intéressés différents. Et les diverses solutions représentent des valeurs humaines différentes.

Le concept d'un processus cyclique d'existence à niveaux multiples constitue en soi une valeur fondamentale. Il permet, sans changer de cadre de référence, de comprendre et d'apprécier toutes les solutions aux besoins perpétuellement changeants de l'homme en

évolution, solutions que les sociétés ont successivement, voire simultanément cherché à codifier en célébrant collectivement tel ou tel genre de vie, et en institutionnalisant une culture. Et certes il faut reconnaître que ces valeurs étaient adéquates et légitimes au moment et dans le lieu où elles ont pu satisfaire les besoins structurels — individuels ou collectifs — des hommes dans la mesure où elles étaient en prise avec des phases particulières du processus cyclique de l'évolution humaine.

Les valeurs doivent changer dès l'instant où commence une phase nouvelle de l'évolution — celle de l'humanité dans son ensemble ou celle d'un individu seul. Les forces qui s'opposent au changement — groupes sociaux et classes privilégiées dans la société, habitudes et schémas de comportement, fidélités désuètes, complexes de l'individu — font obstacle au processus de croissance ; elles peuvent néanmoins parfois servir utilement à freiner un emportement désordonné vers des buts nouveaux mais encore flous, et donc dangereux. Quoi qu'il en soit (et la diversité des circonstances est incommensurable) il ne devrait pas être question d'opposition absolue entre la vérité et l'erreur, ou entre le bien et le mal, mais seulement d'un état de transition entre un groupe de valeurs et un autre. Les valeurs nouvelles sont une réponse à des besoins nouveaux ; et elles se manifestent sous forme condensée, extériorisée, s'explicitent dans des faits existentiels, et deviennent des symboles nouveaux, ou tout au moins radicalement rénovés et réactivés, capables d'attiser et de focaliser l'imagination des hommes.

Le concept de cycle est, virtuellement au moins, le plus inclusif des symboles, qui représente un cadre de référence où tous les symboles trouvent leur place et acquièrent un sens structurel. Il répond probablement au besoin le plus profond de l'esprit humain, qui est celui d'harmoniser à partir d'un modèle intelligible d'ordre et de sens les idées et les croyances, les sensibilités et les modes de comportement qui, par-delà

leurs différences parfois radicales, ont toujours une valeur objective, géographique et historique.

L'entreprise ne sera convaincante que si chacun des points de vue et des modes de vie s'insère à sa juste place sur la toile de fond du cycle tout entier de l'existence, et si l'on comprend chaque élément comme représentant une fonction à l'intérieur d'une phase particulière du cycle qu'il caractérise. Etant donné que des cycles ayant des points de départ différents et des durées différentes interagissent et se regroupent constamment, il s'ensuit que plusieurs variétés de valeurs peuvent s'incorporer et être proclamées dans des sociétés et des cultures différentes à une même époque — c'est notamment le cas aujourd'hui. Les valeurs sont diverses tout simplement parce que chacune des sociétés qui les produit et les adopte représente une phase distincte d'un cycle évolutif particulier à l'intérieur de l'évolution de l'ensemble, et a donc des besoins qui lui sont propres. Chaque société s'acquitte d'une fonction spécifique dans l'ensemble de l'humanité. Si l'on parvient à comprendre quelles sont ces différentes phases et fonctions, on peut accepter l'existence de valeurs conflictuelles comme éminemment utiles, du moins pour les gens dont elles guident ou gouvernent l'existence ; il ne s'agit d'ailleurs pas de cultiver un esprit de tolérance parfois hypocrite, mais une compréhension profonde et respectueuse.

D'un tel esprit de compréhension peuvent naître de nouvelles techniques d'harmonisation des groupes et des cultures, des pratiques plus saines et plus stables que nos procédures contemporaines de communication, de débat et de conciliation qui se contentent habituellement de compromis conclus à regret. L'humanité a crucialement besoin de renouveler ses techniques d'entente à mesure qu'elle chemine bon gré mal gré vers une intégration planétaire hautement complexe. Chacun a besoin de comprendre structurellement la place qu'occupe sa propre culture et son propre système de valeurs dans la structure cyclique du pro-

cessus d'évolution planétaire de l'esprit universel de l'Homme ; or cela ne devient possible que lorsqu'on cesse de considérer les symboles, issus des besoins spécifiques d'une phase particulière d'un cycle, comme des vérités absolues. Je le répète, les vérités dites absolues entraînent automatiquement des erreurs absolues, et la croyance en quelque Absolu intemporel au-delà de l'existence tend à enchaîner un désengagement existentiel catastrophique. Si l'on n'intègre pas le facteur temps au moindre jugement de valeur, ce jugement sera presque toujours fondé sur un sens erroné de la valeur : il devient impossible de poser convenablement les problèmes, et donc de parvenir à des solutions valables. Et il en résulte inévitablement une profonde confusion ou une guerre larvée entre des valeurs irréconciliables.

Un exemple banal montre comment, faute d'introduire le facteur temps dans l'énoncé d'un problème, on s'expose à ne pas trouver de réponse acceptable. On demande à un jeune élève de répondre par écrit à la question suivante : « Le soleil se couche à l'ouest. Réponse : vrai ou faux ? » Que doit-il répondre ? Il est en fait impossible de répondre par oui ou par non, car le soleil ne se couche exactement à l'ouest qu'au moment précis des deux équinoxes ; tout le reste de l'année, il disparaît derrière l'horizon plus ou moins vers le nord-ouest ou vers le sud-ouest. Faute donc de faire intervenir le facteur temps, en évoquant en clair ou implicitement le processus annuel, aucun bon élève ne peut répondre à la question posée.

Une ambiguïté d'un ordre très semblable se glisse dans tous les problèmes métaphysiques qui hantent les penseurs occidentaux. Prenons par exemple le problème fameux du libre arbitre et de la prédestination. La question de savoir si l'homme est libre, ou contrôlé par des structures fondamentales pré-établies ou le pouvoir de Dieu, n'a aucun sens si l'on ne glisse pas dans la question un *quand*, *comment* et *pour quoi*. Le sens de la « liberté » change à chacune des étapes prin-

cipales de l'évolution de la conscience humaine, fût-ce la conscience générique de l'espèce humaine tout entière ou celle de la personne qui évolue entre la naissance et la mort. De la même façon un mot comme « Dieu » n'a pas le même sens pour un enfant au cours des premières étapes de son développement mental et pour un vieil et sage philosophe.

On peut rétorquer qu'il y a une Réalité, Dieu, à laquelle les différentes personnes se relient chacune à sa manière ; si la démarche de l'enfant et celle du sage sont différentes, Dieu reste toujours ce qu'il est *réellement*. Mais du point de vue que j'expose dans ce livre, ce qui est réel est dans tous les cas la démarche, c'est-à-dire le besoin existentiel qui sous-tend de manière évidente dans l'être humain l'imagination, évoque et suscite la présence de quelque chose ou de quelqu'un que l'on appelle, dans une langue ou dans une autre, du nom de Dieu. Ce besoin est authentiquement existentiel, et donc constamment changeant ; il change selon les phases du processus d'évolution de la conscience de la race, du groupe, ou de l'individu.

En fait le mot « Dieu » désigne une *relation cyclique et structurelle* entre chacun des existants humains innombrables apparaissant d'un bout à l'autre du grand cycle planétaire de l'humanité et l'état d'unité du cycle total, l'Eon. Cette relation est une réalité cyclique ; elle s'exprime donc par une multitude de symboles auxquels on attache des sens particuliers et des valeurs diverses, chacun d'eux étant également valable et indispensable au moment particulier du processus cyclique original que sont la société et la culture qui leur ont donné leur forme et leur force.

L'individuel et le collectif

Comme nous approchons de la naissance d'une civilisation planétaire s'élève dans la conscience de l'hom-

me la nécessité impérieuse d'intégrer les nombreux symboles passés. Nous sommes appelés, spirituellement poussés à découvrir la place de chacun d'eux dans le temps des civilisations et dans l'histoire de la connaissance, et de nous efforcer de donner à la relation entre l'homme et Dieu un sens cyclique et totalisant. Ainsi nous nous trouverons contraints d'utiliser le symbole fondamental qui exprime aussi amplement que possible cette relation totale, car il comprend et loge tous les autres symboles ; je pense au symbole du cycle.

Nous nous trouvons en fait dans la même situation lorsque nous envisageons le sens de la relation entre l'individu et la collectivité à laquelle il appartient, ou l'humanité dans son ensemble. Cette réflexion conduira à des conclusions différentes selon *le temps* et *le lieu*. Au stade précoce de l'évolution humaine, quand l'homme était une partie quasi indifférenciée de l'unité tribale, l'état autonome et autodéterminé d'être qui est celui de l'individu tel que nous le connaissons aujourd'hui était pour quelques hommes un rêve, un idéal peut-être. Pour les chefs religieux ordinaires et les faiseurs de mythes de cette époque, cet idéal représentait quelque chose de mauvais, ils le symbolisaient sous la forme « d'anges rebelles » ou, en Inde, d'asuras (non-dieux) contre lesquels les dieux livrent une « guerre dans les cieux » sans merci.

Le mythe grec de Prométhée a la même signification globale, mais il comporte certains éléments nouveaux ; Prométhée donne à des hommes non individualisés, encore liés par la tribu, le « feu » de l'ipséité individuelle qui les rend conscients de soi et en fait des individus *potentiellement* libres, initiative qui lui fait encourir la haine de Zeus, le grand dieu. Pourquoi Prométhée veut-il le feu pour le donner aux hommes ? Par compassion. Car l'élément nouveau est bien la compassion ; et c'est la raison pour laquelle Prométhée est finalement délivré par un héros humain qui est devenu le symbole de l'individu victorieux et libre. Une nouvelle phase de l'évolution humaine a commencé, elle

va mettre au premier plan de nouveaux symboles qui exaltent la nouvelle possibilité — la nouvelle semence du déploiement spirituel de l'homme.

Le processus d'individualisation se révèle rapidement semé d'embûches quand il n'est pas intégré à une réalité plus vaste. Il faut trouver une solution, et on commence par la rechercher au niveau psychologique ou psychique. L'homme, l'individu opprimé par sa solitude et par le combat incessant qu'il doit livrer pour équilibrer une tendance inévitable à l'isolement total et à la glorification autodestructrice de l'ego, *produit l'image* d'un Dieu personnel avec lequel il établit un dialogue qui transcende les rapports intellectuels. Cette solution permet à l'homme de développer pleinement son potentiel d'ipséité individuelle dans une sécurité psychologique relative. Il oriente tout ce qui lui semble idéal dans le sens de la réalisation de l'ipséité individuelle pure, œuvre qui reçoit une sanction transcendente dans les « religions supérieures » et conduit l'individu seul et isolé par essence à l'union mystique avec une Réalité absolue par-delà le temps et l'espace.

A un niveau plus concret et social, l'exaltation de l'individu a son aspect *négatif* dans « l'individualisme sauvage » des pionniers et des conquérants, d'Amérique ou d'ailleurs. L'aspect *positif* réside dans l'idéal de « l'homme libre » ; sûr et fort dans la réalisation de son soi individuel et de sa vérité d'être, l'individu peut coopérer pleinement avec ses compagnons à l'édification de la société démocratique idéale des hommes libres, où que ce soit. En passant, notons que le concept de l'individu « citoyen » doté de droits sociaux inaliénables représente un idéal et un but évolutif hautement abstrait. La conscience humaine rencontre et affronte partout des facteurs ordonnés collectivement, même si les personnes en théorie individualisées sont souvent aveugles à cette évidence.

Les différences individuelles entre les hommes sont très ténues par rapport à tous les facteurs vitaux qu'ils ont en commun. En outre l'écrasante majorité des

membres d'une société donnée est assujettie à des schémas culturels collectifs de comportement et de pensée. Ils parlent la même langue, et utilisent les mêmes symboles qui répondent à des besoins essentiellement semblables. Même les sentiments des hommes et des femmes liés à une culture s'agglomèrent très souvent en réaction de masse. Quand des différences un peu plus prononcées apparaissent — couleur, race, culture et religion — on perd très volontiers tout sens des proportions, et l'individu s'empresse souvent de battre en retraite pour se réfugier derrière le rempart de l'identification à son groupe, à son peuple et à sa culture. La masse écrasante des faits met en évidence les facteurs collectifs de la vie humaine, alors que l'on s'obstine à grossir ses propres caractéristiques individuelles. De même l'artiste a tendance à forcer son originalité, son caractère unique, mais pour le critique d'art qui viendra dans deux siècles, son œuvre et celle de ses contemporains, qui semblaient autrefois séparés par de violents partis pris, n'apparaissent plus que comme les manifestations du *style* collectif de l'époque.

Le pur individu, de même que les citoyens « libres et égaux » sont essentiellement des « mythes » ; ce sont des symboles, représentatifs des besoins évolutifs d'une période historique. Mais ces symboles appellent inévitablement un autre grand symbole : un dieu personnel avec qui l'individu peut dialoguer intérieurement chaque fois qu'il a besoin d'être rassuré, guidé, ou de se sentir en totale communion. Lorsque la croyance en ce Dieu et en la possibilité du dialogue avec lui s'estompe dans la mentalité de l'homme, survient une crise psychologique qui évolue le plus facilement du monde en crise sociale. Nous sommes aujourd'hui plongés dans une crise de cet ordre. Elle oblige des hommes « sans dieu » à rechercher autrement et ailleurs un véritable dialogue et la communion totale. Pour de très nombreux individus inquiets d'aujourd'hui, la sexualité semble être la seule issue possible ; mais souvent elle réserve des déceptions, peut-être de l'amer-

tume, ou conduit parfois à la perversion ou au crime, individuel ou collectif.

Notre société vacille sous la pression de tous ces faits, qui traduisent une soif profonde de nouveaux symboles. Nous venons de commencer à comprendre, et qui plus est à ressentir la nécessité de replacer les symboles de l'individualisme et de la liberté individuelle à l'intérieur d'une société démocratique dans un processus plus ample d'évolution. Nous comprenons confusément que *séparément et d'eux-mêmes* ces symboles n'ont qu'un sens fugitif et illusoire ; ils ne prennent de signification « réelle » et sûre qu'intégrés dans un contexte élargi et en rapport avec un symbole nouveau et totalisant. Les mots qui reviennent sans cesse dans ces pages : Homme, Humanité, Globe, l'Ensemble planétaire, sont autant de tentatives conceptuelles qui visent à donner une forme intelligible à cette aspiration au symbole. Mais la tentative est promise à l'échec si elle n'incorpore pas le symbole ancien, Dieu, et celui d'une communauté humaine plus proche, plus fraternelle, qui re-suscite dans un sens renouvelé le sentiment d'appartenance qui régnait dans les unités tribales. Nous parvenons à un stade de synthèse évolutive. La thèse et l'antithèse doivent collaborer à cette synthèse, même si leur forme est transfigurée.

La transfiguration de l'idéal tribal trouve une bonne illustration dans la franc-maçonnerie — du moins sous sa forme originelle, née voici près de deux cent cinquante ans. La Loge maçonnique représente une version renouvelée et moderne du concept ancien de Fraternité occulte que l'on comprend si mal aujourd'hui. Son corollaire le plus significatif est un processus ordonné de transformation de la personne qui passe par une série d'initiations, lesquelles mesurent et singularisent les étapes successives que franchit l'apprenti en direction de la maîtrise de pouvoirs et de facultés suprapersonnels. Lorsque l'homme a acquis cette maîtrise, il devient un « agent » au service du « Grand Architecte de l'Univers » — à moins qu'il ne se soit

égaré sur le chemin de la destruction de soi et de l'isolement total. Le symbole du grand architecte est une repolarisation de l'image personnalisée de Dieu que privilégient les religions proche-orientales. Alors qu'un Dieu personnel dialogue avec l'individu (Dieu et l'individu représentant en fait deux aspects, infini et fini, du même concept), le Grand Architecte de l'Univers apparaît plutôt comme la Source créatrice d'un vaste processus universel auquel les hommes qui ont atteint le troisième degré de la Maîtrise peuvent participer consciemment en tant qu'agents, Constructeurs du Temple de l'Homme.

Le Grand Architecte de l'Univers est le « Père caché » qui a structuré en pensée le processus d'évolution de l'univers avant qu'il ne se mette en marche. Pour nous autres hommes, ce processus s'exprime concrètement dans notre planète, la Terre, vaste champ d'activités interdépendantes opérant sur plusieurs plans. La planète représente la Loge de l'ensemble de l'humanité. A l'intérieur de ce Champ d'activités, tous les hommes sont potentiellement les maçons de demain. A partir des efforts coordonnés et de la compassion des compagnons unis par leur accord à vivre un symbole — le Globe, la Loge — qui rassemble leurs individualités fondamentales interpolées et leur capacité différenciée et maîtrisée à construire, l'état omega du cycle planétaire prendra peu à peu forme concrète.

Dans cette image symbolique d'une humanité unie, les principes d'identité individuelle et de liberté personnelle ne sont certes pas absents — ils sont transfigurés. Ils doivent démontrer leur validité en fournissant la seule preuve qui compte — l'épreuve de l'œuvre. Quiconque prétend être un individu doit pouvoir en faire la preuve par sa liberté vis-à-vis du pouvoir matriciel de la famille, de la culture et des croyances traditionnelles. S'il exige « l'égalité », il doit être capable d'aller à la rencontre de ses pairs à leur propre niveau d'activité et de s'accorder à la qualité de leurs réponses au défi de la vie. Ne tenir pour acquit rien dont on

ne puisse démontrer la réalité, ici et maintenant, directement ou dans ses conséquences immédiates et réelles ; la preuve suprême est celle que l'homme donne en se consacrant totalement à ce que l'évolution humaine exige. Il n'est aucune autre fin en soi, pas même les expériences mystiques ou les révélations mystérieuses.

Il est toujours essentiel que les hommes trouvent réponse à leurs propres besoins. De nouveaux symboles paraissent lorsque les besoins des hommes les appellent. Nous devrions savoir reconnaître ces besoins objectivement, sans passion, et chercher à ouvrir notre conscience aux événements forts et aux actions lourdes de sens symbolique. Certains symboles peuvent revêtir une signification surtout personnelle, et répondre à un besoin passager issu des tensions et des conflits qui ne manquent pas de s'associer à ce que j'ai appelé la conscience de l'ego. D'autres symboles sont issus de situations collectives et d'expériences partagées par grand nombre d'hommes pendant une période relativement longue. Certains symboles sont tellement fondamentaux qu'ils sont certainement de nature archétypique et font partie intégrante de « l'humanité commune à l'homme » — l'Image de l'homme dans la Pensée créatrice de Dieu — ELOHIM, Image qui n'est qu'un thème se prêtant à un nombre quasi infini de variations.

Mais en tout état de cause, le symbole n'a pas de sens réel s'il n'est profondément ressenti par une personne, c'est-à-dire s'il ne libère pas une énergie existentielle capable de transformer un aspect concret et perceptible de l'existence. Légiférer sur la nature des symboles et ériger leur valeur en dogmes est parfaitement futile. La seule preuve de la validité d'un symbole réside dans le fait qu'il opère sur l'homme — et il semble probable (bien que nous ne puissions nous en assurer) que seul l'homme puisse être vitalement affecté par les symboles. Les animaux répondent à des *signes* qui les conduisent à attendre certains actes ou

des récompenses sous forme d'aliments ou de friandises. L'homme peut être profondément ému et transformé par des *symboles*, car il sait distinguer en eux les indices qui conduisent vers la solution des problèmes fondamentaux, qui ne se résolvent que lorsqu'on les rapporte à un Ensemble plus vaste.

Comme l'écrivait le comte Korzybski dans un de ses premiers livres, *the Manhood of humanity*, l'homme a la « capacité de lire le temps ». Il transmet la connaissance acquise par l'expérience aux générations futures. Cette transmission s'opère au travers des symboles. Ceux-ci permettent d'atteindre au-delà du cycle de la personnalité, par-delà la mort, et de s'immortaliser en participant du génie de l'humanité. D'un bout à l'autre de sa vie, l'homme partage les trésors du passé de l'espèce, et s'il est lui-même créateur, il ajoute à ces richesses les symboles — paroles, actes mémorables, œuvres d'art, images — qui ensemble constituent non seulement l'empreinte mais aussi la « semence » de sa personnalité. Une culture, avec le recul que donnent plusieurs siècles ou plusieurs millénaires après sa désintégration, s'exprime probablement le mieux au travers des groupes complexes de symboles incorporés dans sa littérature et ses arts. L'art, au sens le plus général du terme — musique, littérature, danse, architecture, peinture, sculpture — est la manifestation la plus vive et la plus riche, le véritable legs d'une civilisation ou d'un siècle au devenir des cultures qui continuent de tendre vers leur but — l'existence créatrice.

C'est la raison pour laquelle il me semble utile de conclure ce chapitre consacré aux symboles par quelques réflexions sur ce que l'art est capable de transmettre à l'humanité actuelle ; la première fois dans l'histoire, les hommes de toutes cultures ont accès à un patrimoine artistique qui allie les manifestations créatrices des artistes vivants au fruit des cultures du passé, dont les symboles témoignent d'une préoccupation intime devant les grands problèmes de l'existence,

et représentent en même temps les réponses collectives aux besoins de l'humanité de leur temps.

Regard planétaire sur l'art

Une représentation sans fonction existentielle — qui ne répondrait pas à un besoin caractérisé d'une phase donnée de l'évolution de la conscience personnelle ou collective — n'est pas réellement un symbole. C'est ainsi que l'on peut affirmer que le symbole est essentiellement utile dans la mesure où il remplit une fonction vitale dans l'évolution humaine ; il en va de même de l'art. Bien des gens aujourd'hui seraient fort déroutés si on leur disait que l'art est utile, et remplit une fonction comparable à celle d'un service public. On limite en effet la notion d'utilité aux besoins physiques quotidiens. L'art a une fonction, mais cette fonction prend différents aspects selon que l'art opère sur un plan ou un autre de l'existence humaine. L'homme a, par essence, besoin de faire l'expérience intime de l'ordre et de la structure. Il a besoin de s'assurer par tous les moyens possibles que notre univers est un univers d'ordre où certains événements d'importance vitale — lever du soleil, venue du printemps, inondations du Nil — se répètent périodiquement. Il attend la réapparition de ces événements de la même façon qu'il attend la répétition d'un thème dans une fugue ou une symphonie, ou la régularité d'un motif géométrique en architecture, et lorsque son attente est comblée, il se sent mieux en paix avec lui-même et l'univers.

L'art répond à un besoin d'expérience subtile de l'ordre structurel. Si une œuvre d'art offre au spectateur ou à l'auditeur un ordre ou un développement structurel répétitif qui déçoit son attente normale, il pourra ressentir de la frustration, voire du dépit et de l'indignation. On attend donc de l'œuvre d'art qu'elle ait une *forme*, c'est-à-dire qu'elle présente le type d'ordre structurel particulier auquel les œuvres d'art pré-

cédentes d'une culture donnée ont sensibilisé l'amat-
teur. Les critiques, dont la main sèche s'est emparée
du bâton des gardiens de la tradition, accusent tou-
jours l'artiste novateur de produire des œuvres « infor-
mes ». Lorsqu'à l'époque de Debussy furent composées
des musiques qui ne se terminaient pas par une accen-
tuation nette de la tonalité du morceau, la plupart des
auditeurs se sentaient frustrés par « l'inachevé » ; ils
restaient « suspendus en l'air » se plaignaient-ils. Leur
attente d'une fin satisfaisante était déçue, et le fait
révèle combien profondément est enraciné le sentiment
instinctif que la vie est cyclique, et que tout grand
cycle se termine normalement par une expression d'ac-
complissement parfait dans l'harmonie — donc une
sorte de pressentiment de l'état omega, ou état semen-
ce.

Mais pourquoi vouloir systématiquement que chaque
œuvre d'art soit une image d'accomplissement cycli-
que ou d'équilibre formel ? Si l'homme a besoin de
sentir autour de lui l'ordre et la structure, il a aussi
fondamentalement et essentiellement besoin de trans-
formation dynamique. Dans les époques dites classi-
ques, le sens de l'ordre structurel l'emporte habituelle-
ment, ces époques faisant habituellement suite à des
périodes fortement perturbées sur les plans politique,
social ou spirituel. Mais vient le temps où le besoin de
changement devient impératif, où les structures de
l'ego et les moules traditionnels sont devenus les pri-
sons de l'esprit libre et créateur, et doivent voler en
éclats ; parfois un provincialisme culturel étroit doit
ouvrir tout grand les fenêtres ou se dissoudre pour
faire place à des horizons plus vastes. C'est alors que
l'exclusivisme de l'époque classique, quelle qu'elle soit,
doit céder au débordement globalisant des périodes
romantiques et post-romantiques ; l'exigence d'apports
neufs et d'inclusion de valeurs nouvelles — qui parais-
sent tout d'abord étrangères à l'esprit de la culture —
se justifie non seulement du point de vue esthétique
mais aussi éthique, intellectuel et scientifique.

Maintenant que nous entretenons des contacts constants avec les cultures « étrangères » qui se sont développées sur tous les continents, il est nécessaire et inévitable d'intégrer à notre art des symboles et des types de structures qui au premier abord dérangent notre sens de l'ordre et déroutent notre attente. Comme la plupart des gens détestent être dérangés, et que les institutions culturelles luttent, ouvertement ou insidieusement, contre les innovations et l'immixtion des produits de cultures étrangères, il faut des iconoclastes qui cherchent délibérément à choquer le public jusqu'à ce qu'il se rende compte que les schémas traditionnels sont désuets, périmés, vides de sens créateur. Pourtant ces schémas anciens continuent d'être valables en ceci qu'ils répondent aux besoins de nombreux groupes de personnes, masse de retardataires à la remorque d'une élite créatrice ; d'autre part les réactions des masses servent parfois de contrepoids pour équilibrer les tendances trop centrifuges des artistes, musiciens, écrivains, dramaturges, qui versent facilement dans la recherche de la nouveauté à tout prix.

La boulimie d'originalité, exacerbée par les intérêts commerciaux qui bénéficient des changements rapides de la mode dans le monde des arts comme ailleurs, relève du domaine de l'ego. C'est un domaine où les futilités volages de l'existence produisent des symboles tout aussi superficiels. Les changements de mode — en art comme dans l'habillement, dans le stylisme et les comportements collectifs extérieurs — traduisent l'agitation de surface des egos agités par le vent des événements quotidiens et les vagues de l'adaptation sociale provisoire. Mais sous l'excitation de ces petites modifications d'apparence qui font des stars du cinéma des symboles éphémères, qui créent chaque jour de nouvelles « écoles » artistiques, des voitures de luxe et des slogans obsédants, on peut voir les courants profonds de l'évolution imprimer des changements extrêmement virulents et rapides dans la sensibilité profonde de l'homme. L'apparition de symboles durables est en

corrélation étroite avec ces changements fondamentaux.

Une nouvelle marée évolutive oblige tous les hommes éveillés et sensibles à prendre conscience de l'existence des nombreuses sociétés humaines, présentes ou passées, de leur culture, de leurs symboles et du mode de comportement quotidien de leurs membres. Une culture mondiale est en train d'apparaître avec le déferlement de la radio et de la télévision, la traduction des livres anciens et modernes dans toutes les langues. Pour la première fois dans l'histoire, l'art se prête à une perspective globale, panhumaine. Ses œuvres ne sont plus destinées à un type particulier d'homme enfermé dans un milieu géographique étroit, elles s'insèrent dans l'évolution de l'Homme — le lent développement de la pensée de l'Humanité-tout-ensemble. Le point de vue et les perspectives sont totalement nouveaux, et l'art peut acquérir un sens et une fonction universels. La vision est panoramique, dans l'espace et dans le temps, et peut faire la synthèse des productions culturelles d'ici et d'ailleurs, d'aujourd'hui et d'hier pour féconder l'esprit qui donnera la récolte de demain avec les semences engrangées sur les parois des cavernes, quelque vingt-cinq mille ans avant notre **xx^e** siècle finissant.

Pour la première fois dans l'histoire de l'Humanité, l'empreinte laissée par l'homme préhistorique, la statuaire de l'Egypte et de la Chine antiques, les temples mayas et hindous, les cathédrales gothiques et les mosquées arabes, les fresques d'Ajanta et les peintures de Cézanne, la musique de tous les continents, venue du fond des âges ou d'avant-garde, sont réunies, et manifestent dans leur diversité, dans leur continuité, dans leur *ensemble*, l'immense effort unitaire dont participent les hommes, toujours et partout. Les hommes de toutes races et de toutes cultures devraient sentir combien cette participation les unit et les rend victorieux, au-delà des particularismes existentiels, des doctrines exclusives et des tragédies sociales et politiques

toujours recommencées. Ce n'est pas seulement des tragédies que l'on triomphe, c'est aussi du sentiment de futilité et d'absurdité qui parfois s'empare des individus et des groupes hypersensibles ou moralement faibles, toujours plus nombreux aujourd'hui dans les milieux intellectuels en déroute.

Ce point de vue global et pérenne nous permet de voir en l'art la pensée infatigable, à tout jamais créatrice de l'Homme à l'œuvre. On peut voir dans les grands musées, on peut entendre avec les enregistrements de toutes les musiques du monde au-delà des multiples réponses qu'une culture ou une autre ont apporté à des demandes urgentes, psychologiques et sociales, la preuve vivante de la continuité et de la force indomptable de l'esprit humain en acte dans toutes les conditions existentielles imaginables. On peut aujourd'hui s'élever au-dessus du particulier et des situations collectives qui s'expriment dans les réponses différenciées que concrétisent les grands symboles de l'art. On peut s'élever au-dessus de la diversité des réponses spécifiques et trouver la réponse unitaire et totalisante de l'Homme à l'existence sur la planète. Nous pouvons ainsi nous accorder à la grande passion d'expression qui est celle des multitudes humaines poussées par la vision d'esprits créateurs qui, héritiers de leur époque, en transmettent la semence.

Il importe aussi de comprendre que les statues, les hiéroglyphes et les figures mythiques mi-animales mi-divines de l'Egypte ancienne ou de l'Inde, qui répondaient aux besoins psychologiques, sociaux et religieux des membres de ces cultures ne peuvent plus aujourd'hui avoir pour nous modernes le sens *existantiel* qu'ils avaient alors. Nous ne pouvons plus aujourd'hui ressentir le vécu des Egyptiens de l'Antiquité, quand ils se préparaient à l'initiation aux mystères et parcouraient les corridors de leurs temples au milieu des figures de leurs dieux. Lorsque nous essayons de suivre leurs pas, notre propre sentiment manque d'authenticité existentielle parce que nous avons besoin de nou-

velles valeurs et de nouveaux symboles. Mais si la réponse intuitive, directe et immédiate que les figures des dieux éveillaient en l'homme de cette époque révolue est aujourd'hui impossible à retrouver, on peut néanmoins découvrir dans l'œuvre qui perpétue un art à travers le temps, tout comme dans les sculptures rituelles contemporaines d'Afrique centrale, un sens qui va au-delà de la signification strictement culturelle et religieuse et de la finalité première de la forme artistique, en ressentant, dans une expérience vive, le pouls infatigable de l'esprit créateur de l'humanité. Les œuvres nous font voir l'Homme à l'œuvre, et nous font prendre conscience de l'unité essentielle de la pensée humaine.

L'art, dans sa réalité tout humaine et planétaire, répond à un besoin profond et nouveau de notre temps. Il devient un symbole puissant et vivant de ce que l'homme moderne devrait considérer comme la plus haute valeur de la période historique actuelle. Cette vision globale de l'art et la conscience qu'elle génère pourrait être la réponse existentielle la plus authentique au défi que posent les préparatifs à une ère nouvelle. L'expression et la contemplation artistiques, loin d'être les actes gratuits de « l'art pour l'art », prennent une nouvelle dimension, et l'art devient bien autre chose qu'un simple formalisme. Il devient l'Art pour l'Homme. L'individu qui en fait l'expérience prend conscience des immenses efforts des communautés d'hommes, partout, toujours, et de leur contribution à la *moisson de symboles* qui s'enrange dans la pensée unitaire de l'Humanité.

L'humanité est parvenue à un niveau évolutif où il doit apparaître de plus en plus clairement que la fonction essentielle de l'Homme sur la planète Terre consiste à extraire de la *conscience* d'une variété immense de situations existentielles et d'activités personnelles et collectives. Jusqu'ici, la conscience que les sociétés humaines ont extraite de leurs expériences profondes restait assujettie à des facteurs locaux et à des milieux

géographiques limités. Il faut aujourd'hui dépasser ce stade. Ses particularismes et ses traits exclusifs doivent se résorber et se transfigurer dans l'expérience unifiante de l'Homme à l'œuvre partout et toujours — l'Homme, conscience de la Terre, créant à tout jamais des symboles pour concentrer et dynamiser les valeurs qui d'une phase à l'autre de l'évolution humaine apportent les réponses exigées par les besoins des temps.

Le particulier fait toujours plus ou moins obstacle au général. C'est ce que l'on constate entre autres dans le phénomène de déculturation de l'art et de presque toutes les activités humaines. La conscience planétaire, en cherchant à s'affirmer, tend nécessairement à désintégrer et à détruire la spécificité de conscience et la dépendance des hommes vis-à-vis d'une culture locale et de formes religieuses données, aussi vastes que celles-ci puissent paraître. Les valeurs nouvelles du *xx^e* siècle sont l'expression de la *planétarisation* de la conscience humaine ; et l'art, si l'on en fait l'expérience sensible et mentale au-delà de sa signification et de sa représentativité culturelle, lorsqu'il dépasse la simple notation d'une mode, peut et doit acquérir une influence puissante, et stimuler ce processus de planétarisation.

C'est d'ailleurs non seulement l'art qu'il faut réévaluer. Tous les symboles demandent à ce que leur valeur soit foncièrement révisée en fonction de la conscience planétaire qui point. Le sens traditionnel de la célèbre trinité du Bon, du Vrai et du Beau est ébranlé ; ces critères, qui sont à l'œuvre dans tous les jugements de valeur, doivent être transfigurés avec l'apparition d'un critère planétaire transcendant l'exclusivité et les ségrégations des sociétés et des cultures qui pour se préserver guerroient sans cesse contre ce qui leur est étranger, hantées qu'elles sont par la soif d'absolu, cramponnées fanatiquement à leurs propres révélations et à leur angoisse de ne pas être suprêmes et immuables.

Cette transfiguration des valeurs ne peut pénétrer

dans le quotidien de l'existence et devenir tout à fait opérante que si l'on adopte sans réticence aucune le symbole puissant du cycle comme étant la mesure de toute chose. Seul le concept de processus cyclique permet de situer chaque vérité, chaque code moral, chaque dogme théologique, chaque mode esthétique d'expression, chaque forme de comportement social, chaque institution à sa juste place, et nous permet de les accepter tous pour relativement valables, c'est-à-dire valables pour le type de collectivité qui croyait ou croit en leur valeur, au moment historique et dans le milieu géographique qui les ont vus ou qui les voient se développer.

Depuis la révolution industrielle, et plus encore depuis la découverte de l'énergie nucléaire, la notion de culture tribale ou nationale, et d'aire géographique et culturelle à la fois, ne peut plus avoir le même sens exclusif qu'autrefois. Cela ne signifie pas nécessairement que les valeurs culturelles locales propres à une ethnie soient devenues entièrement obsolètes. Cela signifie par contre qu'il faut y voir l'expression spécialisée d'une humanité qui évolue. Cela signifie notamment que les valeurs et les symboles qui se fondent directement sur l'humanité commune de l'homme doivent être privilégiés aux dépens de ceux qui favorisent la division des groupes et des races. Il est des symboles et des valeurs qui sont dans leur essence liés à la structure même de l'Homme dans son cycle actuel d'existence planétaire ; eux aussi, aussi génériques soient-ils, doivent s'affranchir des distinctions traditionnelles et raciales. Il faut donc réexaminer, reformuler, réévaluer, pour que toutes les valeurs dynamiques se mettent à vibrer d'une même créativité et expriment le *sens conscient de la totalité humaine*.

Pour faire subir aux symboles cette cure de jouvence, il nous faut rassembler tout notre courage, toute notre lucidité, secouer le joug des allégeances archaïques pour accueillir la potentialité profondément transformatrice, sans précédent, qui se manifeste aujour-

d'hui pour faire renaître la planète et la tirer du cauchemar de siècles d'exclusivisme, de fanatisme, de crauté et de guerre. Nous avons sous les yeux tout ce qui nous a jusqu'ici lié à des traditions culturelles, aux habitudes et aux hantises de l'ego : il faut savoir voir tout cela, nettement, avec détachement, avec toute notre lucidité intellectuelle. Nous sommes au défi de repenser toutes les valeurs, tous les symboles, sans rien admettre comme allant de soi ; car tout ce qui semble aller de soi et que la conscience effleure à peine est de ce fait inerte, spirituellement mort.

Il se livre aujourd'hui dans l'humanité une *guerre des symboles*, et chaque homme en est le champ de bataille. Sous la pression des catastrophes et des guerres, plus encore peut-être à travers les crises économiques et les reconversions obligatoires des relations, à la maison comme au travail, nombreux sont ceux qui, constatant la vacuité de leur vie quotidienne, sans signification, sans joie, sans inspiration, cherchent consolation, secours et sécurité auprès des vieux symboles de la vigueur sociale, religieuse et culturelle de leur société, ou se tournent vers des cultures qui leur semblent plus séduisantes. En même temps, les pas de géant de la technologie contemporaine éveillent en nous de nouveaux besoins matériels, de nouveaux désirs de confort ; cette aspiration est d'ailleurs méthodiquement encouragée par l'industrie et la science qui ont pour loi l'expansion et la conquête de nouveaux horizons, et sont incapables de maîtriser leur propre accélération.

Aussi matérialistes, voire artificiels que ces nouveaux besoins de l'homme puissent sembler, ils poussent néanmoins inévitablement en direction de la planétarisation de l'existence dans la mesure où ils appuient le processus de déculturation. Il peut sembler fâcheux que bien souvent ils détruisent brutalement ou dissolvent plus subtilement la fidélité de l'homme aux concepts classiques du Bien, du Vrai et du Beau ; mais si l'on y regarde bien, on voit apparaître dans le chaos

et le vide spirituel qui caractérisent le plus clair de la vie moderne des valeurs nouvelles et des formes plus conviviales, moins provinciales de relations interpersonnelles, qui peu à peu s'affirment. Ces valeurs et ces modes de relation doivent se focaliser, être vivifiés, acquérir une vigueur dramatique en se projetant dans de nouveaux symboles pour s'y charger de l'énergie nécessaire et émouvoir les pensées, soulever l'émotion d'autres pionniers et des masses elles-mêmes.

Ces symboles prennent forme dans l'esprit des individus ouverts au surgissement de l'énergie potentielle de la planétarisation de l'humanité. Ce sont des individus dans lesquels les expériences personnelles ont produit les tensions nécessaires à ce processus de gestation spirituelle, l'enthousiasme, la ferveur, le sentiment irrépressible et peut-être torturant que les symboles traditionnels du passé ne peuvent plus leur apporter la nourriture psychique, affective et intellectuelle dont ils ont besoin pour mener une vie totalement acceptable et signifiante. Les individus, hommes et femmes, jeunes gens et jeunes filles, cherchent passionnément, souvent fiévreusement et avec beaucoup de gaucherie à parvenir à un état nouveau d'existence, que voici bien longtemps déjà j'ai appelé l'« humanité plénière ».

Les valeurs nouvelles qui devront être celles de l'individu plénier et de l'humanité plénière n'ont assurément pas encore trouvé leurs symboles les plus représentatifs et les plus stimulants ; néanmoins on peut d'ores et déjà en distinguer l'ébauche, comme nous allons le voir. Mais quelles que soient ces valeurs, quelque féconds les nouveaux symboles, le champ de la mentalité nouvelle est grand ouvert, continent vierge pour les porteurs de semences qui auront le courage et l'imagination créatrice de rechercher la vision de ce qui commence à poindre hors de la matrice des virtualités inhérentes à l'Homme.

Que ce soit sur cette Terre ou sur quelque autre planète, l'« Homme » est la forme d'existence dans laquelle le potentiel créateur d'évolution n'est par essence

nullement soumis à de quelconques limites, et peut répondre sur une infinité de modes aux défis infiniment variés du milieu. L'homme est l'agent conscient au travers duquel l'énergie créatrice et à tout jamais transformatrice qui sous-tend l'existence se focalise et se libère et, *en se libérant*, devient conscience. *L'Homme conscient* est créateur de valeurs ; mais pour devenir efficaces et dynamiques les valeurs doivent se faire concrètes, descendre sur la scène sous forme de symboles par la puissance de l'imagination de l'homme.

Nous vivons dans un monde de symboles ; à mesure que l'existence humaine change, avec chaque phase nouvelle de l'évolution de la biosphère où les hommes vivent, se meuvent et où leur être s'épanouit, le besoin de nouveaux symboles se manifeste nécessairement. Ces symboles, qui surgissent de l'expérience intime des « porteurs de semences », deviennent les pierres angulaires sur lesquelles s'édifient de nouvelles sociétés. Or aujourd'hui l'humanité est en travail, pour accoucher dans la douleur d'une société planétaire.

CHAPITRE X

L'ÉTHIQUE HOLISTE ET LA SOCIÉTÉ PLÉNIÈRE

L'éthique repose sur la faculté de porter des jugements de valeur sur le comportement humain. L'homme agit, et en agissant il se relie inévitablement au milieu où se pressent d'autres existants — hommes, animaux, plantes ou éléments terrestres comme l'atmosphère, les cours d'eaux, les sols, les mers, etc. Ses actes se partagent entre le « bien » et le « mal », même si l'on distingue des nuances intermédiaires de bien et de mal, surtout à mesure que l'on parvient à une certaine complexité de comportement.

Sur quels critères fonder les jugements éthiques ou moraux de bien ou de mal ? Sur les résultats de l'action pour la personne qui agit, sur la manière dont l'action affecte les existants concernés, enfin sur la manière dont elle affecte aussi le milieu global (naturel ou social) dans lequel elle intervient. On peut donc traiter des questions éthiques et porter des jugements selon deux points de vues : nos jugements de valeur peuvent être privilégier l'individu ou privilégier le milieu. On peut donner priorité à ce que l'action fait à l'individu qui agit et aux autres individus qui subissent l'action ; ou bien on peut envisager le résultat de l'action sur la collectivité sociale et sur le milieu dans lequel vit cette collectivité.

Ces différentes solutions nous obligent à revenir au processus dialectique de l'évolution humaine. La phase originelle du processus (la thèse) est la communauté tribale qui fonctionne en tant qu'organisme biopsychique régi par des impératifs compulsifs et quasi-instinctifs, devant lesquels aucune désobéissance n'est possible sous peine d'une sorte de mort, soit-elle psychique ou biologique.

Au terme d'un très long processus d'évolution, une deuxième phase (l'antithèse) se met progressivement en place, au cours de laquelle l'individu devient le centre de l'attention. Comme la personne n'existe pas seule, mais établit des relations avec d'autres individus, ses actions et réactions, puis la nature de la *relation* qui lie les participants deviennent l'objet des jugements éthiques. L'humanité actuelle fonctionne principalement à ce niveau, du moins en théorie car en fait les valeurs collectives tribales continuent d'agir sous une forme plus ou moins déguisée, en général « pour le bien de l'intéressé » ou « pour sauver son âme ».

Une troisième phase (la synthèse) commence lentement à poindre au-delà de l'individualisme de notre société théoriquement « démocratique ». A mesure que la nature véritable de cette phase apparaîtra plus clairement et que le passage de l'ancien régime au nouveau sera accueilli plus favorablement — d'abord dans de petits groupes, puis de façon plus large — de nouvelles valeurs de référence devront être formulées ; le processus est d'ailleurs en route, même si l'on n'en est encore qu'à la phase exploratoire. Je veux donc parler d'une éthique holiste, donc d'une éthique unitaire et totalisante ; mais la qualité de l'ensemble à venir sera très différente de celle de l'ensemble primitif qu'est la communauté tribale. Différente par essence, parce que les nouveaux ensembles sociaux seront faits de *groupes d'individus* qui, théoriquement au moins, seront des personnes conscientes et autodéterminées fonctionnant au plan de l'Idéité (c'est-à-dire au plan de la pensée individualisée, consciente et créatrice). Ces personnes

auront choisi *individuellement* de se réunir pour s'intégrer en un ensemble supra-personnel. On note aujourd'hui des tentatives fort intéressantes et prometteuses de la part de jeunes gens qui se réunissent en communautés, à l'écart de la jungle anarchique des grandes villes ; ce pourrait être un premier pas, incertain et chancelant comme tous les premiers pas.

J'aimerais maintenant examiner en quoi consiste cette intégration en groupe et montrer qu'elle ne peut fonctionner avec succès sans que la communauté — et à terme la société planétaire tout entière — non seulement reconnaisse la Présence du Principe d'intégrité qu'est l'UN, mais encore ne s'efforce d'en faire le facteur essentiel et déterminant de l'intégration sociale. Cela signifie que le facteur central de l'opération doit être la *motivation* de l'individu à se joindre consciemment et délibérément à l'ensemble communautaire. C'est cette motivation qui marque la différence essentielle entre ce que l'on appelle aujourd'hui la démocratie et ce que j'envisage sous la forme d'un mouvement *holarchique* vers un type nouveau d'organisation sociale — la *société plénière*.

Rites et droit

Le mot latin *rectus*, dont dérivent les mots rite, rituel, correct, droit, rectitude, recteur, etc., dérive de la même racine que le mot sanscrit *rita*. Nous ne nous attarderons pas à des considérations étymologiques ni aux divers sens du mot *rita* dans la société hindoue des époques védiques et post-védiques. Contentons-nous de rappeler que ce mot essentiel, *rita*, désigne la manière précise dont une action doit être exécutée pour produire le résultat exact dont on a besoin et que l'on recherche. Exécution parfaite, performance dans laquelle on donne le meilleur de soi, en respectant parfaitement la forme ou en appliquant très exactement la formule — partition musicale, texte ou scé-

nario. Un rite, ou rituel, est une séquence d'actions exécutées de manière précise, codifiée, conformément à un calendrier ou à un minutage impératif ; il s'accomplit habituellement dans un lieu retenu à cet usage, donc consacré.

Une question se pose : qui détermine *comment* l'acte ou la série d'actions doit précisément s'exécuter, *où*, et *quand* ? L'exemple de l'instinct animal semble offrir une réponse. L'animal qui suit ses instincts parvient compulsivement à l'action correcte ; l'acte instinctif est une réponse parfaitement adaptée aux besoins de l'espèce dans son ensemble. L'instinct effectue correctement ce qu'il convient de produire au moment et à l'endroit précis où il en est besoin pour accomplir une fonction vitale spécifique — entre autres assurer la survie et la propagation de l'espèce. Le besoin générique appelle automatiquement la réponse correcte, mais la réponse n'est habituellement valable que dans un milieu limité, et n'est efficace que dans des conditions relativement stables. Si ces conditions changent brutalement ou se modifient peu à peu au-delà d'un point qui marque le degré maximum d'adaptation possible à des changements géographiques, climatiques et biologiques, les instincts de l'animal à l'état naturel commencent à être pris en défaut. Ils demeurent compulsifs, mais leur résultat ne permet plus la survie ; sans que l'instinct ait changé, l'action n'est plus correcte et l'espèce disparaît tôt ou tard.

L'espèce humaine fait preuve d'une aptitude extraordinaire à s'adapter à des changements radicaux de ses conditions d'existence. L'homme est pourvu, comme tous les animaux, d'instincts fondamentaux qui jouent sur les plans génériques, biologiques et inconscients de son existence ; mais avec le développement d'un système nerveux hautement complexe et des lobes antérieurs du cerveau — évolution probablement liée à sa station verticale qui dresse l'épine dorsale, et à sa main particulière — l'homme générique, homo sapiens, se dote peu à peu d'une faculté nouvelle : l'intelligence.

L'*instinct* donne à l'homme une connaissance innée de ce qu'il faut faire pour préserver, accroître et multiplier son être générique au plan de la Vie, dans la biosphère terrestre. L'*intelligence* rend l'homme sensible au *possible* quelles que soient les circonstances, ou du moins si ces circonstances entrent dans le cadre d'un système compréhensible de références et échappent au chaos de l'irrationnel.

Le propre de l'intelligence est donc de découvrir plusieurs possibilités d'action : il faut donc en théorie faire un *choix* entre deux possibilités ou davantage, et à un niveau ultérieur de développement entre plusieurs réactions possibles aux pressions extérieures, entre des réactions affectives et mentales différentes à de nouvelles situations offrant des relations inaccoutumées à d'autres existants. L'intelligence découvre les possibilités ; mais elle ne prend pas les décisions, ne choisit pas ce qu'il faut faire. Elle peut visualiser diverses solutions en les imaginant, mais dès qu'elle imagine des possibilités trop nombreuses, la pensée de l'homme devient confuse, à tel point que même la réaction instinctive peut se trouver en échec.

Chez le primitif, les instincts sont beaucoup plus puissants que la faculté évolutive qu'est l'intelligence. L'homme vit dans un milieu généralement étroit, dans un environnement géobiologique relativement stable, et ses expériences y sont relativement simples et définissables. Mais parce que l'homme est homme, il est capable de rechercher de nouvelles manières d'accroître ses chances de survie et son confort en introduisant dans le rythme de son existence de nouvelles forces que son intelligence lui a désignées comme disponibles. Ces forces résultent d'abord de la vie en groupe, et donc de la coopération. En agissant ensemble, les hommes acquièrent de nouveaux pouvoirs, entre autres celui de transmettre ce qu'ils ont appris à leur progéniture. Mais le problème de savoir comment agir ensemble pour produire les résultats les plus efficaces survient inévitablement.

On rencontre partout des mythes selon lesquels des dieux ou des êtres supérieurs seraient venus sur terre enseigner aux groupes primitifs les principes de l'agriculture, de l'élevage, de divers arts et des pratiques religieuses. Il est possible que de telles visites aient eu lieu, et on peut les interpréter de diverses manières. Quelle que soit la manière dont cela s'est produit, il s'agit en essence d'une projection d'images archétypiques de l'âme sur la conscience réceptive et généralement passive de certains membres particulièrement sensibles de la tribu — images qui représentent le schéma de nouvelles étapes évolutives de l'espèce homo sapiens. L'image archétypique peut, par l'enseignement, être imprimée chez un « mutant » ou un petit groupe de mutants par un Etre d'une civilisation plus avancée, terrestre ou autre ; ou bien elle peut se projeter directement sur la pensée naissante de ces hommes sous forme de visions inférieures ou d'inspiration. Dans chacun des cas, la connaissance ainsi impartie relève de la révélation. C'est la connaissance *shruti*. Elle a un impact puissant et tous les caractères d'une certitude indubitable. C'est la *connaissance correcte*, au sens où elle dit précisément comment agir pour obtenir les résultats qui correspondent au besoin tribal collectif, même si elle vient au groupe par le canal d'un homme spécial qui devient ainsi *sacré* — terme qui signifie simplement qu'il est l'agent sur lequel se focalise quelque force supra-normale de transformation. Tout ce qui est lié à cette révélation est sacré. Cela sauve ; cela guérit ; cela donne la maîtrise sur les forces hostiles du milieu.

Parce qu'elle sauve, guérit ou renforce la capacité à survivre, la révélation *doit* être préservée exactement sous sa forme originelle. Les actes, les gestes et les mots qui ont été révélés et se sont avérés efficaces en un moment de crise — ou bien l'exemple de la vie du chef ou du visionnaire qui a reçu la révélation et émanait une forme, *mana*, inhabituelle — doivent être répétés précisément, invariablement. Il faut accomplir le

rituel, que l'on investit d'une énergie transcendante ou spécialement centrée. Voilà le rite, *l'action correcte* — *rita*.

A mesure que ces méthodes d'action se transmettent d'une génération à la suivante, elles acquièrent le caractère psychiquement inné de l'instinct. Leur sont associés, comme contrepartie négative, des tabous. L'homme tribal ne peut pas davantage désobéir aux tabous de sa tribu qu'il ne peut délibérément cesser de respirer plus de quelques minutes, ou interrompre les battements de son cœur (plus tard, on verra apparaître des hommes qui s'exercent précisément à cela — cesser de respirer et arrêter le cœur — trouvant là un moyen d'affranchir leur conscience de l'état d'existence tribale et collective et de s'individualiser).

Les rites sont assurément des instincts sociaux ; et je ne pense pas seulement aux rituels religieux qui se déroulent dans des temples ou quelque lieu sacré, mais à tous les modes traditionnels de comportement si profondément imprimés dans la mentalité du membre de la communauté, ou des sociétés beaucoup plus larges, que leur valeur n'est jamais remise en question. L'idée de bien et de mal est une généralisation du concept qui est à la base de l'exécution stricte des rites. Ce que l'on continue d'appeler l'instinct naturel de justice, « les impératifs moraux » et la « voix de la conscience » sont des manifestations un peu plus élaborées du pouvoir de la tradition à faire respecter la méthode coutumière d'exécuter certaines actions tenues pour indispensables au bien-être, à la santé et peut-être à la survie d'une collectivité, d'une nation, et de tout genre de vie socio-culturel et religieux particulier.

A mesure que les hommes développent leur intelligence, et que cette intelligence devient capable de percevoir de nouvelles possibilités de faire, peut-être plus satisfaisantes, plus agréables — agréables pour l'ego, puisque l'ego prend le contrôle de « l'humaine condition » — l'assujettissement instinctif aux procédures rituelles immuables tend à se dissoudre au contrat

de cette intelligence imaginative et créatrice qui recherche sans arrêt de nouvelles méthodes d'action. On voit ensuite l'intelligence, l'imagination et l'inventivité pourfendre les instincts sociaux que l'autorité en place exalte sous le label de moralité. La femme qui a commerce sexuel avec un homme sans la sanction du clergé est immorale. La femme adultère est plus immorale encore, et les sociétés archaïques d'hier et d'aujourd'hui la mettent parfois à mort, aussi barbaquement que possible. Chaque culture possède sa panoplie de règles morales et de tabous ; mais ceux-ci tombent peu à peu lorsque la connaissance par révélation qui en était à l'origine (au sens où elle définissait les contraires aux méthodes correctes d'exécution de l'action) n'est plus implicitement et indubitablement considérée comme valable.

Il conviendrait ici de dire quelques mots du processus de formation ou « d'entraînement ». La formation est en fait un processus qui *gèle* la capacité de la personne à imaginer des solutions de rechange à l'action que l'on considère comme correcte dans un cadre donné de circonstances. La formation oblige l'homme, dans son domaine étroitement défini d'activités, à *ne pas faire de faute*. Elle oblige l'homme à ne pas hésiter lorsque son intelligence et son imagination lui glissent à l'esprit d'autres possibilités d'action qui sont peut-être tout aussi valables — ou au niveau intellectuel lui font entrevoir des manières de relier les concepts qui s'écartent de la méthode qu'il a été entraîné à suivre comme étant la seule méthode correcte, c'est-à-dire la seule rationnelle. Une formation parfaite oblige donc l'individu à oublier toute autre méthode d'action que celle qui lui a été inculquée, tout au moins dans son domaine précis de spécialité. La formation limite le *champ des possibles* que notre intelligence pourrait nous faire découvrir, et s'y prend de façon hautement spécifique par le biais social, mais aussi par des voies intellectuelles. Elle parvient donc à ce que des catégories tout entières de pensées, des modes affectifs et

comportementaux apparaissent instantanément comme inacceptables, voire tout simplement impensables. En ce sens, notre liberté de choix est reniée, du moins dans les domaines où les procédures établies nous sont moralement (bien, mal) inculquées à grand renfort de tabous — sociaux, religieux, scientifiques, ou même artistiques.

Les tabous sociaux ne sont pas aussi rigide­ment contraignants que les tabous tribaux parce qu'ils se rapportent davantage à la mentalité qu'à des impératifs biopsychiques profondément enracinés ; mais ils limitent très sûrement et très puissamment la liberté de choix de l'homme socialement conditionné et rigoureusement formé par les académismes en vigueur. L'ensemble de ces tabous forme la moralité protocolaire.

Considérons un physicien chargé d'exécuter intégralement une opération complexe, par exemple envoyer un homme dans l'espace. Il effectue la série nécessaire et convenue de vérifications ; il s'assure lui-même que chacun des appareils fonctionne bien comme il est censé fonctionner. Si notre scientifique n'exécutait pas son travail correctement, il arriverait une catastrophe. Sa tâche est une *performance* en ceci que chacun de ses actes doit être parfait et observer strictement une séquence formelle structurée, déterminée par des formules infrangibles. S'il calcule l'orbite d'un satellite, il faut qu'il calcule juste. Il n'a pas d'autre choix, et il ne peut pas douter un seul instant de la justesse des formules qu'il utilise pour calculer l'attraction gravitationnelle, la vitesse de libération, la poussée des moteurs, etc. La possibilité qu'une de ces formules puisse être inadéquate n'effleure pas son esprit, *ne peut pas* lui traverser l'esprit à ce moment-là, parce qu'il est un homme parfaitement formé aux méthodes et aux concepts de sa science.

Il en va pratiquement de même de l'homme-médecine d'autrefois ou de l'officiant d'un rite magique archaïque. Pour ces hommes, l'efficacité du rituel dépend entièrement de l'exécution rigoureusement

exacte de certains gestes, de l'intonation précisément déterminée de « paroles de pouvoir », etc. Le magicien ou le hiérophante a appris les formules, répété la séquence exacte de gestes, a assimilé le protocole. Comme le physicien d'aujourd'hui, qui respecte à la lettre le protocole opératoire, l'attention dévolue à exécuter correctement l'*acte protocolaire* (la *rita*) est telle qu'il n'existe aucun choix et qu'il ne peut y avoir hésitation entre deux gestes possibles. Tous deux savent sans l'ombre d'un doute que les actes qu'ils exécutent sont la procédure juste.

Comment le savent-ils ? Le scientifique d'aujourd'hui acquiert sa connaissance dans les livres, peut-être par des expériences qu'il a effectuées et que ses collègues ont vérifiées et répétées maintes fois ; c'est une connaissance qu'il considère, en tant que membre de notre société et de notre culture particulière, comme traduisant des « lois de la nature » immuables et parfaitement sûres. Lors de la mise au point de cette connaissance, toutes les possibilités imaginables d'erreur ont été éliminées, ou du moins ramenées à un niveau infime qui permet une quasi-certitude.

On peut croire que dans l'effort collectif et culturel que l'on appelle la science moderne l'intelligence humaine opère librement. Mais comment ne voit-on pas que, même si la science tout entière s'est mise sur les rails d'une démarche analytique et intellectuelle typée, il peut fort bien exister d'autres voies possibles conduisant à d'autres types de connaissances ? L'objectivité même et la pensée rigoureuse (Bertrand Russel) sur lesquelles se fonde la méthode scientifique moderne, ses mesures quantitatives, ses procédures dissociatives qui dénaturent le caractère global de ce qui est soumis à analyse, tout cela est en soi un facteur limitant. Notre science opère à l'intérieur de domaines de possibilités clairement définies, donc limitées. C'est dans ce sens que le scientifique intimement endoctriné n'est pas vraiment libre de choisir entre plusieurs modes possibles de *pensée*. L'orientation et la nature de ses pro-

cessus intellectifs sont prédéterminés par la société qui use de divers moyens, plus ou moins subtils.

L'officiant des rituels archaïques ou des mystères croit lui aussi sans nul doute avoir accès à une connaissance totalement fiable, parce qu'elle est issue d'une révélation. Il a été intimement formé à cette connaissance par des épreuves et des initiations. Il n'est plus libre de choisir l'orientation primordiale de sa pensée, ni la manière d'appliquer sa connaissance ; il n'est donc pas plus libre de faire le mauvais geste que sa contrepartie moderne, le scientifique éprouvé.

Néanmoins notre physicien, chargé qu'il est d'une opération délicate, peut vouloir pour quelque raison personnelle ou idéologique faire le mauvais geste qui sabotera l'opération. De même, l'homme-médecine dont la fonction est de guérir le malade, peut aussi, délibérément, utiliser la mauvaise formule parce qu'il désire personnellement la mort de l'homme qu'il devrait guérir. De même aussi, l'homme profondément perturbé par un choc affectif peut tourner le volant de sa voiture dans le mauvais sens, à l'encontre de sa formation et de ses réflexes, parce que le « désir de mort » en lui l'emporte sur l'« instinct de vie ». Ce qui arrive dans ces cas, c'est qu'un facteur psychologique et émotif parvient à briser le schéma comportemental acquis — éventualité que la formation est impuissante à inhiber au moment où elle surgit dans l'esprit avec toute la force d'un désir intense.

Lorsque semblable événement se produit, on sait que le pouvoir de l'ego a réussi à s'affirmer aux dépens de l'instinct social. La folie du geste dénote que le processus d'individualisation agit — de manière négative dans les exemples que nous venons de voir. Désormais un facteur nouveau intervient : celui des relations interpersonnelles.

Ce facteur, lorsqu'il est gouverné par l'ego ambitieux, passionné, idéologiquement fanatisé, introduit l'élément de conflit et donc la possibilité d'aborder toute situation comportant une relation (c'est-à-dire *toutes*

les situations !) de manière imprévisible. L'imprévisibilité intervient à cause de l'énorme complexité des éléments intervenant dans la relation, quelle qu'elle soit. Comme nous l'avons déjà vu, la liberté réside dans la relation — au sens où dans la relation existe la possibilité de choix entre plusieurs manières différentes d'être relié, et qui plus est la possibilité d'attribuer des *sens différents* à une relation donnée ou à un type particulier de relation.

Cette possibilité de choix nous oblige donc à donner un sens nouveau au concept de morale. Celle-ci ne cesse de se rapporter principalement à l'observation correcte du protocole d'exécution des actions. Ce qui compte maintenant est en fait la *nature de la relation* qui s'établit. La morale protocolaire devient morale relationnelle. Il ne s'agit donc plus de distinguer la bonne action de la mauvaise, mais de distinguer la relation juste de la relation fausse.

La morale régionale et la règle d'or

Au stade primitif et virginal de la société tribale les problèmes profonds de relation n'existent pas. Si des conflits entre personnes apparaissent, ils restent superficiels et sont dus à des réponses organiques et nerveuses différentes aux événements quotidiens. Les problèmes de relation prennent de l'ampleur à mesure que le processus d'individualisation se renforce à l'intérieur d'une tribu qui, pour diverses raisons, perd son homogénéité et voit ses racines psychiques s'étioler — probablement avec le mariage à l'extérieur de la tribu et diverses pressions extérieures. Le pouvoir tyrannique qu'exercent les maîtres de royaumes toujours plus grands, et les conditions d'existence qui sont le propre des villes vers lesquelles convergent des gens de tous horizons conduisent à l'apparition toujours plus fréquente de personnes gouvernées par l'ego, qui règne

aussi bien sur le comportement que sur le champ de la conscience.

C'est alors que chaque individu commence à aborder l'autre dans le soupçon, la crainte, la méfiance et l'agressivité. L'enracinement psychique profond des membres de la tribu dans la terre, le folklore et la pratique religieuse tendent à disparaître. Chacun pour soi, malheur aux faibles, honte aux perdants ! La nécessité d'une morale devient impérative. C'est le « législateur » qui va satisfaire ce besoin en édifiant un système de lois et de règles qui gouvernent les relations entre les individus : le prophète rappelle les hommes à leur tâche et à la repentance pour leur folie et leurs nombreux péchés — et parfois un exemplar survient, dont la pureté de vie et le rayonnement d'amour annoncent un avenir encore lointain où les hommes auront vaincu leurs peurs et leurs passions égocentriques, leur fanatisme religieux et leurs partis pris idéologiques.

Un type nouveau de religion, dont toutes les « grandes religions » sont des exemples, vient remplacer les cultes tribaux qui privilégiaient l'activité rituelle. Cette nouvelle religion s'adresse avant tout à l'individu, et s'efforce de « spiritualiser » les relations interpersonnelles soit en proposant un nouveau *mode de pensée* qui à la fois s'oppose à la puissance de l'ego et la transcende (le bouddhisme précoce et le Zen), soit en accentuant un nouveau type de *réponse affective* dans les relations interpersonnelles, que le bouddhisme Mahayana appelle Compassion, et que le christianisme appellera l'Amour.

L'élément rituel reste présent dans les grandes religions, mais occupe un rôle désormais secondaire et différent. Les sociétés d'individus ont essentiellement besoin de neutraliser la tendance centrifuge et agressive de l'ego. Quelle qu'ait été la tendance centrifuge de ses membres, la société tribale pouvait la neutraliser par des rituels qui *revivifiaient* le pouvoir de la racine commune (le dieu tribal, le grand Ancêtre) et restaurait l'évidence de la participation fondamentale

et factuelle des hommes, des femmes et des enfants au processus vital qui était au centre de la collectivité et faisait sa force — par les rites sexuels, les fêtes agricoles, les danses de la pluie, etc.

Si certaines célébrations rituelles se sont maintenues dans les sociétés où l'ego et la pensée sont relativement individualisés, ou en cours d'individualisation, l'objectif essentiel aujourd'hui consiste à présenter de façon aussi vivante que possible à l'émotivité et à la pensée des individus et des groupes sociaux d'individus un *idéal d'union* — et j'entends bien un idéal davantage qu'un fait, un but vers lequel faire tendre ses efforts par l'intermédiaire d'une consécration de type individuel. Cette consécration relève de la responsabilité, du libre arbitre de l'individu, même si le pouvoir du groupe et de ses interactions incite aussi l'individu à la conversion, et intervient puissamment dans la durabilité de son affiliation.

Cet esprit repose sur la foi. Au niveau tribal, pré-individuel, il n'est à proprement parler pas besoin de foi, car les faits biopsychiques déterminants sont évidents pour tous. Il suffit de renforcer périodiquement cette évidence par des cérémonies auxquelles participe la tribu tout entière, à deux niveaux : celui plus extérieur du groupe, et celui plus occulte auquel on accède par l'initiation. Mais dans les sociétés où la différenciation et les conflits de l'ego sont le quotidien de la vie sociale, où les classes et les groupes ethniques s'opposent entre eux, il est besoin de foi en la possibilité d'un état *futur* d'unité. Cela donne dans le christianisme la foi en un Dieu et en son incarnation réelle dans un personnage divin et humain à la fois, dont la vie est un exemple universel que chacun doit imiter, quelle que soit la diversité des origines raciales et les propensions égocentriques des fidèles. Dans le bouddhisme, c'est la foi en la possibilité d'atteindre à un état de conscience où toutes les différences individuelles cessent ou se résorbent — possibilité démontrée par un grand exemplar unique, Gautama le Bouddha.

Dans les sociétés où la préoccupation principale consiste à faire voisiner aussi bien que possible des egos individuels cherchant âprement à affirmer leurs droits à l'action indépendante et des pensées aspirant à l'opinion originale, la *morale* doit être appuyée par la loi, et la *rationalité* par la pratique stricte et l'éducation rigoureuse, c'est-à-dire la formation. Moralité et rationalité doivent être sanctionnées si la conscience de l'intérêt collectif et de tout ce qui est indispensable à la survie du groupe, aux niveaux communautaire ou national, ne suffit pas à produire la cohésion sociale et le fonctionnement sain du groupe dans les sphères de l'Etat, des affaires, de l'enseignement ou des sports. L'aspect le plus élémentaire et le plus subtil aussi de la sanction est l'endoctrinement moral qui peut aller jusqu'à la propagande et à la persuasion déclarée ou cachée. Toutes les formes de persuasion semblent légitimes. Il s'agit de faire croire à l'individu que dans son propre intérêt il doit donner une apparence d'altruisme à toutes ses relations interpersonnelles.

Ce que l'on appelle la règle d'or, que l'on exprime habituellement par la maxime « ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît à toi-même » est un exemple typique du type de moralité qui s'appuie sur l'intérêt personnel, à l'usage des hommes qui se représentent à eux-mêmes comme des individus, et pensent en tant que tels. C'est en fait un bien triste reflet de la nature d'une phase historique de l'évolution de l'humanité et de la conscience, car cela signifie implicitement que l'homme est incapable de fonder son action sur une préoccupation plus vaste et plus inclusive que sa propre personne et le souci de son bien personnel. Cela revient à admettre que le sentiment que tout homme fait partie du grand ensemble de l'humanité ne fait pas le poids contre les tendances égocentriques de l'individu. Les relations se limitent aux rapports entre individus, et ignorent de fait la relation bien plus fondamentale qui lie l'individu à l'ensemble — c'est-à-dire à l'humanité tout entière. Au

lieu de promouvoir cette relation de l'individu à l'ensemble, la religion représente une relation strictement idéale et transcendante entre l'homme et Dieu — un rapport mystique entre Je et Tu.

Au stade tribal de l'évolution (*thèse*) ce qui arrive à une personne donnée ne vient qu'au second rang après l'effet que cette même action peut avoir sur la tribu dans son ensemble. Nous en sommes aujourd'hui au stade de l'*antithèse* où les individus sont au centre des préoccupations dans la sphère de l'éthique — du moins en théorie, et exception faite des intérêts dits nationaux et des questions de bien-être ou de santé de la communauté, qui continuent de relever du premier stade. Ce qui caractérise ce stade évolutif et donc nos sociétés modernes plus ou moins démocratiques, c'est qu'en fait les valeurs qui relèvent du bien-être de la collectivité sont en conflit permanent avec celles qui régissent les droits de l'individu. Ces sociétés représentent donc un état de *transition* dans le développement humain, et typifient donc ce que j'ai appelé ailleurs l'Ere des conflits. La morale à laquelle adhèrent ces sociétés est une morale de conflit, qui cherche constamment un compromis entre l'intérêt de l'individu et celui non point vraiment de la collectivité, mais d'un mode particulier d'existence au sein de cette collectivité, c'est-à-dire la recherche d'un genre de vie collectif à la fois traditionnel et institutionnalisé. Cette moralité se fonde donc sur la crainte du danger que de prétendus individus — qui continuent d'être mus par des pulsions vitales — font peser sur une société précaire qui se sent constamment prête à basculer dans le chaos.

La liberté de choix

La notion courante de morale en vigueur dans les sociétés composées d'individus en conflit à peu près incessant — conflits de personnalité, d'intérêts de reli-

gion ou d'idéologie — repose sur la croyance que ces individus sont libres de choisir entre diverses conduites possibles. On dit donc que chaque individu peut prendre librement des décisions, pour la seule raison qu'il est un individu en qui opère une âme créée par Dieu ou quelque principe d'essence spirituelle. L'individu serait libre de choisir entre le bien et le mal — entre les comportements moraux ou immoraux. La question morale ne se rapporte d'ailleurs pas nécessairement à un acte particulier, mais peut s'appliquer à une attitude générale dont découle inévitablement une série d'actes : quoiqu'il en soit, l'homme en tant qu'individu a pouvoir de choisir ; possédant la liberté morale, il est donc responsable.

Exprimée sous cette forme la question peut sembler assez claire. Même le penseur athée qu'était Sartre, promoteur de l'existentialisme, pouvait affirmer que la situation de l'homme doit se définir comme le libre choix, sans excuse et sans assistance (voir *l'Existentialisme est un humanisme*). Mais si l'on se penche sur les faits réels que produit quotidiennement la société, sans sensiblerie ni parti pris, et en s'efforçant à l'objectivité historique, force est de constater que la notion de liberté de choix et de responsabilité morale est fort ambiguë. Ambiguë tout simplement parce que le postulat fondamental n'est pas remis en cause : l'homme est un individu. Personne ne s'inquiète de découvrir quelle instance en lui est capable de faire des choix, est libre donc.

On retrouve le même problème que lorsqu'il s'agissait d'explorer ce que recouvre le petit mot « Je », et dans la perspective de la réincarnation, la réapparition de ce « je » mystérieux. Tant que l'on ignore, ou que l'on ne sait définir, ou que l'on n'acquiert une conscience relativement stable d'être « Je », il ne saurait y avoir de *choix* moral véritable au sens commun du terme ; le fait transparaît d'ailleurs dans le système juridique actuel qui absout de toute responsabilité morale, et donc de culpabilité, la personne que l'on reconnaît

ne pas être, définitivement ou temporairement, en pleine possession de ses facultés mentales, c'est-à-dire que l'on juge « irresponsable » et incapable de distinguer la valeur morale de ses actes. La collectivité peut se protéger du risque de répétition de ce type de comportement asocial en internant la personne, ou en cherchant à lui faire recouvrer la santé psychique ; mais en théorie du moins cela n'a rien à voir avec la culpabilité morale. Il s'agit du même type de comportement défensif que l'isolement et les soins auxquels on soumet quiconque est susceptible de transmettre une maladie contagieuse.

Il est bien évidemment difficile de déterminer exactement où cesse la responsabilité morale de la personne ; c'est souvent le cas dans les affaires criminelles, par exemple dans l'affaire Sirhan Sirhan, l'assassin de Robert Kennedy. Notre société dans son ensemble ne reconnaît pas encore pleinement que la notion d'*individu* et le fait d'*être* en tant que tel sont très relatifs et ambigus. Il faut voir là l'influence encore dominante de la croyance chrétienne étant libre de ses choix, sauf en cas d'aliénation totale — ce qui signifierait que l'âme s'est retirée du corps.

Pour la philosophie holiste de l'évolution que je présente ici, l'homme au premier stade de son évolution, c'est-à-dire au stade tribal, de même que le très jeune enfant, ne saurait être considéré comme un individu ; il n'est encore qu'un individu virtuel. Il fonctionne dans le règne du vivant où il n'existe pas de liberté individuelle, l'instinct étant une force compulsive. L'intelligence, qui est la capacité à envisager des possibilités différentes d'action, n'est pas encore développée, ou est encore rudimentaire et assujettie à l'instinct de survie — instinct qui tend à s'appuyer sur l'agressivité. Il semble donc impropre de parler de choix moral au niveau biologique et générique.

Ce n'est que lorsque l'homme est suffisamment individualisé pour opposer son désir de puissance et de possession aux modes traditionnels de pensée et de com-

portement de la collectivité dont il est issu que la possibilité de choix commence à s'ouvrir à lui. Son choix moral s'appuie sur la coexistence de deux motifs opposés d'action et sur le conflit entre ces motifs. La morale, au sens courant, est donc issue d'une situation conflictuelle : individu contre collectivité.

En un sens ces deux principes, l'individuel et le collectif, coexistent toujours. La situation peut à nouveau se symboliser par le jeu cyclique du Yang et du Yin. J'ai noté que le principe d'individualité est latent dans le règne du vivant, et que la pensée existe à l'état primitif chez tous les êtres. Mais tant que la relation entre ces deux principes n'a pas atteint un point de quasi-équilibre, le principe d'individualité ne peut s'affirmer et déboucher sur la responsabilité morale parce que l'être humain n'est pas suffisamment individualisé pour exercer effectivement son libre arbitre.

En d'autres termes, il n'est pas d'état absolu de responsabilité morale, pas davantage qu'il n'est d'état absolu d'unité ou de multiplicité, ou de valeur absolue de l'individualisme ou du collectivisme. Il s'agit une fois de plus de proportionnalité, et le « plus ou moins » dépend de la phase de développement cyclique à laquelle sont parvenus tant l'individu que la société qui est la sienne. Au cours de certaines périodes du jeu cyclique entre les deux pôles d'existence (Yang et Yin) l'un l'emporte explicitement sur l'autre, et exerce sa domination sans ambiguïté possible. Il est aussi des périodes de crise au cours desquelles se produit un changement fondamental. Lorsque l'état tribal primitif, après une longue période de stabilité, fut mis au défi par un individualisme naissant qui cherchait à s'affirmer, le développement de la conscience humaine et du comportement social entra dans une période de crise évolutive, dont nous ne sommes pas encore sortis. La phase la plus aiguë de cette crise est probablement représentée par la tradition judéo-chrétienne qui met l'accent sur le sentiment de péché et de faute, et donc sur le besoin de rédemption, divine ou humaine.

Ce qu'est pour la société occidentale actuelle le problème moral est comparable à ce qu'était pour le membre de la tribu archaïque la question de savoir s'il était *ouvert* à la volonté du Grand Esprit, ou du dieu de la tribu. Le problème du primitif relève donc davantage de la conscience que de l'action ; il ne s'agit pas de savoir si l'on est « bon », mais si l'on est « conscient » ; c'est-à-dire capable de concentrer sur sa conscience d'organisme vivant l'influence du « dieu de l'ensemble ».

L'aptitude à concentrer dans un champ d'existence humain et unique la force de l'Ensemble, et à se laisser inspirer par une vision ou par de « grands rêves » qui apportent une réponse nécessaire à *l'ensemble de la collectivité* — c'est là la manifestation la plus élémentaire de l'individualité. Au stade de la tribu, cette focalisation, c'est-à-dire cette inspiration passe par un phénomène spontané et médiumnique. L'homme est « saisi » par le dieu — le dieu du vivant qui règne en autocrate. Ce n'est que lorsque cet état d'ouverture à l'ensemble, au lieu d'avoir pour but l'ensemble tribal, se concentre sur la relation d'un à un entre le champ d'existence et le champ d'Ame, que l'individualité, l'ipséité apparaît réellement. Il apporte avec lui la responsabilité individuelle, c'est-à-dire tout simplement l'aptitude à répondre aux émanations et aux intimations du champ d'Ame — la Voix de la conscience.

Alors, mais alors seulement, l'homme qui a commencé à ressentir profondément son « je suis » — sentiment dont la naissance est symbolisée dans la tradition occidentale par l'épisode de Moïse — acquiert le pouvoir moral de choisir, c'est-à-dire de prendre des décisions *relativement* libres. Mais l'histoire de Moïse est caractéristique à cet égard : tandis qu'il converse avec le dieu « Je suis celui qui suis », le peuple qu'il a soustrait à la captivité dans l'Egypte de la chair revient au vieux culte païen ; Moïse, irascible et violent, brise les Tables de la Loi gravées par « je suis » dans la pierre du Sinaï. En d'autres termes, la première

tentative de morale individuelle fondée sur la conscience tourne à l'échec. L'expérience divine se réduit à une expérience humaine (les Tables de la Loi seront gravées par la main de l'homme) ; la force du soi individuel qui était dans le « cœur » descend au niveau du plexus solaire, où la collectivité sociale et la Grande Tradition s'expriment au travers les Images collectives et les symboles sur lesquels se fonde la société.

Le soi se voit donc supplanté par l'ego ; et c'est l'ego qui choisit. C'est l'ego qui cherche à s'affirmer, à protester contre les règles sociales et les idéaux religieux qui lui semblent restreindre sa liberté, c'est-à-dire qui s'opposent à son désir et contredisent ses angoisses. C'est l'ego qui perpètre des crimes, ou commet des péchés. C'est l'ego qui pervertit l'idéal d'une société libre et démocratique, qui d'ailleurs ne saurait ni fonctionner, ni avoir de sens dans une société d'egos, faite par des egos et pour la grande gloire d'egos prédateurs et concurrents.

Entre-temps, l'histoire illustre de bien des façons la manière dont le pouvoir de la collectivité s'est efforcé d'endiguer, de minimiser et aussi de guider avec l'aide d'exemplars religieux et moraux, la menace croissante que les egos individuels font peser sur la société. Mais d'une part la société impose un système de loi et de sanctions sévères pour tenter de contraindre les individus égocentriques à « choisir » des modes traditionnels de comportements, de pensée et de sentiments (sentiment filial, sentiment national, etc.) ; d'autre part la religion établie, qui est l'autre face de la médaille frappée à l'emblème des valeurs collectives, cherche de son côté à inciter l'individu à être « bon » en évoquant l'imagerie des sanctions dans l'au-delà et en s'adressant au sentiment profond des fidèles — menace d'excommunication et dramaturgie de la vie du Grand Exemplar qu'était Jésus, suscitant ainsi l'émotion de masse.

Aujourd'hui pourtant, les moyens sociaux et religieux conçus pour inciter et si possible contraindre subtilement les individus à effectuer le bon choix per-

dent de leur efficacité. L'individualisme sauvage des pionniers cède la place à une combinaison curieuse de (i) volonté intense de prendre des décisions authentiques qui s'opposent au pouvoir en place sous toutes ses formes, sociales, éducatives et religieuses ; et (ii) de soumission à des schémas de confort imposés de l'extérieur par la « persuasion cachée », mais aussi de l'intérieur par les facteurs plus subtils que sont la sécurité psychologique, les réactions névrotiques et la peur de perdre une prétendue « qualité de vie ».

Une société industrielle extraordinairement complexe et la vie dans des villes monstrueuses rendent les choix de plus en plus difficiles, et le concept même de la décision morale encore plus ambigu, sinon absurde. C'est la raison pour laquelle d'une part la société multiplie un attirail fabuleux d'équipes de recherche et de spécialistes censément objectifs qui à l'aide d'ordinateurs font ce que leur formation les a entraînés à faire et s'efforcent de calculer des projections pour l'avenir ; tandis que d'autre part des masses d'individus déracinés, égarés, se ruent chez les clairvoyants, les astrologues et les médiums, c'est-à-dire cherchent conseil auprès de quiconque pourrait les aider à faire leurs choix en s'appuyant sur des connaissances hypothétiquement transcendantes.

Quelle autre issue pour l'individu ? Une seulement : atteindre, au-delà des motifs égocentriques, affectifs ou strictement intellectuels qui gouvernent ses décisions morales, à un état d'attention détaché de l'ego, de quiétude intérieure et de foi où il devient possible *d'entrer en résonance* avec les images et les intuitions qui proviennent du champ d'Idéité dont l'individu occupe le pôle négatif et réceptif, et dont l'Ame est le pôle positif et actif. Seule cette interaction donne une base véritablement individuelle aux décisions morales. C'est ce que la philosophie hindoue appelle l'accomplissement du *dharma*, la vérité d'être de chacun. C'est de manière évidente cette possibilité que les existentialistes européens cherchent à évoquer lorsqu'ils parlent de l'action

« authentique » ; c'est ce que Jacob Moreno, fondateur du Psychodrame et des thérapies de groupe évoquait lorsqu'il prêchait, avec une ferveur quasi-religieuse, la « spontanéité » et la « créativité », en insistant sur le fait qu'il mettait dans ses mots un sens plus profond que tous nos contemporains si prompts à s'exprimer ne le font.

Mais toutes ces belles expressions — épanouissement du dharma, authenticité, spontanéité, créativité, réalisation de soi (Abraham Marslow), etc. — ne sont que sépulcres blanchis et masques de l'égoïsme, quand ils ne débouchent pas sur la licence et le chaos, lorsque l'acteur reste l'ego, et ne devient pas l'individu véritable en qui la puissance du soi individualisé (au sens où j'ai défini le terme) a accédé à la conscience et a atteint le centre du cœur. De même, la notion de démocratie n'est plus qu'une amère mascarade lorsque le citoyen, qui est en théorie libre, indépendant et égal à son prochain n'est qu'un égoïste incapable de résister aux pressions d'intérêts privés, donc incapable de prendre des décisions conformes à la vérité fondamentale d'une âme qui cherche à trouver en lui, individu, un agent auquel s'incorporer.

Quelle est donc l'étape suivante — la synthèse qui fournirait des réponses valables et efficaces à la détresse d'une société qui ne conserve de son état archaïque originel qu'une notion abâtardie et pragmatique de la primauté du collectif sur l'individuel, ce dernier étant en proie aux appétits d'un ego de plus en plus fragile, sadique et aliéné, qui se substitue pourtant au soi individuel authentique ?

Il faut de toute évidence effectuer deux mouvements simultanés qui représentent en fait deux aspects du même processus évolutif : un mouvement individuel, et un mouvement social. D'une part, surmonter l'ego et repolariser en les transmutant les énergies du champ vital qui agissent en l'homme ; d'autre part, formuler de nouveaux idéaux, de nouvelles images archétypiques de la société. La société n'étant que le résultat instan-

tané du processus d'organisation des relations entre personnes et entre groupes, ce mouvement suppose d'accepter et de mettre en œuvre, s'il le faut en s'opposant de front aux pressions d'une époque de transition cathartique, un type nouveau de relation, et tout particulièrement une *qualité nouvelle de communion*.

Il ne s'agit pas à proprement parler de quelque chose d'absolument nouveau car nous l'avons vu, cette qualité de communion est prêchée par les grandes religions des derniers millénaires et s'est déjà exprimée chez maints individus, hommes et femmes, qui se sont efforcés d'accorder leur conscience, leurs sentiments et leurs actes aux grands exemples du Bouddha, du Christ, de saint François et de bien d'autres. Mais « quelques gouttes de pluie ne font pas la mousson ». La beauté de l'amour-*agape* qu'ont manifestée quelques véritables saints du christianisme et leurs humbles disciples, et la compassion sublime qu'exprime l'idéal des Bodhisattva du bouddhisme septentrional ne sont que les signes annonciateurs d'une ère nouvelle fort attendue, mais encore à venir. Il est besoin de quelque chose de plus : une vision de la vie sociale où le concept totalement renouvelé de société appellerait et rendrait possible à la fois la diffusion planétaire d'un type nouveau de relations entre les personnes — relations fondées sur l'amour sans désir de possession et sur la liberté d'agir en toute authenticité, relations dans lesquelles l'âme des individus pourrait rayonner et accomplir sa fonction planétaire, son *dharma* individuel.

Une morale d'ouverture holarchique

Il est impossible de formuler ici en détail le contenu d'une future « morale par-delà la morale ». Je me contenterai de présenter quelques points qui me semblent essentiels — et que j'espère pouvoir développer dans un autre volume. Il faut en effet craindre qu'une présentation trop sommaire n'introduise des facteurs hors

de propos ou pervers, et le danger est plus grave lorsque l'on se trouve dans une période de transition entre une sensibilité connue et le mode de comportement qui l'accompagne et une situation nouvelle : les efforts acharnés et sans grand discernement de la jeunesse d'aujourd'hui à répudier les normes de la culture occidentale ne sont pas inoffensifs. La première manifestation de *tout* grand idéal commence toujours par l'apparition d'une ombre. Mais cette ombre est le plus souvent projetée par les personnes qui se dressent entre nous et la lumière de l'aube nouvelle et continuent d'occuper le terrain sans se mouvoir, et sans voir.

Pour que la synthèse succède à l'antithèse, il faut que la nature de la thèse s'intègre en quelque manière au produit de l'antithèse. C'est là, j'en suis persuadé, un principe d'ordre général qu'il ne faut jamais perdre de vue. Ainsi, parce que l'idéal de l'homme de l'ère tribale (caractérisée par l'unanimité inconsciente) consistait dans son essence en une ouverture à la voix du dieu qu'il représentait l'aspect unitaire de la tribu et son enracinement dans la réalité du vivant (afin qu'il puisse devenir chaque fois que possible le canal ou l'agent de la volonté du dieu), de même l'homme parvenu à l'Age de plénitude à venir doit offrir une ouverture consciente à une Présence qui est à la fois *au-delà* de sa personne totale, et se manifeste *au travers* d'elle — la Présence d'un ensemble plus grand.

La notion d'ensemble plus grand se prête à plusieurs niveaux d'interprétation ; mais le facteur commun reste la promptitude de l'ensemble moindre, l'homme dans le cas particulier qui nous intéresse, à établir une relation totale et pleinement consciente avec l'ensemble plus vaste dont il est un élément opérant. En l'état actuel de l'existence et de la conscience, normalement l'individu est volontairement relié à des ensembles supérieurs tant biologiques que sociaux ; c'est-à-dire qu'en tant qu'organisme biopsychique, il reconnaît bon gré mal gré faire partie d'une famille donnée et d'une race particulière. Il constate également qu'il est une

unité à l'intérieur d'une collectivité sociale et d'une nation, dont il partage avec beaucoup d'autres les avantages et les inconvénients ; il partage aussi les bienfaits et les frustrations de la culture qui lui est propre. A l'intérieur de l'ensemble social, il se trouve être un élément sociable, un citoyen disposant de nombreux droits et d'un certain nombre de devoirs (impôts, obligations militaires, etc.). Mais dans le type de société où vivent les hommes d'aujourd'hui, il est avant tout un citoyen qui figure dans les calculs statistiques sous forme d'unité pure et simple, c'est-à-dire en tant qu'enfant à éduquer, recrue potentielle, électeur, entité sociale suffisamment âgée pour avoir droit à la retraite, etc. Les droits dont il dispose sont anonymes, abstraits, de nature strictement sociale — et il en est de même de ses devoirs.

Dans les régimes totalitaires d'aujourd'hui, la situation n'est guère différente de celle des sociétés démocratiques, si ce n'est qu'en démocratie on reconnaît théoriquement la valeur et la dignité (quoi qu'on entende par là) de l'individu, l'Etat étant réputé n'exister que pour se mettre au service de l'individu ; tandis que dans les régimes totalitaires, l'individu est censé être au service de la nation tout entière et se trouve donc strictement assujéti à des normes de comportement, de pensée et de sentiments fixées en fonction de ce qui est en principe le bien de l'ensemble.

La proportion de liberté individuelle et de contrainte sociale est différente dans ces deux types de société, mais leur fonctionnement ne s'écarte pas du niveau social. A ce niveau, l'homme d'aujourd'hui ressent, agit et pense fondamentalement en tant qu'ego plus ou moins conscient et rationnel, plus ou moins indépendant, plus ou moins éduqué, mais reste de toute façon un ego quel que soit le succès qu'il remporte. L'ego se développe sous l'effet de pressions sociales et culturelles, au travers des structures d'une langue donnée, par l'intermédiaire d'une fonction sociale quelconque ; l'ego est donc l'unité sociale fondamentale.

C'est contre ce statut que se révoltent tant de jeunes de la nouvelle génération. Ils refusent d'être des « unités sociales » et s'efforcent de diverses manières, parfois de façon fort malsaine, de se débarrasser de cette condition d'égo qui détermine leur appartenance sociale. Ils se sentent entre autres choses attirés par un itinéraire qui semble permettre un retour vers les racines de la vie, c'est-à-dire l'expérience du corps en tant que tel, de la vie naturelle, de l'activité sexuelle libérée des contraintes sociales, culturelles et religieuses traditionnelles. Ces contraintes leur paraissent d'autant plus intolérables que leurs aînés ne les reconnaissent officiellement et hypocritement que pour mieux les enfreindre dès que l'occasion s'en présente, sans pour autant risquer leur appartenance sociale.

En d'autres termes, les protestations de la jeunesse contre une société dont le fonctionnement est réglé sur les valeurs de la phase d'antithèse de l'évolution humaine ont tendance à prendre la forme d'un retour à la thèse. C'est la raison pour laquelle ils désignent souvent leurs groupes comme des « tribus ». Mais l'esprit de ces groupes est fondamentalement distinct de celui des tribus archaïques authentiques parce que les garçons et les filles qui les forment recherchent avant tout l'action individuelle et l'originalité — « faire son truc à soi », disent-ils. Sauf exceptions, les jeunes d'aujourd'hui ne saisissent pas encore ce que pourrait être une vie totalement, consciemment et délibérément consacrée à un ensemble plus vaste qui ne serait pas social au sens restrictif contemporain, mais véritablement planétaire par son ouverture à la totalité de ce que représente l'Homme. Personne n'a encore su offrir à la jeunesse une vision crédible d'une vie future ainsi conçue, et de tout ce que cela suppose.

Ce type de vie s'est déjà manifesté dans le passé, mais seulement dans les limites étroites des sociétés religieuses, avec par exemple les communautés monastiques — celles des thérapeutes d'Égypte, des esséniens peut-être, puis des druses du Liban au XII^e siècle, des

premières fraternités sénoussi au XIX^e siècle en Afrique du Nord, ainsi probablement que d'autres fraternités d'Asie et d'Europe, parmi lesquelles les cathares et les albigeois ont rayonné la plus forte influence avant d'être féroce­ment exterminés par la coalition du roi et du pape. Ces Fraternités et les quelques communautés du siècle dernier aux Etats-Unis n'ont pu résister aux pressions d'un milieu trop agressif. Après être apparues prématurément, il leur fallut souvent disparaître ou se transformer en sociétés secrètes, c'est-à-dire se marginaliser — passer *underground*, comme on dit aujourd'hui.

Qu'attendre de l'avenir ? Peut-être une crise sociale radicale, voire des bouleversements telluriques seront-ils nécessaires pour qu'un type nouveau de communauté puisse apparaître dans une société plus ouverte. Mais les groupes qui se constitueront devront faire preuve d'une foi vivace et contagieuse en des relations nouvelles entre les personnes. Cela signifie que les individus devront acquérir un type de conscience capable de faire l'expérience vivace de l'ensemble supra-personnel au sein duquel les individus agissent, non pas seulement en tant qu'organismes spontanés et selon une pensée illuminée par l'intuition mystique de l'unité, mais en tant que parties différenciées de l'ensemble communautaire. En outre, cet ensemble communautaire devra, pour survivre, comprendre, affirmer et démontrer sa participation effective à l'ensemble plus vaste encore de l'humanité.

Trois facteurs interviennent ici : le fait que les hommes qui se joignent à la nouvelle communauté agissent en individus conscients plus ou moins nettement affranchis de leur appartenance familiale et sociale ; la participation réelle et quasi organique de l'individu aux activités de l'ensemble ; enfin, vivifiante, inspiratrice, efficace, la conscience toujours présente de la nature et du sens de l'ensemble communautaire, mais aussi de la Présence de la Totalité dans l'ensemble local, qui

doit être une donnée immédiate, presque visible, presque tangible.

Les mystiques d'autrefois appelaient cela vivre « dans la présence de Dieu » ; au cours de la phase individualiste du développement de la personne, cette Présence se personnalise inévitablement et on la nomme Christ, Krishna, Maître, car l'homme, petit individu inquiet, recherche la force, la sécurité et le réconfort dans une relation de personne à Personne avec l'Etre divin. On peut toutefois envisager une existence communautaire qui conduirait l'homme sécurisé par ses relations interpersonnelles à l'intérieur d'un groupe à éprouver des besoins psychologiques différents et à entreprendre une démarche nouvelle. En tant qu'individu, il rechercherait à s'accorder aussi complètement que possible à la vibration, à la nature et à la fonction du champ d'Ame auquel il serait désormais consciemment et délibérément relié, mais pas encore complètement uni. Mais en tant que membre de la communauté, il partagerait avec ses compagnons la présence effective du Principe d'unité, l'UN, peut-être sans éprouver le besoin de le personnaliser et donc de le contenir dans des limites. Cette Présence dans la communauté devrait être une donnée d'expérience à peu près constante, ou du moins être ressentie profondément, indubitablement et inaliénablement par chacun des individus participants — les communiantes en cette évidence.

L'individu moderne est incapable d'adopter authentiquement cette attitude s'il n'est pas passé par une mutation de la conscience qui lui donne le vouloir, la capacité et la disponibilité de se relier de manière nouvelle à d'autres individus disposés de même. Cette relation nouvelle suppose un renouvellement du concept éthique — une morale nouvelle. Celle-ci devra porter sur : 1) la nature et le degré d'efficacité de la mutation de conscience que nous venons d'évoquer ; 2) la qualité des relations interpersonnelles intérieures du groupe et de la relation du groupe à d'autres groupes ;

et 3) l'aptitude des « communiant » à agir et travailler de manière quasi-rituelle au service consacré de l'ensemble — celui de la communauté et celui de l'humanité tout entière.

La mutation de conscience que j'envisage est un passage d'une conscience fermée à une conscience ouverte ; et par conséquent de l'exclusivisme personnel et culturel empreint de satisfaction de soi (combien d'indulgence peut-il y avoir dans le sentiment de sa propre droiture !) à l'intuition profonde et irréductible de l'inclusivité de l'homme, et à la compassion qui l'accompagne.

Ce sentiment d'inclusivité peut être inné, spontané, indépendamment de tout concept mental ou d'une vision métaphysique ; mais nous avons affaire en cette période historique, à des hommes et à des femmes nés dans une culture d'orientation intellectuelle et conditionnés par l'exclusivisme dogmatique de la religion et de la science, aussi je crois que les images mentales, tant subconscientes que conscientes des individus qui recherchent un type nouveau de relation communautaire doivent aussi se transformer. C'est la raison pour laquelle j'ai proposé une image cyclocosmique de l'existence qui, si on la comprend justement, met fin à l'absolutisme des valeurs et des jugements moraux. Si chacune des phases d'un cycle évolutif donne naissance à de nouvelles valeurs et à de nouvelles vérités, il n'est aucune croyance, aucune opinion qui puisse prétendre à l'absolue vérité ; nul ne peut donc se voir moralement ou rationnellement *condamné* pour ses croyances à condition qu'elles soient authentiquement siennes. La seule chose qui soit condamnable est la situation dans laquelle dogmatisme et fanatisme — donc exclusivisme, satisfaction hypocrite de soi et possessivité sous toutes ses formes — peuvent apparaître et prendre une allure légitime.

Dès que l'on comprend que l'existence est un jeu polyphonique où différents modes d'activité s'entremêlent à des hauteurs différentes pour contribuer, cha-

cun et tous ensemble à l'harmonie du tout, le « mal » n'est rien de plus que « ne pas être à sa place », « accaparer l'attention » ou « cabotiner » pour forcer l'attention du groupe en se mettant en vedette, en faisant le pitre ou en se livrant à des débordements intellectuels uniquement destinés à épater la galerie. *A sa place dans la destinée, au juste moment, et en relation harmonique avec toutes les autres composantes, chacun des facteurs de l'existence est juste.*

Cela comprend également ce qu'on appelle le « mal » lorsqu'on se place dans une perspective cosmique et impersonnelle. Il ne peut en être autrement dès l'instant où l'on comprend que toute libération de virtualité dans l'existence réelle entraîne des réponses positives et négatives — c'est-à-dire que chaque cycle d'existence produit du succès et de l'échec. Le mal n'est rien d'autre que la voie de l'échec, la réponse négative à la libération d'une virtualité nouvelle. Chacun des Avatars, des manifestations divines dont la vie, l'amour et la luminosité ouvrent une ère nouvelle au développement de l'homme, détermine inévitablement du « mal » — l'Ombre qui accompagne la Lumière.

La conscience véritablement ouverte doit accepter l'existence de l'Ombre — le Frère noir —, apprendre à s'accommoder de cette loi. Celui dont l'esprit est illuminé ne condamne pas à grand émoi les noirceurs de l'existence ; il se montre prudent à leur égard, pour ne pas se prêter à leur influence physique, psychique et mentale. Etant fermement engagé dans la voie de la Lumière, il peut accepter sans horreur, sans se laisser paralyser par la peur, le fait que chacun de ses pas sur la voie lumineuse a pour écho obligé un pas, quelque part dans l'univers, sur la voie des Ténèbres, et qu'il devra peut-être un jour rencontrer son contraire en face. L'Harmonie suprême de l'Ensemble existentiel demeure toujours dynamiquement parfaite et, parce qu'elle comprend toutes les formes d'existence, elle est aussi « au-delà » de l'existence et des formes.

Tout organisme vivant doit se nourrir pour survivre ;

cela met en jeu, sans autre issue possible, l'assimilation et l'élimination des déchets non assimilables. L'humanité est une sorte d'organisme, qui doit éliminer ses toxines. Si la fonction d'élimination est perturbée, le système tout entier s'asphyxie. Toute relation de groupe produit des éléments toxiques qu'il faut éliminer. Mais ces toxines ont leur source au niveau de la pensée et de l'ego. Elles utilisent les hommes comme moyen d'expression, comme vecteur. Il faut se garder d'identifier le mal à l'homme ; le mal est *ce qui force son chemin au travers de la personne et s'exprime par elle*.

Lorsqu'une potentialité nouvelle se trouve libérée dans le champ existentiel, son aspect négatif cherche à s'exprimer dans un individu au niveau de la pensée. L'ombre, l'image sombre de la potentialité nouvelle apparaît. La peur, un sentiment d'insécurité, un mouvement de répulsion qui renforce l'adhésion fébrile à des concepts et des sentiments anciens se manifestent dans la pensée et la psyché de l'individu. Ce tourbillon obscur est la contrepartie négative du mouvement constructif, évolutif de la potentialité nouvelle. Ce tourbillon *s'oppose* à la réalisation du potentiel nouveau ; il va à contre-courant du flux créateur de l'existence — contre la « volonté de Dieu » dit-on dans le langage religieux. La peur pesante fait barrage. De même qu'une grosse pierre jetée dans un courant rapide crée un tourbillon qui dévie l'écoulement de l'eau, la peur génère des forces anti-évolutives. Ces forces ne sont pas externes ; elles sont inhérentes à la puissance même du courant, inversées si l'on veut ou perdues dans un mouvement concentrique — égocentrique. C'est ce qui permet aux occultistes d'affirmer que « le Diable est l'inversion de Dieu ».

Etre ouvert, sans aucune crainte, telle est l'exigence première de la morale future de l'ère de plénitude. Etre ouvert signifie, nous l'avons vu, tendre en tant qu'individu à la pleine relation avec le champ d'Ame, qui permet à la personne de devenir la projection, l'in-

carnation de l'image d'Ame ; cela signifie aussi s'ouvrir au fait de participer d'un ensemble, et donc d'accomplir une fonction au sein de cet ensemble en relation avec d'autres individus qui s'acquittent eux aussi de leur propre fonction. Toutes ces fonctions sont, ou devraient être nécessaires à la santé de l'ensemble. Il faut donc s'en acquitter au profit de l'ensemble et non pas en tant qu'expression anarchique de soi — c'est-à-dire en s'abandonnant à l'expression de l'ego. L'exercice des fonctions de chacun doit devenir holarchique, c'est-à-dire s'ordonner en fonction des besoins de l'ensemble. Mais les besoins de l'ensemble ne vont pas à l'encontre de l'expression individuelle de soi si il s'agit réellement de *l'expression du soi et non pas de celle de l'ego*, et si l'individu agit à sa place, s'acquitte de la fonction qui est véritablement sienne, donc s'accorde à l'image que projette pour lui l'Ame. En effectuant la tâche de sa destinée (son dharma) l'individu sert la finalité de l'ensemble.

Il s'ensuit évidemment que les relations interpersonnelles à l'intérieur du groupe auquel participe l'individu doivent s'organiser en fonction de l'adéquation organique de la personne à sa fonction. La communauté de l'Ere Nouvelle devra être un organisme. Elle devra être fonctionnellement intégrée dans une attitude de service envers l'humanité. Mais elle ne pourra fonctionner ainsi qu'à condition que chacun des participants ait en permanence une conscience intérieure vivace de la présence du principe d'intégration qu'est l'UN. C'est dans ce but que le sentiment de la nature rituelle des activités du groupe est extrêmement précieux, car c'est dans cette activité rituelle que le facteur individuel et le facteur collectif s'intègrent harmonieusement à condition que l'on sache rénover comme il convient la notion de rituel et le rituel lui-même.

La différence entre l'activité rituelle tournée vers l'avenir et les rituels tribaux d'antan réside dans la nature et dans la qualité de la conscience des participants. Nous avons aujourd'hui affaire à des personnes

individualisées, alors que les rituels d'autrefois mettaient en scène des organismes humains relativement inconscients, dominés par les pulsions du vivant au stade préindividuel de l'évolution. La différence est donc fondamentale. Elle n'est peut-être pas très visible dans les gestes extérieurs, mais elle est essentielle au niveau de la pensée consciente. La vie agit au travers de pulsions biopsychiques instinctives ; mais l'homme ayant aujourd'hui atteint au niveau de l'Idéité, sa conscience se dessine et s'exprime au travers d'une pensée individualisée et indépendamment structurée. L'être-soi peut aujourd'hui se centrer dans le cœur, alors qu'autrefois il avait son centre dans la région pelvienne ou au plexus solaire.

C'est grâce à tous ces changements évolutifs en l'homme qu'une image spirituelle nouvelle de la communauté idéale devient accessible à la vision et peut être comprise. Inscrire cet idéal dans le réel présente évidemment des difficultés, car il faut pour cela une métamorphose de l'individu et l'édification de groupes. Mais il faut résoudre le problème. On ne trouvera la solution que si l'amour qui illumine les relations entre les participants à la communauté, non content d'être non possessif, non exclusif, se fait amour conscient et clair. Cet amour doit imprégner la communauté tout entière et rayonner *au travers* des individus plus encore qu'à *partir* des individus. Il doit être la vibration même de l'UN agissant dans la compassion totalisante — au niveau divin où opère le Principe d'intégrité qui est aussi le fondement de toute existence.

Ce n'est pas l'idéal religieux habituel que j'évoque, tel qu'il s'exprime dans les religions établies et dans les *impératifs moraux* qu'elles énoncent plus ou moins dogmatiquement. Cet Amour compatissant n'est pas une loi qui viendrait remplacer en s'en inspirant les commandements d'autrefois. C'est le principe même de l'existence qui régit l'activité, la totalité et la conscience auxquelles l'homme doit désormais, lentement

mais sûrement, se hisser. Il n'y parviendra que s'il a imaginé clairement la qualité de relation et de communauté de vie à laquelle il doit atteindre en s'affranchissant des conditions de la race, des croyances, des nations, des sectes ou des classes. Car s'il ne s'est imaginé de toute sa force créatrice une phase authentiquement nouvelle de son évolution, jamais il ne pourra y atteindre. Il faut désormais agir consciemment, comme des individus. Parvenir à la synthèse évolutive et à l'unité en suivant la voie que l'on a choisie, ou plutôt la voie que *l'individu que l'on est devenu* représente.

Chaque fois que je dis *l'homme*, c'est de l'ensemble et de la totalité de l'humanité intégrée qui a découvert sa place et sa fonction dans le champ d'activités de la terre que je parle. Pour que l'homme soit *homme*, il faut qu'il participe du savoir vivant que l'archétype planétaire complexe (l'image de l'humanité projetée par l'Ame) fait partie intégrante de la virtualité divine de la Terre. C'est cette « Forme de l'homme » qui est « à la ressemblance de Dieu » — c'est-à-dire qui est conforme au Verbe Un et Créateur, le Logos. Il faut voir là l'image d'Ame de la Terre qui aspire à faire irruption dans le réel, *par l'intermédiaire de l'humanité*. Le résultat final est préfiguré dans le Verbe, l'omega du processus éonique de planétarisation de la conscience, et latent dans l'imagination créatrice. Une nouvelle phase de l'évolution va commencer.

Vers une société plénière

Les communautés à l'intérieur desquelles les relations nouvelles et une nouvelle manière d'aborder les problèmes inhérents aux activités de groupe, de nature organique et donc rituelle, se fondent sur le *principe d'intégrité opérante*, sont de petites semences qui en temps utile deviendront le fondement d'une société nouvelle, de type universel. Il n'est pas nécessaire que cette société planétaire future soit un Etat mondial

rigidement centralisé et dominé par une classe de dirigeants et de technocrates se perpétuant elle-même. Il devrait s'agir au départ d'une société plurielle, car il est en somme évident que seule une minorité d'hommes sera capable de constituer le type de communauté que j'ai décrit dans les pages précédentes. Mais il faut aussi que cette société, au niveau du fonctionnement et de la conscience de masse, n'ait pas perdu son sentiment d'enracinement dans des régions précises du globe, aux vibrations desquelles des types spécifiques d'hommes sont étroitement accordés.

Comme j'ai pu l'écrire il y a bien des années *, il existe une relation étroite entre la forme des continents et des sous-continents et les types de cultures et de formes sociétales qui s'y développent. Il y aurait beaucoup à apprendre en approfondissant les disciplines que j'ai appelées la géomorphie et la géotechnie. L'homme plonge ses racines génériques et collectives dans la Terre ; mais il ne faut pas oublier que les racines ne sont pas seules à assurer la vie de la plante. Il y a aussi les feuilles, les fleurs — et les graines qui accomplissent leur destinée en se séparant de la plante mère et en se laissant emporter au loin par le vent.

La société plénière et planétaire de l'avenir — combien lointain, nul ne le sait — devra être organique, symboliquement au moins, et opérer à plusieurs niveaux. Elle devra être holarchique par l'organisation générale des *activités*, et en même temps individualistement holiste par le fait qu'elle devra reconnaître fondamentalement que la personne est un ensemble individualisé de conscience et le champ potentiel où peuvent s'intégrer l'image d'Ame et le champ d'existence humain. En tant qu'ensemble individualisé, la personne est ce que j'ai appelé un champ d'Idéité — *un lieu sacré* dans lequel le Mariage Divin peut se pro-

* Voir *Modern Man's Conflits: The Creative Challenge of a Global Society*, New York, 1948 ; et *l'Histoire au rythme du cosmos*, Editions universitaires Paris, 1984.

duire, et se produit effectivement lorsque la personne a suivi la voie de la Lumière et de l'Amour. Ce « lieu sacré » est symbolisé par la fleur, rose ou lotus, car c'est dans la fleur que se forme la graine nouvelle.

D'autre part, en tant que faiseur, acteur, *exécutant des activités* liées au grand Ensemble que constitue la société plénière de l'Homme sur une Terre qui se spiritualise peu à peu du fait de l'activité et de la pensée humaines, l'individu est idéalement l'officiant du Grand Rituel planétaire. En tant qu'acteur, il agit ; en tant que conscience individuelle qui recherche un accord toujours plus complet avec le champ de l'Ame, il est sujet, *théâtre de l'action*. La manière dont il se prête à cette action détermine la qualité de ses actes. Elle lui imprime un caractère particulier, non pas statique mais toujours en évolution, et une capacité d'action définissable. Cette capacité le conduit à donner « l'œuvre de sa destinée » — ce que C.G. Jung appelle « sa vocation ».

La raison pour laquelle les jeunes gens ont la plupart du temps autant de difficulté à découvrir ce qui pourrait ressembler à leur véritable vocation est qu'ils vivent dans une société chaotique, totalement inorganique, dont leur désir le plus profond est de se séparer parce qu'ils se sentent profondément étrangers à tout ce qu'elle représente. Dans le monde occidental, et notamment aux Etats-Unis, nous nous sentons très fiers de vivre dans une démocratie où chacun est en théorie libre et responsable. Nous jouissons effectivement de la liberté (relative) de presse, d'association (dans certaines limites), d'expression, de culte et de réunion, etc. ; nous jouissons des « quatre libertés » énoncées par le président Roosevelt, qui sont en fait l'affranchissement des contraintes de la peur, du besoin, etc. ; mais *tous* les Américains sont-ils aujourd'hui affranchis ? Il ne semble d'ailleurs pas que l'on sache exactement quel usage faire de ces libertés. A quoi faut-il travailler ? A quelle fin avoir une activité sociale ? La variété de démocratie qui est la nôtre, telle qu'elle a été

conçue avec tout le sérieux du XVIII^e siècle qui croyait naïvement être parvenu à l'ère des lumières, est une démocratie théorique où l'unité, le citoyen, est abstraitement l'égal de son prochain, libre en principe seulement et fraternel dans des conditions sociales bien précises. Les hommes ne sont que des abstractions, même ou surtout lorsqu'on parle pompeusement de la valeur et de la dignité de la personne humaine.

Cet égalitarisme, qui se combine à un pouvoir majoritaire ambigu et à un parlementarisme dominé par les groupes d'intérêt et l'argent — sans parler des préjugés raciaux qui sont l'ombre karmique de l'esclavage aux Etats-Unis, et se manifestent dans d'autres pays par le colonialisme — sont dépourvus des qualités fondamentales qui devront être celles de la société plénière telle que je la conçois. Je dois ici m'empresser d'ajouter que toutes les formes actuelles de totalitarisme semblent encore plus déficientes et pernicieusement nuisibles. La démocratie de café du commerce fait de l'individu un concurrent, et exacerbe l'agressivité de l'ego en le poussant à dominer autrui et à en abuser pour accumuler richesse, pouvoir et possessions. La société se donne pour but de produire toujours plus de biens, quitte à contraindre par tous les moyens les gens à consommer bien au-delà de leurs besoins ou de leurs désirs, les rendant ainsi esclaves de leurs appétits et de leurs goûts pour le confort physique — pour le plus grand bénéfice des psychanalystes et des psychiatres.

L'image qu'offre notre société semblera un cauchemar tragique à l'homme du futur vivant dans une société plénière, composée d'un immense réseau de communautés régionales jouissant chacune d'une grande marge d'indépendance et pourtant intégrées toutes ensemble dans un tissu organique d'unanimité opérante, à l'intérieur de l'ensemble planétaire de l'humanité. En un sens, ce type d'organisation pourrait avoir quelques points de ressemblance avec la notion américaine *des débuts* qui était une fédération de petits

Etats. Le drame fut que l'idéal qu'incarnait le système américain initial s'est presque complètement perverti au XIX^e siècle et plus récemment encore avec la croissance monstrueuse de la fédération, qui rendait impossible la fidélité au système originel. Ce système n'était d'ailleurs opérationnel que dans l'abstrait, et fut condamné à se pervertir en se matérialisant, avec l'esclavage et ses séquelles d'une part, et d'autre part avec l'agressivité prédatrice de l'homme blanc vis-à-vis des populations indigènes et de la Terre elle-même, enfin avec les pressions exercées par et sur les autres nations du monde. Amasser une richesse énorme, devenir immensément puissant et produire davantage que n'importe quel autre pays n'est pas un signe de succès au sens où j'entends le terme. Ce peut être un échec moral tragique — tragique parce que la fondation de « ces Etats Unis » avait eu lieu sous les auspices d'un rêve glorieux : *Novum Ordo Seclorum*, le nouvel ordre des siècles, « un nouveau départ dans les affaires humaines » (Thomas Paine).

Ce livre n'a pas pour objet de faire la critique de la situation actuelle, mais il est parfois nécessaire de comparer la réalité à l'idéal, et de montrer en quoi l'idéal n'est pas parvenu à incorporer les principes véritablement fondamentaux de la société future que nous tentons d'esquisser. La démocratie, le parlementarisme, le pouvoir majoritaire et la libre entreprise ne sont en soi rien de défini ni de concret à moins de préciser : 1) la nature des éléments humains qui sont à la base du système *quantitatif* d'organisation sociale ; 2) la qualité de la relation qui unit ces éléments ; et 3) la finalité humaine, spirituelle et métaphysique du système social, donc les résultats escomptés.

Notre monde occidental démocratique est par essence une société d'egos, même si des églises qui perdent chaque jour davantage de leur crédit proclament pompeusement l'origine divine de l'Ame, et s'emploient à la sauver. Dans ce monde d'egos, les relations entre personnes sont fondées sur la concurrence et l'appétit,

la possessivité et une notion d'égalité fausse, parce qu'abstraite — l'égalité est quantitative, elle ne dépasse pas l'égalité évidente des unités prises en compte dans les calculs statistiques. La nature même de cette organisation sociale centrée sur l'ego s'oppose fondamentalement à l'éclosion de l'Amour dans la conscience, parce que l'Amour et la Compassion véritable exigent le sentiment constant de la présence de ce qui est le principe même de l'intégrité et de l'intégration vers le sommet de toute chose. L'ambition officielle de nos démocraties occidentales consiste soit à édifier des nations fortes, soit à permettre aux citoyens de poursuivre la liberté, le bonheur et le confort par le seul biais de la productivité accrue et de l'expansion économique, le résultat non précisé mais résolument inévitable de la chose étant la dilapidation outrancière de la substance même de la Terre, et bien souvent de ses habitants aussi.

On pourra arguer que ces critiques, aussi justifiées soient-elles, indiquent tout simplement que la grande majorité des hommes fonctionnent à un niveau de conscience égocentrique, agressif et possessif, et que le meilleur des systèmes d'organisation sociale ne peut qu'échouer dans de telles conditions. C'est parfaitement vrai. Mais je ne cherche pas à montrer combien s'est fourvoyée l'humanité actuelle — beaucoup d'autres s'en chargent efficacement ; je cherche au contraire à discerner les *différences réelles* entre l'idéal du passé, y compris notre idéal démocratique américain, et celui qui préside à la vision que j'ai du futur. Je souhaite donc insister sur le fait évident qu'aujourd'hui *personne* à ma connaissance — à une exception près — n'est capable d'offrir à notre jeune génération de rebelles *une vision de l'avenir digne que l'on vive pour elle, et si nécessaire que l'on meure*. Faute d'une telle vision, fondée sur une image globale et cohérente de l'univers et du jeu des principes métaphysiques par-delà toute personnification étroite, il ne peut y avoir efforts véritablement intégrés et soutenus, parce que

fait défaut le sentiment vivant et puissant de la possibilité, et bien plus de l'inévitabilité de la réalisation de la vision dans l'ordre de l'évolution.

L'unique exception que je viens de faire concerne le mouvement lancé en Inde par Sri Aurobindo et sa collaboratrice, Mira, Mère, qui depuis de nombreuses années anime avec talent et force l'ashram Aurobindo à Pondichéry. Les écrits d'Aurobindo véhiculent la vision qui inspire le mouvement, notamment son œuvre monumentale, *la Vie divine*, et les *Commentaires* des textes sacrés de l'hindouisme ancien auxquels il a donné un sens révolutionnairement nouveau. Les activités de Mère, qui a dépassé l'âge de quatre-vingt-dix ans, tout entières consacrées à la réalisation de cette vision, sont le Verbe créateur nécessaire à l'édification de la ville communautaire idéale sise près de Pondichéry et appelée Auroville. Si la tentative réussit, le grain se multipliera et inspirera beaucoup d'autres efforts semblables *.

Le facteur essentiel dans tous les efforts d'édification d'une communauté est je le répète la présence de l'UN, principe holiste, l'Intégrateur, au cœur de toutes les formes existentielles d'intégration. Aujourd'hui, parce que nous vivons encore dans une ère où les individus ont trop de difficultés à trouver assez de vie et d'inspiration dans un Principe impersonnel et dans une Puissance cosmogénique, cette Présence peut encore avoir besoin de s'exprimer ou d'être représentée par l'intermédiaire d'un personnage vivant (ou mort) qui en devient le symbole efficace. Si la personne est satisfaite de devenir symbole d'intégration, il n'y a rien

* Le projet d'Auroville a été inauguré en février 1968 lors d'une cérémonie impressionnante à laquelle ont participé des jeunes du monde entier, qui avaient apporté avec eux de la terre de leur pays natal. Quiconque souhaite davantage d'informations peut s'adresser à l'Ashram Sri Aurobindo, Pondichéry-2, Inde.

[Note de l'éditeur américain.] Depuis la parution de ce livre, Mère est décédée, et les disciples poursuivent l'œuvre entreprise.

à redire ; mais hélas la personnification conduit au culte, et le culte isole son objet comme étant « unique » — « Fils unique de Dieu », revient alors en force le sentiment d'être l'unique détenteur d'une Vérité absolue, image perversie de l'impulsion créatrice originelle qui s'est différenciée selon de multiples voies.

Il n'existe pas de Vérité unique, ni de Voie unique qui conduise à la réalisation d'une société plénière regroupant tous les hommes, toutes les cultures et collectivités régionales, leurs démarches et leurs réponses multiples devant le saut évolutif qui attend l'humanité. Le projet d'Auroville que nous venons de mentionner pourrait être une réponse hautement appropriée à la vocation de l'Homme — ou de Dieu — à accomplir une nouvelle mutation de la conscience et à renouveler la qualité des relations humaines. Mais il y aura certainement d'autres réponses, qui s'appuieront sur une démarche métaphysique quelque peu différente. La démarche holiste fondamentalement impersonnelle que je propose dans ce livre met l'accent sur les réalités fondamentales de l'existence de façon très distincte, et peut-être complémentaire, de la métaphysique de Sri Aurobindo et de ses applications. Ce dernier épouse la démarche traditionnelle représentée par la *Bhagavad Gita*, tandis que ma démarche personnelle présente probablement plus d'affinité avec celle du bouddhisme mahayana. Les réalités restent les mêmes, mais les formulations différentes en soulignent certains aspects davantage que d'autres, et les éclairent sous des angles différents.

Il convient qu'il en soit ainsi, car les voies de la recherche sont multiples, comme les formes que prennent les grandes révélations des archétypes évolutifs à mesure qu'elles éclosent dans la pensée de l'homme. L'intégration ne conduit pas à une unité ultime totalitaire, mais à une unité multiple polyphonique. La conscience unanime des multiples Etres parfaits qui constituent le Plérôme, la semence recueillie à la fin d'un grand cycle n'exclut pas le souvenir actif des diver-

ses voies empruntées par ces Etres pour atteindre à l'union avec l'Ame imaginale et devenir les agents consacrés de l'élan unique d'évolution, que les individus d'inclination dévotionnelle appellent la Volonté de Dieu. L'unité dans la conscience n'exclut pas les distinctions fonctionnelles.

Il devrait y avoir entre les nouvelles communautés qui deviendront la semence de l'ère nouvelle une unanimité de propos et d'élan, une promptitude suprême à dépasser l'individualisme pour entrer en résonance avec la réalité naissance de l'ensemble transformé ; mais il y aura toujours des individus à l'œuvre, agissant au meilleur de leurs compétences respectives, accomplissant chacun son propre dharma — non pas selon les directives de l'ego, ou selon les pulsions impérieuses des énergies du vivant aspirant à s'assouvir elles-mêmes — mais dans la pure lumière de la conscience unanime et de la consécration à l'œuvre commune.

ÉPILOGUE

PLANÉTARISATION ET PLÉNITUDE

Le spectacle des événements actuels du monde occidental révèle une situation fort complexe et ambivalente. On a d'une part un ferment vigoureux d'idées nouvelles et fascinantes, d'insatisfaction dynamique et souvent de révolte passionnée des jeunes qui refusent d'accepter le rôle que les générations aux commandes de la machine politique, industrielle et militaire leur assignent. D'autre part, on trouve une bourgeoisie terne, amère et craintive, des masses de gens d'âge moyen ou avancé qui se cramponnent à leur confort, à leur religion du dimanche matin, à leurs politiciens ineptes mais si familiers, et parviennent encore à croire avec un fanatisme aveugle que la science et la technologie, ces dieux jumeaux, sauront résoudre tous les problèmes et faire éclore un âge d'or mécanisé.

Les esprits rationnels ne peuvent effectivement guère souhaiter autre chose que la victoire de la normalité, du bon sens, et d'une technique qui semble opérer des miracles. Mais tous les historiens devraient se souvenir qu'une poignée de fanatiques utopistes, irrationnels et rêveurs venus d'un coin insignifiant de l'Empire romain ont su ébranler le pouvoir de la Rome des Césars. Leur influence, puis leur force s'est frayée un chemin dans

une société qui, malgré l'excellence de son administration et la force de son armée, se désintérait de l'intérieur dans l'ennui du déracinement et la vacuité morale, cédant à des pressions tant internes qu'externes, auxquelles on ne prêta d'abord guère attention, jusqu'à ce que l'on soit impuissant à les juguler. Cette impuissance tenait au fait que l'édifice social reposait sur un fondement fallacieux : une administration efficace et une armée puissante ne sauraient remplacer une tradition spirituelle qui perd peu à peu son sens, tandis que l'orgueil de la réussite sociale, politique et économique ne suffit pas à fonder un nouvel ordre.

Bien sûr la situation d'aujourd'hui est très différente. L'Amérique dispose d'une puissance considérable dont elle ne saurait user sans risquer la destruction totale ou presque d'elle-même et de la planète. Elle a des milliers d'églises qui ne sont que des façades abritant une insécurité profonde et pernicieuse. Des fidèles rongés par la peur se cramponnent à leur prie-Dieu et à la lettre imprimée que continuent de déclamer des prêtres assaillis par le doute, chancelants dans leur ministère, tandis que l'esprit est mort ou dort profondément, drogué par le confort, l'abondance domestique et la médiocrité peureuse des autorisés. Mais la bourgeoisie et la masse léthargique des retraités de la vie que sont les téléspectateurs et les fanatiques du sport conservent une énorme force d'inertie que leur pharisaïsme rend douillette. Goliath peut mépriser l'impudence du petit David, mais c'est David qui gagne, car il a pour lui sa mobilité et sa foi. Notre jeunesse non conformiste, rêveuse, assoiffée d'amour, fascinée par les drogues qui l'aident à dissiper les séductions de l'ego, même si c'est au prix de la déchéance du corps et de la pensée, n'est-elle pas ce nouveau David ?

On peut se demander si un christianisme radicalement transformé saurait à nouveau stimuler l'imagination d'une nouvelle génération lassée des symboles orientaux et des contes occultes — peut-être après l'holocauste nucléaire. Ou bien l'avenir de l'humanité

se trouve-t-il dans une religion mondiale nouvelle, peut-être dans le mouvement baha'ï dont les adeptes rayonnent si souvent une foi intense qui évoque celle des premiers chrétiens ? Les baha'ïs, plus que tout autre groupe d'audience mondiale, offrent le plan visionnaire d'un ordre mondial précisément conçu pour réintégrer à l'échelle planétaire une humanité désorganisée par l'angoisse d'une catharsis radicale. Peut-être aussi — qui sait ! — un contact avec des intelligences venues d'autres planètes peut-il bouleverser, éveiller ou refondre la réponse collective de l'homme, et ouvrir sa conscience à l'univers qui l'entoure.

Nul ne peut donner de réponse convaincante à ces questions ; combien d'autres, tout aussi sensibles, restent en suspens. Mais demeure une certitude : la crise mondiale que nous traversons et qui semble devoir à la fois s'amplifier et se focaliser n'est pas une de ces crises mineures et conjoncturelles que l'humanité finit par surmonter pour retrouver rapidement sa sérénité du bon vieux temps.

Les crises du passé étaient relativement *localisées* et la conscience du citoyen romain le plus large d'esprit n'a jamais embrassé la totalité de l'humanité ; il existait d'autres royaumes, d'autres grands empires lorsque Rome s'est effondrée. Aujourd'hui, la crise est *mondiale*. Certains y voient l'affrontement entre deux systèmes d'organisation sociale et économique ; mais l'état de guerre chaude ou froide, avec toute son ambiguïté et sa mouvance, qui fait s'affronter de multiples nuances de pensée, de tempérament, de doctrine dans une débauche de propagande et de menaces belliqueuses n'est pas l'origine première de la crise mondiale actuelle. Le conflit qui oppose la jeunesse idéaliste et protestataire au pouvoir en place, quel qu'il soit, est beaucoup plus profond et révélateur, car il pose mieux le problème de l'avenir de l'Homme. Non seulement l'humanité dans son ensemble est concernée indirectement ou directement par la menace nucléaire, mais aussi tous les règnes du vivant en même temps que l'eau, l'air

et la terre de la planète. L'holocauste nucléaire généralisé pourrait même rompre l'équilibre électromagnétique du système solaire tout entier, avec des conséquences totalement inimaginables dans le cosmos.

Un potentiel de changement aussi énorme indique, par l'ampleur même de la catastrophe qu'il permet d'entrevoir, la possibilité d'une transformation évolutive tout aussi extraordinaire, de proportions véritablement planétaires. Le titre même de ce livre illustre bien de quoi il pourrait s'agir. L'enjeu n'est pas une modification somme toute mineure des structures de la société, mais une transformation fondamentale qui transcende les situations locales ou nationales, le comportement normal d'hommes avides et égocentriques qui cherchent à combler leur vide intérieur en se disputant du pouvoir — changement aussi radical que le changement d'état de la matière lorsque la température augmente et qu'une substance passe de l'état solide à l'état liquide. Ce changement se profile au moment même où les physiciens de l'atome commencent à parler d'un autre état de la matière, l'état plasmatique — et il faut peut-être voir un parallèle entre la découverte des plasmas et la dissolution accélérée des objets, des concepts et des traditions qui jusqu'ici semblaient représenter la solidité même. Notre démarche philosophique et psychologique tout entière ne nous conduit-elle pas à concevoir la réalité comme une dynamique absolument souple et fluide ?

De l'état solide à l'état liquide

Nous connaissons l'état solide à travers des objets offrant une forme à peu près définie et constante. Depuis des millénaires, l'humanité fonctionne parmi ces objets et dans un monde solide de traditions et de valeurs bien étalonnées — comme l'or qui pendant longtemps a été la mesure concrète des transactions interpersonnelles et internationales. Les cultures ont

grandi autour d'objets, de terres, d'idoles sculptées dans la pierre. Le sentiment de l'égo s'est développé comme un culte idolâtre, lié à la stabilité d'une représentation et à un système de croyances statiques. Il est intéressant de remarquer que les cultures antiques sont le plus souvent nées sur les rives de grands fleuves dont les crues destructrices apportaient aussi la vie, de manière telle qu'apparut une sorte de correspondance mystique et d'identification de la vie au flux de l'eau. Les cultures méditerranéennes se sont édifiées au pourtour d'une mer presque fermée, de la même façon que l'organisme marin primitif enferme une goutte de mer dans une mince couche de cellules presque indifférenciées. La Méditerranée allait devenir un symbole puissant du mystère intérieur de la vie, et la Crète — une île — le berceau des Mystères vitalistes ; ceux-ci allaient gagner une Grèce plus tard rationaliste, partagée entre l'aristotélisme des mentalités extérieures et une vie intérieure placée sous l'influence des oracles et des rites mystiques.

L'image du monde commença à se modifier à la Renaissance, avec les grandes explorations circumterrestres. L'océan devenait la clé et le vecteur du commerce. La puissance des pays passait par la domination des mers, et l'Angleterre en vint à dominer le théâtre du monde en se faisant puissance maritime, maîtresse des flots au-delà desquels elle étendait son orgueil et sa cupidité tentaculaires. Jusque-là, les régions côtières n'avaient poussé leur influence que sur les rivages des mers où elles étaient elles-mêmes solidement campées. Puis soudain, l'homme commença à comprendre que l'océan est *unique et planétaire* et que les terres émergées pourraient un jour se résorber majestueusement dans le rythme insondable du va-et-vient des marées.

L'homme, par son avidité et sa puissance armée, a violé le mystère de la fluidité océane. Il a aussi pénétré dans l'aura de la Terre, la sphère sublunaire de la sagesse antique. Bientôt peut-être il pénétrera dans

l'espace du système solaire, qui est lui aussi une étendue océanique, remplie de vibrations et balayée de marées d'énergies mues par une respiration lente.

Que reste-t-il de solide sur quoi l'homme puisse appuyer son désir de paix statique, de sécurité inexpugnable, où tracer les frontières définitives de l'ego ? L'univers de la physique moderne est un univers de mouvement, où seule la loi du changement permanent est immuable, comme l'avait pressenti Héraclite, ce philosophe visionnaire. Pourtant comme je me suis efforcé de le montrer dans toutes ces pages, le changement constant, inconcevablement rapide est rythmé, ordonné. Le changement *est rythme*. Le rythme du mouvement des particules atomiques et des galaxies qui semblent s'enfuir dans toutes les directions pose un défi formidable aux esprits et aux consciences qui restent attachés à une terre natale minuscule dont la possession semble continuer de justifier d'horribles guerres. La conscience de la majorité des hommes reste attachée à la terre de leur naissance et de leurs ancêtres. Combien insensé cela doit-il paraître à nos voyageurs de l'espace ! Pourtant eux aussi restent vraisemblablement prisonniers des rêts du sentiment local, régional ou national, et du bric-à-brac moral et religieux des croyances régionalistes. Le président des Etats-Unis peut, en pressant un bouton, détruire la majorité de la population mondiale, et pourtant il continue de défendre des intérêts économiques locaux, d'encourager une équipe de football contre une autre et de se rendre chaque dimanche dans une église pour assister à l'office d'un culte précis.

Quelle voie nous conduira à la planétarisation de la conscience ? Un nombre suffisant d'individus peut-il atteindre à cet état d'esprit planétaire, pour devenir véritablement citoyens du monde ? Le nationalisme est-il devenu aujourd'hui une maladie incurable, après qu'il a exercé une fonction nécessaire d'élargissement du milieu de référence après le provincialisme étroit du Moyen Age — ou le culte plus étroit encore

de la terre tribale, qu'un groupe infime d'hommes croyaient fanatiquement avoir reçu en partage pour l'éternité de la main du dieu de la tribu ?

Il devrait aujourd'hui être clair — même si la majorité de l'humanité n'en a de toute évidence pas conscience — que le genre humain a atteint dans son développement historique une phase où tous les groupes humains, grandes nations comprises, se trouvent dans une situation d'*interdépendance* quasi-totale. Notre vie a pour théâtre un champ d'activités de plus en plus intimement liées. Chacun des gestes que l'homme effectue sur un continent affecte immédiatement le comportement et le bien-être des hommes de toute la planète. Rien donc ne reste *extérieur*, car toutes les nations, toutes les collectivités sont liées par un réseau indémaillable de relations. Même la haine est un mode de relation. Mais c'est une relation tellement insensée dans un monde déjà uni par des échanges omniprésents à tous les niveaux qu'il faut pour l'alimenter, elle et les sentiments nationalistes par lesquels elle se manifeste, tous les mensonges des gouvernements et des groupes d'intérêt qui spéculent sur l'inertie des vieux antagonismes historiques.

Il est permis de penser que pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, la survie des peuples ne passe plus par l'expansionnisme agressif, ou du moins que celui-ci serait inutile si les chefs politiques, sociaux, religieux et culturels n'étaient pas aveugles aux virtualités du monde moderne. L'abondance serait possible pour tous si la pensée, secouant l'emprise d'egos et de traditions culturelles avides et rigides, faisait taire les peurs et les ambitions. Mais il faudrait bien sûr pour cela inverser le courant qui a emporté la pensée humaine pendant des millénaires de pénurie, de conflits, d'efforts de survie. Si dans le passé les énergies de l'homme devaient être tournées vers l'*extérieur* pour conquérir, elles doivent aujourd'hui s'orienter vers l'*intérieur* pour établir l'harmonie interne de l'organisme planétaire d'une humanité intégrée. L'expansion-

nisme agressif qui cherche à conquérir l'étendue et à vaincre des concurrents et des ennemis probables n'est plus nécessaire à la survie et à la paix de l'humanité. La clé réside dans l'organisation interne des ressources et dans leur distribution aux diverses collectivités d'hommes qui chacune doivent, de bonne volonté et au meilleur de leur capacité accomplir leur fonction dans l'économie de l'ensemble, dans l'organisme planétaire de l'Homme.

En pratique, cela passe donc par le *retournement de toutes les valeurs fondamentales de l'homme*, et premièrement par la consolidation du sentiment irréfutable que nous sommes parvenus à un tournant dans l'évolution de l'humanité, que nous tournons le dos à l'ère des conflits et que nous pénétrons dans l'ère de la plénitude.

L'homme de plénitude

Le mot et l'idée de plénitude reviennent plusieurs fois dans ces pages. Voici près de trente ans, j'ai écrit un livre épais, jamais publié, intitulé *the Age of Plenitude*, réflexion attristée sur la mentalité américaine moyenne qui, chaque fois que je prononçais ou écrivais le mot « plénitude » entendait « pleinitude » — barbarisme monstrueusement dérivé de plein les poches et plein la bouche. L'abondance est l'idéal de notre société de consommation qui aspire à faire plus grand, plus gros, plus fort, sans avoir rien appris de la disparition des dinosaures et de tous les animaux encombrants et voraces.

La plénitude est un *état intérieur* de l'homme, de l'être divin, de la conscience. Le mot *plérôme*, dérivé du grec, a la même racine : je l'utilise pour exprimer un état d'existence caractérisé par la plus complète plénitude d'être et de conscience — état authentiquement divin, état omega.

Chacune des grandes périodes de l'évolution humaine pousse au premier plan un type d'homme non seulement représentatif d'une ère historique, mais dont l'apparition sur la scène de l'évolution humaine annonce et contribue grandement à l'édification du type de société qui fleurit pendant cette phase. Pendant ce que j'appelle l'ère des conflits — qui est celle de l'individualisation progressive de l'homme — nous avons vu apparaître puis occuper le devant de la scène plusieurs types particuliers dont le Guerrier, le Prêtre, le Marchand. Aujourd'hui le Cadre, le Gestionnaire ou le Technocrate sont le type dominant aux Etats-Unis et ailleurs dans le monde occidental, avec pour contrepartie, en opposition de phase si l'on veut, l'Ouvrier organisé et plein de son importance depuis que Karl Marx a glorifié le Prolétariat, les « masses vierges » dont il attendait qu'elles renouvellent révolutionnairement la société et les relations humaines. On pourrait aussi distinguer le Scientifique comme étant un type à part s'il ne se confondait aussi souvent avec le Technocrate.

Lorsque je décrivis l'homme de plénitude, en 1941, à l'époque de Pearl Harbor, je me représentais, dans une perspective évolutive très générale, un type d'être humain qui annoncerait l'aube de l'ère de plénitude, une ère de synthèse représentant la troisième phase du processus dialectique du développement de la conscience humaine et de l'aptitude de l'homme à la relation. Tous les types précédents convergent d'une certaine façon pour donner naissance à cet Homme plénier : l'homme qui, affranchi de son souci égoïste de sécurité et de son attachement aux conditions locales, dans le temps comme dans l'espace, raisonnerait totalement au vaste rythme de transformation cyclique qui emporte dans son mouvement toute la planète — le foyer et la substance même de l'humanité planétaire, la *sphère de l'homme*, ce dernier devenant alors l'agent hautement consacré à ce processus d'ensemble, capable de concentrer l'énergie de l'évolution mondiale

dans son être global, pleinement développé et polyphonique. Focalisant en toute conscience cette énergie, il pouvait alors la retransmettre et exprimer la signification polymorphe de la grande crise qui attend la Terre tout entière. Crise de la conscience, parce que c'est l'homme conscient et individualisé qui en est à l'origine.

« Qui est cet homme plénier ? Celui qui vit la vie la plus pleine, la plus profonde, la plus créatrice quelles que soient les conditions : une vie individuelle au plus haut degré, et en même temps intimement consacrée à l'ensemble le plus vaste dont il puisse concevoir faire partie de façon organique. C'est l'homme dont la vie est enracinée dans l'humanité commune à tous les hommes mais se déploie en différenciant ses fonctions et ses activités pour atteindre à un accomplissement toujours plus élevé — une vie glorieuse par la compréhension vivante et intégrale de toutes les activités en lui comme dans le corps social et l'ensemble universel. C'est lui qui saisit pleinement qu'au cœur de chaque ensemble coule le flux cyclique du pouvoir formateur de la Pensée divine, et qui devient ce flot.

« Quel est le but de la plénitude ? — Vivre une vie de totalité organique ; d'intégration rythmique de tous les plans ; d'amour intense et de pensée intense ; de compréhension sereine et de ferveur créatrice ; d'honnêteté sans faille envers soi-même et envers l'ensemble ; d'élégance et d'aisance ; de service et de consécration ; une vie structurée par le soi et en même temps enracinée dans l'Ensemble plus vaste, pleine de toute la vitalité du monde ; contenue dans sa forme et rayonnante dans sa liberté ; une vie belle et noble, mariage de la terre et du ciel, don généreux de sens créateur, union de l'homme et de son prochain dans le labeur des semailles.

« C'est là vivre la vie plénière — vie de l'Esprit, par l'Esprit, d'Esprit vivant

« ... Etre en plénitude — être consacré — accepter la responsabilité — se charger du fardeau de ceux qui nient l'Homme et adorent des dieux immobiles — continuer, continuer toujours, sans se retourner si ce n'est pour comprendre et accepter, bénir et transfigurer les racines qui sont devenues fleurs et graine — sourire et rire aux gouttes de joie qui tombent comme la rosée du feuillage de l'arbre dans le frais soleil du petit matin — être silencieux et grand ouvert dans le désert, sous le regard des étoiles, accueillir en soi les abîmes et les sommets, et les bénir — être beau et clair, de la pureté chimique de l'eau de pluie, vierge de sédiments — être honnête avec soi-même et avec le monde, car la personnalité ne crée plus que des formes rigoureuses et sûres — être un chant de la Destinée et un accord résonnant dans l'harmonie du tout universel — être incarnation et transfiguration, Christ devenu homme et Homme divin. Tous ces mots peuvent devenir des buts, la vision peut devenir réalité. A chacun de décider, à chacun d'accepter le sens et la plénitude de ce qu'il peut vivre et de ce qu'il veut vivre. »

(Extrait de *l'Ere de la plénitude*.)

En ce siècle qui a vu une poussée extraordinaire de la spécialisation et des techniques, et qu'Henri Wallace a pu appeler « le siècle de l'homme ordinaire » l'idéal de l'homme plénier peut sembler abstrait, utopique et hors de propos ; le Comte de Keyserling, trop souvent oublié aujourd'hui, écrivait pourtant : « Ce sont les quelques pensées qui s'inscrivent en *contre-point* de la tendance populaire d'une époque qui en sont les plus représentatives et qui comptent vraiment. » Ce sont les hommes-semences qui sont les

véritables pères de nos lendemains. Toute la technique et la spécialisation qui dominent la vie de nos contemporains n'est rien d'autre qu'un *moyen au service d'une fin* ; et dans sa majorité, l'humanité est aveugle à cette fin. La science et les techniques modernes sont nécessaires pour que l'on puisse voler tout autour de la Terre et voir, pour mieux en prendre conscience, que la Terre est un globe qui flotte dans l'espace et que l'on peut s'affranchir de toutes les pesanteurs. Les astronautes, en contemplant notre planète de l'extérieur, ont pu se pénétrer de sa globalité, et ont ouvert la porte à l'*homme planétaire*, fait à l'image du globe.

Des symboles pour l'ère nouvelle

Pour se faire soi-même, *consciemment*, à la ressemblance d'un modèle il faut lui être extérieur et s'en être affranchi. La graine doit quitter la plante mortelle pour accomplir sa propre destinée. L'homme doit sortir de la matrice des traditions locales et ancestrales pour devenir *individuellement* humain ; une maxime occulte affirme que « lorsque le fils quitte sa mère il devient père ». L'homme qui orbite autour du globe en toute conscience et en toute maîtrise des forces qu'il utilise peut se faire lui-même à l'image symbolique du monde. Le symbole le plus fort des temps futurs est le Globe, et non plus la croix ; non plus l'Homme de Douleur mais l'Homme de Plénitude qui, ayant appris la souffrance, a surmonté les déchirements futiles des conflits pour atteindre à la paix que l'on trouve au centre de la sphère où convergent tous les rayons, et où la gravitation s'annule — au cœur de la sphère et non plus dans les espaces extérieurs où l'homme ne se meut que par la vertu de subterfuges techniques. Les crises sont inévitables ; la souffrance est la grande Libératrice. C'est la fin qui compte, et non pas les moyens, à condition que ceux-ci conduisent *vraiment* à l'état omega, qui est la plénitude de l'hom-

me. La Croix a été une station sur le chemin qui conduit au Globe. La culture chrétienne a conduit à une crise globale qui peut être l'occasion de la victoire de l'individu ; il faut aujourd'hui voir en elle le prélude inévitable et justifié à l'accomplissement des lendemains de l'Homme.

La chaleur, la chaleur extrême que libère la fusion nucléaire, et le Globe — voilà les deux grands symboles de l'ère nouvelle à laquelle aspirent aujourd'hui tant de nos contemporains. Mais gardons-nous de confondre ces aspirations et les extrapolations intellectuelles des auteurs de science-fiction et des prospectivistes. Quiconque ne se laisse pas aveugler par tout ce que notre période de crise et de transition peut offrir de superficiel et par les ajustements sociaux et psychologiques auxquels elle oblige ne doit avoir aucun doute quant à son issue : il faut impérativement qu'apparaisse un nouveau type d'homme. Sri Aurobindo a décrit un « être gnostique ». Dans un contexte très différent, Teilhard de Chardin a évoqué en termes chrétiens l'apothéose et la splendeur de l'homme à la fin du cycle universel, au point omega. Le philosophe américain Charles Morris a parlé dans un très beau livre, *Paths of life*, au début de la Deuxième Guerre mondiale, de sa vision de « l'homme de maîtrise » — l'homme de la synthèse à venir. Plusieurs autres visionnaires ont décrit ce que pourrait être ce nouveau type d'homme, le désignant sous des noms différents. Il ne s'agit pas là de rêve ; ou bien il faut admettre que le futur est toujours la quintessence du rêve des quelques philosophes visionnaires qui dans le passé ont su prendre totalement conscience du déferlement de l'évolution et ont perçu, obscurément parfois, le papillon adulte dans la chrysalide. Peut-il y avoir un nouveau cycle planétaire sans que les hommes n'en portent la semence ?

Il nous faut aujourd'hui de ces hommes, des hommes d'imagination créatrice, ou comme on les appelait pendant la dernière guerre mondiale des « imagénieurs » combinant le savoir-faire concret et l'imagi-

nation. Il nous faut de nouveaux symboles pour féconder la pensée de la jeunesse de demain, qui devra peut-être se relever d'une crise monumentale. La forme précise de cette crise importe peu, pourvu qu'elle accule l'humanité « au fond de la voie sans issue des voies sans issue » (j'emprunte cette formule au Zen). L'homme cherche habituellement tous les moyens possibles d'échapper à la transformation totale de soi jusqu'à ce que tous aient échoué ; restant seul et désespéré, comme mort, il s'aperçoit que, n'ayant plus aucune force en lui, il continue de vivre. Qu'est-ce qui le fait vivre lorsque tout ce qu'il croyait être sa force s'est effondré ? Le soi.

Le soi est le centre du globe. C'est la profondeur par-delà la profondeur, la négation du concept même de profondeur et de hauteur. A partir du soi, la vibration fondamentale qui sous-tend immuablement toutes les activités incessamment changeantes de la totalité organique de la personne, l'homme peut porter sa puissance créatrice dans toutes les directions. A partir du soi, l'homme peut devenir homme de plénitude en accord avec la grande Harmonie, le *Brahman* au-delà des dieux, la virtualité infinie de tous les univers — dont chacun représente une solution différente au problème de l'existence, chaque univers étant un ensemble cyclocosmique structuré par son Logos propre, son équation temporelle de changement, commençant dans l'unité (l'état alpha) et aboutissant à l'unité multiple (l'état omega).

Toujours plus sensible aux besoins de toutes les vies, toujours plus vitalement conscient de toutes les activités qui se déploient dans les nombreuses sphères qui englobent le globe solide de la Terre, l'homme dans sa plénitude saura exercer pleinement, individuellement et collectivement, la fonction de l'humanité sur notre planète. Je veux le répéter encore, l'humanité a pour fonction de *donner conscience à la planète* ; toutes les activités qui se déploient dans le vaste champ de la Terre doivent acquérir une qualité mentale — tout ce

qui existe doit progresser en conscience, jusqu'à ce que la matière même du globe soit transsubstantiée, soit devenue éther.

Pour accomplir le Grand Œuvre alchimique de la destinée humaine, les hommes de toutes races et de toutes cultures doivent agir ensemble. La grandeur de la science moderne réside premièrement dans le rassemblement des hommes de tous les pays et des horizons les plus variés en un effort commun et une fraternité remarquable. La science a démontré, concrètement et efficacement, la possibilité d'une fraternité mondiale des hommes unis dans une quête commune et un effort efficacement structuré. Il est dans la nature des choses que cet effort, qui libère de nouvelles potentialités, puisse avoir des résultats destructeurs aussi bien que constructifs. Les scientifiques doivent donc comprendre que leurs méthodes, aussi fertiles en résultats soient-elles, ne peuvent conduire à la compréhension totale de la réalité universelle tant qu'elles restent conditionnées par une démarche cognitive limitée et limitative héritée de la rébellion d'autrefois contre le dogmatisme religieux. Ils doivent aussi avoir le courage de parler et d'agir au nom de toute l'humanité, en s'élevant contre les intérêts et les passions locales et nationales.

J'ai évoqué dans un chapitre précédent le grand effort unitaire et créateur de l'Homme qui nous a laissé pour héritage les œuvres d'art des siècles passés sur tous les continents. Comme la science, l'art témoigne de l'unité de la vocation et de l'effort de l'homme, qui se manifeste dans la multiplicité des formes. De même aussi la religion, au-delà des dogmes que proclament les prêtres et les moralistes, est un effort immense, millénaire, quelque contourné soit-il, vers la planétarisation de la conscience et l'aboutissement ultime de l'homme dans la plénitude.

La science, l'art et la religion procèdent fondamentalement du maniement de symboles ; et il n'est pas de phénomène plus solennel que l'apparition de nou-

veaux symboles. Chacun des champs d'existence ou de connaissance possède son symbolisme propre, mais la société ou la culture, en tant que champ organisé d'activité humaine, est toujours dominée par un symbole particulièrement puissant, une action héroïque archétypique qui inspire la multitude. Aujourd'hui, le symbole du Globe est en train de devenir le facteur dominant d'une civilisation qui se forme peu à peu dans la confusion tragique d'une société occidentale qui cherche, sous l'impulsion aveugle et brutale de ses dirigeants, à s'étendre sur toute la surface terrestre, sous le symbolisme double de la production d'une chaleur fabuleuse résultant de l'effort conjoint des scientifiques de tous les pays — une chaleur qui détruit, mais qui ouvre aussi la possibilité de s'aventurer au-delà du champ de l'attraction terrestre pour atteindre la Lune, puis les autres planètes. Cette aventure, qui fascine aujourd'hui l'imagination des hommes comme les croisades et les grandes explorations de la Renaissance ont fasciné l'humanité voici plusieurs siècles, permet à l'homme de se découvrir citoyen de la Terre du simple fait qu'il a appris à s'arracher à son champ gravitationnel. Peut-être découvrira-t-on ensuite qu'il existe des êtres intelligents sur d'autres planètes, peut-être dans d'autres systèmes solaires. L'humanité devra alors affirmer son unité — celle de l'Homme planétaire ; les hommes pourront s'appeler Terriens et n'avoir pour maison que la Terre tout entière.

La peur et l'orgueil se partagent aujourd'hui le cœur de multitudes d'hommes ; un tiers de l'humanité ou presque souffre de la faim. L'espèce humaine prolifère à une vitesse fantastique, peut-être pour prévenir les effets d'un cataclysme imminent ; mais si la déflagration mortelle ne se produit pas la simple multiplication des corps pourrait en tenir lieu, même s'il existe des ressources suffisamment vastes pour nourrir toute l'humanité, car la production appropriée et la distribution des vivres ne viendraient que trop tard. Il faut pourtant avoir foi en l'Homme ; non pas en tel ou tel

individu de tel ou tel pays mais en l'Homme planétaire, la conscience nouvelle de la Terre — en tant que pensée planétaire. La planète agira, si les hommes sont trop inertes ou aveugles pour le faire. Certains ricaneront en lisant ces lignes car la foi qu'elles expriment est de l'ordre de la foi naïve en Dieu qu'ont entretenues de longues générations de chrétiens. Pourquoi pas ? Pourquoi le sens profond et vital de la crise qui secoue notre époque ne serait-il pas que *Dieu devient concret* ? Comme Oliver Reiser a pu le dire : « Lorsque Dieu est connu, il devient Homme. »

C'est là le sens du grand symbole de l'Incarnation. Mais tandis qu'il y a vingt siècles, le regard de la foi voyait un homme seul se charger de la lourde responsabilité de faire connaître Dieu en lui et par lui seulement, aujourd'hui, alors que nombreux sont ceux qui attendent une seconde Venue, il est temps de comprendre que l'Incarnation de Dieu s'opère dans l'ensemble de l'humanité, dans l'Homme planétaire. Cette incarnation se produit au centre de la Terre — Incarnation planétaire dont chacun de nous peut participer s'il a suffisamment de foi et de courage pour vaincre les fantômes d'un passé collectif dont nous ne nous sommes pas encore affranchis.

Pour comprendre de toute notre pensée, et plus encore pour sentir de tout notre cœur la réalité de cette Incarnation, nous devons placer au centre de notre conscience une nouvelle Image de Dieu, et une nouvelle Image de l'Homme et de notre planète, la Terre. Le « Corps mystique du Christ », cette réalité transcendante dans laquelle tous les hommes vivent, se meuvent et plongent leur être est devenue une Présence concrète, vitalement efficace. Elle nous entoure ; l'Humanité est tout autour de nous sous les formes diverses qui apparaissent sur nos écrans de télévision. La planète nous enveloppe aussi étroitement que les murs de la maison ancestrale ont enveloppé notre enfance ; n'y jouons-nous pas, emportés par une excitation naïve comme dans la maison de notre enfance ?

Et au-delà des formes, des globes, des univers finis, nous devons apprendre à sentir, au dedans et au travers, par-delà l'étroitesse de nos corps et de nos pensées, la puissance immanente de l'UN, le principe même de l'existence, la Totalité qui se manifeste dans chaque ensemble, aussi petit soit-il.

Il est impossible d'échapper aux faits de notre époque tumultueuse, ni à ses cataclysmes. On ne peut que refuser de les voir, ou se laisser prendre de panique devant leurs conséquences. Nous avons peur, tout comme les rabbins juifs avaient autrefois peur de la simple présence de Jésus, car les hommes ont toujours peur d'une nouvelle Image de Dieu et de la Réalité à moins d'être suffisamment courageux, ou désespérés, pour rester ouverts et se tenir nus, en esprit devant la vision — à moins d'être obligé de convenir qu'il n'y a rien à perdre, et toute la plénitude d'être à gagner.

La plénitude d'être ! Je veux clore ce livre, qui est un acte de foi en la puissance créatrice de l'Homme, par ces mots annonciateurs de ce qui est latent chez tous les hommes parce que tous les hommes sont humains. La plénitude d'être traduit l'infinité, dit l'absence de limite de la Virtualité d'existence latente en tout homme et la présence de l'UN.

Chacun peut devenir l'agent de la Puissance « Divine » qui silencieusement, perpétuellement, irrésistiblement pulse au cœur de la Terre et dans le cœur de tous les hommes. Il suffit de centrer son attention, de tenir ferme notre pensée pour ressentir profondément cette Présence qui s'incarne aujourd'hui dans la Terre pour transfigurer l'Homme — et, par-dessus tout, être totalement, vivacement, dynamiquement éveillé et dans notre veille avoir foi en l'Homme, foi en la Terre et en la Puissance qui structure l'immense champ d'activités qui est notre demeure, foi en la plénitude d'être qui est la destinée incorruptible de l'Homme.

Idyllwild, Californie
Été 1969

TABLE DES MATIÈRES

Préface à la troisième édition	7
--------------------------------------	---

Première partie LE MODE PSYCHOLOGIQUE

Chapitre premier. — SEMEZ, ET VOUS RÉCOL- TEREZ	15
<i>Au seuil d'une ère nouvelle</i>	18
<i>La semence de nos lendemains</i>	22
<i>Le véritable enjeu</i>	29
Chapitre II. — L'EXPÉRIENCE PREMIÈRE DE L'HOMME : L'EXISTENCE ET LE TEMPS ..	37
<i>Deux expériences : le changement et la périodi- cité</i>	41
<i>Le temps existentiel</i>	47
<i>Le temps holiste et le temps dimensionnel</i>	51
<i>Le temps scientifique : la mesure du mouve- ment et du déplacement</i>	56
<i>Eternité et intemporalité</i>	59
Chapitre III. — L'EXPÉRIENCE DU « JE » : LE SOI ET LE MOI	67
<i>La méthode objective et historique</i>	70

<i>La quête intérieure</i>	75
<i>Le jeu de la puissance et de la conscience</i>	87
Chapitre IV. — IPSEITÉ ET RELATION	91
<i>Vers une nouvelle représentation de l'homme</i>	101
<i>Le Plérôme de l'homme</i>	109

Deuxième partie LE MODE MÉTAPHYSIQUE

Chapitre V. — LES FONDEMENTS D'UNE MÉTAPHYSIQUE DE L'INTÉGRITÉ	123
<i>Les principes fondamentaux de l'existence</i> ..	125
<i>Potentiel et réalité</i>	130
<i>Conscience, holisme et relation</i>	135
<i>Conclusion</i>	146
Chapitre VI. — LE PROCESSUS CYCLIQUE : DE COMMENCEMENT EN COMMENCEMENT	151
<i>Le double mouvement cosmique</i>	164
<i>Le champ de l'âme et la personne</i>	170
Chapitre VII. — ÂME, PENSÉE ET RÉINCAR- NATION	180
<i>La pensée et ses niveaux de fonctionnement</i> ..	185
<i>Le champ d'âme et le soi</i>	190
<i>Structures karmiques ou monades</i>	200
<i>Le processus de « réincarnation »</i>	209

Troisième partie LE MODE SOCIO-CULTUREL

Chapitre VIII. — LA CONNAISSANCE PAR L'AC- CORD COSMIQUE	229
<i>Connaissance révélée et savoir sensoriel</i>	230
<i>Révélation et inconscient collectif</i>	236

<i>Le fonctionnement cyclocosmique de la connaissance holiste</i>	241
<i>Le problème de la clairvoyance</i>	249
<i>La nature structurelle des prophéties et le libre arbitre de l'homme</i>	253
<i>Sentiment du présent et connaissance cyclique</i>	260
 Chapitre IX. — SYMBOLES ET VALEURS	267
<i>Vérité, valeur et symbole</i>	277
<i>L'individuel et le collectif</i>	285
<i>Regard planétaire sur l'art</i>	293
 Chapitre X. — L'ÉTHIQUE HOLISTE ET LA SOCIÉTÉ PLÉNIÈRE	304
<i>Rites et droit</i>	306
<i>La morale régionale et la règle d'or</i>	315
<i>La liberté de choix</i>	319
<i>Une morale d'ouverture holarchique</i>	327
<i>Vers une société plénière</i>	338
 Epilogue. — PLANÉTARISATION ET PLÉNITUDE	347
<i>De l'état solide à l'état liquide</i>	350
<i>L'homme de plénitude</i>	354
<i>Des symboles pour l'ère nouvelle</i>	358

DANS LA MÊME COLLECTION

Jacqueline Aimé, *La Lune noire*

Stephen Arroyo, *Astrologie, karma et transformation*

L'Astrologie, la psychologie et les quatre éléments

Les Cycles astrologiques de la vie et les thèmes comparés

La Pratique de l'astrologie

Stephen Arroyo, Liz Greene, *Jupiter et Saturne, nouvelles perspectives de l'astrologie moderne*

Atalane, *Les Nœuds de la lune, clés de l'interprétation astrologique*

Arielle Aumont, *L'Astrologie évolutive*

Michael Baigent, Nicholas Campion, Charles Harvey,
L'Astrologie mondiale

André Barbault, *Astres royaux, horoscopes des têtes couronnées*

Gisèle Borie, Géraldine Jouin, *L'Astrologie : l'interprétation des signes par les mythes*

James Cluny, *Astrologie pratique simplifiée*

Bernard Crozier, *Cours d'astrologie 1 : les bases fondamentales*
Cours d'astrologie 2 : méthodes et dictionnaire d'interprétation

Cours d'astrologie 3 : exercices pratiques

Ferdinand David, *Les Douze Maisons astrologiques*

La Cathédrale de Strasbourg et l'astrologie

Jacques Dorsan, *Le Vritable Sens des maisons astrologiques*

Reinhold Ebertin, *Combinaison des influences astrales*

Steven Forrest, *Le Ciel intérieur*

Liz Greene, *Le Guide astrologique des relations humaines*

Liz Greene, Howard Sasportas, *Le Développement de la personnalité*

Les Dynamiques de l'inconscient

Axel Harvey, Yvan Felix-Pilon, *Éphémérides 1995, guide annuel des positions et des mouvements planétaires*

Germaine Holley, *Comment comprendre votre horoscope*
Astrologie, au-delà de la rencontre
Astrologie, karma et rythmes cosmiques
Astrologie, dynamique de l'évolution
L'Astrologie à la recherche des clés de la destinée, démonstrations et expérimentations
L'Astrologie entre deux ères Poissons-Verseau

Marie-Louise Herboulet, *Les Lois de la création de Wronski, théorie pratique et interprétation*

Germaine Holley, Charles E. Vouga, *Astrologie pour de nouvelles générations : Neptune-pluton*

Dr Walter A. Koch, *Table des maisons*

Jim Lewis, Ariel Guttman, *Astro-cartographie et astro-localisation, vivez votre thème à l'échelle mondiale*

Alexander Ruperti, *Les Cycles du devenir*

Alexander Ruperti, Marie-Cavaignac, *La Géométrie du ciel : configurations planétaires, tome 1*
La Géométrie du ciel : dessins planétaires, tome 2

Alexander Ruperti, Ivan Othenin-Girard, *La Symphonie du ciel, fonctions planétaires en astrologie humaniste*

Eulalie Steens, *L'Astrologie chinoise*

Bil Tierney, *Dynamique des aspects astrologiques*

Olenka de Veer, *L'Astrologie et le cerveau*

**CET OUVRAGE A ÉTÉ REPRODUIT
ET ACHEVÉ D'IMPRIMER SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE
EN JANVIER 1996**

**Éditions du Rocher
28, rue Comte-Félix-Gastaldi
Monaco**

**Dépôt légal : février 1996.
N° d'édition : CNE section commerce et industrie
Monaco : 19023.
N° d'impression : 38874.
*Imprimé en France***

L'ère du Verseau sera celle de l'accession de l'esprit humain à une « dimension planétaire ». L'homme ne se vivra plus comme un individu isolé, en perpétuelle compétition avec ses semblables, ni comme un membre d'une des différentes fractions qui déchirent encore notre Terre (nations, races, cultures) ; peu à peu prend corps, en nous et en nos contemporains, la conscience que nous appartenons à un même « Tout », un Tout qui nous dépasse mais à l'intérieur duquel chacun a un rôle spécifique à jouer. Cette entité que nous avons le devoir de faire vivre car nous en sommes parties intégrantes, elle-même élément d'un Tout supérieur, c'est notre planète...

Ce développement de la conscience planétaire va profondément bouleverser nos habitudes de pensée, notre vision du monde physique et du monde métaphysique, notre relation à nous-mêmes et aux autres. En elle réside pour l'homme la possibilité de vivre en plénitude, en harmonie avec les lois du cosmos.

La « planétarisation de la conscience » — titre original de ce livre — est inscrite au cœur de ces lois cosmiques, dont la première expression perceptible par l'homme est l'existence des rythmes et des cycles universels. Ces rythmes et ces cycles, Dane Rudhyar les a étudiés tout au long d'une vie centrée sur la recherche astrologique. Comme une conclusion provisoire à son œuvre de précurseur, il nous a laissé ce livre, fantastique message d'espoir pour l'homme de demain.

Traduit de l'américain par Jean-Pierre Laügt.

944 628 5  135 F

ISBN 2 268 02196 3



9 782268 021966

PHOTO : HANS